



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

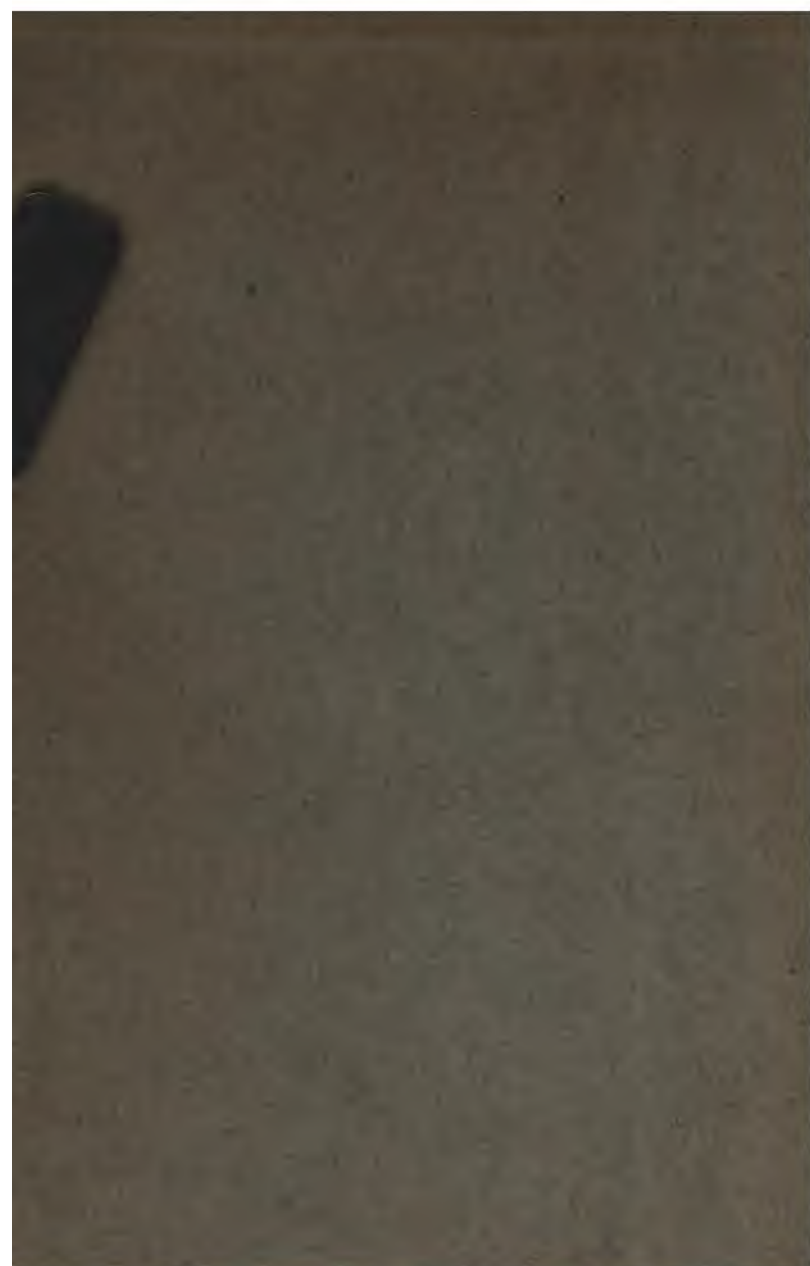
À propos du service Google Recherche de Livres

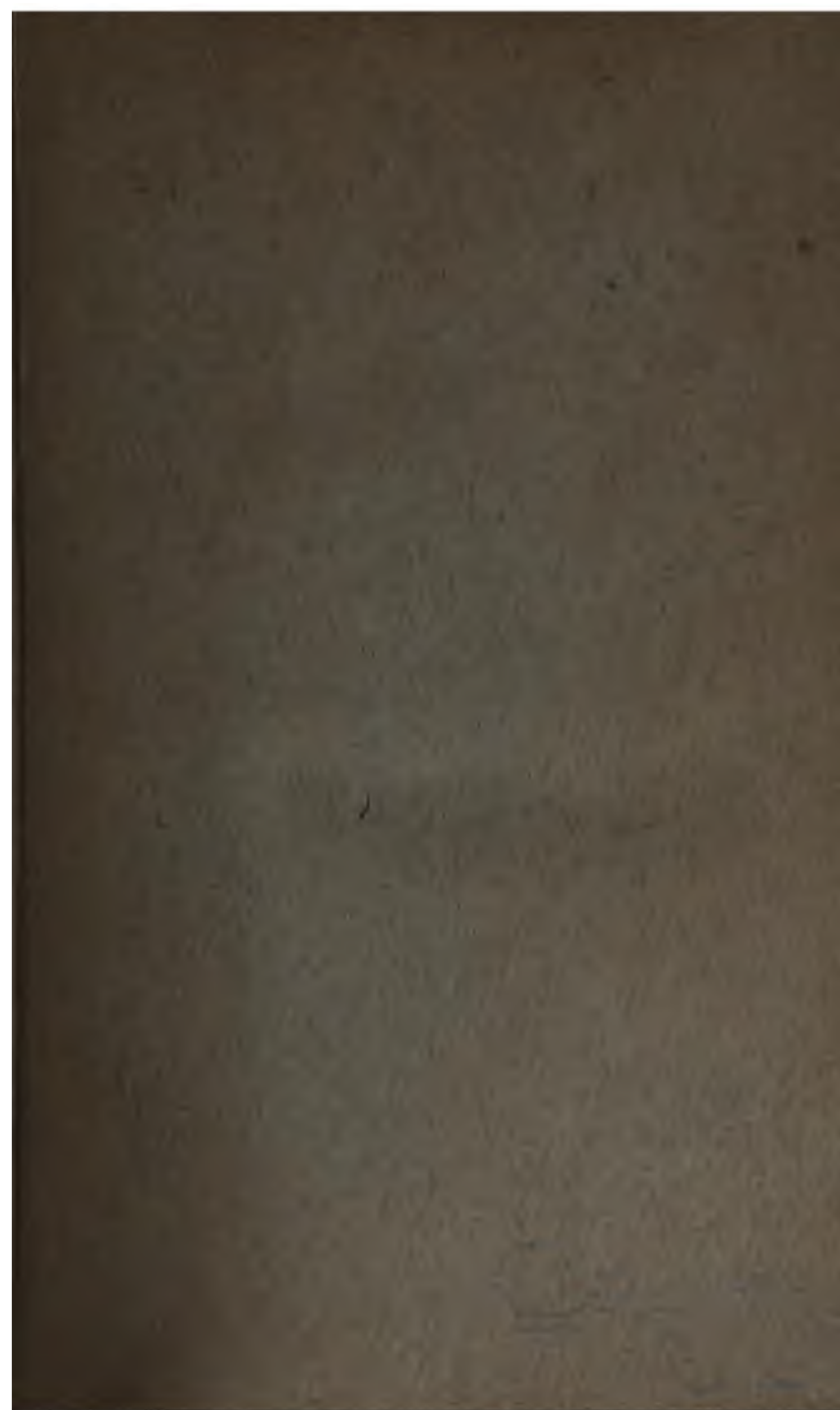
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NTPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07595867 2





Course

SLN

2 7 01

CAUSES

CÉLÈBRES

ÉTRANGÈRES.

NOUVEAU
ÉDITION
DE LA
CAUSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE
RUE DES POITEVINS, N^o 14.

W. W. W.
J. J. J.
V. V. V.

CAUSES

CÉLÈBRES

ÉTRANGÈRES

PUBLIÉES EN FRANCE POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET TRADUITES

DE L'ANGLAIS, DE L'ESPAGNOL, DE L'ITALIEN,
DE L'ALLEMAND, etc.

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE JURISCONSULTES ET DE GENS DE LETTRES.

TOME PREMIER.



PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGIION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXVII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

May 1964
1964
1964

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

L'ACCUEIL favorable que le public a daigné faire au premier volume de notre Recueil est à la fois pour nous un encouragement flatteur, et pour les personnes qui ont souscrit aux *Causes célèbres étrangères* une nouvelle garantie de la continuation d'une entreprise dont nous ne nous étions pas exagéré l'importance et l'intérêt. Nous devons même nous empresser d'acquitter ici une dette de reconnaissance, en remerciant publiquement les membres des divers barreaux de l'Europe qui ont bien voulu ajouter à leur souscription, quelques-uns la promesse, et d'autres l'envoi de précieux matériaux dont nous ferons usage en indiquant, si nous y sommes autorisés, les noms de ces collaborateurs désintéressés. Le but de l'ouvrage étant aujourd'hui bien connu, nous osons nous flatter que ces contributions volontaires, jointes à nos propres recherches, nous permettront de donner au moins six volumes, sans toutefois dépasser le nombre de huit.

La livraison aujourd'hui publiée contient, avec quelques-unes des causes déjà annoncées, d'autres procès qui nous ont paru mériter d'y prendre place. Notre plan sera toujours de rapprocher des sujets variés, d'un caractère tour à tour sérieux ou moins grave, mais toujours dramatique. Sous ce rapport, notre prochain volume nous

semble devoir être d'un intérêt encore plus nouveau : des documens manuscrits nous sont parvenus sur les tribunaux d'Espagne, jusqu'à présent si peu connus en Europe. On remarquera entre autres le fameux procès de dona Maria Vicenta de Mendieta, et de don Santiago San Juan, accusés de parricide; cette cause, qui fit en Espagne autant de sensation que celle de Fualdès en France, nous offrira l'occasion de faire connaître le talent du magistrat qui fut l'organe du ministère public, en qualité de *fiscal*, Melendez Valdez, plus connu jusqu'ici comme poète anacréontique, et qui est mort en exil après avoir figuré dans les révolutions récentes de la Péninsule.

Ce procès sera précédé, par ordre de date, de ceux qu'eut à subir devant divers tribunaux espagnols don Antonio Perez, secrétaire de Philippe II : exemple malheureux des vengeances d'un monarque sombre et jaloux, et des poursuites de l'inquisition, toujours prête à intervenir dans les accusations politiques. La vie aventureuse de Perez a été presque tout entière racontée par lui-même dans ses mémoires et sa correspondance; mais nous avons eu, dans quelques communications inédites, le moyen de vérifier plusieurs faits et de compléter cette intéressante histoire.

En employant pour la première fois, dans ces deux affaires, certaines expressions locales et les termes de certaines spécialités de la jurisprudence espagnole, nous avons dû initier le lecteur à leur définition précise par des notes explicatives dont l'utilité nous a paru incontestable; mais, indépendamment de ces notes, notre projet

ultérieur est d'ajouter au dernier volume de notre Recueil, sous forme d'appendice, une table raisonnée des différens termes de législation et de procédure qui se reproduisent le plus souvent dans les débats judiciaires de chaque nation.

Notre troisième livraison contiendra encore deux autres procès, qui ne pourraient être oubliés dans une publication dont un des avantages sera de rapprocher plusieurs exemples de la lutte des anciens pouvoirs européens contre les innovations de la double réforme religieuse et politique qui agite l'Europe depuis le seizième siècle. Nous avons donc rapporté avec quelques développemens le procès de lord Russell et celui d'Algernon Sidney, héros souvent cités du constitutionalisme anglais.

Le volume sera terminé par une affaire moins sérieuse de vol, dont les circonstances, exactes du reste, ont tout l'intérêt d'un conte agréable. Heureux si, par le choix de sujets si opposés les uns aux autres, nous pouvons continuer à mériter les encouragemens de nos souscripteurs!

P.



CAUSES CÉLÈBRES ÉTRANGÈRES.

ADULTÈRE.

PROCÈS
D'ANNE DE BOLEYN,

SECONDE FEMME D'HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE.

LONDRES, 1536.

INTRODUCTION.

LES évènemens qui précédèrent le mariage d'Henri VIII avec Anne de Boleyn, et dont cette union est regardée comme une des principales causes, ont exercé une si grande influence sur le sort de l'Angleterre, que nous croyons devoir en exposer le récit historique avant d'entrer dans les détails du procès et de la condamnation de la reine. La rupture de la Grande-Bretagne avec le Saint-Siège, la suprématie spirituelle réunie à la royauté, la révolution opérée dans les

croyances religieuses, à l'occasion du divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon, méritent une attention particulière.

Après l'exécution de Warwick, dernier héritier mâle de la famille des Plantagenets, condamné à mort pour avoir tenté de se soustraire à la tyrannie d'Henri VII, ce monarque s'empressa de resserrer les liens de son alliance avec le roi d'Aragon, en donnant en mariage son fils aîné, le prince de Galles, à l'infante Catherine, fille de Ferdinand. Le prince Arthur était âgé de seize ans, l'infante en avait dix-huit. Arthur tomba malade six mois après son mariage, et mourut, dit-on, sans l'avoir consommé, le 2 avril 1501. Henri VII, qui avait intérêt de conserver son alliance avec le roi d'Aragon, et qui désirait surtout de retenir le douaire de Catherine, évalué à deux cent mille ducats, contraignit son second fils, devenu prince de Galles par la mort d'Arthur, à prendre pour épouse la veuve de son frère. Henri opposa aux ordres du roi toute la résistance dont un enfant de douze ans peut être capable. Mais le roi persista dans sa résolution. Il sollicita et obtint des dispenses du pape Jules II, et ce mariage fut célébré, malgré la répugnance d'Henri. Cependant ce jeune prince ne tarda pas à changer de sentimens, et conçut pour son épouse une affection sincère.

Henri VII mourut en 1509 : sa mort fit passer la couronne d'Angleterre sur la tête de son fils. Le nouveau roi Henri VIII conserva pour son épouse la même tendresse qu'il lui avait témoignée jusqu'alors ; mais, en 1527, sa conduite changea visiblement. On ne tarda pas de s'en apercevoir à la cour. Le bruit se répandit que le roi commençait à éprouver des scrupules sur la validité de son mariage, et bientôt il fut ouvertement question de divorce et de répudiation.

Malgré l'extrême déférence que l'Angleterre avait témoignée, jusqu'au seizième siècle, pour les décisions du pape, le mariage de Henri, avec la veuve de son frère, inspira une

répugnance que les dispenses de Rome ne purent parvenir à vaincre entièrement. Les principes religieux de la nation étaient contraires à ces unions formées entre de si proches alliés; et le feu roi lui-même, quoiqu'il fût l'auteur de ce mariage, avait laissé percer l'intention secrète de le dissoudre aussitôt qu'il pourrait le faire sans compromettre les intérêts de sa politique. On assure qu'il ordonna au jeune prince de faire des protestations contre cet engagement lorsqu'il aurait atteint l'âge de le ratifier, et que, peu de jours avant de mourir, il lui recommanda de ne pas persister dans des nœuds dont la validité ne serait jamais universellement reconnue.

Après l'avènement de Henri VIII à la couronne, quelques membres du conseil privé, et particulièrement le primat Warham, se déclarèrent hautement contre la résolution qu'on avait adoptée de reconnaître cette union. La jeunesse et la dissipation du roi ne lui permirent pas de donner une attention bien sérieuse à cette protestation. Il continua de vivre avec son épouse comme il l'avait fait jusqu'à ce jour; mais il survint des évènements qui ne lui permirent plus de fermer les yeux sur sa position.

Les états de Castille s'étaient opposés au mariage de Charles d'Espagne avec la princesse Marie. Ils donnèrent pour raison de cette opposition, que la naissance de cette princesse, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, était illégitime. Lors qu'il fut question, quelques années plus tard, de faire épouser Marie à François, duc d'Orléans, l'évêque de Tarbes, ambassadeur de France auprès du gouvernement anglais, éleva la même objection. Ces incidens jetèrent les premiers doutes dans l'esprit du roi : d'autres causes concoururent à les fortifier.

La reine avait six ans de plus que Henri; la décadence de sa beauté, jointe à quelques infirmités, avait contribué à dégoûter le roi de son épouse. Elle avait eu plusieurs enfans

de lui qui tous, à l'exception de Marie, étaient morts peu de temps après leur naissance. Le roi fut d'autant plus frappé de ces pertes réitérées, que l'anathème prononcé par l'Ancien Testament contre ceux qui épousent la veuve de leur frère, les condamne à ne pas laisser de postérité.

Henri désirait vivement avoir un enfant mâle; ce désir l'avait engagé à porter ses vœux à Catherine, fille de Jean Blount, qui le rendit père d'un fils. Henri en marqua la plus grande joie et le créa sur-le-champ duc de Richemond; mais cette satisfaction était particulière au roi et ne rassurait pas la nation contre les craintes qu'elle éprouvait.

Depuis que des doutes s'étaient élevés sur la validité du mariage de Henri, la succession à la couronne était devenue un sujet d'inquiétude pour l'Angleterre. On craignait que le droit d'hérédité ne fût contesté à Marie, à cause de sa naissance équivoque et de la faiblesse de son sexe. On prévoyait avec chagrin que le roi d'Écosse, qui se regardait comme le plus proche héritier d'Henri VIII, à défaut d'héritier direct, pourrait faire valoir ses droits, et replonger par là le royaume dans le trouble et la confusion. Les maux encore récents des guerres civiles et les secousses données au gouvernement par les concurrents à la royauté, avaient produit dans les esprits une impression qui n'était point effacée. La nation désirait que la naissance d'un prince, destiné au trône, vînt la mettre à l'abri de ces craintes; ainsi par cette disposition des esprits aussi bien que par son propre penchant, Henri se trouvait poussé à rompre les nœuds qui l'attachaient à Catherine, et à choisir une nouvelle épouse.

Le roi n'hésita pas davantage à annoncer l'intention de solliciter son divorce; il déclara que sa conscience ne lui permettait pas de rester plus long-temps engagé dans des nœuds que le ciel semblait réprouver, et qu'ayant consulté l'évêque de Lincoln, son confesseur, il avait trouvé dans ce prélat les

scrupules de conscience qu'il éprouvait lui-même. Henri était casuiste et savant théologien ; il continua d'étudier sa position. Ne trouvant aucune raison décisive, il eut recours aux ouvrages de saint Thomas d'Aquin, et vit que ce célèbre docteur, dont l'autorité était alors toute puissante dans l'Église, avait traité cette question, et qu'il prononçait expressément l'illégitimité de ces sortes de mariages.

« Les prohibitions, disait saint Thomas, sont contenues dans le Lévitique : celle, entre autres, d'épouser la veuve de son frère est morale, éternelle et fondée sur une sanction divine. »

Selon la doctrine de saint Thomas, le pape pouvait dispenser des lois de l'Église, mais non des lois de Dieu, qui ne peuvent être changées que par le législateur qui les a faites.

L'archevêque de Cantorbery fut chargé de poursuivre cet examen et de consulter les évêques d'Angleterre. Tous les prélats, à l'exception de Fischer, évêque de Rochester, donnèrent chacun une opinion écrite de leur main et cachetée de leur sceau ; ils se trouvèrent unanimement d'avis que le mariage du roi était illicite. Le cardinal Wolsey, ministre de Henri VIII, fortifia encore cette opinion dans l'esprit de son maître ; soit qu'il eût pour but d'accélérer la rupture de l'Angleterre avec l'empereur Charles-Quint, neveu de Catherine ; soit qu'il voulût resserrer plus étroitement l'union contractée avec la France, en mariant Henri à la duchesse d'Alençon, sœur de François I^{er}. On a dit aussi que Wolsey avait eu l'intention en favorisant le divorce de se venger de la reine qui lui avait reproché certaines libertés peu convenables à son caractère et à son rang ; mais quoique Henri n'eût été d'abord porté au divorce que par les inquiétudes de sa conscience, les vœux du peuple et les suggestions de son favori, il y fut bientôt déterminé par un motif plus pressant.

Anne de Boleyn venait de paraître à la cour en qualité de fille d'honneur de la reine ; ses fonctions lui procuraient de

fréquentes occasions de voir le roi et de converser avec lui; Henri, aussi charmé de l'esprit que de la beauté de la jeune Anne, éprouva bientôt pour elle une passion qui acheva de lui rendre insupportables ses liens avec Catherine d'Aragon.

Anne de Boleyn était fille de sir Thomas Boleyn que Henri avait employé en plusieurs ambassades, et qui était allié à la haute noblesse du royaume; sa mère était fille du comte d'Ormond; son grand père, sir Geoffroi Boleyn, élevé à la dignité de lord-maire, avait épousé une des filles et cohéritières du lord Hastings, et sa femme, mère d'Anne, était fille du duc de Norfolk.

Anne de Boleyn, quoiqu'elle fût alors très-jeune, avait accompagné la sœur du roi à Paris lorsque cette princesse épousa Louis XII, roi de France. Après la mort de ce monarque et le retour de la reine douairière en Angleterre, Anne, dont les perfections et la beauté avaient excité une admiration générale à la cour de France, y fut retenue par la reine Claude, épouse de François I^{er}. Lorsque cette princesse mourut, Anne passa dans la maison de la duchesse d'Alençon, et retourna ensuite en Angleterre.

L'époque précise de son retour dans sa patrie n'est pas exactement connue. Si l'on en peut croire ce que le roi raconta lui-même de cet événement, ce ne fut que long-temps après qu'il eut conçu des inquiétudes sur la légitimité de son mariage, qu'Anne de Boleyn parut à la cour. Ses scrupules lui avaient déjà fait rompre tout commerce conjugal avec la reine; mais il conservait toujours pour elle les égards et les attentions de l'amitié, et il avait occasion, dans les visites qu'il lui rendait, de remarquer la beauté, la jeunesse et les grâces de sa nouvelle fille d'honneur. Henri qui s'aperçut que les qualités de son âme n'étaient pas inférieures aux charmes de sa personne, forma le dessein de la placer sur le trône. Cette résolution s'affermir d'autant plus qu'il trouva un obstacle

invincible à ses désirs dans la modestie et la vertu de la jeune Anne, et qu'un mariage légitime était le seul moyen par lequel il pût espérer d'arriver à son cœur. Les intérêts de la politique, ceux de la conscience et l'inclination de Henri se trouvèrent ainsi d'accord pour lui faire hâter son divorce avec Catherine; il se détermina à le solliciter auprès du pape Clément VII, et dès 1527 il envoya son secrétaire Knight à la cour de Rome pour y négocier cette affaire.

Henri évita de porter atteinte à l'autorité du souverain pontife, en motivant sa demande sur ce que le pape Jules II n'aurait pas eu le droit d'accorder des dispenses pour un mariage au premier degré de consanguinité; mais il se borna à faire valoir les nullités qu'il prétendait exister dans la bulle qui avait été expédiée pour son mariage.

C'est une maxime reçue à la cour de Rome, que, si l'on surprend au pape quelque concession ou quelque indulgence, sur un faux exposé, la bulle peut être annulée quand l'affaire est mieux connue. On se servait ordinairement de ce prétexte lorsqu'un pape voulait casser quelques décrets de ses prédécesseurs. La bulle de Jules fut examinée dans cet esprit et offrit plus d'une nullité de cette nature. Plusieurs tribunaux favorables à Henri se chargèrent de lui fournir les moyens d'appuyer ses fins de divorce. Il était dit, par exemple, dans le préambule : que la bulle avait été accordée sur les sollicitations du prince de Galles, et cependant il était de notoriété publique que Henri n'avait que douze ans à l'époque de son mariage, et qu'il avait résisté aux volontés de son père qui le força à épouser sa belle sœur. Il était déclaré en outre que ce mariage avait été jugé nécessaire pour conserver la paix entre les deux couronnes d'Angleterre et d'Aragon, quoiqu'il n'y eût aucune apparence de division entre elles. Ces défauts d'exactitude dans les faits parurent des raisons, ou des excuses suffisantes au souverain pontife, pour annuler la bulle

de Jules ; il promit en conséquence d'accorder une dispense qui autoriserait Henri à contracter un second mariage.

Quand le prétexte de cette indulgence aurait été moins plausible, la situation du pape exigeait qu'il ne négligeât aucune occasion d'obliger le monarque anglais. Clément VII était prisonnier de l'empereur¹ ; il ne lui restait aucun espoir de recouvrer sa liberté à des conditions raisonnables, si les efforts de la ligue que Henri, la France et les puissances d'Italie avaient formée pour s'opposer à l'ambition insatiable de Charles-Quint, venaient à échouer. Le secrétaire Knight fut admis à l'audience du Saint-Père, qui lui fit un accueil favorable et lui promit de faire expédier incessamment le bref que son maître désirait. Peu de temps après cette négociation la marche de l'armée française, qui s'avancait en Italie, sous le commandement de Lautrec, obligea les impériaux à rendre la liberté à Clément ; le Saint-Père se retira à Orvietto où le secrétaire d'Henri VIII et sir Grégoire Cussali, son résident à Rome, renouvelèrent leurs sollicitations. Le pape persista dans ses protestations d'amitié, de reconnaissance et d'attachement pour Henri ; mais ils ne le trouvèrent plus aussi décidé à leur accorder la dispense promise.

L'empereur avait appris l'objet de la négociation d'Henri VIII. En rendant la liberté à son prisonnier, il avait exigé de lui qu'il ne prendrait aucune décision dans cette affaire sans avoir préalablement communiqué ses projets aux ministres impériaux. Clément, les mains liées par cette promesse, et toujours intimidé par les forces que l'Empereur conservait en Italie, chercha à éluder la requête du roi d'Angleterre. Forcé cependant, par les sollicitations réitérées des ministres anglais, il leur remit une commission, par laquelle il autorisait le cardinal Wolsey, en qualité de légat, à examiner, conjoin-

¹ Charles-Quint.

tement avec l'archevêque de Cantorbery, ou tout autre prélat d'Angleterre, le mariage du roi et la bulle de son prédécesseur Jules II. Il accorda aussi une dispense provisionnelle pour le mariage du roi avec une autre personne, et promit d'expédier incessamment une bulle décrétale pour annuler celui de Catherine. Clément représenta en même temps à Knight les conséquences qui pouvaient résulter contre lui de la concession de ces dispenses, si elles parvenaient à la connaissance de l'empereur. Il conjura les ambassadeurs anglais de les tenir secrètes et de n'en faire aucun usage jusqu'à ce qu'il eût entièrement recouvré sa liberté et son indépendance menacées par Charles-Quint. Il leur conseilla, en particulier, d'attendre un moment favorable pour terminer cette affaire, et leur dit de se hâter de conclure le second mariage de Henri, dès que ses légats auraient déclaré la nullité de ses premiers liens; ajoutant qu'il lui serait moins difficile d'approuver et de confirmer des procédures achevées que d'autoriser l'instruction de cette affaire par son consentement et sa puissance spirituelle.

Lorsque Henri reçut la commission et la dispense que ses ambassadeurs lui apportaient, et qu'il eut connaissance des instructions du pape, il exposa l'affaire à ses ministres pour prendre leur avis sur une question si délicate; le conseil déclara qu'il y aurait de l'imprudence à procéder de la manière indiquée par le pape. Un ministre fit observer que le Saint-Père restait libre de ne pas confirmer ce qu'on aurait fait, et de désavouer l'avis clandestin qu'il aurait lui-même donné; que le second mariage du roi serait nul si le pape, par suite de sa timidité naturelle, n'osait l'approuver officiellement, que les enfans issus de cette nouvelle union seraient illégitimes et que les premiers liens deviendraient plus indissolubles que jamais. En réfléchissant sur le caractère et la situation du souverain Pontife, Henri reconnut qu'un semblable évène-

ment était possible, probable même, et qu'il serait imprudent de s'y exposer.

Clément VII était doué d'esprit et de jugement ; mais une timidité de caractère, dont il avait peine à se défendre, lui interdisait, dans certaines occasions, l'usage de ses talens et de ses facultés naturelles. La captivité et les autres revers qu'il avait éprouvés, pour être entré dans une ligue contre l'empereur, affectèrent si singulièrement son imagination, qu'il fut dans la suite incapable de prendre aucune résolution courageuse, quand ses décisions devaient se trouver en opposition avec les intérêts ou les désirs de Charles-Quint. Les forces impériales étaient alors toutes puissantes en Italie ; elles pouvaient se diriger une seconde fois contre Rome, qui était encore sans défense, et exposée au retour des calamités qui l'avaient déjà désolée. Indépendamment de ces craintes, Clément croyait entrevoir d'autres dangers qui menaçaient plus immédiatement sa personne et son pontificat.

Charles, qui connaissait le caractère du Saint-Père, abusait de sa faiblesse et de ses irrésolutions ; il le forçait de seconder tous ses projets par la menace sans cesse renouvelée, d'assembler un concile général ; l'empereur prétendait qu'il était indispensable de réformer l'Eglise, qu'il fallait corriger les abus excessifs nés de l'avarice et de l'ambition de la cour de Rome, et qui s'étaient introduits dans toutes les branches de l'administration ecclésiastique. « La puissance de Clément lui-même, ajoutait-il, a besoin d'être limitée ; sa conduite exige qu'on la réprime, et l'on peut douter que son exaltation au trône pontifical soit parfaitement canonique. »

Clément VII avait toujours passé pour un fils naturel de Julien de Médicis de la maison souveraine de Florence. Léon X, dont il était le cousin, l'avait à la vérité déclaré légitime, sur une prétendue promesse de mariage, consentie par Julien de Médicis à la mère de Clément ; mais peu de gens croyaient

que cette déclaration fût sincère, et personne ne pensait qu'elle fût suffisante pour couvrir l'illégitimité de sa naissance. Quoique les réglemens canoniques gardassent le silence à l'égard de l'exaltation des bâtards au siège pontifical, le peuple croyait qu'une tache de cette nature était un motif d'exclusion pour un si auguste ministère, et ce préjugé n'était guère moins dangereux qu'une loi qui aurait clairement prononcé l'incapacité. D'ailleurs le droit canon s'expliquait nettement sur un autre point : il déclarait incapable d'être élu souverain pontife tout homme coupable de simonie. Une bulle sévère de Jules II avait ajouté de nouvelles sanctions à cette loi, et statué que toute élection simoniaque serait nulle, quand même les cardinaux l'auraient ratifiée par un consentement postérieur.

Clément se trouvait dans ce dernier cas ; il avait souscrit une promesse au cardinal Colonne par laquelle il prenait l'obligation de travailler à son élévation s'il parvenait à la papauté à la faveur de sa voix et de ses bons offices. Le cardinal possesseur de cet écrit était entièrement dévoué à l'Empereur, et Charles, instruit de cette circonstance, le menaçait à tout moment de rendre cette pièce publique.

En même temps qu'il cherchait à effrayer le pape, Charles s'efforçait de le séduire par des espérances qui n'avaient pas moins d'ascendant sur son esprit que les craintes qu'il lui inspirait.

Pendant que l'armée de l'empereur saccageait Rome et retenait Clément prisonnier, les Florentins, enflammés du désir de recouvrer leur ancienne liberté, avaient profité des malheurs du Saint-Père pour secouer le joug de la maison de Médicis. Ils s'étaient révoltés contre elle, avaient aboli son autorité dans Florence et rétabli leur première démocratie. Pour mieux consolider leur liberté renaissante, les insurgés étaient entrés dans l'alliance cimentée entre la France, l'An-

gleterre et Venise contre l'Empereur. Clément jugeait que ce traité serait un obstacle invincible à ce que les confédérés consentissent jamais à servir ses projets pour le rétablissement de sa famille dans le gouvernement de Florence, celui de tous les événemens qu'il désirait avec le plus de passion : il savait que l'Empereur seul était en état de le seconder, et quelque fidélité que le pape promît à ses alliés, à la moindre lueur d'espérance que lui donnait l'Empereur, il se montrait disposé à accueillir les propositions d'accommodement de ce monarque.

L'Angleterre n'ignorait rien de ce qui se passait à Rome ; on prévoyait l'opposition que l'empereur ne manquerait pas d'apporter au divorce de Henri VIII, autant pour l'honneur de Catherine, qui était sa tante, que pour contrarier un ennemi puissant qu'il se plaisait à mortifier, dans le désespoir de l'abattre. On croyait en conséquence qu'il serait dangereux de prendre des mesures importantes sur la foi des promesses d'un homme comme Clément, dont la conduite renfermait toujours quelque duplicité, et qui pouvait si peu répondre de lui-même. La route la plus sûre, pour arriver au but que se proposait l'Angleterre, était d'engager le pape si avant dans l'affaire du divorce qu'il ne lui fût plus possible de reculer ; pour cela il fallait profiter de l'indécision où Clément était encore, et lui arracher une permission définitive.

Etienne Gardiner, secrétaire du cardinal Wolsey, et Édouard Fox, aumônier du roi, furent envoyés à Rome dans cette intention. Ils eurent ordre de solliciter une commission du pape, rédigée de telle manière que le Saint-Père fût obligé de confirmer la sentence des commissaires, quelle que fût cette sentence, et de le lier si bien qu'il ne lui restât plus la liberté de révoquer la commission ou d'évoquer l'affaire à Rome sous aucun prétexte.

Les mêmes raisons qui faisaient désirer au roi d'obtenir ces

pouvoirs confirmait le pape dans la résolution de les refuser. Il était déterminé à ne se jamais fermer les voies de réconciliation avec l'empereur, et ne se faisait nul scrupule de sacrifier toutes les autres considérations au point qui lui paraissait le plus essentiel à sa sûreté propre et à celle de sa famille; il accorda donc une nouvelle commission qui joignait le légat Campeggio à Wolsey pour prononcer sur la validité du mariage du roi; mais on ne put gagner sur lui d'y faire insérer les clauses que Henri VIII désirait le plus d'obtenir. Cependant le pape consentit à remettre à Gardiner une lettre dans laquelle il prenait l'engagement de ne point révoquer la commission; mais cette promesse était faite en termes si équivoques qu'elle laissait à Clément la faculté de la rétracter quand il jugerait à propos de le faire.

Le nouveau légat Campeggio, quoiqu'il eût quelques obligations à Henri VIII, dépendait entièrement du pape; cette considération le détermina à se conformer à toutes les vues de Sa Sainteté. Il reçut sa commission en avril, mais il employa tant d'artifice pour différer son départ qu'il n'arriva en Angleterre qu'au mois d'octobre. Sa première démarche fut d'exhorter Henri à ne pas donner de suite à son action en divorce. Ce conseil déplut; Campeggio qui s'en aperçut ajouta que son intention était d'engager la reine à se retirer dans un couvent, et qu'il était de son devoir de tenter d'abord les moyens de terminer à l'amiable tous les différens entre elle et le roi, etc., etc. Pour achever de calmer Henri, il lui montra, en présence du cardinal Wolsey, la bulle décrétale qui annulait son mariage avec Catherine, et qui lui avait été confiée par Clément. Henri lui en témoigna sa satisfaction; mais les plus pressantes sollicitations ne purent déterminer Campeggio à laisser entrer quelqu'autre personne du conseil privé dans cette confidence. Il essaya d'adoucir son refus en protestant que le Saint-Père éprouvait un désir sincère de satisfaire le

roi et qu'il se montrerait toujours disposé à accorder toutes les demandes qui seraient raisonnables. Pour lui donner en même temps une preuve de cette bonne volonté, il lui apprit que sa requête tendante à supprimer quelques monastères pour les convertir en cathédrales et en évêchés, avait obtenu le consentement de Sa Sainteté.

Les démarches ambiguës qu'on remarquait dans la conduite du pape et du légat, tinrent la cour d'Angleterre en suspens et déterminèrent Henri à attendre patiemment le résultat de tant d'incertitudes. Un événement faillit mettre fin à toutes ces difficultés.

Clément tomba malade ; le caractère que prit sa maladie devint si alarmant que l'on s'entretenait déjà publiquement du successeur qu'il conviendrait de lui donner. Wolsey, soutenu par la France et par l'Angleterre, espérait monter sur le trône pontifical. Il est probable que si le Saint-Siège fût devenu vacant, ce ministre serait parvenu à placer sur sa tête la tiare, depuis si long-temps l'objet de son ambition. Mais après une longue convalescence le pape se rétablit, et revenant au système de politique qu'il avait suivi jusqu'à cette époque, il continua de tromper Henri par des protestations d'attachement, et reprit en secret ses négociations avec Charles-Quint. Le légat Campeggio, qui était instruit des vues de son maître et qui se montrait docile à ses instructions, éloignait à force de ruses le jugement définitif sollicité par Henri, donnant par ce moyen le loisir à Clément de terminer son traité avec l'empereur.

Charles, qui savait combien était extrême l'empressement du roi pour la décision de cette affaire, était bien résolu d'y mettre obstacle jusqu'à ce que Henri cherchât à le gagner lui-même : il voulait que le roi d'Angleterre sacrifîât son alliance avec François I^{er}, alliance qui avait soutenu jusqu'alors le trône de la France contre les forces de l'Espagne. C'est dans

cette intention qu'il accueillit favorablement les sollicitations de Catherine d'Aragon, lorsqu'elle s'adressa à lui pour le supplier de prendre sa défense; il lui promit de la protéger et l'exhorta à ne point céder aux prières de ses ennemis, non plus qu'à leurs persécutions, s'ils n'avaient pas honte d'employer la contrainte. La reine était douée d'un caractère ferme et courageux; elle protesta avec énergie contre la mesure dont elle se voyait menacée, et déclara qu'elle ne consentirait jamais à un divorce injurieux pour sa réputation. Elle ne pouvait envisager sans indignation l'horreur de rester flétrie par une imputation d'inceste; l'illégitimité de sa fille qui devenait une conséquence nécessaire de cet événement, la pénétrait de la douleur la plus vive, et le dépit d'abandonner un époux qu'elle aimait à une rivale qui lui avait dérobé son cœur, achevait de la rendre inflexible. Animée par tant de considérations, elle implorait sans cesse l'appui de l'empereur, sollicitait l'évocation de sa cause à Rome, le seul endroit de la terre, disait-elle, où la justice pût lui être rendue. Cette évocation était devenue, dans toutes ses négociations avec le pape, un article fondamental que l'empereur réclamait avec hauteur. Il demandait également que le Saint-Père révoquât la commission donnée à Campeggio et à Wolsey.

Malgré l'opposition de Charles-Quint, les deux légats ouvrirent leur tribunal à Londres en 1529; ils citèrent le roi et la reine à comparaître devant eux. Henri et Catherine se présentèrent en personne; le roi répondit à son nom lorsqu'il fut interpellé, mais la reine, au lieu d'obéir à l'interpellation des juges, se leva de son siège, se précipita aux pieds du roi et lui adressa un discours dont sa vertu, son rang et ses malheurs servirent à redoubler l'éloquence. Elle lui représenta qu'elle était étrangère dans ses états, sans appui, sans conseils, exposée à toutes les injustices que ses ennemis voudraient exercer contre elle; qu'elle avait abandonné sa patrie

sans autres garans de sa sûreté que les liens sacrés qui l'unissaient à lui; qu'elle s'était attendue à trouver dans sa nouvelle famille un abri contre les malheurs, et non pas à y éprouver des violences et des outrages; qu'elle était son épouse depuis vingt ans, qu'elle osait déclarer que sa tendresse et sa soumission à toutes ses volontés ne méritaient pas le traitement indigne qu'on voulait lui faire subir; que lorsqu'elle l'avait reçu dans son lit, les liaisons qu'elle avait eues avec le prince Arthur n'étaient pas allées au delà de la cérémonie du mariage; que leurs pères, les rois d'Angleterre et d'Espagne, étaient regardés comme les princes les plus sages de leur temps; qu'ils avaient sans doute agi par les vues les plus saines et les plus pures lorsqu'ils avaient formé cette union, représentée aujourd'hui comme criminelle et incestueuse; qu'elle avait acquiescé à leur décision et qu'elle ne voulait pas soumettre sa cause à un tribunal sur lequel ses ennemis avaient un ascendant trop visible pour lui laisser l'espoir d'en obtenir un jugement équitable. Après ce discours elle se leva, fit une profonde révérence au roi, sortit de la salle et ne voulut plus y reparaitre.

Après que la reine fut sortie, Henri déclara au tribunal que Catherine d'Aragon avait toujours rempli ses devoirs d'épouse tendre et vertueuse; que toute sa conduite avait été conforme aux règles les plus austères de l'honneur et de la probité; mais il insista sur l'illégitimité du mariage, expliqua l'origine et les progrès des doutes dont il était si vivement agité, disculpa le cardinal Wolsey d'avoir participé en rien au trouble de sa conscience, et finit par demander à la cour une sentence telle que la justice de sa cause devait la lui dicter.

Les légats, après avoir cité de nouveau la reine à se présenter devant-eux, la déclarèrent contumace; et, malgré son appel à la cour de Rome, Campeggio parut disposé à poursuivre l'examen de cette affaire.

Le premier point qui fut mis en discussion était relatif à la consommation du mariage du prince Arthur avec Catherine.

Il faut convenir qu'après un si long intervalle de temps, et sur un tel fait, on ne pouvait guère exiger de plus fortes présomptions que celles de la cérémonie même du mariage : l'âge du prince, qui passait quinze ans, le bon état de sa santé, le temps assez considérable qu'il avait vécu avec son épouse dans une habitation-commune, présentaient un concours de circonstances qui ne permettait guère de douter que le mariage n'eût été consommé. Un autre fait venait à l'appui de ces circonstances. Il n'avait pas été permis à Henri de prendre le titre de prince de Galles immédiatement après la mort de son frère, parce qu'on était en doute sur la grossesse de sa belle-sœur. Pour conserver à cette princesse la possession de son douaire, l'ambassadeur espagnol avait établi auprès de sa cour les preuves de la consommation du mariage; enfin, la bulle de Jules n'était fondée que sur la supposition *gratuite* qu'Arthur avait pu *ne pas cohabiter* avec la princesse : et dans le traité qui avait précédé le mariage de Henri, la consommation de celui d'Arthur était avouée des deux parts.

Ces particularités furent produites devant les juges, accompagnées de discussion sur l'étendue de l'autorité du pape et sur son pouvoir d'accorder des dispenses pour les alliances aux degrés prohibés. Campeggio n'écoula ces raisonnemens qu'avec impatience; malgré sa résolution de faire traîner la procédure en longueur, il fut souvent tenté d'interrompre la discussion et d'imposer silence au conseil du roi, qui insistait, sur un sujet qui lui semblait contraire aux pouvoirs du chef de l'église. L'instruction du procès fut différée jusqu'au 23 juillet 1529. Campeggio prit sur lui de la diriger à l'avenir. Wolsey, quoique plus âgé que Campeggio, ne lui contesta point cette présidence, dans l'idée que l'examen de cette affaire, dirigé par un cardinal italien, serait revêtu d'un ap-

pareil plus imposant de justice et d'impartialité, que si le ministre favori du roi présidait aux débats.

L'instruction tirait à sa fin ; le roi attendait tous les jours la sentence que les légats devaient prononcer, lorsque Compeggio, sans avoir prévenu personne de ses desseins et sur des prétextes frivoles, prorogea le jugement jusqu'au 1^{er} octobre suivant. Le roi entra en fureur à la nouvelle de ce contre-temps ; mais son irritation n'eut plus de bornes lorsqu'il apprit quelques jours après que l'affaire venait d'être évoquée à Rome par le pape même. Cette évocation était le résultat des intrigues de l'empereur.

Pendant qu'on instruisait le procès à Londres en présence des légats, Charles-Quint avait usé de ses moyens ordinaires pour décider le pape à révoquer les pouvoirs des légats. Il avait employé tout ce que les menaces ou les promesses pouvaient opérer de plus pressant sur le caractère timide et ambitieux du pontife. D'un autre côté les ambassadeurs anglais joints à ceux de la France, n'avaient pas été moins ardens à demander que les légats rendissent un jugement définitif ; mais quoiqu'ils eussent mis en œuvre les mêmes ressorts que l'empereur, les moyens qu'ils présentèrent au Saint-Père n'étaient ni aussi déterminans, ni aussi immédiatement à la disposition de leurs maîtres, que ceux dont Charles-Quint appuyait ses sollicitations. La crainte de perdre l'Angleterre et de fortifier le parti des luthériens, par la conversion d'un si grand royaume, faisait peu d'impression sur l'esprit de Clément VII ; peut-être aussi ne croyait-il pas possible cette conversion de tout un peuple au protestantisme tandis que l'intérêt de sa propre sûreté et le projet de rétablir les Médicis, à la tête du gouvernement de Florence, méritaient de sa part une attention particulière. Il accepta en conséquence les offres de l'empereur, et feignant de se rendre aux réclamations qu'excitait le procès en divorce du roi d'Angleterre,

il retira la commission des légats, et appela les parties à Rome. Campeggio avait déjà reçu l'ordre de brûler la bulle décrétale qui lui avait été confiée.

Wolsey regarda cet événement comme l'avant-coureur de sa ruine. Il avait insisté pour que Henri épousât une princesse de la maison de France, de préférence à Anne de Boleyn; mais n'ayant pu réussir à faire agréer ce mariage au roi, il servit les intérêts de la maîtresse de Henri avec tout le zèle d'un ministre qui veut conserver son pouvoir. Il ne devait point être responsable de la malheureuse tournure que la partialité du pape avait fait prendre à cette affaire; mais il connaissait trop bien le caractère impétueux et véhément de son maître, qui ne pouvait supporter la moindre contrariété, pour ne pas prévoir sa disgrâce prochaine.

Henri avait l'habitude commune aux souverains absolus, de rendre ses ministres garans du succès des affaires dont il leur laissait la direction. Anne de Boleyn, prévenue contre le cardinal, lui imputait le renversement de ses espérances; elle reparut à la cour, d'où elle s'était retirée par décence tandis qu'on instruisait le procès devant les légats, reprit un nouvel empire sur l'esprit du roi, et l'usage qu'elle fit de son pouvoir n'était rien moins que favorable au ministère de Wolsey. La reine et ses partisans, à qui ce ministre était devenu odieux par le rôle qu'il avait joué dans cette affaire, ne dissimulaient pas non plus l'inimitié qu'ils lui portaient; ainsi les factions les plus opposées semblèrent réunir leurs efforts pour accélérer la ruine du favori de Henri VIII. La haute opinion que le roi avait de la capacité du cardinal contribua aussi à sa chute, en faisant attribuer à l'infidélité de ses intentions le mauvais succès de cette entreprise, plutôt qu'au caprice de la fortune ou à des mesures mal combinées. L'orage ne fondit cependant pas tout d'un coup sur la tête de Wolsey. Le roi qui ne pouvait justifier par aucune raison la froideur qu'il témoi-

gnait à son ancien favori, parut rester quelque temps dans l'indécision. Il continuait à le voir, sinon avec les mêmes attentions qu'autrefois, du moins avec les dehors de l'estime et des égards.

Mais il est rare que la haine des souverains ne devienne pas le partage de ceux qui ont perdu leurs faveurs. Le roi envoya les ducs de Norfolk et de Suffolk lui redemander le grand sceau ; Wolsey refusa de le rendre sans un ordre exprès de Sa Majesté. Le roi écrivit à son ancien favori qui n'osa plus résister ; il renvoya le sceau, dernier témoignage de sa puissance, et le roi en disposa en faveur de sir Thomas Morus, homme qui alliait au génie qui élève les hommes la probité qui les honore.

Le ministre disgracié reçut l'ordre de quitter le palais d'York, qu'il avait fait bâtir. Henri en confisqua la propriété, et dans la suite ce palais devint la résidence des rois d'Angleterre sous le nom de White-Hall. Les meubles et la vaisselle furent également confisqués et destinés à l'usage du roi. Les ennemis du ministre déchu affectaient de dire que la magnificence de cet ameublement convenait à un souverain et non à un simple particulier. Les tapisseries étaient de drap d'or et d'argent ; le cardinal possédait un buffet qu'on trouva rempli de vaisselle d'or massif. Tout le reste de son mobilier était assorti à cette opulence, et tant de luxe ne fut vraisemblablement pas un des moindres grifs que firent valoir ses ennemis pour achever de le perdre dans l'esprit de Henri.

Wolsey se retira dans une maison de campagne qu'il possédait près d'Hamptoncourt. Ceux qui avaient rampé à ses pieds pendant sa prospérité l'abandonnèrent dans ses revers ; c'est le sort commun de ceux qui perdent le pouvoir. Wolsey en fut touché jusqu'à l'abattement ; la vanité de caractère qui l'avait rendu si fier de sa grandeur le laissa sans force contre les coups de la mauvaise fortune. Il passait alternativement de

la tristesse la plus profonde aux espérances les plus illusoires; la plus légère apparence d'un retour de faveur le jetait dans les transports d'une joie indécente. Le roi suspendit pendant quelque temps les effets de son mécontentement. Il fit donner à Wolsey l'assurance de sa protection, et pria les évêques d'York et de Winchester d'aller le consoler dans sa retraite; il lui envoya même, par un courrier de la cour, une bague qu'il lui donna comme un témoignage de son affection. Wolsey était sorti pour aller faire une promenade à cheval, lorsque le courrier de la cour le rencontra; le cardinal descendit précipitamment de cheval, il bénit le nom du roi et se jeta à genoux dans la boue pour recevoir plus humblement ce gage précieux du souvenir du monarque.

Cette conduite de Henri fit craindre aux ennemis de Wolsey qu'il ne fût rappelé à la cour. Alors on les vit redoubler d'intrigues et de calomnies; ils ne cessaient de parler des fautes de ce ministre. Anne de Boleyn qui le haïssait, agit si efficacement contre lui, secondée par le duc de Norfolk son oncle, qu'elle lui ôta tout espoir de rentrer en grâce. Alors Wolsey parut se résigner à la retraite; il congédia le nombreux cortège de ses domestiques, et comme il avait été maître doux et bienfaisant, cette séparation ne se fit pas sans beaucoup de larmes. Henri, excité par ses alentours à sévir contre son ancien favori, fit déférer sa conduite à la chambre étoilée, qui le condamna sur une accusation aussi injuste que frivole. Peut satisfait de ce premier jugement, Henri, en proie à des passions fougueuses qui le portaient toujours aux excès, fit accuser Wolsey devant le Parlement. La chambre haute dressa une accusation appuyée sur quarante-quatre articles. Cet acte fut accompagné d'une supplique dans laquelle le Parlement priait instamment Sa Majesté de dépouiller le coupable de toute autorité et de lui infliger le châtiment que méritait sa conduite. Il n'y eut qu'un petit nombre de mem-

brès de la chambre qui osèrent contester les articles de l'accusation; cependant pas un des articles de l'accusation n'avait d'importance réelle. La plupart ne consistaient qu'en reproches généraux sur des choses à peine répréhensibles. L'acte fut renvoyé à la chambre des communes; et là, Thomas Cromwell, dont le cardinal avait fait la fortune en le tirant d'une condition obscure pour lui donner part au gouvernement, défendit son malheureux patron avec tant de chaleur, de courage et de générosité, que son zèle fut remarqué par le roi et devint le principe de la faveur qu'il obtint dans la suite.

Lorsque les ennemis de Wolsey s'aperçurent que son innocence ou ses précautions le mettaient à l'abri d'une conviction judiciaire, ils s'empressèrent de changer le plan d'attaque qu'ils avaient suivi jusqu'alors.

Ils l'accusèrent d'avoir, contre un statut de Richard II, appelé communément le *Statut des proviseurs*, sollicité plusieurs bulles de Rome sans l'aveu du roi; particulièrement celle qui l'avait investi de la commission de légat du pape, commission qu'il avait, disait-on, exercée avec une autorité abusive. Wolsey, surpris de cette nouvelle attaque, avoua qu'il avait en effet sollicité plusieurs bulles auprès du Saint-Père; mais il protesta qu'il ignorait l'existence du statut de Richard II, et se confia, pour dernière ressource, à la miséricorde de Sa Majesté. Le cardinal se trouvait peut-être dans le cas de la loi; mais le statut de Richard n'était plus en vigueur depuis long-temps, et il y avait excès de sévérité à vouloir lui imputer comme un crime des fonctions exercées avec la plus grande publicité, pendant plusieurs années, sous le bon plaisir du roi, le consentement du Parlement et celui de tout le royaume. L'accusé aurait pu présenter, comme un moyen de défense, l'autorisation que le roi lui avait donnée de siéger dans la commission en qualité de légat du pape; mais il savait qu'un moyen de rendre Henri VIII inflexible, était de s'op-

poser à ses volontés absolues. Wolsey se laissa condamner dans l'espoir que la sentence désarmerait le roi et que la compassion succéderait à la colère. L'arrêt du Parlement le déclara indigne de la protection que le roi lui avait accordée, ses biens furent confisqués et lui-même fut condamné à l'emprisonnement. La sévérité de cette sentence ne déplaisait point au caractère de Henri, mais il s'opposa à ce qu'elle fût rigoureusement exécutée. Il accorda même un pardon général à Wolsey, lui rendit une partie de ses biens et continua à lui donner de temps en temps quelques témoignages de compassion et d'amitié.

Les plaintes portées contre les usurpations ecclésiastiques étaient très-anciennes en Angleterre aussi bien que dans la plupart des autres états de l'Europe. On s'entretenait publiquement de ces abus, et les esprits s'étaient en quelque sorte familiarisés avec les idées de réforme et d'innovation; idées si effrayantes dans les siècles précédens. La chambre des communes, qui eut l'occasion favorable, fit passer plusieurs bills pour restreindre les impositions levées par le clergé: l'un pour les frais de sépulture, l'autre pour réprimer les exactions pratiquées dans la vérification des testamens, un troisième contre la non résidence, le cumul des bénéfices, etc., etc. Mais le coup le plus dangereux que reçut l'Église fut porté par les réclamations qui s'élevèrent presque unanimement contre la dissolution des prêtres, leur ambition, leur avarice et leurs usurpations. L'historien Herbert a conservé le discours d'un gentilhomme de Greysinn qui est remarquable sous plusieurs rapports, et dans lequel on trouve discutés des points de théologie avec une fermeté et une indépendance qu'on ne s'attend guère à trouver dans le seizième siècle. L'orateur parlementaire s'étend sur l'excessive variété des opinions théologiques qui s'étaient répandues chez diverses nations en différens âges, sur les controverses qu'autorise la plus

grande partie des sectes, sur l'impossibilité qu'un homme, encore moins un peuple, pût jamais ni connaître, ni, qui plus est, examiner les principes et les dogmes de chaque secte; sur l'obscurité et l'indécision qui régnait dans toute cette polémique; de là il infère que la seule religion obligatoire pour le genre humain est la croyance d'un être suprême, auteur de la nature, et la pratique indispensable du bien moral, pour obtenir les grâces de cet être tout puissant. De tels sentimens seraient regardés comme très-hardis même de notre temps, et on ne les exposerait pas sans ménagemens dans une assemblée publique.

Les bills de règlement concernant le clergé trouvèrent de l'opposition dans la chambre-haute. L'évêque Fisher, en particulier, les attribua à la foi chancelante de la chambre des communes, au dessein formé par les hérétiques de dépouiller l'Église de son patrimoine et de renverser la religion nationale. Le duc de Norfolk réfuta le prélat. Cette réplique fut faite en termes si véhémens et si durs, que son opposition alla jusqu'à l'indécence. Les deux orateurs en vinrent aux invectives. L'aigreur que l'évêque de Rochester avait mise dans son discours déplut à la chambre des communes; sir Thomas Audley, orateur de la chambre, en porta des plaintes au roi, et Fisher fut obligé de s'excuser et d'amender ses expressions.

Henri éprouvait une secrète satisfaction de l'échec que la cour de Rome et le clergé venaient de recevoir; il était bien aise de faire sentir au pape que s'il consentait jamais à seconder les inclinations du parlement, cette assemblée n'hésiterait pas à réduire les privilèges ecclésiastiques. La chambre des communes accorda une autre satisfaction au roi: elle le déchargea de toutes les dettes qu'il avait contractées depuis le commencement de son règne; elle appuya ce bill, sur le prétexte des soins assidus que le roi avait pris de la nation, et sur ce qu'il

avait employé régulièrement l'argent de ses emprunts au service public. La plupart des créanciers du roi étaient des créatures du cardinal Wolsey, qui avaient été engagées par leur protecteur à contribuer aux sommes que Henri avait demandées, et les nouveaux courtisans étaient bien aises de saisir cette occasion de les mortifier. Mais la plupart des membres approuvèrent le bill, dans l'espoir qu'il décréditerait désormais une manière d'emprunter si irrégulière et si contraire aux maximes du parlement. •

Les évènements qui se passaient en Angleterre étaient d'une si grande importance pour Henri, qu'il y donnait toute son attention et n'en conservait que très-peu pour les affaires étrangères. Il avait déclaré la guerre à l'empereur, mais les avantages réciproques qui résultaient du commerce établi entre l'Angleterre et les Pays-Bas avaient engagé Henri VIII et Charles-Quint à déclarer que les relations commerciales de ces provinces avec la Grande-Bretagne continueraient à être respectées. La paix générale fut rétablie en Europe dans le courant de l'été de cette même année¹. Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie eurent une entrevue à Cambray ; elles convinrent des articles de pacification entre le roi de France et l'empereur. Charles accepta deux millions d'écus, et rendit à la liberté deux princes français qu'il retenait prisonniers. Henri eut la générosité d'envoyer à son allié, François I^{er}, une quittance de près de six cent mille écus qui lui étaient dus par ce prince. Les confédérés italiens de François I^{er} ne furent pas aussi satisfaits de la paix de Cambray ; ils se trouvaient presque abandonnés à la merci de l'empereur, et n'avaient plus d'autre ressource pour leur sûreté que la justice et la modération de ce prince. Florence, après une résistance courageuse, fut subjuguée par les armes impériales ;

elle retourna sous la domination de la maison de Médicis. Les Vénitiens furent mieux traités : on ne les obligea qu'à rendre quelques usurpations qu'ils avaient faites sur les côtes de Naples. François Sforce obtint l'investiture de Milan; l'empereur passa en Italie, précédé d'un cortège somptueux, et reçut la couronne impériale des mains du pape, à Bologne. Ce prince, qui n'était âgé que de vingt-neuf ans, avait déjà obtenu une grande gloire militaire due à son courage et à son habileté; il s'était rendu maître de la personne des deux plus grands souverains du continent, et il continuait à attirer sur sa politique l'attention de toute l'Europe, qui voyait avec effroi l'accroissement rapide de son empire.

Quoique la fortune de Charles parût le servir dans toutes ses entreprises, ce monarque se trouvait menacé de troubles en Allemagne. Le désir qu'il éprouvait de les prévenir fut la principale cause des conditions modérées qu'il proposa aux puissances d'Italie. Le sultan Soliman, un des plus grands princes qui aient jamais régné sur l'empire ottoman, avait presque totalement subjugué la Hongrie; il avait porté ses drapeaux sous les murailles de Vienne; et quoiqu'il eût levé le siège de cette capitale, il menaçait de conquérir et de soumettre à sa domination toutes les possessions héréditaires de la maison d'Autriche. Les princes luthériens de l'empire, voyant que la liberté de conscience leur était refusée, avaient formé une ligue pour leur propre défense, à Smalcade; ils furent appelés protestans, de ce qu'ils protestèrent contre la diète impériale. Charles entreprit de les faire rentrer dans l'obéissance de Rome, sous le prétexte de défendre la pureté de la religion chrétienne; mais il avait conçu le projet d'agrandir sa propre famille, et d'étendre sa domination sur toute l'Allemagne.

¹ François 1^{er}, fait prisonnier à Pavie, et Clément VII.

L'amitié de Henri était une circonstance essentielle qui manquait à l'empereur pour réaliser ses vues ambitieuses. Henri savait aussi que le concours de Charles trancherait seul toutes les difficultés qu'on opposait à son divorce ; mais, d'une autre part, les intérêts de son royaume semblaient demander qu'il conservât son alliance avec la France : la fierté de son caractère ne pouvait se prêter à une amitié qui lui serait en quelque sorte imposée. Il était accoutumé à voir les plus grands monarques rechercher son alliance, la solliciter avec empressement, et il ne supportait qu'avec impatience l'espèce de dépendance où cette malheureuse affaire semblait l'avoir réduit. Au milieu des inquiétudes qui l'agitaient, il avait été souvent tenté de rompre toute union avec la cour de Rome. Quoiqu'on l'eût élevé dans un respect superstitieux pour l'autorité du pape, il est vraisemblable que l'expérience qu'il avait faite de la politique intéressée de Clément avait beaucoup contribué à diminuer ce respect. Il voyait son autorité affermie dans l'intérieur de ses états ; il remarquait qu'en général ses sujets étaient mécontents des usurpations ecclésiastiques, et qu'ils étaient disposés à réduire les privilèges et la puissance du clergé ; il savait qu'ils avaient sincèrement applaudi à la poursuite de son divorce, et qu'ils s'étaient irrités du traitement indigne qu'il avait reçu de la cour de Rome.

De son côté, Anne de Boleyn, par des insinuations adroites, lui faisait sentir la nécessité de se séparer de la communion du pape : elle y travaillait avec d'autant plus d'ardeur, que ce moyen était le plus prompt de tous ceux qui pouvaient la placer sur le trône, et que son éducation chez la duchesse d'Alençon, princesse très-favorable aux réformateurs, l'avait déjà disposée à accueillir les nouvelles doctrines. Henri savait apprécier les raisons qui parlaient en faveur de sa rupture avec la cour de Rome ; mais un reste de conscience lui

faisait désirer de terminer ses différens avec le souverain pontife, par un accommodement qui servirait ses projets de divorce et lui conserverait sa foi. Il craignait le danger d'une si grande révolution, et le reproche d'hérésie; il détestait d'ailleurs toute liaison avec les luthériens, ennemis déclarés du Saint-Siège. Henri avait défendu jusqu'alors la cour de Rome contre les innovateurs, et il trouvait honteux de se rétracter pour recevoir, comme alliés et auxiliaires, ceux qu'il avait tant de fois repoussés comme ennemis. Il craignait aussi qu'un événement si important ne fût attribué à une intrigue d'amour, et que sa mémoire ne restât souillée par le souvenir d'une conversion fondée sur des motifs purement humains. Pendant qu'il était combattu par ces différentes idées, on lui proposa un expédient qu'il accepta avec la plus grande satisfaction, et qui lui parut propre à lever toutes les difficultés.

Thomas Cranmer, simple docteur au collège des jésuites de Cambridge, jouissait dans cette université d'une considération qui était due à l'étendue de ses talens, aussi bien qu'au désintéressement de son caractère. Cranmer se trouvait un soir, par hasard, avec Gardiner, nouveau secrétaire d'état, et Fox, aumônier du roi; l'affaire du divorce devint le sujet de la conversation : il lui échappa de dire que la voie la plus courte de tranquilliser la conscience du roi, ou d'arracher le consentement du pape, serait de consulter toutes les universités de l'Europe sur cette question; attendu que si elles approuvaient le mariage du roi avec Catherine, les remords de Sa Majesté cesseraient par l'effet de cette déclaration générale, et que si elles ne l'approuvaient pas, le pape aurait beaucoup de peine à résister aux sollicitations d'un grand monarque, secondées par l'opinion des hommes les plus savans de la chrétienté. On informa le roi de cette proposition; il en fut transporté de joie, et sentit que Cranmer avait saisi le

véritable côté de l'affaire¹. Il envoya chercher ce subtil théologien, s'entretint avec lui, et conçut une haute opinion de sa prudence et de son savoir. Il l'engagea à écrire en faveur du divorce, et se mit aussitôt en mesure d'exécuter l'expédient proposé.

Si la question du mariage de Henri avec Catherine eût été examinée d'après les principes d'une saine philosophie, elle n'aurait pas paru susceptible de grandes difficultés. Les prohibitions apportées aux mariages entre parens à certains degrés, par les lois civiles et par la morale de toutes les nations, prennent leur origine dans les soins que tout législateur a dû apporter à la conservation des mœurs. On a sagement prévu que si on autorisait entre proches parens un commerce d'amour, les occasions fréquentes de se voir, les habitudes d'une vie commune, surtout pendant la première jeunesse, finiraient par introduire une dissolution universelle. Mais comme les usages de chaque pays varient et permettent des communications plus ou moins libres entre différentes familles, ou entre plusieurs membres de la même famille, le précepte varie avec ses causes, et devient susceptible d'une extension plus ou moins grande, selon les divers âges et les diverses habitudes des peuples. L'extrême délicatesse des Grecs n'autorisait aucune liaison entre les personnes des deux sexes, à l'exception de celles qui vivaient sous le même toit. Les appartemens d'une belle-mère et de ses filles étaient presque aussi inaccessibles aux visites des fils du mari, qu'à celles des étrangers ou des parens éloignés : aussi était-il permis à tout homme de cette nation d'épouser, non-seulement sa nièce, mais sa sœur du côté paternel. Cette liberté était au contraire interdite aux Romains et aux autres peu-

¹ On prétend que le roi s'écria : « Cranmer a pris la truie par l'oreille. »

ples, où une communication plus facile était permise entre les deux sexes. En suivant ce raisonnement, on reconnaîtra que le commerce intime, dans les familles des princes, est si gêné par l'étiquette, le cérémonial, le nombre des gens attachés au service de leurs personnes, qu'il ne peut rien résulter de dangereux du mariage d'un beau-frère avec sa belle-sœur, surtout si une dispense du souverain pontife a été accordée préalablement, soit pour justifier ce qui, dans les cas ordinaires, pourrait paraître condamnable, soit pour empêcher que ces alliances ne deviennent trop communes. Comme les motifs importants du bien, ou du repos public, peuvent fréquemment exiger de tels mariages entre les familles des souverains, il paraît juste de ne point étendre jusqu'à eux l'excessive rigueur de la règle imposée aux simples particuliers¹. Mais on ne pouvait répondre à ces observations par des faits

¹ En jugeant cette question d'après l'Écriture sainte, à laquelle on en appelait à tout moment, les argumens que l'on faisait en faveur du roi étaient infirmes. Le mariage, au degré d'affinité où s'était contracté celui de Henri et de Catherine, est en effet prohibé dans le Lévitique; mais il est naturel d'interpréter cette prohibition comme faisant partie des lois municipales ou cérémoniales des Juifs. Quoiqu'on y dise dans la conclusion, que les gentils avaient encouru la vengeance divine en violant les degrés de consanguinité, étendre cette maxime à tous les cas qui sont spécifiés auparavant, c'est supposer que les Écritures sont entrées dans des détails minutieux, où nous savons avec certitude que leurs écrivains ne croyaient pas convenable de s'embarrasser. La descendance du genre humain, d'un père commun, avait nécessairement obligé la première génération à se marier dans les degrés de consanguinité les plus proches : on nous rapporte des exemples de cette nature parmi les patriarches; le mariage d'un homme avec la veuve de son frère, en certains cas, était non-seulement permis, mais même ordonné par les lois de Moïse : on dit en vain que ce précepte était une exception à la loi, et qu'il ne regardait exactement que la nation juive. Il en résulte toujours que de tels mariages ne sont impurs, ni naturellement, ni moralement; sans quoi Dieu, l'auteur de toute pureté, ne les aurait jamais permis dans aucun cas.

négatifs qui s'élevaient contre le mariage d'Henri. Épouser la veuve de son frère, était un mariage si inusité, qu'on n'en trouvait point d'exemple dans l'histoire ou la tradition d'aucun peuple chrétien. Quoique le pape fût dans l'usage d'accorder des dispenses pour des préceptes moraux plus essentiels, et même pour des mariages entre parens à d'autres degrés, tels que ceux d'oncles et de nièces, d'imagination du public n'était pas encore accoutumée à cet exercice particulier de son autorité.

Cependant plusieurs universités se prononcèrent en faveur du roi; non-seulement en France, où l'on aurait pu penser que l'alliance qui existait entre ces deux royaumes pouvait exercer une influence favorable à Henri, mais encore en Italie, où les universités de Venise, de Ferrare, de Padoue, et même celle de Bologne, qui était sous la juridiction immédiate de Clément, n'hésitèrent pas à déclarer nul le mariage du roi avec Catherine d'Aragon. Les collèges d'Oxford et de Cambridge firent seuls quelques difficultés. Alarmés par les progrès du luthéranisme, et par la crainte d'une séparation avec l'église de Rome, ils n'osaient pas donner leur sanction à un événement qui pouvait devenir fatal à la religion catholique. Leur opinion était conforme, au fond, à celle des autres universités de l'Europe, et ils finirent par rendre une décision favorable. Pour donner plus de poids à ces autorités, le roi engagea la noblesse de son royaume à écrire une lettre au pape, par laquelle on sollicitait le Saint-Père de casser le mariage de Henri avec Catherine, le menaçant, en cas de deni de justice, de se passer désormais de son autorité. Les docteurs de Cantorbery et d'York déclarèrent également le mariage d'Henri invalide, irrégulier, et contraire à la loi de Dieu, dont aucun pouvoir humain ne pouvait dispenser.

Toujours dirigé par l'empereur, Clément VII continua,

malgré ces décisions , de sommer le roi de comparaître à son tribunal de Rome, soit en personne, soit par procureur. Mais le roi qui craignait l'issue d'un jugement rendu dans une ville où l'influence de Charles-Quint était toute puissante , refusa d'obéir aux ordres du Saint-Père ; il ne voulut pas même recevoir sa citation, qu'il regardait comme une insulte et comme une atteinte portée à son autorité royale. Le père d'Anne de Boleyn , créé comte de Wiltshire , fut envoyé au pape pour lui porter les raisons qu'avait Henri de ne pas comparaître, même par procureur ; et, pour premier acte d'irrévérence, l'ambassadeur refusa de baiser les pieds de Sa Sainteté, qui les lui avançait.

Les mesures que le roi avait adoptées contre le pape n'obtinrent pas l'approbation du cardinal Wolsey : cette opposition , inutile puisque le cardinal était sans pouvoir , est la raison la plus probable que l'on puisse prêter à Henri, pour avoir renouvelé ses persécutions contre son ancien ministre.

Après que ce ministre eut passé quelque temps à Asher , on lui permit de retourner à Richemond , palais que le roi lui avait donné en échange de celui d'Hamptoncourt. Mais les courtisans , craignant le danger d'un tel voisinage , décidèrent le roi à lui donner l'ordre de se rendre à son évêché d'York. Le cardinal sentit que toute résistance serait vaine ; il partit, et fixa sa résidence à Cawood , dans le Yorkshire. Il ne resta pas long-temps tranquille dans cette retraite : le comte de Northumberland reçut l'ordre de le faire arrêter , comme coupable de haute-trahison , et de le faire conduire à Londres, où il serait jugé, sans égard pour son caractère. L'agitation que cette nouvelle occasiona à Wolsey fut extrême : il tomba malade , fut obligé de s'arrêter en route ; et n'arriva qu'avec peine jusqu'à l'abbaye de Leycester. Lorsque l'abbé et les moines s'avancèrent pour le recevoir, avec le cérémonial d'usage : « Mes frères, leur dit-il, je viens laisser

mes os parmi vous. » On le mit sur-le-champ au lit; sa maladie empira, et, en quelques heures, elle prit un caractère mortel. Quelques minutes avant d'expirer, Wolsey s'adressa à sir Williams Kingstons, gouverneur de la tour, à la garde duquel il avait été commis :

« Je vous prie, lui dit-il d'une voix éteinte, de me recommander au roi; de le conjurer, en mon nom, de rappeler à son souvenir tout ce qui s'est passé entre nous depuis le commencement de mon ministère, et tout ce que j'ai fait dans l'affaire de son divorce; il appréciera, dans sa conscience, s'il est vrai que j'aie voulu l'offenser, comme l'ont dit mes ennemis. C'est un prince né pour dominer, et dont le cœur est vraiment royal; mais il exposerait la moitié de son royaume plutôt que de se relâcher d'une seule de ses volontés. Je vous proteste que je me suis souvent mis à ses genoux; qu'il m'est arrivé d'y rester jusqu'à trois heures consécutives, pour combattre des résolutions qui me semblaient contraires à ses intérêts, sans pouvoir réussir à l'en détourner. Si j'avais servi Dieu avec autant de zèle que j'ai servi le roi, je ne serais pas réduit à la position où je me trouve dans ma vieillesse. Je reçois la juste récompense que j'ai méritée, pour avoir consacré avec trop de zèle tous mes soins et mon existence, non au service de Dieu, mais à celui d'un prince de la terre. Permettez-moi de vous donner un avis qui pourra vous être utile. Si vous êtes membre du conseil privé, charge dont votre prudence vous rend parfaitement digne, tenez-vous bien en garde contre les conseils que vous pourrez lui donner; car une fois qu'il les aura goûtés, il ne dépendra plus de vous de le faire revenir à une autre opinion. »

Ainsi mourut le cardinal Wolsey, non moins célèbre par l'élévation de sa fortune que par l'abaissement dont elle fut suivie. Le caractère aussi violent qu'obstiné de Henri VIII, auquel Wolsey fut forcé d'obéir durant son ministère, le jus-

tifié d'une partie des reproches qu'on adresse à son administration. Si l'on fait attention que les années du règne de Henri, qui précédèrent le ministère de Wolsey, furent infiniment plus désastreuses pour l'Angleterre que celles où ce ministre tint les rênes du gouvernement, on sera tenté de soupçonner de partialité les historiens qui s'efforcent de flétrir sa mémoire. Il est vrai que dans les affaires publiques il employa quelquefois, pour ses propres intérêts, le crédit qu'il avait sur son maître; mais il faut se rappeler qu'il avait en vue le siège pontifical, où il aurait pu, s'il y était monté, témoigner sa reconnaissance à Henri. Le cardinal d'Amboise, dont la mémoire est si précieuse à la France, faisait cette apologie de sa propre conduite, qui, à quelques égards, ressemblait à celle de Wolsey. On a même lieu de penser que Henri discernait assez bien les motifs qui faisaient agir son ministre. Il parut touché de sa mort, lorsqu'il en fut informé, et ne parla jamais de lui que d'une manière honorable pour sa mémoire; témoignage de reconnaissance qui prouve suffisamment que les dernières persécutions exercées sur lui n'étaient pas fondées sur la découverte de quelque perfidie de cet ancien favori; mais qu'il entraînait plus d'humeur que de raison dans la conduite du roi.

Henri assembla, dans les premiers mois de 1531, un synode et le parlement. Il avait pris la résolution d'humilier le clergé, de réduire ses attributions; et le secours du parlement, dont l'esprit lui était connu, s'offrait naturellement pour le seconder dans ses projets contre la puissance ecclésiastique. On avait exhumé un statut, depuis long-temps oublié, pour perdre Wolsey et lui faire un crime de sa légation, quoique le roi eût trouvé bon qu'il la sollicitât. On fit usage de la même loi pour atteindre les ecclésiastiques : on prétendit que tous ceux qui s'étaient soumis à l'autorité du légat, ce qui comprenait l'église d'Angleterre tout entière,

avaient violé le *statut des proviseurs*. Le procureur-général fut chargé d'informer contre eux. Le synode n'ignorait pas qu'il était inutile d'opposer la raison à la volonté absolue du roi ; quelques évêques étaient cependant d'avis de repousser l'accusation portée contre les ecclésiastiques , et de déclarer que le roi n'aurait pas manqué de les punir , s'ils avaient osé résister à la légation de Wolsey. Mais le synode préféra se mettre à la discrétion du roi , et consentit à payer cent dix-huit mille huit cent quarante livres sterlings pour obtenir sa clémence. On exigea en outre , de ces ecclésiastiques timorés , la déclaration , *que le roi était le protecteur et le suprême chef de l'église et du clergé d'Angleterre*. Cependant quelques évêques eurent l'adresse de faire insérer dans cette déclaration une clause qui atténuait l'entière soumission , et qui était conçue en ces termes : *autant que les lois de Jésus-Christ le permettent*.

L'accusation portée contre le clergé effraya les communes : elles avaient témoigné pour la juridiction des légats la même soumission qu'on reprochait aux ecclésiastiques. Elles craignirent qu'on ne leur fît acheter leur grâce au prix de quelques subsides : elles supplièrent Sa Majesté d'accorder un pardon général à tous ses sujets. Mais le roi rejeta leur supplique , en disant que si jamais il lui plaisait de se porter à une clémence si généreuse , il voulait que ce fût de son propre mouvement , et non sur des sollicitations étrangères. Cette réponse mit fin aux supplications ; mais , au bout de quelques mois , lorsqu'on semblait avoir perdu tout espoir d'obtenir cette amnistie , Henri VIII l'accorda spontanément , et la chambre des communes lui en témoigna une grande reconnaissance.

La rigoureuse exécution du *statut des proviseurs* enlevait à la cour de Rome ses revenus ecclésiastiques en Angleterre ; elle détruisait aussi son influence dans le gouvernement spi-

rituel de l'état, en isolant le clergé d'Angleterre de la domination du pape. Un premier bill réduisit les annates : c'était le revenu d'une année de tous les évêchés vacans ; taxe imposée par la cour de Rome, lorsque de nouveaux prélats recevaient leur bulle d'intronisation. Cet impôt produisait des sommes considérables. La cour de Rome avait perçu de cette manière plus de cent soixante mille livres sterlings, depuis la seconde année du règne de Henri VIII. Le parlement réduisit ce droit sur tous les bénéfices épiscopaux à cinq pour cent, et conféra le pouvoir au roi de régler ces paiemens, ainsi que de les confirmer ou de les infirmer, selon son bon plaisir. Un second bill déclara que les censures que la cour de Rome pourrait lancer, à l'occasion de cette réduction, seraient regardées comme nulles ; que le clergé, nonobstant toute prohibition, serait obligé de continuer à dire la messe et à administrer les sacremens. Les communes présentèrent ensuite au roi un long mémoire sur les abus et les oppressions des tribunaux ecclésiastiques. Elles travaillaient à rédiger une loi de répression, lorsqu'une contestation qui s'éleva subitement mit fin à la session avant que le parlement eût accompli tous ses projets de réforme.

Les riches propriétaires d'Angleterre avaient donné l'exemple d'un abus qui, en peu de temps, fut adopté et suivi généralement. A l'aide de certaines formules, on était parvenu à disposer des biens, soit par testament, soit de toute autre manière, au détriment des droits du fisc. Par cet artifice, le roi se trouvait privé du produit des mutations, qui n'était pas un de ses moindres revenus. Henri proposa un bill qui, sans remédier entièrement à cet abus, y apportait cependant des modifications considérables. Il consentit à ce que l'on pût disposer, suivant l'ancien usage, de la moitié des biens, pourvu que l'autre moitié restât sujette aux droits de la couronne. Il dit au parlement, en termes positifs, « que si l'on

se refusait à acquiescer à un accommodement si raisonnable, il rechercherait avec rigueur les infracteurs de la loi, et ne leur ferait aucune grâce. » La chambre haute adopta le bill; mais il fut rejeté par les communes, qui donnèrent un exemple de résistance capable de prouver au roi que sa puissance, quelque étendue qu'elle fût, pouvait cependant trouver des bornes dans l'opposition du parlement. Le roi, irrité de cette résistance, prorogea le parlement, et se mit en mesure pour traiter avec rigueur tous ceux qu'il pourrait surprendre en fraude.

Le 10 avril 1532, le parlement fut de nouveau convoqué. Henri ordonna que la double formule du serment que prêtaient les évêques à l'époque de leur installation, l'un au pape, l'autre au roi, serait déferée aux chambres, pour y être examinée. Le serment ecclésiastique empiétait sur l'autorité royale, qui était sacrifiée à celle de la cour de Rome. Le parlement se disposait à abolir le serment d'obéissance à l'autorité papale, lorsqu'une maladie contagieuse qui se répandit dans la cité interrompit la session. La contagion fit des ravages effrayans; le peuple en fut alarmé: des bruits se répandirent que cette maladie était une punition du ciel. Le parlement recula devant les préjugés populaires; il arrêta de présenter une requête au roi, pour le supplier de ne pas renvoyer son épouse Catherine d'Aragon, et d'abandonner la poursuite de son divorce. Henri était à peine instruit de cette délibération, qu'il envoya chercher sir Thomas Audley, orateur de la chambre des communes: il lui fit part des scrupules qui troublaient sa conscience; scrupules, lui dit-il, qui ne sont point un vain prétexte allégué pour satisfaire une passion étrangère, mais dont la légitimité a été reconnue par les plus savautes universités de l'Europe. Il ajouta, qu'excepté l'Espagne et le Portugal, où l'on avait vu un monarque épouser deux sœurs, ces mariages incestueux étaient partout

ailleurs flétris d'une réprobation méritée, et qu'il avait le malheur d'être le premier, à ce qu'il croyait, qui, dans un pays chrétien, eût été marié à la veuve de son frère.

Le parlement fut prorogé peu de jours après cette conférence. Thomas Morus, qui s'aperçut que les actes du roi et du parlement tendaient à soustraire l'Angleterre à la communion de Rome, et à opérer une révolution religieuse à laquelle la pureté de ses principes ne lui permettait pas de coopérer, remit les sceaux au roi et se démit des insignes de sa dignité avec plus de joie qu'il n'en avait éprouvé à les recevoir. La vertu de ce grand homme, l'austérité de ses mœurs, n'avaient jamais altéré la douceur de son caractère, ni diminué la gaieté qui lui était naturelle. Il se montra au dessus de tous les caprices de la fortune : ni l'orgueil du pouvoir, ni les disgrâces de la retraite et de la pauvreté ne portèrent atteinte à l'égalité de son âme, ni à la prudence de son esprit. Sa famille ayant laissé paraître quelques marques du chagrin qu'elle éprouvait de renoncer au séjour de la cour et aux habitudes de la grandeur, Thomas Morus lui apprit à quitter sans regret de si frivoles avantages. Le roi, qui estimait son caractère, reçut sa démission avec peine, et remit les sceaux à sir Thomas Audley.

Pendant que ces évènements se passaient en Angleterre, et qu'on y sapait l'autorité du pape et celle du clergé, la cour de Rome n'était pas sans inquiétudes ; elle craignait avec raison de perdre son influence sur ce royaume, depuis longtemps le plus soumis de tous au Saint-Siège, et qui lui procurait des revenus considérables. Cependant les cardinaux, gagnés au parti de l'empereur, pressaient Clément VII d'agir avec vigueur contre Henri VIII ; mais des conseillers plus sages lui représentaient avec courage les suites funestes que sa politique incertaine pouvait amener, et combien il était peu juste de refuser au roi d'Angleterre une grâce que, ni

lui, ni ses prédécesseurs n'avaient encore refusée à aucun souverain de la chrétienté. Malgré ces remontrances, Clément VII persista dans sa résolution, et l'appel de la reine fut reçu à Rome.

Le roi fut de nouveau cité à comparaitre aux assemblées qui furent convoquées pour examiner la question de son mariage. Henri était déterminé à ne point nommer de procureur pour plaider sa cause devant ce tribunal ; il se borna à envoyer à Rome sir Édouard Karne et le docteur Bonner, en qualité d'*excusateurs* : c'est ainsi que ces députés furent nommés, à cause de leur mission, qui consistait à excuser le roi sur son refus de comparaitre. « Notre seigneur et maître, dirent-ils, compromettrait les prérogatives de sa couronne, s'il consentait à se rendre en personne à un appel fait hors de ses états ; et comme la question élevée intéresse sa conscience, et non son autorité et ses intérêts politiques, il ne peut être représenté par personne au monde. »

Henri était résolu de se séparer de la communion de Rome, lorsqu'il fit porter cette réponse au pape. Pour se mettre à l'abri des événemens que cette rupture pourrait occasioner, il demanda une entrevue à François I^{er} : les deux monarques se virent à Boulogne, puis à Calais ; ils renouvelèrent leurs protestations d'amitié personnelle, leur alliance politique, et concertèrent les mesures qui devaient assurer leur commune défense. Henri employa les argumens qu'il crut les plus propres à persuader François d'imiter son exemple, d'oser se soustraire à l'obéissance de l'évêque de Rome, et de prendre l'administration des affaires ecclésiastiques dans ses états, sans avoir désormais recours au Saint-Siège. Affermi dans sa résolution, il conclut secrètement son mariage avec Anne de Boleyn, qu'il avait créée marquise de Pembrok. Rouland Lee, qui venait d'être élevé à l'évêché de Conventry, consacra les nœuds de ce mariage : le duc de Norfolk, oncle

de la nouvelle reine, son père, sa mère, son frère et le docteur Cranmer, furent présens à la cérémonie. Anne devint grosse peu de mois après son mariage, et cet évènement, qui causa la plus grande joie à Henri, fut regardé par le peuple comme une preuve éclatante de la pudeur que cette princesse avait su conserver avant son avènement au trône.

Le parlement fut de nouveau convoqué. Secondé par les représentans de la nation, Henri ne craignit plus de laisser percer ses intentions de rompre avec le Saint-Siège. Tous les appels à Rome, pour cause de mariages, de divorces, de testamens, ou autres cas du ressort ecclésiastique, furent expressément prohibés par une loi : on décida que ces appels étaient déshonorans pour les sujets du royaume ; qu'ils assujettissaient à une juridiction étrangère ; onéreux pour les justiciables, à cause des dépenses et des délais qu'ils entraînaient. Pour témoigner plus ouvertement encore qu'il avait secoué le joug du pape, Henri, voyant que la grossesse de la reine avançait, rendit publique la célébration de son mariage ; et, afin de lever tous les doutes qu'on pourrait former sur la légitimité des enfans de sa nouvelle épouse, il fit prononcer, par une sentence formelle, la nullité de celui qu'il avait contracté avec Catherine d'Aragon.

Le roi avait gardé jusqu'à ce jour quelques ménagemens avec Catherine, dans l'espoir de parvenir à la faire désister de son appel et de son opposition au divorce. Mais lorsqu'il vit que Catherine restait inflexible, il rompit tout commerce avec elle, et lui ordonna de choisir celui de ses palais où il lui plairait de faire sa résidence. Catherine s'était retirée avec sa cour à Amphyll, près Dunstable : ce fut dans cette dernière ville que Cranmer, devenu archevêque de Cantorbéry par la mort de Warham, reçut l'ordre de convoquer le tribunal chargé d'examiner la validité du mariage de Catherine et de Henri. Cette ville, voisine du lieu que la princesse

habitait, fut choisie pour empêcher que Catherine ne pût alléguer dans la suite qu'elle avait ignoré la procédure instruite contre elle.

La reine ne répondit à la citation ni en personne, ni par procureur ; elle fut déclarée contumace, et le primat continua l'examen de l'affaire : l'évidence de la consommation du mariage du prince Arthur fut établie ; on lut les procès-verbaux des délibérations des universités, ainsi que le jugement prononcé, deux ans auparavant, par les collèges de Cantorbéry et d'York. Ces formalités préliminaires accomplies, Cranmer rédigea la sentence qui annulait le mariage du roi et de Catherine, comme illégitime et invalide. Le tribunal ratifia, par une seconde sentence, le mariage d'Anne de Boleyn ; et la nouvelle épouse de Henri VIII fut couronnée avec toute la pompe et la dignité qui convenaient à la splendeur de son rang.

Pour ajouter à la satisfaction que le roi éprouvait de la conclusion de cette affaire, Anne de Boleyn accoucha d'une fille, qui, sous le nom d'Élisabeth, régna depuis avec tant de gloire. Henri fut si enchanté de la naissance de cet enfant, qu'il lui donna d'abord le titre de princesse de Galles : démarche hasardée, puisque Élisabeth n'était qu'héritière éventuelle, et non présomptive, de la couronne. Mais Henri avait eu l'intention, pendant son premier mariage, d'honorer sa fille Marie de ce titre, et la naissance d'Élisabeth le décida en faveur de cette dernière princesse, qui possédait toute son affection.

La passion de Henri pour la nouvelle reine semblait s'accroître par la possession. Personne ne fut surpris de l'ascendant que conservait sur lui une femme assez habile pour s'être élevée au trône, dont le rang de sujette semblait l'écarter, et pour avoir ménagé si long-temps, par un mélange adroit de rigueurs et de bontés, un caractère aussi altier que

celui de Henri. Ce prince, pour effacer, autant qu'il dépendait de lui, toutes les traces de son premier mariage, envoya lord Mountjoie à la reine répudiée, lui annoncer que désormais elle ne serait plus traitée que comme princesse douairière de Galles. On employa tous les moyens imaginables pour la faire consentir à abdiquer son titre de reine; mais elle persista courageusement à soutenir la validité de son mariage, et ne voulut souffrir les services de personne, qu'autant que ses services seraient accompagnés du cérémonial réservé à la royauté.

Irrité de cette résistance, Henri oublia les égards qu'il s'était imposés envers elle; il défendit à ses domestiques de lui obéir, mortifia son amour-propre de toutes les manières, sans que rien fût capable de la faire renoncer à son titre et à ses prétentions d'épouse du roi.

Lorsque la nouvelle des évènements qui venaient de se passer en Angleterre fut parvenue à Rome, le conclave fut aussi surpris qu'indigné. Les cardinaux attachés à l'empereur pressèrent énergiquement le pape de rendre une sentence définitive sur le mariage de Henri avec Catherine, et de lancer les foudres de l'église contre un monarque rebelle au Saint-Siège. Clément, toujours indécis dans ses résolutions, se borna à casser la sentence rendue par Cranmer, et à déclarer nul le mariage du roi avec Anne de Boleyn. Il le menaça aussi d'excommunication, si avant le premier novembre suivant il n'avait pas rétabli les choses dans leur premier état. Un évènement qui venait d'arriver en Italie, et dont les suites pouvaient réconcilier le roi d'Angleterre avec le Saint-Siège, avait décidé Clément VII à ne point agir avec trop de sévérité contre le monarque anglais.

Le pape avait réclamé ses droits sur le duché de Ferrare,

pour la souveraineté de Reggio et de Modène ; les réclamations furent portées devant l'empereur , qui avait été choisi pour arbitre : Clément s'attendait à un jugement favorable ; mais Charles-Quint le prononça contre lui , et condamna ses prétentions. Mécontent d'avoir été trompé dans ses espérances , le pape résolut de rompre avec l'empereur. Pour premier acte d'hostilité , il écouta les propositions qui lui furent présentées par la cour de France. François 1^{er} lui fit des ouvertures pour marier le duc d'Orléans , son second fils , avec Catherine de Médicis , nièce de Clément VII. Le Saint-Père ne reçut pas sans un plaisir secret la proposition d'une alliance si honorable pour sa famille. Une entrevue entre le roi de France et le pape fut indiquée à Marseille ; les deux princes s'y rendirent , et François 1^{er} , à titre d'ami de Henri , employa ses bons offices pour ménager un accommodement entre le souverain pontife et le roi d'Angleterre.

Si l'alliance de la France avec le Saint-Siège se fût opérée quelques années plus tôt , il eût été facile à François de réussir dans ses projets de réconciliation. La demande de François 1^{er} n'avait rien de bien insolite ; la même plénitude de puissance qui avait donné des dispenses pour le mariage de Henri avec Catherine d'Aragon pouvait les retirer et annuler le mariage ; mais cette affaire avait été poussée trop loin : Henri avait achevé de s'affranchir de ce respect religieux qu'on lui avait inspiré dès son enfance pour le siège apostolique. Il voyait ses sujets approuver toutes les démarches qu'il faisait pour sortir de cette dépendance étrangère ; il avait pris du goût pour son autorité spirituelle , et il paraissait peu disposé à rentrer sous l'obéissance du souverain pontife.

D'un autre côté , le pape courait les risques de donner atteinte à sa propre puissance , s'il acquiesçait aux désirs du roi : il ne pouvait motiver une sentence de divorce sur les nullités de la bulle de Jules , sans avouer les usurpations que l'auto-

rité pontificale s'était permises; il prévoyait que ce serait donner des armes aux luthériens, qui ne manqueraient pas de s'en servir contre le Saint-Siège pour s'affermir davantage dans leurs principes. Malgré ces difficultés, François ne désespérait pas de parvenir à opérer la réconciliation désirée.

Il avait observé qu'il restait encore à Henri quelques sentimens favorables pour l'autorité du Saint-Siège, et que ce prince n'était pas tranquille sur les suites de ses innovations. Il voyait clairement l'intérêt qu'avait aussi le pape à conserver l'obéissance de l'Angleterre, qui était un des plus riches ornemens de sa couronne; il se flattait que ces divers motifs réunis seconderaient sa bonne volonté et faciliteraient le succès de ses soins.

François obtint d'abord la parole du pape, que si le roi envoyait un procureur à Rome, et qu'il consentît à soumettre sa cause au Saint-Siège, on nommerait des commissaires qui s'assembleraient à Cambrai, où l'on instruirait le procès, et que la sentence de divorce, que Henri souhaitait avec tant d'ardeur, serait ensuite prononcée.

Du Bellay, évêque de Paris, fut dépêché à Londres. Henri VIII consentit à laisser juger cette question par le consistoire romain; mais il exigea que les cardinaux de la faction impériale en fussent exclus. Le prélat porta cette promesse verbale à Rome; le pape offrit d'acquiescer à tout ce que le roi désirait, s'il voulait signer cet accord aux conditions dont on conviendrait de part et d'autre. Un courrier fut expédié à Londres : le bruit de cette négociation se répandit, et l'on commençait à regarder cette affaire, qui avait paru annoncer une rupture violente entre l'église romaine et l'Angleterre, comme à la veille de se terminer amiablement. L'époque du retour du courrier à Rome devait avoir lieu à jour fixe. Mais souvent les plus grandes affaires dépendent des événemens les plus frivoles; le messenger d'état, qui portait

la promesse écrite du roi, fut retenu au delà du jour indiqué; pendant cet intervalle on apprit à Rome qu'on venait de publier en Angleterre un libelle contre le Saint-Siège, et qu'on avait joué une farce en présence du roi, où le pape et les cardinaux étaient tournés en ridicule. Le chef et les princes de l'Eglise, également indignés de cette irrévérence, se réunirent dans le consistoire, où, par une sentence, rendue *ab irato*, le mariage de Henri et de Catherine fut jugé indissoluble, et le roi excommunié s'il refusait adhérer au jugement. Deux jours après cet arrêt le courrier arriva. Clément, qui était sorti des bornes de sa prudence accoutumée, quoiqu'il se repentît de sa précipitation, jugea qu'il n'était plus possible de se rétracter et de revenir sur sa décision.

Il est probable que le pape, lors même que le consistoire romain se serait conduit avec plus de modération, n'aurait pas repris beaucoup d'ascendant ni d'autorité sur l'Angleterre pendant la vie de Henri. Ce monarque était à la fois violent et obstiné : après avoir arrêté la résolution de secouer le joug du pape, jamais son caractère ne lui aurait permis de le reprendre. Dans le temps même où il négociait sa réconciliation avec Rome, soit qu'il en attendît peu de succès, soit qu'elle lui fût indifférente, il avait assemblé un parlement et continué de proposer des lois contraires à l'autorité du Vatican. Le peuple avait été préparé par degrés à une grande révolution; chacune des sessions précédentes avait retranché quelque chose de la puissance ou des revenus du souverain pontife; et l'on avait pris soin, depuis plusieurs années, de répandre dans la nation qu'un concile général était supérieur au pape. Un évêque prêchait tous les dimanches à la Croix-de-Saint-Paul, pour mieux établir cette doctrine. Le prédicateur allait jusqu'à dire que le pape n'avait aucune autorité hors de son propre diocèse. Le parlement témoignait par tous ses actes qu'il adoptait cette opinion : il y avait tout lieu de croire

qu'après avoir obtenu du Saint-Père une sentence qui eût levé tous les doutes sur la validité de son second mariage et sur l'ordre de la succession, le roi aurait gardé des ménagemens honnêtes avec la cour de Rome ; mais qu'il ne lui aurait jamais rendu les prérogatives dont il l'avait dépouillée. La nature et l'importance des lois qui passèrent dans cette session, avant même que la nouvelle de la résolution du consistoire fût connue, justifient assez ces conjectures.

Toute imposition de la chambre apostolique, toutes provisions, bulles, dispenses, furent abolies ; le roi se réserva le droit exclusif de visiter et de gouverner les abbayes. Les peines portées contre les hérétiques furent modérées ; la forme ordinaire en pareil cas était d'emprisonner les accusés et de sévir contre eux sur un simple soupçon. On exigea dans la nouvelle loi la déposition de deux témoins : il fut déclaré que parler contre l'autorité du pape n'était pas une hérésie. Les évêques ne devaient plus être nommés qu'en vertu d'un *congé d'élire* émané de la couronne, ou en cas de refus de la part du doyen et du chapitre, que par des lettres patentes, sans qu'il fût désormais besoin d'avoir recours à Rome pour le *pallium*, les bulles ou les provisions. Campeggio et Chinucci, tous deux Italiens et pourvus de bénéfices en Angleterre, furent dépouillés des évêchés de Salisbury et de Worcester, qu'ils avaient possédés jusqu'alors : la loi qui avait déjà été portée contre le paiement des annates, mais que le roi s'était réservé d'abolir ou de tenir en vigueur, selon sa volonté, fut définitivement établie : la soumission qu'on avait exigée du clergé, et qu'il n'avait accordée qu'à regret, reçut pendant cette session, la sanction du parlement. Le clergé reconnaissait dans cette soumission, que les synodes ne devaient se rassembler que par l'autorité du roi. L'ordre ecclésiastique promit de ne dresser aucun nouveau canon sans le consentement de sa majesté ; il convint de faire examiner les

anciens par trente-deux commissaires, et d'abroger ceux qui seraient préjudiciables à la prérogative royale. Le droit d'appel du tribunal des évêques au roi en sa chancellerie fut aussi reconnu.

La plus importante des lois qui passèrent pendant cette session, fut celle qui régla la succession à la couronne. Le mariage de Henri avec Catherine fut déclaré nul, illégitime, privé de tout effet civil : la sentence du primat qui l'avait cassé, fut ratifiée, et le mariage avec la reine Anne de Boleyn confirmé. La couronne fut substituée aux enfans nés, ou à naître de ce mariage; à leur défaut, aux héritiers du roi jusqu'à la dernière génération. On ordonna, sous peine d'un emprisonnement dont la durée était laissée au bon plaisir du roi, et de confiscation de biens, de prêter serment d'obéissance et de fidélité à ce règlement de succession. Tous discours injurieux pour la personne du roi, de la reine ou de leurs enfans, furent mis au rang des crimes de lèse-majesté et soumis à la peine ordinaire. Après ces actes de complaisance, le parlement fut prorogé; et ces résolutions si outrageantes pour le pape, si contraires à son autorité, se passaient dans le même temps que Clément prononçait sa sentence précipitée contre le roi. Le ressentiment que l'obstination de Catherine à soutenir ses droits avait inspiré au roi, décida ce monarque à exclure Marie sa fille de toutes prétentions à la couronne.

Henri rencontra dans les ecclésiastiques de son royaume la même docilité qu'il avait trouvée dans le reste de ses sujets. On ordonna que l'acte contre les recours à Rome et celui par lequel Henri appelait de l'autorité du pape à celle du futur concile, seraient affichés aux portes de toutes les églises d'Angleterre; on déclara en même temps que l'évêque de Rome n'avait, par la loi de Dieu, aucune juridiction en Angleterre, qu'il était à l'égard de ce royaume comme tout autre évêque

étranger, que l'autorité que Clément VII et ses prédécesseurs y avaient exercée, n'était qu'une puissance usurpée, à laquelle l'Angleterre n'était soumise que par pure complaisance. Quatre membres seulement furent d'un avis contraire dans la chambre basse, un seul adopta un avis moyen ; mais cette déclaration passa d'une voix unanime dans le chambre des lords. Les évêques portèrent la complaisance si loin, qu'ils sollicitèrent de la couronne de nouvelles commissions, dans lesquelles il était dit expressément que la puissance épiscopale et spirituelle était une émanation de l'autorité royale et tout à fait dépendante du bon plaisir du roi.

Tout le royaume prêta le serment qu'on exigea au sujet de la succession à la couronne. Fisher, évêque de Rochester, et sir Thomas Morus refusèrent de reconnaître la suprématie du roi. Fisher, accusé d'intrigues dans lesquelles sa crédulité plutôt que de mauvaises intentions l'avait entraîné, ne jouissait pas d'une réputation intacte ; mais Thomas Morus était l'homme du royaume le plus respectable par sa vertu et son intégrité. On craignait que son exemple n'arrêtât l'élan de la nation ; on s'efforça de le convaincre de la légalité du serment ; mais il répondit que sa répugnance n'avait point l'ordre de succession pour objet, et qu'il reconnaissait au parlement le droit de le régler. L'évêque Cranmer et Cromwell, alors secrétaire d'état, qui aimaient et estimaient Morus, employèrent toute leur influence pour le décider à prêter le serment demandé ; leurs supplications amicales parurent l'ébranler bien plus que la crainte des peines dont on menaçait son refus. Il persista néanmoins dans sa résolution, et le roi irrité contre lui et Fisher, les fit décréter et conduire à la tour.

Les chambres, qui étaient encore assemblées, conférèrent au roi le titre de chef suprême de l'église anglicane. Par cet acte mémorable, le parlement reconnaissait comme inhérent à la couronne le pouvoir d'examiner, réprimer, rectifier, ré-

former, punir, réprimer toutes les hérésies, les abus, les profanations, les crimes comme étant de sa juridiction spirituelle. Le parlement déclara criminel de haute-trahison quiconque cabalerait, comploterait ou parlerait contre le roi, la reine, ses héritiers, ou qui tenterait de les dépouiller de leurs dignités et de leurs titres. Il accorda au roi les annates et les dîmes qui se payaient auparavant à la cour de Rome, et vota de plus un subside. Il porta contre Morus et Fisher une accusation de haute-trahison ; enfin, il unit la principauté de Galles à l'Angleterre, en faisant participer ses habitants aux privilèges de la nation anglaise.

Ce fut ainsi que l'autorité des papes sur l'Angleterre s'écroula sous son propre poids ; en voulant porter ses prétentions au delà de ce qu'il était possible à la foi religieuse d'accorder, le souverain pontife donna le courage de les attaquer. Le droit de concéder des indulgences avait contribué dans les premiers siècles de l'Eglise à pourvoir aux besoins du Saint-Siège ; l'abus qu'on en fit ouvertement excita les premières fermentations en Allemagne ; la prérogative de donner des dispenses avait aussi soumis tous les souverains et toutes les grandes maisons de l'Europe à l'autorité pontificale ; mais par le concours malheureux des circonstances, cette prérogative fut la cause que l'Angleterre se sépara de la communion romaine, et adopta un mode de gouvernement qui a long-temps menacé l'Europe d'une conflagration générale.

Catherined'Aragon mourut l'année suivante¹ à Kimbolton, dans le comté de Huntingdon. Elle était âgée de cinquante ans. Quelques heures avant d'expirer, elle écrivit une lettre à

¹ On sent assez que le parlement accordait à Henri beaucoup plus qu'il ne pouvait lui accorder. Un tel pacte est plutôt le monument de la servitude où cette assemblée était réduite, qu'un fondement légitime des prétentions du monarque.

² 1535.

Henri; elle l'appelait son maître, son roi, son époux bien-aimé. Elle lui disait que voyant approcher l'heure de sa mort, elle saisissait cette dernière occasion pour lui représenter l'importance des devoirs de sa religion et lui rappeler combien la grandeur humaine et les plaisirs de la terre sont peu de chose en comparaison de la satisfaction que procure le calme de la conscience. Elle ajoutait que, malgré les amertumes répandues sur sa vie, elle lui pardonnait ses malheurs passés; qu'elle espérait que ce pardon serait ratifié dans le ciel; que sa dernière prière était pour lui recommander sa fille, l'unique gage de leur amour, et pour implorer sa protection en faveur de ses femmes et du reste de sa maison. Sa lettre se terminait par ces mots: « Je vous proteste qu'au moment où mes yeux sont près de se fermer pour jamais, mon unique désir serait de les attacher sur vous. » Le roi fut touché jusqu'aux larmes de cette preuve d'affection; mais on dit qu'Anne fit éclater à la mort de sa rivale une joie barbare, que la décence et l'humanité auraient dû réprimer¹. Elle ignorait encore les malheurs qui la menaçaient et dont elle ne tarda pas à être la victime. .

¹ Hume, *Histoire d'Angleterre*.

PROCÈS D'ANNE DE BOLEYN,

SECONDE FEMME D'HENRI VIII.

L'AMOUR de Henri pour Anne de Boleyn se refroidit peu de temps après qu'il eut été satisfait. Cette passion dont la violence et l'aveuglement avaient flétri une épouse vertueuse, irrité le tout-puissant Charles-Quint, brouillé Henri avec le pape, arraché un royaume à l'obéissance du Saint-Siège, s'éteignit presque aussitôt que les obstacles dont elle s'était nourrie furent applanis. Le cœur du roi fut enlevé à son épouse. Les ennemis de la reine s'aperçurent de ce changement et s'empressèrent de fomenter la désunion, dès qu'ils crurent pouvoir se mêler sans danger de cette affaire délicate.

La reine, qui s'était ouvertement déclarée pour la réforme, comptait autant d'ennemis secrets qu'il restait à la cour de partisans du culte catholique. Son oncle même, le duc de Norfolk, préférant les intérêts de son parti aux liens du sang, devint le plus dangereux de ses ennemis. Gardiner, ambassadeur en France, et tous les seigneurs secrètement attachés à l'ancienne religion de l'état, espérèrent que la mort d'Anne de Boleyn mettrait fin aux différends du roi avec l'empereur et le

pape, et rendrait Henri VIII à ce penchant qui dès sa jeunesse l'avait porté à la plus intime union avec la cour de Rome.

Au mois de janvier 1535, la reine était accouchée d'un fils qui mourut quelques heures après avoir reçu le jour. Henri souhaitait passionnément d'avoir un enfant mâle pour hériter de sa couronne ; trompé dans ses espérances, et toujours dominé par son caractère violent et superstitieux, qui lui faisait envisager, dans cet accident, l'effet du courroux céleste, il se trouva disposé à rendre Anne de Boleyn responsable de cet événement. Mais le principal moyen que les ennemis d'Anne employèrent pour irriter le roi contre elle, fut la jalousie naturelle au caractère de ce prince.

Quoique la reine paraisse ne s'être jamais écartée d'une conduite honnête et même vertueuse, elle avait une certaine gaîté, une espèce de coquetterie dans le caractère, contre laquelle elle ne se tenait pas assez en garde, et qui la rendait moins circonspecte qu'elle n'aurait dû l'être dans sa position.

L'éducation qu'elle reçut en France avait augmenté en elle ce penchant à la légèreté, et ce ne fut qu'avec une répugnance mal déguisée qu'elle consentit à se conformer à l'étiquette grave et sérieuse de la cour d'Angleterre.

Plus vaine que fière, elle se plaisait à recevoir les hommages qu'on rendait à sa beauté ; peut-être même se familiarisait-elle trop aisément avec des gens qui, autrefois ses égaux, croyaient pouvoir prétendre encore à ses bonnes grâces. La dignité de Henri était blessée de ces manières, et l'amant si long-temps aveuglé devint tout à coup un époux méfiant jusqu'à l'injure. D'artificieux interprètes se chargèrent d'expliquer défavorablement les plus innocentes libertés de la reine ; la vicomtesse de Rocheford, en particulier, qui avait épousé le frère de cette princesse, mais qui vivait en assez mauvaise intelligence avec sa belle-sœur, excita les plus cruels soupçons dans l'esprit du roi : poussée par un caractère vicieux et

corrompu, elle ne respecta ni la vérité, ni l'humanité dans le système de calomnies qu'elle inventa. Elle alla jusqu'à insinuer que son époux même avait un commerce criminel avec sa propre sœur. Son dépit ne fut pas satisfait par cette noire accusation ; elle empoisonna toutes les actions de la malheureuse Anne, et interpréta les actions les plus innocentes comme autant de larcins faits à l'amour conjugal.

Henri Norris, premier gentilhomme de la chambre du roi, Weston et Brereton, gentilshommes ordinaires, Mark Smeton son valet-de-chambre, furent désignés comme étant fort en faveur auprès de la reine. Ils la servaient avec un zèle et un attachement qui pouvaient n'être inspirés que par un sentiment de reconnaissance, mais dans lesquels il n'était pas impossible qu'il entrât un mélange de tendresse pour une princesse aussi séduisante. La jalousie du roi s'alluma des plus légères apparences ; ne découvrant aucun objet distinct sur lequel elle pût se fixer, Henri étendit sa colère sur tous ceux qui s'offrirent à ses transports.

Si la passion qui agitait le cœur du roi avait eu l'amour pour principe, elle aurait pu porter un amant irrité aux extrémités les plus violentes ; mais il serait revenu aux éclaircissements, et, ce dépit calmé, Anne de Boleyn lui serait devenue plus chère. La colère de Henri avait une tout autre cause ; elle était entretenue par une sombre jalousie que l'orgueil seul inspirait et que le dégoût du roi pour son épouse devait rendre impitoyable.

Henri aimait ailleurs. Jeanne Seymour, fille de sir John Seymour, jeune personne d'un mérite et d'une beauté rares, placée à la cour en qualité de fille d'honneur de la reine, avait acquis un empire absolu sur le cœur du monarque. Henri était résolu à tout sacrifier pour satisfaire sa nouvelle passion. Bien différent de la plupart des princes qui traitent légèrement la galanterie des mœurs, et qui regardent les

aventures amoureuses comme un témoignage du mérite personnel des jeunes seigneurs de leur cour, Henri ne connaissait d'autres nœuds que ceux du mariage; scrupules qui exposaient un prince violent et dominé par ses passions à des crimes plus odieux encore que ceux auxquels il voulait échapper. Ainsi livré par délicatesse de conscience au désir d'élever sa nouvelle maîtresse au trône, il fut plus susceptible d'accueillir les impressions qu'on cherchait à lui donner contre son épouse.

Le premier accès de jalousie, que le roi laissa paraître ouvertement, éclata dans un tournoi donné à Greenwich. La reine laissa tomber son mouchoir qui fut aussitôt ramassé par un des seigneurs de sa suite. Cet accident, arrivé sans doute par hasard, se présenta à l'esprit préoccupé du roi comme une faveur accordée volontairement par la reine. Quelques historiens racontent ce fait d'une autre manière, et prétendent que la reine offrit son mouchoir à l'un des jeunes courtisans que le roi regardait comme ses rivaux, pour essuyer la sueur et la poussière dont son visage était couvert. Quoi qu'il en soit de cette dernière circonstance, que les mémoires du temps ont omise ou diversement rapportée, Henri se retira brusquement avant la fin du tournoi. Il donna ordre que la reine fût reléguée dans son appartement; et fit arrêter aussitôt et conduire en prison Rocheford, frère de la reine, Norris, Brereton, Weston et Smeton.

Anne étonnée de ces signes de colère crut d'abord que le roi n'avait d'autre intention que celle de l'éprouver; mais elle revint bientôt de cette erreur, et connaissant le caractère implacable du monarque, elle se disposa au coup qui la menaçait. Elle demanda la communion, se livra à des pratiques de piété et parut résignée à attendre les effets de la volonté du roi. Mais l'altération de ses traits ne tarda pas à déceler l'agitation de son cœur; sa douleur éclata malgré elle, et les

efforts qu'elle faisait pour la maîtriser, ne servaient qu'à en redoubler la violence. Des lettres écrites par des personnes qui l'assistèrent dans ce moment, rapportent que tantôt elle sanglotait avec des suffocations, tantôt elle entraînait dans des accès de rire convulsifs. Lorsqu'elle apprit que les jeunes seigneurs qu'on accusait d'être ses complices venaient d'être envoyés à la tour, elle annonça qu'on l'y conduirait bientôt elle-même. Puis, exprimant par des paroles sans suite tout le désordre de ses idées, elle dit que si ses évêques étaient auprès du roi, ils parleraient en sa faveur; qu'après sa mort elle serait mise au rang des bienheureux dans le ciel, parce qu'elle avait fait un grand nombre de bonnes actions; et, se servant du langage biblique qui commençait à s'introduire parmi les partisans de la réforme, elle ajoutait que la pluie du ciel serait refusée à la nation en punition des injustes traitemens qu'on lui faisait éprouver, et que la colère de Dieu s'appesantirait sur le peuple.

Les ennemis de la reine étaient allés trop loin pour revenir sur leurs pas; le lendemain, on la conduisit à la tour dans un bateau couvert qui la transporta sur la Tamise. Elle apprit le crime dont elle était accusée, de quelques seigneurs qui l'attendaient sur la rivière. C'étaient sir Thomas Audley, lord chancelier, Thomas duc de Norfolk et le secrétaire Cromwell. La reine saisie de frayeur au mot d'infidélité et d'adultère, protesta avec énergie qu'elle était innocente d'un tel crime. Elle demanda à voir le roi, mais cette faveur lui fut refusée.

En entrant dans sa prison elle tomba à genoux, et pria Dieu de la secourir contre de si calomnieuses imputations. Ses forces s'épuisèrent par la ferveur de ses prières; elle s'évanouit; et, quand elle eut recouvré ses sens, elle imagina que la meilleure preuve qu'elle pût donner de son innocence, était de faire une confession entière de ses plus secrètes pen-

sées. Elle découvrit en effet des indiscretions et des légèretés dans lesquelles son ingénuité même l'avait entraînée, et dont elle lui dictait encore l'aveu.

Elle s'accusa d'avoir raillé une fois Norris sur ce qu'il désirait à se marier, en lui disant qu'il espérait sans doute l'épouser lorsqu'elle serait veuve.

Elle convint d'avoir un jour grondé Weston de l'empressement qu'il montrait pour une de ses parentes; et de la froideur qu'il marquait à sa femme; la reine ajouta que Norris lui avait répondu qu'elle se trompait sur l'objet de sa passion, et que c'était elle-même; mais qu'à ce discours elle l'avait fort mal accueilli.

Elle affirma que Smeton n'était jamais entré que deux fois dans sa chambre pour y jouer du clavecin; mais elle se rappela, qu'à la vérité, il avait eu la hardiesse de lui dire un jour qu'un de ses regards le rendait heureux.

Loin d'être touché de la candeur et de la sincérité de cette confession, le roi ne vit dans ces étourderies que les préliminaires d'une intimité criminelle.

De toutes les personnes que la reine, naturellement bien-faisante, avait obligées, pas une seule n'osa s'intéresser pour elle auprès de son époux. Cette idole de la fortune, que tout avait favorisée jusqu'à ce jour, fut alors totalement abandonnée. L'évêque Cranmer fut le seul qui conservât de l'attachement pour elle.

Le jour même de l'emprisonnement de l'infortunée princesse, le roi avait écrit à ce prélat de se rendre à Lambeth. Il lui fit donner en même temps l'ordre de ne pas paraître à la cour; défense suggérée à ce prince par les ennemis d'Anne de Boleyn, qui avaient soin d'écarter de la personne du roi tous ceux qui, par leur crédit et par leur attachement pour la reine, pouvaient traverser leurs mesures. Lady Boleyn, tante de la reine, fut désignée pour coucher dans la chambre

que la prisonnière occupait à la tour et pour veiller sur ses mouvemens. La reine se plaignit de ce choix comme d'un outrage, car des motifs inconnus à l'histoire l'avait brouillée avec sa tante.

Le duc de Norfolk et quelques autres membres du conseil privé furent choisis pour l'interroger dans la tour. Ils ne purent obtenir d'elle aucun aveu, encore bien que dans l'intention de la surprendre ils lui eussent assuré que Norris et Mark l'accusaient dans leur déclaration.

La reine se décida alors à implorer la pitié de son époux, et elle lui écrivit la lettre suivante :

« Sire,

« La colère de Votre Majesté et mon emprisonnement sont
 « des choses si étranges pour moi, que j'ignore comment
 « je dois vous écrire, et sur quelle accusation il faut que je
 « me justifie. J'en suis d'autant plus embarrassée, que vous
 « m'avez envoyé l'ordre d'avouer la vérité, aveu, dont ma
 « grâce doit devenir le prix, par quelqu'un que vous savez
 « être mon ennemi déclaré¹. En le voyant chargé de ce
 « message, je n'ai que trop bien pressenti vos dispositions à
 « mon égard. S'il est vrai, comme vous le dites, que des
 « aveux sincères puissent me mettre en sûreté, j'obéirai à
 « vos ordres avec soumission.

« Mais que Votre Majesté n'imagine pas que sa malheu-
 « reuse épouse se laissera séduire au point de confesser une
 « faute dont l'idée ne s'est pas même présentée à son esprit,
 « et j'atteste cette vérité sainte qu'on prétend invoquer

¹ L'authenticité de cette lettre, qui fut trouvée parmi les papiers du secrétaire Cromwell, n'a jamais été révoquée en doute. L'original existe encore, écrit de la main de la reine.

² Le duc de Norfolk.

« contre moi, que jamais prince n'eut une femme plus attachée à ses devoirs, ni plus tendre, que le fut toujours
« pour vous Anne de Boleyn. Je me serais bornée volontiers
« à ce nom, je me serais tenue sans regret à ma place, si
« Dieu et Votre Majesté n'en avaient décidé autrement. Je
« ne me suis jamais assez oubliée sur le trône où vous
« m'avez fait monter, que je ne me sois attendue à la disgrâce que j'éprouve. Je me suis rendu assez de justice pour
« me dire que mon élévation n'étant fondée que sur un
« caprice de l'amour, une autre femme pourrait, à son tour,
« séduire votre imagination et m'enlever votre cœur. Vous
« m'avez tirée d'un rang obscur pour me décorer du titre de
« reine, et du titre plus précieux encore de votre épouse ;
« l'un et l'autre, sans doute, étaient fort au dessus de mon
« mérite et de mes vœux ; mais, puisque vous m'avez trouvée
« digne de cet honneur, qu'un frivole caprice, ou les perfides conseils de mes ennemis, ne me privent pas de vos
« bontés ; que la tache, l'odieuse tache dont on veut me
« flétrir, d'avoir un cœur indigne de l'amour de Votre
« Majesté, ne souille jamais la gloire de votre fidèle épouse
« et de la jeune princesse votre fille. Que l'on me juge,
« Sire, j'y consens ; mais que ce soit à un tribunal légitime,
« et que mes ennemis déclarés ne deviennent pas mes accusateurs et mes juges. Oui, Sire, que l'on m'interroge ouvertement, juridiquement, car je n'ai nulle honte à craindre de la vérité de mes réponses. Vous verrez alors mon
« innocence mise au jour, vos inquiétudes et votre conscience rassurées, la calomnie et la méchanceté réduites au silence,
« ou bien mon crime restera entièrement avéré. De quelque
« façon que Dieu ou vous puissiez décider de mon sort,
« Votre Majesté ne sera du moins exposée à aucun reproche ;
« quand ma faute aura été juridiquement prouvée, vous
« aurez droit devant Dieu et devant les hommes, non-seu-

« lement de punir avec rigueur une femme parjure, mais
« encore de vous livrer à une nouvelle affection. Je sais que
« Votre Majesté est résolue de prendre une autre épouse, et
« c'est pour satisfaire ce nouvel amour que je me vois réduite
« dans l'état où je suis ; je connais depuis long-temps votre
« penchant pour elle. Votre Majesté n'ignore pas mes inquié-
« tudes à ce sujet. Mais si vous avez déjà pris votre parti à
« mon égard ; s'il faut non-seulement que ma mort, mais une
« infâme-calomnie vous assure la possession de l'objet auquel
« vous attachez votre bonheur, je souhaite que Dieu vous
« pardonne un si grand péché, ainsi qu'à mes ennemis qui
« en auront été les instrumens. Puisse-t-il ne point vous
« demander au jour du jugement, un compte rigoureux de
« votre conduite envers moi ! Nous paraîtrons bientôt l'un
« et l'autre à son tribunal ; et là quelque chose que le monde
« puisse penser de votre épouse, mon innocence sera pleine-
« ment reconnue.

« Puissé-je porter seule ici-bas le poids de votre colère !
« Puisse-t-elle ne pas s'étendre sur les innocens et malheu-
« reux serviteurs que l'on m'a dit avoir été emprisonnés
« comme mes complices ! C'est l'unique et la dernière prière
« que j'ose vous adresser. Si jamais je trouvai grâce devant
« vos yeux ; si jamais le nom d'Anne de Boleyn fut agréable
« à votre cœur, accordez-moi la faveur que je vous demande ;
« et je ne vous importunerai plus des gémissemens et des
« vœux que j'élève au ciel pour qu'il vous prenne sous sa
« garde et qu'il dirige toutes vos actions.

« De ma triste prison dans la tour ,

Le 6 mai 1536.

« Votre loyale et toujours fidèle épouse.

« ANNE DE BOLEYN. »

Cette lettre remise entre les mains d'un des commissaires chargés d'instruire le procès fut aussitôt rendue au roi ; mais elle ne produisit aucun effet sur l'âme inexorable de Henri , qui était résolu de hâter la conclusion de son nouveau mariage par la mort d'Anne de Boleyn.

Lorsque les lords furent sortis de l'appartement de la reine, l'infortunée princesse se jetant à genoux sur le parquet, s'écria d'un son de voix déchirant : « Jésus , ayez pitié de moi. » Les larmes et les sanglots qui oppressaient son cœur, l'empêchèrent de continuer sa prière. Elle se tut ; mais lorsqu'on s'approcha d'elle pour lui donner les secours que demandait son état, elle se leva brusquement et fit entendre de longs éclats de rire. Après que cet accès de délire fut calmé, elle pria qu'on se joignît à elle pour implorer la miséricorde du ciel ; elle lut des prières à haute voix. Puis, interrompant sa lecture, elle dit au lieutenant de la tour, qu'elle n'était pas moins innocente des approches de tous les hommes de l'univers que des siennes propres, et qu'elle n'avait connu d'autres embrassemens que ceux de son royal et légitime époux. On l'entendit deux fois s'écrier : « O Norris, est-il vrai que tu m'aies accusée ? Tu es avec moi dans la tour et tu mourras avec moi ; et toi aussi, Mark , tu mourras. » •

Le seul homme qui fût resté attaché à la reine malgré sa disgrâce n'était point à la cour ; mais sa voix y parvint, et elle se fit entendre avec tout le dévouement de la charité, et les ménagemens que demandait la prudence.

Le 3 mai l'archevêque de Cantorbury, Thomas Cranmer, écrivit au roi une lettre qui a été retrouvée dans les archives de la couronne, et qui mérite d'être conservée. La voici :

« Sire,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que conformément aux ordres exprimés dans la lettre de son secrétaire,

« je me suis rendu hier à Lambeth, où j'attendrai qu'il
« plaise à Votre Majesté de me faire connaître son bon plaisir.
« La lettre écrite en votre auguste nom me prescrivant de
« ne pas paraître en votre présence, je n'ai pas osé prendre
« sur moi d'aller porter mes hommages au pied de votre
« trône ; mais je crois satisfaire aux devoirs d'un loyal et dé-
« voué sujet, en faisant des vœux pour que Votre Majesté,
« avec l'aide de sa haute sagesse et le secours d'en haut,
« mette un germe aux chagrins de son cœur, et supporte les
« coups du ciel avec résignation et même avec reconnais-
« sance.

« Sans doute Votre Majesté éprouve en ce moment de
« grands sujets de troubles. Sans doute, d'après les impérieux
« préjugés du monde, son honneur est essentiellement inté-
« ressé par les bruits qui circulent parmi le peuple ; soit
« qu'ils aient pris leur source dans la vérité, soit qu'ils aient
« été répandus par le mensonge. Mais lorsque j'envisage,
« avec douleur, les afflictions de Votre Majesté, je ne puis
« m'empêcher d'observer que c'est la première épreuve à la-
« quelle la Providence a soumis la constance chrétienne de
« votre cœur ; et sans doute elle veut vous fournir l'occasion
« de manifester aux yeux du monde que vous recevez avec
« une égale soumission et les prospérités et les chagrins que
« sa main vous dispense. N'en doutez pas, Sire, si Votre
« Majesté soumet son noble cœur à une obéissance toute
« chrétienne en la volonté du Tout-Puissant ; si votre âme,
« humiliée et reconnaissante, reçoit les afflictions sans mur-
« mure, et les rapporte à la gloire de Dieu, ce triomphe sera
« le plus beau de tous ceux qui ont illustré votre règne ; et
« sans doute la Providence versera avec plus d'abondance
« sur la couronne de Votre Majesté ses grâces et ses bienfaits ;
« comme autrefois, après avoir éprouvé son serviteur le saint
« homme Job, elle récompensa sa résignation en lui donnant

« le double des biens qu'elle lui avait enlevés: *addidit ei*
 « *Dominus cuncta duplicia.*

« Si les hommes affranchis de leurs préjugés avaient une
 « plus juste idée des choses, ils ne viendraient dans les bruits
 « qui occupent l'attention publique qu'une flétrissure pour
 « l'honneur de la reine et pas la plus légère atteinte pour ce-
 « lui de Votre Majesté. Tout ce que j'entends dire me jette
 « dans une perplexité étrange; car jamais femme ne m'in-
 « spira plus d'estime que votre auguste épouse. Ce sentiment
 « m'empêche de la croire coupable.

« Sire, vous n'ignorez pas, qu'après Votre Majesté, nulle
 « créature vivante ne possédait plus de droits que la reine à
 « mon affection, à mon entier dévouement; que Votre Majesté
 « ne me défende donc pas de former des prières et des vœux
 « pour celle qui fut ma bienfaitrice: la loi de Dieu, l'humani-
 « té, la reconnaissance m'en font un devoir. Les bontés de
 « Votre Majesté l'avaient élevée d'un rang si bas pour la
 « placer sur le trône, que je regarderais comme ennemi et
 « déloyal sujet de Votre Majesté, quiconque oserait souhaiter
 « que son crime restât impuni si elle est coupable. J'aimais
 « la reine à cause de son attachement à Dieu et à l'Évangile;
 « mais si sa faute est prouvée, c'est parmi les plus zélés amis
 « de Dieu et de l'Évangile qu'elle doit trouver le plus d'in-
 « dignation et de mépris. Jamais en effet le crime ne se se-
 « rait masqué, avec plus d'hypocrisie, des dehors de notre
 « religion sainte, et, sans doute, le ciel aurait voulu la pu-
 « nir de n'avoir pas puisé dans son cœur ce qu'elle exprimait
 « si bien dans ses paroles. Quoique la reine ait tellement of-
 « fensé Votre Majesté qu'elle ne doive plus espérer de trouver
 « grâce à vos yeux, cependant Dieu a toujours étendu sur
 « votre personne une protection visible. La propagation de
 « son Évangile ne doit pas être suspendue par une circon-
 « stance malheureuse, puisque Votre Majesté l'avait toujours

« favorisée par un saint zèle pour la vérité, et non par amour
 « pour une femme. J'ose donc espérer que Votre Majesté
 « montrera pour la loi du Christ non moins d'attachement
 « qu'elle n'en témoignait avant ce jour d'épreuve et d'afflic-
 « tion. Dans cette confiance, je prie le Tout-Puissant qui a
 « remis à Votre Majesté la défense de la foi, de préserver
 « votre personne de tout malheur, et de vous donner au delà
 « de cette vie l'accomplissement des promesses exprimées par
 « son saint Évangile.

« De Lambeth, le 3 mai.

« Je venais de finir cette lettre, que je prends la liberté
 « d'adresser à Votre Majesté, lorsque milord chancelier, mi-
 « lord d'Oxford, milord de Sussex et milord chambellan de
 « la maison de Votre Majesté, m'ont fait appeler dans la
 « chambre étoilée, pour me déclarer le bon plaisir de Votre
 « Majesté, auquel je me soumetts avec respect et reconnais-
 « sance. Je ne doute pas qu'on ne fasse à Votre Majesté le
 « rapport entier et sincère de tout ce qui s'est passé dans cette
 « communication. Je verrais avec la plus profonde douleur
 « la confirmation des fautes qui sont reprochées à la reine;
 « mais je suis et serai toujours,

« Le très-humble sujet et chapelain de Votre Majesté,

J. CANTUARIENSIS.

Les ennemis de la reine poursuivirent leurs intrigues avec ardeur; le procès de ses prétendus complices s'instruisit avec activité; le 12 mai, une commission d'*oyer and terminer* s'assembla dans Westminster-Hall; et Norris, Weston, Breton et Smeton furent traduits à la barre. Ils avaient déjà comparu devant deux grands jurys des comtés de Kent et de Middlessex, où, suivant l'acte d'accusation, le crime avait été commis. Mais on ne put obtenir aucune preuve; et le

¹ J. de Cantorbery.

seul témoignage qui eut quelque rapport à l'accusation était relatif à des propos qu'on disait avoir été tenus par une lady Wingfield, qui ne vivait plus.

Le vain espoir de sauver sa vie, par lequel on séduisit Smeton, l'engagea à faire l'aveu d'un commerce criminel avec la reine; mais ses ennemis mêmes comptaient peu sur l'avantage qu'ils pourraient tirer de cette confession, car ils n'osèrent jamais le confronter avec elle.

Norris avait long-temps joui de la faveur du roi; on lui offrit la vie, s'il consentait à avouer son crime et à accuser Anne de Boleyn : mais il repoussa avec énergie une telle proposition, et protesta que, dans sa conscience, il la jugeait pure et innocente des crimes dont elle était calomnieusement accusée. Il ajouta qu'à son égard, surtout, elle n'avait jamais cessé de se conduire avec autant de bonté que d'innocence, et qu'il souffrirait mille morts plutôt que de consentir à calomnier cette reine infortunée, et à participer à ce système d'iniquité par lequel ses ennemis étaient parvenus à la perdre dans l'esprit du roi. Quand on rapporta cette réponse à Henri, il s'écria avec fureur : « Qu'on lui coupe la tête! qu'on lui coupe la tête! » Cet arrêt de la colère ne fut que trop fidèlement exécuté. Norris, Weston et Brereton furent décapités; Mark Smeton fut pendu.

Le 15 mai, sir William Kingston, lieutenant de la tour, amena la reine et son frère, le vicomte de Rocheford, son prétendu complice, devant l'assemblée des pairs, qui devait connaître du procès. On avait élevé dans une salle de la tour, appelée la salle du Roi, une estrade sur laquelle les juges prirent leur place. La cour, disent quelques historiens, était

L'exemple de courage et de générosité donné par Norris ne fut point perdu pour sa famille; c'est de ce même Norris que descendit une race de héros, qui devint l'orgueil de l'Angleterre sous le règne d'Élisabeth.

composée de vingt-huit pairs, présidés par le duc de Norfolk, oncle de l'accusée et grand-maître d'Angleterre. On comptait aussi parmi les juges, ajoutent-ils, le comte de Wiltshire, père de la reine et du lord Rocheford, et l'on se demandait s'il parut volontairement au procès, ou si l'impérieux monarque avait exigé qu'il vint autoriser de son suffrage la condamnation de sa fille. Mais cette opinion est erronée; le comte de Wiltshire ne siégea point parmi les juges : l'assemblée n'était composée que de vingt-six pairs et du président; l'histoire a conservé leurs noms :

Thomas, duc de Norfolk, grand-maître d'Angleterre;

Charles, duc de Suffolk;

Henri, marquis d'Exeter;

John, comte d'Arundel;

Le comte d'Oxford;

Le comte de Northumberland;

Thomas, comte de Westmoreland;

Le comte de Derby;

Le comte de Worcester;

Le comte de Rutland;

Le comte de Sussex;

Le comte de Huntington;

Thomas, lord Audley;

Lord Delaware;

Lord Montague;

Lord Morley;

Lord Dacres;

Lord Cobham;

Lord Maltravers;

Lord Powis;

Lord Mounteagle;

Lord Clinton;

Lord Sands;

Lord Windsor;
Lord Wentworth;
Lord Burgh;
Lord Mordant.

Au moment où les débats du procès allaient s'ouvrir, le comte de Northumberland se plaignit d'une indisposition subite, et sortit de la salle. Le hasard avait pu produire cet accident; mais on se rappela que le noble pair avait longtemps offert ses hommages à Anne de Boleyn, et qu'il avait été destiné à devenir son époux. L'idée d'un changement si étrange pour la reine et pour lui-même pouvait avoir porté le trouble dans son esprit.

La reine et son frère furent accusés de haute-trahison. L'indictement établissait quatre chefs d'accusation; savoir :

Que la reine s'était rendue coupable d'inceste avec son frère, et d'adultère avec quatre gentilshommes anglais;

Qu'elle avait dit à ses favoris qu'elle n'avait jamais aimé le roi;

Qu'elle avait déclaré à chacun d'eux, en particulier, qu'il était, de toutes les personnes du monde, celle qu'elle aimait le plus;

Qu'une telle déclaration était un outrage fait aux enfans nés du roi et d'elle.

A la faveur de cette interprétation ridicule, on rapprocha son crime des dispositions d'un statut rendu dans la vingt-cinquième année du règne de Henri VIII, et par lequel on déclarait criminel d'état quiconque tiendrait des discours contre le roi, la reine ou leur postérité. L'accusation parut suffisamment établie. Il est vrai que l'indictement portait aussi que la reine et ses complices étaient coupables d'avoir conspiré la mort du roi; mais on ne voulait sans doute que grossir le nombre des griefs, puisque le cas de haute-trahi-

son, étayé sur les plus légères preuves, aurait suffi pour rendre superflue l'accusation d'inceste et d'adultère.

Après la lecture de l'acte d'accusation, la reine leva la main et se déclara non coupable; son frère fit la même protestation. La cour, par égard pour le rang d'Anne de Boleyn, ordonna qu'on lui apportât un fauteuil, et lui permit de parler assise, contre l'usage des tribunaux d'Angleterre. Toutes les recherches faites dans les greffes de la chambre des lords et dans les archives de la couronne n'ont produit aucune lumière sur les circonstances et les débats de cet étrange procès. On ignore sur quelles preuves ou sur quels indices la reine put être convaincue d'inceste avec son frère : la plus forte présomption qui fût élevée contre eux se réduisait à la déclaration que firent quelques témoins d'avoir vu Rochester s'appuyer sur le lit de la reine.

Quoique l'infortunée Anne de Boleyn ne fût assistée d'aucun conseil, elle se défendit avec beaucoup de force et de présence d'esprit. Les spectateurs ne purent, dit-on, s'empêcher de l'absoudre au fond de leur âme; mais ce tribunal inique n'avait été institué que pour condamner les accusés. Anne de Boleyn et lord Rochester furent déclarés coupables, et le dispositif de l'arrêt porta que la reine serait brûlée ou décapitée, selon le bon plaisir du roi. Le jurisconsulte Spelman, après avoir observé que le supplice du feu était la seule peine prescrite par la loi dans cette circonstance, ajoute que la cour, par égard pour le titre auguste qu'avait porté l'accusée, décida qu'elle s'en rapportait au roi pour déterminer si la malheureuse Anne périrait par le fer ou par le feu. Le même jurisconsulte ajoute, que les juges des tribunaux ordinaires se plaignirent de cette innovation, comme d'une infraction aux lois et aux usages établis pour le cas de trahison.

Lorsque cette terrible sentence fut prononcée, la reine

n'en parut point épouvantée ; mais , levant les yeux au ciel , elle dit : « O mon père ! ô mon créateur ! vous qui êtes la voie , la vérité et la vie , vous savez que je ne mérite pas cette mort ! » Elle se tourna ensuite vers ses juges , et fit les protestations les plus pathétiques de son innocence.

Henri , qui regardait sa vengeance comme imparfaite tant qu'il resterait des traces de son mariage avec Anne de Boleyn , entreprit de faire déclarer illégitime l'enfant qu'il avait eu de la reine. Il se rappela que , peu de temps après son admission à la cour d'Angleterre , on l'avait soupçonnée de quelque attachement pour le comte de Northumberland , alors milord Piercy , et ce fut sur cette circonstance que le roi s'appuya pour arriver à son but. L'exécution de la reine fut suspendu , et la procédure s'instruisit avec célérité ; voici ce que raconte à ce sujet Cavendish , témoin oculaire.

Le comte de Northumberland , père du lord dont il s'agit ici , avait , par une étrange complaisance pour la vanité du cardinal Wolsey , attaché son fils aîné à la maison de ce ministre. Le cardinal s'étant aperçu des assiduités du jeune lord auprès d'Anne de Boleyn , le fit appeler auprès de lui , et là , en présence de ses gens , il lui adressa de vifs reproches sur ces assiduités , dont le but lui paraissait suspect. Il lui déclara en outre qu'une semblable alliance devait être au dessous de ses prétentions. Lord Piercy essaya de justifier son choix en insistant sur la naissance et les qualités distinguées de la jeune Anne ; mais le cardinal lui ordonna , d'un ton absolu , de renoncer à ses poursuites : Piercy répliqua qu'il se soumettrait en toutes choses à la volonté du roi et de son éminence ; mais que , dans cette occasion , il était allé trop loin ; qu'il n'était plus libre de rompre cet engagement. A cette déclaration , qui semblait révéler l'existence d'un mariage secret , le cardinal se livra aux plus violens emportemens. « Pensez-vous , dit-il au jeune homme , que le roi et

moi ne sachions pas comment il faut tirer un jeune imprudent d'une semblable affaire ? J'arrangerai tout ceci ; pourvu toutefois que vous montriez de la soumission. »

Puis il ajouta : « Vous avez fait un mariage qui n'obtiendra ni le consentement de Sa Majesté, ni celui de votre père ; je vous renverrai au comte de Northumberland, qui saura bien vous forcer à rompre un engagement aussi follement formé, ou qui vous déshériterait pour jamais. »

On a pensé qu'à l'époque où se passa l'anecdote rapportée par Cavendish, Henri avait déjà remarqué les charmes de la jeune Boleyn, et que le complaisant ministre n'avait d'autre vue, dans cette occasion, que d'écarter lord Piercy de l'objet des secrètes affections du monarque. Peut-être lord Piercy avait-il engagé sa foi à sa maîtresse *per verba de futuro*, ce qui n'est point une cause de nullité pour un mariage contracté avec une autre personne. Mais quand on revint sur cette ancienne liaison, dans l'espoir d'y trouver un prétexte pour faire prononcer la nullité du mariage du roi, la reine, mal instruite ou mal conseillée, avoua s'être liée par un contrat *per verba de præsenti*, engagement qui forme un empêchement dirimant à la validité d'un autre mariage.

Quoi qu'il en soit, le comte de Northumberland prêta serment, entre les mains de deux archevêques, que nul contrat, ni promesse de mariage ne l'avait lié à Anne de Boleyn ; il communia même après cette déclaration, en présence du duc de Norfolk et de quelques autres membres du conseil privé, et accompagna cette cérémonie des protestations les plus solennelles de sa sincérité. Mais la reine se laissa intimider

Le cardinal Wolsey était dans l'usage de dire le roi et moi. Cette habitude lui fut imputée à crime, et devint un des griefs dont ses ennemis firent usage dans le procès qu'on lui fit intenter. On lui reprochait aussi d'avoir quelquefois poussé la vanité plus loin, en se permettant de dire, moi et le roi.

par la menace de lui faire subir, avec la dernière rigueur, la sentence prononcée contre elle, et consentit à avouer juridiquement qu'il avait existé un empêchement légitime à son mariage avec le roi. Le 17 mai, elle fut conduite à Lambeth, où le primat Cranmer se vit obligé, par suite de cette confession, à casser et annuler son mariage avec Henri VIII. L'histoire n'a pas recueilli la sentence que ce prélat prononça dans cette circonstance; mais les détails relatifs à cet événement se trouvent consignés dans l'acte qui fut rendu dans la session suivante du parlement, et dans lequel fut réglé un nouvel ordre de succession à la couronne. Il paraît que le jugement qui prononça le divorce resta secret; car Spelman s'exprime sur ce point avec le ton du doute :

« On prétend, dit-il, que la condamnation à mort fut suivie d'une sentence de divorce; mais on n'a sur cette circonstance que des soupçons, et point de certitude. »

Henri aveuglé par la fureur ne s'était pas aperçu que cette double procédure établissait une contradiction manifeste; car si ce mariage qu'il avait contracté avec Anne de Boleyn était nul *ab initio*, il ne pouvait y avoir d'adultère puisqu'il n'y avait pas de liens.

La reine cependant se prépara à souffrir la mort à laquelle elle était condamnée. L'exécution fut fixée au 19 mai; et la plate-forme de Tower-Hill désignée pour le lieu du supplice. La veille de sa mort, comme elle revenait dans sa mémoire sur les fautes de sa vie passée, elle se rappela que la princesse Marie, fille de Catherine d'Aragon, avait eu à souffrir de ses caprices; et qu'elle n'avait pu se mettre à l'abri de ces sentimens de répugnance qu'une femme éprouve presque toujours pour les enfans d'un autre lit. Elle fit appeler l'épouse du lieutenant de la tour, l'obligea, malgré ses refus, à s'asseoir sur un fauteuil; et, se jetant à ses genoux, elle la conjura, en versant des larmes abondantes et

invokant le nom de Dieu, de se rendre auprès de la princesse Marie, de prendre une attitude suppliante aux pieds de cette princesse, et de lui demander pardon des outrages qu'elle avait reçus de la part de l'infortunée qui allait paraître au tribunal de la justice divine.

Tant d'ingénuité et de délicatesse de conscience pour des fautes légères fait penser que si la reine se fût reconnue coupable de grands désordres, elle n'aurait point persisté dans ses dénégations jusqu'au dernier soupir, et protesté si vivement de son innocence. Elle envoya un dernier message au roi pour le remercier de ce qu'il continuait d'ajouter degré sur degré à son élévation : d'une simple particulière, disait-elle, il avait d'abord fait d'elle une marquise, ensuite une reine ; et maintenant, ne pouvant plus l'élever davantage dans ce monde, il lui procurait le rang de sainte dans l'autre. Elle lui renouvela les assurances de sa fidélité conjugale et recommanda sa fille à ses soins.

La lettre suivante écrite par le lieutenant de la tour à Henri VIII, renferme quelques détails sur ce qui se passa dans le prison de la reine pendant la matinée qui précéda l'exécution.

« Sire,

« J'écris à Votre Majesté pour lui donner avis que j'ai
 « reçu la lettre dans laquelle Votre Majesté m'ordonne de
 « faire sortir de la tour les étrangers qui s'y trouvent ren-
 « fermés. Je vais faire exécuter cet ordre par l'entremise de
 « messieurs Richard Gressum, William Cooke et Whytspol ;
 « mais le nombre de ces étrangers n'excede pas trente per-
 « sonnes ; aucun d'eux n'est armé, et l'ambassadeur de
 « l'empereur a congédié le seul domestique qui restait au-
 « près de lui. Si l'heure de l'exécution n'est pas connue dans
 « Londres, nous aurons peu de spectateurs ; une foule trop
 « nombreuse setait même un inconvénient, car la condamnée

« protestera sans doute à l'heure de la mort et déclarera,
 « comme elle l'a déjà fait si souvent, qu'elle n'a jamais souffert les approches d'aucun homme, si ce n'est de Votre
 « Majesté.

« Ce matin elle m'a fait appeler au moment où elle recevait
 « la communion, pour que j'assistasse à la déclaration solennelle de son innocence, qu'elle renouvelait en présence de
 « Dieu. Au moment où je commençais la lettre que j'écris à
 « Votre Majesté, on est venu de nouveau me prier de me
 « rendre auprès d'elle. En me voyant entrer elle m'a dit :
 « monsieur Kingston, j'apprends que je ne dois pas mourir
 « avant midi ; ce délai m'afflige sensiblement, car j'aurais été
 « délivrée de la vie et des peines que j'éprouve avant cette
 « heure, si l'on s'était conformé aux premiers ordres que
 « vous aviez reçus. Je lui ai répondu que son exécution ne
 « serait pas douloureuse. « L'exécuteur, a-t-elle répliqué,
 « est très-expert, à ce que j'entends dire, et mon cou est très-
 « mince ; » puis, prenant la mesure avec la main, elle a ri
 « sans affectation.

« Sire, dans les douloureuses fonctions de mon ministère,
 « j'ai vu plus d'un coupable conduit à la mort ; hommes et
 « femmes n'approchaient qu'avec terreur de ce terrible passage ; mais cette prisonnière conserve une inaltérable sérénité, et témoigne quelquefois des sentimens d'allégresse.
 « Son aumônier est constamment auprès d'elle. Il ne l'a pas
 « quittée d'un seul instant depuis deux heures après minuit.

« Voilà, Sire, le récit exact de tout ce que j'ai pu observer dans la matinée. Je fais des vœux ardens pour le
 « bonheur de Votre Majesté dont je suis le dévoué serviteur
 « et sujet.

« De la tour le 19 mai.

« WILLIAM KINGSTON »

L'infortunée Anne de Boleyn fut menée à l'échafaud le 19 mai 1536, un peu avant midi; une foule immense, que la curiosité avait attirée à Tower-Hill, se pressait pour assister au dénouement de cette lugubre tragédie. En approchant du supplice la reine modéra l'énergie de ses protestations d'innocence. On prétend qu'elle avait réfléchi que l'obstination de la reine Catherine, et sa résistance aux volontés du roi, avaient contribué à refroidir en lui ses sentimens de père pour la princesse Marie. La tendresse d'Anne de Boleyn pour sa fille Elisabeth l'emporta dans ces derniers momens sur l'indignation qu'une sentence si injuste excitait dans son cœur. Elle s'avança d'un pas ferme sur l'un des bords de la platte-forme; là, le front calme, les yeux baissés et la voix assurée elle s'adressa aux spectateurs en ces termes :

« Chrétiens, je vais mourir du supplice réservé aux coupables. Je ne dirai rien sur la sentence qui m'a condamnée, car elle a été rendue au nom de la loi et dans les intérêts de la loi. Je ne suis ici pour accuser personne ni pour vous entretenir des motifs de ma condamnation; mais je prie Dieu de conserver le roi et de prolonger la durée de son règne; car il est le plus bienfaisant et le plus doux des princes. Je reconnais qu'il fut toujours pour moi un bon et gracieux souverain. Si quelqu'un doit être en état de porter des jugemens éclairés sur les choses et les personnes, c'est lui; et je le regarde comme le meilleur et le plus clément des juges. Je dis adieu au monde et à vous tous. Je prie avec instance tous ceux qui m'entendent de prier pour moi. Seigneur ayez pitié de moi ! Mon Dieu je vous recommande mon âme ! Jésus recevez mon âme ! »

Plusieurs lords assistèrent à ce spectacle de douleur : les ducs de Suffolk et de Richemond, le lord chancelier et le secrétaire d'état Cromwell y étaient. On y avait appelé aussi le lord maire, les sheriffs et les aldermans de Londres. La présence du duc de Richemond, fils naturel de Henri VIII,

désigné pour lui succéder, à défaut de postérité légitime mâle, fut généralement blâmée; mais elle pouvait n'être qu'une soumission à l'impérieuse volonté de son père.

Anne de Boleyn fut décapitée par l'exécuteur de Calais, que l'on avait fait venir comme le plus habile d'Angleterre. Spelman raconte que les yeux et les lèvres de la malheureuse reine étaient encore agités par un mouvement convulsif, long-temps après que la tête eut été séparée du tronc. Son corps fut jeté dans un cercueil de bois commun formé de planches à demi pourries, et porté dans la chapelle de la tour où il fut enseveli avant midi; étrange convoi funèbre pour celle qui avait partagé la couche royale et donné une héritière au trône d'Angleterre.

L'innocence d'Anne de Boleyn ne peut être raisonnablement révoquée en doute. Henri lui-même, dans les plus violents accès de sa rage, était embarrassé pour désigner les complices de l'adultère dont il accusait son épouse. La conduite d'Anne ne permet pas de lui attribuer la dépravation de mœurs qui lui était reprochée. Le roi acheva de la justifier en épousant, le lendemain même de l'exécution, sa maîtresse Jeanne Seymour.

Quelques jours après son nouveau mariage, Henri convoqua le Parlement. Cette assemblée approuva la conduite du roi, ratifia son divorce avec Anne de Boleyn, déclara illégitimes les enfans nés de ses deux précédens mariages; et toute opinion contraire à l'acte du Parlement fut déclarée crime de haute-trahison.

PROCÈS

DE JOHN HAMPDEN,

Pour avoir refusé de contribuer à l'impôt du ship-money.

LONDRES, 1637.

LA division qui éclata dès les premières années du règne de Charles 1^{er}, entre la cour et les deux chambres, devint le présage d'une catastrophe prochaine. Le roi, trompé par son conseil, sur la situation du royaume, rejetait, avec trop de facilité peut-être, les remontrances du parlement; et les chambres, usant du droit d'opposition que leur accordait la grande charte, ne votaient qu'une partie des subsides nécessaires aux besoins de la couronne. Charles, poussé à bout par ces refus, que les instances ni les menaces n'avaient pu vaincre, prit le parti de se passer de la sanction parlementaire, et de recourir, pour lever les impôts, à des moyens que ses prédécesseurs avaient autrefois employés dans des circonstances urgentes; mais qui, dans l'état actuel des choses, présentaient des inconveniens plus graves que ceux auxquels on voulait remédier. Il fallait faire revivre des lois tombées en désuétude, invoquer des prérogatives attachées à la couronne dans un temps où les droits du prince et ceux du peuple,

n'étaient pas répartis encore ; se rejeter tout d'un coup dans un régime contraire à celui que la constitution avait établi. L'urgence des besoins l'emporta sur toute autre considération : et Charles s'engagea dans un système qui devait avoir les suites les plus funestes.

Un ancien usage permettait aux rois d'Angleterre de lever des taxes à l'époque de leur couronnement, sur les chevaliers du royaume. Au temps d'Édouard II ces taxes étaient imposées à ceux qui possédaient un revenu annuel de quinze livres sterling. Dans la suite, elles n'atteignirent que les propriétaires d'un revenu de vingt livres ; mais le non usage finit par affranchir tous les anciens tributaires, et aucun subside ne fut plus levé qu'après avoir obtenu préalablement l'adhésion parlementaire.

Sous Charles I^{er}, il fut décidé que l'impôt qui serait établi par la seule autorité du conseil privé, ne porterait que sur les propriétaires possesseurs d'un revenu de quarante livres. Par ce moyen la classe inférieure se trouvait à l'abri de la contribution : la cour espérait que l'abus ne frappant qu'un petit nombre de contribuables, exciterait moins de réclamations ; mais l'illégalité de l'impôt choqua tous les esprits, et les classes du peuple qui n'en étaient point atteintes ne réclamèrent pas avec moins de véhémence que celles qui le supportaient. Une nation jalouse de ses droits devait s'effrayer d'une mesure qui mettait l'arbitraire à la place de la loi. Elle fit des remontrances ; mais la résolution du roi était prise, et Charles se montra décidé à faire usage de son pouvoir pour contraindre les opposans. Alors furent rétablis les monopoles que les lois antérieures avaient solennellement abolis, et l'on recourut à plusieurs autres mesures non moins contraires aux privilèges de la nation.

Les vues de Louis XIII sur la Flandre, et les prétentions de la Hollande, qui voulait s'arroger le droit de pêche dans

les mers que l'Angleterre regardait depuis long-temps comme sa propriété particulière, vinrent ajouter de nouveaux embarras à ceux qu'éprouvait le gouvernement anglais. Il fallut pourvoir aux besoins du dedans, et à la défense extérieure du royaume. Les pirates infestaient les mers, ils attaquaient les vaisseaux de commerce anglais, ravageaient les côtes de la Grande-Bretagne. Ils osèrent même pénétrer jusque dans le canal.

Pour mettre un terme à ces brigandages, Charles décréta, en 1634, la levée d'un impôt qui, sous le nom de ship-money (taxe des vaisseaux), avait pour objet l'armement d'une flotte destinée à réprimer l'audace des pirates, à faire respecter l'empire de l'Angleterre sur les mers, et à intimider la Hollande et la France alliées.

La première année, cette taxe ne fut levée que sur les comtés maritimes, qui avaient plus d'intérêt que les comtés de l'intérieur à repousser les attaques des corsaires. Le roi les obligea de fournir un nombre déterminé de vaisseaux, dont l'armement fut opéré aux frais des propriétaires de ces comtés, dans la proportion de leurs revenus fonciers; mais l'année suivante, le danger devenant plus pressant, le tribut fut étendu sur tous les comtés indistinctement.

Afin de justifier cette mesure, et pour répondre aux réclamations qui s'élevaient de toutes parts, Charles adressa au corps des juges du royaume une lettre dans laquelle il proposait la question de savoir :

« Si, lorsque le bien-être et la sûreté de la nation sont généralement menacés, et que le royaume lui-même est en danger, le roi ne peut pas, par un acte muni du grand sceau, ordonner à tous ses sujets de pourvoir à la défense commune, et de fournir, à leurs frais, les vaisseaux, les hommes, les vivres et les munitions nécessaires, pendant tout le temps

qu'il jugera convenable, pour garantir l'état du péril qui le menace;

« S'il ne peut pas contraindre par la loi ceux qui, dans ce cas, refuseraient d'obtempérer à ses ordres;

« Enfin si le roi, en pareille circonstance, n'est pas le seul juge du danger, et des moyens à employer pour le prévenir ou le détourner? »

Les magistrats consultés répondirent à Sa Majesté dans les termes suivans :

« L'opinion unanime des douze grands juges d'Angleterre, est que :

« Lorsque le bien-être et la sûreté de la nation sont généralement menacés, et que le royaume lui-même est en danger, le roi peut par un acte muni du grand sceau ordonner à tous ses sujets de pourvoir à la défense commune, et de fournir à leurs frais, les vaisseaux; les hommes, les vivres et les munitions nécessaires, pendant tout le temps qu'il jugera convenable, pour garantir l'état du péril qui le menace.

« Il peut contraindre par la loi ceux qui, dans ce cas, refuseraient d'obtempérer à ses ordres.

« Enfin, le roi, en pareille occasion, est le seul juge du danger et des moyens à employer pour le prévenir ou le détourner.

« Signé : John Bramston, Jonh Finch, Humphrey Davenport, John Denham, Richard Hutton, Willam Jones, George Crooke, Thomas Trevor, George Vernon, Robert Berckley, Francis Crawley et Richard Weston. »

Charles en faisant publier cette déclaration, ordonna qu'elle serait enregistrée par ses cours de Westminster, et signifia à tous les juges de paix du royaume de le communiquer au peuple dans l'étendue des comtés soumis à leur juridiction.

Le procureur-général, M. Noy, homme instruit et profond juriconsulte, entreprit de justifier la levée du tribut. Il établit une distinction entre les impôts qui, selon sa doctrine, avaient besoin pour être perçus de la sanction du parlement, et ceux qui pouvaient être levés par la seule autorité du monarque.

Il rangeait dans la première classe les subsides accordés pour soutenir l'éclat de la couronne, agrandir le territoire par les conquêtes, secourir des alliés, fournir aux besoins de la cour; et dans la seconde, tous les impôts qui étaient levés pour garantir l'état menacé par un péril imminent.

D'anciens usages venaient à l'appui de cette opinion. Dans des temps reculés les frontières et les comtés maritimes avaient été contraints, en vertu de simples ordres du roi, de fournir le nombre de vaisseaux nécessaires pour la défense des côtes; et quand le danger s'accomplissait, au point de menacer tout le royaume, l'intérieur avait été soumis aux mêmes charges que les comtés riverains.

Si la question de nécessité eût pu se concilier avec le nouvel ordre politique de l'Angleterre, il est hors de doute que le roi n'eût été admis à la proposer en 1634. La France avait prodigieusement augmenté sa marine. Cette puissance mettait tous ses soins à faire construire de nouveaux vaisseaux de guerre; ses dispositions envers l'Angleterre n'étaient rien moins qu'amicales : la Hollande l'assistait; tout faisait un devoir au gouvernement anglais de se mettre en mesure contre les projets du continent.

Il faut dire aussi à l'honneur du prince que la répartition du ship-money se fit avec justice et égalité; que les sommes produites par l'impôt ne se confondirent point avec celles de l'échiquier; qu'elles furent fidèlement employées à leur destination, et que bientôt un armement formidable vint rétablir l'Angleterre dans son empire sur les mers.

Une flotte de soixante voiles, la plus redoutable que la Grande-Bretagne eût jamais armée, attaqua, sous les ordres du comte de Northumberland, les navires hollandais qui faisaient la pêche du hareng dans les mers de la Grande-Bretagne, et les contraignit à payer au gouvernement anglais une indemnité de 30,000 livres sterling. Mais les Anglais étaient bien moins frappés des résultats de la taxe, quelque avantageux qu'ils fussent pour la sécurité des côtes et du commerce, qu'ils n'étaient révoltés par son illégalité. Le peuple se croyait en proie au fléau du despotisme. Les chambres l'entretenaient dans cette idée par leur opposition, et l'état marchait insensiblement à sa ruine.

Cependant l'impôt fut payé jusqu'en 1637, époque funeste pour la royauté, où un homme également recommandable par l'élévation de son esprit et la droiture de son caractère, résolut de s'opposer ouvertement à la perception du ship-money, et d'encourir les poursuites de la justice et le ressentiment de la cour, plutôt que de trahir plus longtemps sa conscience et les intérêts de ce qu'il appelait un devoir.

John Hampden, issu d'une famille noble, possédait une terre dans le comté de Buckingham. Il fut compris dans la taxe pour la somme de vingt schillings. C'était une taxe bien modique, sans doute; mais l'inflexibilité des principes politiques d'Hampden, et la conviction, dont il était pénétré, que l'impôt était illégal, ne lui permirent pas de ratifier plus longtemps par son silence une mesure contraire aux privilèges du peuple.

Les diverses sommations qu'on lui fit de payer la taxe furent suivies de refus constans. Les sheriffs dénoncèrent juridiquement ces refus; l'affaire fut portée devant les grands juges

¹ En 1636.

d'Angleterre, et jugée dans la chambre de l'échiquier, tribunal compétent en matière de finances.

La nation suivit toutes les circonstances de ce procès avec une anxiété qu'on a peine à concevoir de nos jours ; mais qui, dans les temps de révolutions, s'attache à tous les évènements qui mettent en présence les intérêts contraires. Les débats de cette affaire se prolongèrent pendant douze jours entiers. L'attaque et la défense furent soigneusement approfondies. Pendant ce temps, John Hampden recueillit les témoignages les plus éclatans de l'affection publique ; mais l'irritation qui éclata contre la cour fut portée jusqu'à la haine.

Nous allons exposer, d'après un jurisconsulte anglais, le précis historique de ce procès, qui, par les évènements dont il fut suivi, exerça une sinistre influence sur le sort de Charles 1^{er} et sur celui de la nation.

Dans la onzième année du règne de Charles 1^{er}, un édit, en date du 4 août 1636, fut adressé par le roi au sheriff, aux bailli et bourgeois du comté de Buckingham. Cet édit portait que des plaintes étant parvenues au trône de Sa Majesté, à l'occasion des déprédations et des ravages exercés sur l'Océan et la Méditerranée par les corsaires, pirates, écumeurs de mer, turcs, algériens, ennemis de la chrétienté, et autres qui poursuivaient et capturaient les vaisseaux des sujets de Sa Majesté, et ceux de ses alliés, qui se livraient à un commerce paisible sous la protection de la nation anglaise, le roi avait résolu d'y mettre un terme ; prenant en considération les dangers qui, dans ces temps de guerre, menaçaient son peuple, désirant pourvoir à la défense du royaume, maintenir la domination exercée par l'Angleterre sur les mers, et assurer la protection des alliés et la sécurité de ses sujets, Charles ordonnait aux sheriff, bailli, bourgeois, etc., sur leur foi et responsabilité, d'équiper dans le comté de Buckingham, un vaisseau de guerre de 450 tonneaux,

pourvu de 180 hommes d'équipage, de fusils, de poudre, de munitions de bouche et de tous autres approvisionnemens d'usage; et de conduire ledit vaisseau à Portsmouth, le premier mars suivant, avec les vivres et les provisions nécessaires pour la durée d'un service de vingt-six semaines, afin, ajoutait l'édit, de faire concourir les habitans du comté de Buckingham à contribuer et concourir avec le reste des sujets de Sa Majesté, à purger les mers des pirates qui les infestent, et assurer l'inviolabilité du territoire anglais et la liberté du commerce. Lesdits sheriff, bailli, bourgeois, etc., devaient, après un délai de trente jours, à partir de la réception de l'édit, régler et fixer la taxe que chaque contribuable serait tenu de fournir dans la proportion de sa fortune et de ses revenus; et si quelqu'un des sujets de Sa Majesté se montrait rebelle à la volonté du roi, l'édit portait qu'il serait emprisonné et détenu en attendant des ordres ultérieurs.

Quelques habitans du comté de Buckingham refusèrent de payer la taxe imposée. Un ordre fut signifié au sheriff pour lui enjoindre de déclarer le nom des opposans et les motifs de leur opposition.

Le sheriff déclara par un *scire fecit* que John Hampden, écuyer, inscrit sur les rôles de l'impôt, pour la somme de vingt shillings, comme possesseur d'une terre située dans le comté, avait refusé de fournir sa cotisation. John Hampden comparut sur la citation qui lui fut donnée. Il demanda la communication des pièces, et réclama son renvoi devant les juges qui devaient connaître du procès. Le procureur-général, ayant fait droit à sa demande, la cause fut ajournée à la chambre de l'Échiquier pour être plaidée devant le corps des douze juges d'Angleterre.

La cour étant assemblée et la cause exposée, M. Saint-John, conseil de M. Hampden, prit la parole et dit :

« Milords ,

« La pondération des pouvoirs politiques est la base de la constitution anglaise. Elle a fixé toutes les attributions, déclaré tous les droits, défini toutes les obligations. •

« La loi confie au souverain la défense du royaume. C'est dans ses mains qu'elle remet le plus formidable de tous les pouvoirs, je veux dire le pouvoir exécutif; nul ne peut équiper un vaisseau de guerre, élever un rempart sur son propre domaine, sans l'autorisation du monarque. Un sujet de Sa Majesté ne saurait, sans être muni d'une commission spéciale, armer les citoyens, rassembler des troupes, lever un impôt, même avec le consentement des imposés : c'est que la puissance suprême, *suprema potestas*, est inhérente à la personne du roi. Elle fait partie de la couronne, de la dignité royale; Sa Majesté juge seule les dangers qui peuvent venir du dehors; elle apprécie leur étendue, indique et dirige les moyens qui peuvent en préserver la nation.

« Au nombre des pouvoirs qu'elle accorde au prince, la loi met encore le droit d'exiger de tous les habitants du royaume l'équipement des vaisseaux destinés à la défense des côtes. Elle place dans sa main l'autorité coercitive, qui doit le mettre en état de triompher de toute résistance; ainsi la question n'est pas de savoir en quelles mains réside le pouvoir suprême d'exercer cette autorité (car c'est au roi qu'elle appartient); mais on se demande quels sont les cas où ce pouvoir peut être légalement appliqué, les lois du pays établissant à cet effet des formes qu'il est indispensable d'observer.

« Il est des circonstances dans lesquelles le roi ne peut appliquer les lois sans l'assistance des juges du royaume. Dans d'autres cas, il ne peut agir, sur les personnes ou les biens de ses sujets, qu'après avoir obtenu l'aveu du parlement. Or

il ne paraît point que l'édit dont on veut s'autoriser, pour forcer M. Hampden à payer la taxe des vaisseaux, soit un acte émané de Sa Majesté, séant en parlement : il s'agit donc de savoir si cet édit, dépourvu de la sanction parlementaire, est légal, s'il est obligatoire : et c'est là toute la question.

« Il existe un nombre suffisant de moyens légaux par lesquels la constitution pourvoit à la défense du royaume sur terre et sur mer, sans que l'édit de la taxe des vaisseaux devienne nécessaire à cette défense. L'antique usage de la redevance des terres est établi comme une des plus puissantes ressources de la couronne. Les rois avaient anciennement toutes les terres dans leurs attributions; nos archives constatent qu'elles relevaient toutes médiatement ou immédiatement de la couronne; et comme la loi a confié au roi les soins de la conservation de l'état, elle lui a remis en même temps les moyens de remplir cette obligation. Ces moyens, je vous l'ai dit, milords, sont les redevances foncières.

« Tout chevalier était tenu jadis de fournir un soldat complètement armé. Ce soldat servait le roi pendant quarante jours, si son patron jouissait de la généralité des prérogatives de la chevalerie : vingt jours, s'il était réduit à la moitié de ces prérogatives; enfin, le nombre de jours de service décroissait en raison de la diminution des immunités. Il résulte du livre rouge qu'il y avait trente mille apanages de chevaliers relevant de la couronne à l'époque de la conquête. Indépendamment des obligations supportées par les tenanciers, le roi s'était réservé d'autres redevances, telles que la charge de grand-sergent (*great serjeantry*), l'impôt sur le blé (*tenures by cornage*), la défense des forts (*castle-guard*), etc., etc....

« La loi n'avait pas borné à ces redevances les revenus de la couronne; elle avait encore étendu les prérogatives royales sur les mines d'or et d'argent, sur les trésors découverts par l'effet du hasard, etc., etc.

« Dans les registre du parlement , tenu pendant la sixième année du règne de Richard II, on lit une supplique par laquelle les communes demandaient que le roi vécût de ses revenus en temps de paix ; et que les gardes , mariages, amendes, aubaines, confiscations et autres profits de la couronne, fussent réservés pour la défense du royaume en temps de guerre.

« Les aides et subsides , le tonnage et le pondage , avant d'être garantis aux princes pour la durée de leur règne, étaient destinés, non-seulement à la protection des marchands et à la défense ordinaire de la mer, mais encore aux besoins nés d'un danger extraordinaire, comme une invasion du territoire, une rébellion des citoyens, etc. L'état faisait l'application de ces revenus aux besoins même les plus urgents et les plus imprévus. On peut se convaincre de cette vérité en consultant les archives des parlemens qui déterminaient l'emploi des fonds publics. Lorsqu'ils devinrent sous le règne d'Édouard IV, un revenu viager du monarque, il fut déclaré que le roi serait obligé de tenir en réserve des sommes toujours prêtes pour repousser une invasion. Sa Majesté est actuellement en possession de ces droits ; elle a déclaré à son avènement au trône qu'ils avaient été concédés à ses ancêtres pour la défense des mers et la sûreté intérieure du royaume ; qu'elle les recevait pour les consacrer à la même destination : cette déclaration ne suffirait-elle pas pour repousser la taxe des vaisseaux ? D'ailleurs le service des cinq ports, le droit de tonnage et de pondage et les autres redevances, ci-dessus mentionnées, sont des moyens suffisans pour défendre notre liberté sur les mers. La voie des édits, des taxes, des impôts établis sur la propriété des sujets, sans l'aveu parlementaire, est donc une mesure insolite et extraordinaire ; je prouverai bientôt qu'elle n'est pas légale.

« Si le service des cinq ports avait été requis ; si les impôts levés par les voies ordinaires s'étaient trouvés insuffisans pour

la défense du royaume, dans ce cas on aurait pu dire, avec une apparence de raison, que l'édit avait un caractère légal : toutefois, je ne fais pas cette concession sans la restreindre en partie ; car c'est une maxime de notre droit public, que l'on ne doit recourir aux moyens extraordinaires que lorsque l'insuffisance des moyens ordinaires est bien constatée ; qu'aucun homme ne peut être poursuivi en justice devant des commissions spéciales, que dans les cas où la loi commune n'offre aucun autre accès à ses plaintes, et qu'un sujet ne peut être jugé par une cour martiale, tant que les tribunaux civils sont ouverts. J'établis donc en principe, que la propriété des sujets ne peut être imposée sans un acte du parlement, lors même qu'il s'agit de la défense du royaume ; et que Sa Majesté ne peut, sans l'aveu parlementaire, taxer ses sujets, ni pour lever des troupes de terre destinées à la défense du territoire ou à la protection des forts et châteaux, ni pour faire des approvisionnemens de munitions de guerre et de vivres, ni pour l'entretien des prisonniers ou des otages, ni pour maintenir la paix publique : cette doctrine est incontestable ; et si vous reconnaissez que Sa Majesté n'a pas le droit de taxer ses sujets pour ces différens services, il est évident qu'elle n'a pas le droit de les taxer pour d'autres de même nature.

« J'admets cependant que, d'après le statut de Winchester et les édits d'Henri IV, tout sujet, suivant sa fortune en biens fonds, devait contribuer à la défense du royaume ; et que, dans le cas d'une soudaine invasion, ou d'une révolte intestine, les citoyens étaient obligés de marcher sous un étendard commun pour repousser le danger, le roi les commandant en personne. Il est vrai aussi que, tant que durait leur service dans les limites du comté qu'ils habitaient, ils ne recevaient aucune solde ; mais il est inexact de dire qu'un citoyen anglais ait jamais été taxé pour la solde, les muni-

tions et l'équipement des soldats employés dans des comtés étrangers.

« Je sais qu'avant le règne d'Édouard III, des commissions avaient été délivrées à cet effet ; mais, milords, veuillez observer que des armées de plus de trente mille hommes étaient alors aux frais du roi, qui les avait appelées hors de leurs comtés respectifs, et qu'il fallait balancer de quelque manière les charges énormes supportées par la couronne.

« Dans une rébellion excitée sous le règne de Henri VIII, des sceaux privés furent expédiés à la plupart des gentils-hommes, avec ordre de lever et d'amener sous les drapeaux du roi l'élite de leurs vassaux. Les seigneurs présentèrent, en arrivant, le rôle de leurs dépenses, dont le roi promit de les rembourser. Il est même constant que sous les règnes d'Édouard III et d'Édouard IV, les cavaliers qui perdaient leurs chevaux dans une bataille contre l'ennemi, étaient en droit de réclamer pour cette perte des dommages-intérêts ; et que le roi payait de ses revenus propres les garnisons employées à défendre les villes frontières et les châteaux assiégés. On en peut juger par cet article des dépenses portées dans l'échiquier : *Pro tuitione Newcastle contra Scotos qui hostiliter regnum in partibus illis invaserant*. L'obligation de nourrir les prisonniers faits dans les guerres défensives était aussi très-fréquemment supportée par la couronne.

« Je pourrais démontrer encore que l'argent emprunté par le roi pour la défense du royaume, a non-seulement été restitué aux créanciers, sur la simple présentation de leurs titres de créances, mais encore que, dans certains cas, les cours ordinaires de justice en ont ordonné le remboursement. Le roi ayant emprunté de Henry Thomson cent quarante-neuf livres, *pro defensione regni*, le payeur de la couronne fut actionné en remboursement, et condamné à payer. On voit ailleurs que le roi, *pro urgentissimis regni negotiis et*

defensione totius regni, ayant fait saisir l'argent de toutes les abbayes, cathédrales et maisons religieuses, s'obligea à restituer les sommes qu'il levait de cette manière. Sur les réclamations qui furent portées au parlement tenu à Lincoln, il promit de nouveau d'acquitter cette dette, *ita quod regis conscientia super hoc exoneretur*. Si le roi, lorsqu'il manquait d'argent pour la défense du royaume, avait eu le droit de taxer ses sujets pour subvenir aux besoins de la guerre, il n'aurait jamais pris l'engagement d'acquitter les emprunts, pour décharger sa conscience.

« Divers actes des parlemens d'Angleterre établissent encore que les sujets ne sont pas obligés de payer les charges dites *de services pour la défense du royaume*. Un statut de Guillaume-le-Conquérant déclare, que tout homme libre tiendra ses terres et possessions en propriété libre et indépendante des exactions et des impôts : *nisi servitium suum liberum quod de jure nobis facere tenetur*. La charte donnée par le roi Jean, à Runningmead, porte qu'*aucun subside ne sera levé que par le conseil commun ou le grand conseil du royaume*. On lit dans les ordonnances d'Édouard 1^{er}, chapitres 5 et 6, que *les subsides ne peuvent être établis et perçus qu'au consentement du parlement* ; et dans le statut de Tallagio, que *nul impôt, nul subside ne sera levé sans l'aveu des chambres* ; or, je dois faire observer que ce dernier statut fut rendu à l'occasion des exactions commises par le roi, sous le prétexte de la défense du royaume. Édouard III, dans son quatorzième édit, chapitre 1^{er}, déclare que le peuple ne sera point soumis à des impôts, aides, subsides ou corvées, si le parlement n'en a préalablement décrété la perception. Un autre édit d'Édouard III, une ordonnance de Richard III, dépouillent également la couronne du droit d'exiger les corvées et les dons gratuits. Enfin, sous le règne de sa majesté Charles 1^{er}, les deux chambres du parlement

ont cassé un édit qui a été déclaré nul, pour n'avoir pas été revêtu de la sanction parlementaire.

« Ces considérations, milords, me paraissent suffisantes pour vous prouver l'illégalité du *ship money*, et le droit qu'avait M. Hampden de se refuser à payer les vingt shillings, montant de son imposition. Un autre que moi (M. Holborne) vous présentera de nouveaux moyens de défense, et fera mieux ressortir la justice de la cause de mon client. »

Sir Edouard Littleton, avocat de la couronne, prit la parole après M. Saint-John.

« L'édit adressé au shérif de Buckingham, dit ce magistrat, avait pour objet de lever un impôt dont le produit devait être employé à l'armement d'un vaisseau de guerre. Le motif déterminant de l'impôt était le salut du royaume : *quia regni salus periclitabatur*, dit la déclaration certifiée par le roi, sous la foi du grand sceau : la question se réduit donc à savoir si le roi, jugeant que la sûreté du royaume est menacée, n'a pas le droit de réclamer des subsides pour le salut de l'état.

« On convient que le royaume doit être défendu ; qu'au roi seul appartient le soin de le défendre ; mais on nie qu'il puisse user de ce droit sans le consentement des chambres : il est fâcheux que les chambres aient seules le droit de sauver le peuple. M. Saint-John reconnaît les droits du prince, dans le cas d'une guerre déclarée : pourquoi ce privilège cesserait-il aussitôt que la sûreté du royaume est compromise ? La règle fondamentale, citée par l'avocat lui-même, est que le salut du peuple est la suprême loi : il serait étrange que le roi dût garantir à ses sujets le recouvrement de leurs propriétés perdues, et qu'il n'eût pas le droit de publier un édit pour la défense du royaume, que menace un danger imminent.

« Le salut général l'emporte sur le respect dû aux intérêts

privés : c'est une maxime du droit civil, aussi bien que de droit public. Vous reconnaissez que dans un cas d'invasion, le devoir du roi serait de faire tout ce qui pourrait sauver le royaume : pourquoi n'aurait-il donc pas la faculté de donner à nos côtes un rempart de vaisseaux, pour arrêter l'ennemi qui vient débarquer à nos portes ? Aux ordres du roi, les faubourgs d'une ville peuvent être incendiés ou ruinés : et le roi n'aurait pas le droit de lever un impôt pour les sauver !

« En 1588, de grandes armées, s'élevant à plus de cent mille hommes, se réunirent sous l'étendard royal, par la seule autorité d'une femme ; les frais énormes de l'armement furent supportés par les sujets ; si les généraux qui commandaient cette armée n'entrevoient pas d'autre moyen d'arrêter l'ennemi, ils avaient reçu l'ordre de brûler les villes, de ravager les blés, de détruire tout ce qu'on n'aurait pas l'espoir de sauver : que devenaient, dans ce cas, les privilèges de la propriété ? Milords, il n'y a plus d'espoir de sauver les fortunes privées, si on laisse périr la fortune publique.

« Mais le roi possède des prérogatives qui touchent de bien près à cette propriété des sujets, et qui ne sont pas désavouées : le droit de recueillir le salpêtre dans la maison d'un citoyen, par exemple ; celui de l'exproprier de ses terres, pour l'exploitation des mines : reconnaissez donc que tel acte devient légitime par la nécessité, qui serait illégal dans les cas ordinaires. Il est absurde de parler de l'observation des formes lorsque la patrie est en danger, lorsqu'un respect minutieux pour une loi entraînerait la ruine de toutes les autres.

« Aussitôt que des bruits de guerre commencent à menacer le royaume, la loi se tait : ne doit-elle pas se taire aussi, lorsque le monarque entrevoit le danger et le proclame ? Sous le règne d'Elisabeth, on faisait de plus grands efforts

pour de bien moindres circonstances; on armait les vaisseaux, on fermait les ports, on levait des soldats à la plus légère crainte. Ce serait le comble de l'imprévoyance, de ne se mettre en mesure contre l'ennemi que lorsqu'il a déjà violé le territoire; d'attendre, pour le combattre, qu'il soit établi dans le pays.

« Le droit de faire la guerre et la paix est une des prérogatives royales. Où le peuple n'a pas le droit de s'ingérer, la politique défend de lui communiquer les secrets de l'état : le roi connaît mieux que personne ce qu'exigent les circonstances. Il ne serait pas prudent de laisser les côtes dégarnies de vaisseaux, lorsqu'on voit de si grands préparatifs militaires s'effectuer dans les royaumes voisins. Le devoir de la puissance exécutrice est de prévenir le danger, aussi bien que de le combattre.

« Avant la conquête, le roi Ethelred avait ordonné que chaque province fournirait un vaisseau par trois cent dix hides de terre¹. L'impôt *danegelt* était payé annuellement, pour l'entretien des flottes, en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre : cet usage tomba en désuétude pour le temps de paix; et la *danegelt* fut, dit-on, entièrement supprimée sous le Confesseur², parce que ce prince avait vu, en songe, le diable dansant sur la *danegelt*. Mais il paraît, par le Livre Noir, que les successeurs d'Edouard eurent peu de respect pour ses songes, et que l'impôt, rétabli, fut payé, sous le règne du Conquérant. On le payait encore sous le règne d'Henri II, comme on le voit par le *pipe-roll* : l'impôt n'avait fait que changer de nom.

« On a dit que le roi avait une volonté tantôt légale, tantôt privée; qu'il agit, dans certain cas, par son autorité

¹ L'hide de terre (*hide land*) est de quarante arpens, mesure française.

² Le roi Edouard.

propre ; que , dans d'autres occasions , il a besoin d'une volonté étrangère , qui , unie à la sienne , lui donne le pouvoir d'agir ; qu'il ne peut siéger en jugement lui-même ; qu'il ne peut administrer la justice que par les juges qu'il nomme : je nie de tels principes ; car les procès portés au Banc du roi sont jugés *coram rege*. Edouard iv siégea à ce tribunal , dans une affaire de viol ; le fameux juge Popham était assis aux pieds du roi , les autres juges étaient disposés à droite et à gauche de ce magistrat. De nos jours , le roi Jacques a présidé au jugement de deux affaires , le procès de Bellingham et celui de sir Thomas Lake : l'ouvrage qu'on pourrait citer à l'appui de l'opinion contraire ne dit point que le roi ne juge pas ; mais que si l'accusé a été convaincu devant les juges , en absence du roi , le monarque ne fixera point l'amende , parce qu'il n'a pas entendu la cause.

« On a prétendu que l'édit du roi , relatif à la taxe des vaisseaux , faisait infraction à la loi que le parlement seul a le droit d'abroger ou de modifier ; mais il n'y a point eu d'infraction à la loi , puisque l'acte émané du trône est autorisé par la coutume de tous les siècles. D'ailleurs , en disant que le roi agit , dans certaines circonstances , avec l'aide du parlement , on ne prouve pas qu'il ne puisse , dans les mêmes cas , se passer de son assistance. Quant à la nomenclature qu'on a faite des revenus du roi , des redevances , des jurandes , des droits d'aubaine , on n'a point démontré qu'à ces revenus seuls fussent bornés les revenus de la couronne , pour les frais de guerre. Le corps entier du royaume doit (et ce principe fut toujours pratiqué) contribuer à la défense du bien public , source des sûretés individuelles. On n'a jamais vu le tonnage et le pondage destinés au service extraordinaire ; mais il a été constamment employé à la garde des côtes , en temps de paix. La reine Elisabeth disposait aussi des droits de tonnage et pondage , du service des cinq ports , etc. , et

cependant son peuple lui payait des subsides, et elle levait, par commission, pour la défense du royaume, des hommes et de l'argent.

« Il est une vérité bien reconnue dans notre gouvernement, c'est que rien ne peut être prélevé sur la fortune des sujets, dans les cas ordinaires, que de l'aveu du parlement; mais on ne peut pas déduire de cette doctrine, que les sujets ne doivent point contribuer à leur propre défense, quand le danger est imminent. On admet que le roi dispose de la guerre ou de la paix; mais que devient ce droit, s'il ne peut lever de l'argent ni des soldats? C'est encore un bien faible argument, que de vouloir lui refuser la faculté de requérir des subsides, par la raison qu'il emprunte quelquefois de l'argent à ses sujets. Quoiqu'on ait dit que nos rois avaient entretenu des armées à leurs propres frais, il ne s'ensuit pas que le roi ne puisse commander à son peuple de le suivre à la guerre, et d'obéir à ses généraux; ce qui fut la pratique constante de tous les siècles.

« A l'égard des statuts qui prohibent la levée des impôts sans l'aveu des chambres, ces dispositions, je le répète, ne peuvent être invoquées que pour les exactions auxquelles ces statuts voulaient mettre un terme, et jamais dans les circonstances où le royaume est en danger de périr. Or, dans le cas dont il s'agit, un danger a été prévu par le roi, quoiqu'il n'y eût pas de guerre ouvertement déclarée; la constitution de l'état le laisse seul juge et appréciateur de l'étendue des périls et des moyens de s'en défendre; il n'a donc fait qu'user de sa prérogative: il n'en faut pas davantage pour la légalité de l'édit. »

M. Holborne, second défenseur de M. Hampden, prit la parole après l'avocat-général.

« Milords,

« L'édit, du 4 août 1636, rendu par Sa Majesté sans le concours du parlement, ne pouvait obliger les habitants du comté de Buckingham d'équiper un vaisseau à leurs frais : d'abord parce qu'il ne paraît point, par cet édit, qu'au jugement même du roi, le royaume fût en danger ; ensuite, parce que l'existence de ce danger, étant même accordée, le péril n'était ni si prochain, ni tellement inévitable qu'on ne pût attendre l'autorisation parlementaire ; enfin, parce que la réalité de ce danger n'est pas légalement prouvée.

« L'édit ne fait mention que des pertes éprouvées par les vaisseaux marchands dans leurs rencontres avec les pirates et autres écumeurs de mer. Du reste point de danger pour le royaume, point d'ennemi qui le menace, point d'attaque contre le peuple ; rien en un mot, de ce qui pouvait donner à l'édit l'apparence de la nécessité. Plus de huit mois devaient s'écouler entre la signification de cet ordre et l'époque fixée pour son exécution ; et quarante jours suffisent pour la convocation du parlement : la seule déclaration de nécessité, qui résulte de l'édit, se trouve dans le *mittimus*, où il est dit : *quia salus regi periclitabatur* ; on prétend que cette nécessité a été reconnue par M. Hampden dans son *demurrer*, et, si cet aveu ne suffit pas, on ajoute que le roi, déclaré seul juge du danger, a certifié son existence sous la foi du grand sceau. Mais ces mots, *salus regni periclitabitur*, sont susceptibles d'interprétation.

« Quand on donnerait aux mots une acception positive, l'expression *salus* ne serait jamais qu'une licence métaphorique dans les termes de l'édit. Ces mots n'expriment pas le danger immédiat de la perte du royaume ; car en appliquant au corps humain ce mot équivoque, *salus*, le médecin dira que son malade n'est pas en santé ; mais que néanmoins il

n'est pas en danger de mort; le même sens peut s'appliquer au corps politique; les termes de l'édit indiquent un danger, mais non un danger capable de faire craindre pour la perte immédiate du royaume. »

M. Holborne établit ensuite que le motif de nécessité ne devrait jamais être introduit dans une cause légale; puisque telle est la nature de la nécessité, qu'elle anéantit toute sorte de lois, et que, par une violence irrésistible, elle rompt tous les liens de la société humaine. Il reconnaît que, non-seulement le prince, dans les cas extrêmes, est dispensé des règles ordinaires de l'administration, mais que tous les ordres de l'état sont alors dans une égalité générale; chaque particulier peut s'employer à la sûreté publique, par tous les moyens dont il trouve l'exécution possible. « Mais pour tomber dans un état si violent, si dangereux à toute communauté, un péril, ajoute-t-il, une difficulté ordinaire ne suffisent pas, et bien moins une nécessité imaginaire ou prétendue. Lorsque le péril est arrivé au dernier degré, il devient évident pour chaque membre de la société; et quoique, dans de telles circonstances, les règles ordinaires du gouvernement soient négligées, les sujets se portent d'eux-mêmes à la soumission pour secourir l'autorité qui travaille à leur conservation.

« Mais qu'y a-t-il de commun entre de telles suppositions et l'état présent de l'Angleterre? Elle jouit d'une profonde paix avec ses voisins, et, pour comble d'avantages, ses voisins sont engagés entre eux dans de furieuses et sanglantes guerres, qui augmentent la tranquillité que la Grande-Bretagne tire ordinairement de leurs jalousies et de leurs inimitiés mutuelles. Les ordonnances mêmes qui ont été publiées pour la levée de la taxe des vaisseaux contredisent les suppositions de nécessité, et ne parlent que des mers infestées par les pirates : mal léger et passager, qui donne le temps d'attendre un subside légal. Les mêmes actes accordent plusieurs mois

pour équiper les vaisseaux ; ce qui révèle une nécessité tout à fait calme et délibérée , qui peut admettre un délai beaucoup plus long que les quarante jours nécessaires pour la convocation d'un parlement. Il est fort étrange aussi qu'une extrême nécessité, dont les marques sont toujours apparentes , et qui produit ordinairement une crise soudaine , ait ici continué , sans interruption , près de quatre ans , et soit demeurée invisible à tout le royaume dans un si long intervalle. A l'égard de la prétention qui rend le roi seul juge de la nécessité , quel est son objet , si ce n'est d'assujettir tous les privilèges de la nation au pouvoir arbitraire ? Espérer que le peuple se laissera convaincre par des raisonnemens de cette nature , c'est joindre la dérision à la violence , accroître l'indignation publique , et se jouer de la raison des hommes , aussi bien que de leurs droits les plus sacrés.

« Dans la plupart des différens entre souverains , quoique les raisons des deux parts ne soient pas d'égale force , il y a presque toujours du côté même le plus faible quelque lieu commun à faire valoir ; tant les affaires humaines sont compliquées , et tant les suites des résolutions publiques présentent d'incertitude ! Mais on est forcé de reconnaître qu'il n'y a rien de semblable dans cette cause , et que toute la raison est d'un côté , sans qu'il soit possible de trouver de l'autre le motif le moins spécieux. L'imposition de la taxe des vaisseaux est évidemment l'attaque la plus dangereuse et la plus patente que , non-seulement Charles , mais les monarques anglais les plus arbitraires aient jamais hasardée contre les privilèges nationaux , depuis qu'il existe quelques libertés établies. Les ordonnances anciennes , bien examinées , ne contiennent réellement qu'une injonction aux villes maritimes , de fournir des vaisseaux pour la défense de la nation , tantôt à leurs propres frais , tantôt à la charge des comtés. La prérogative même qui autorisait la couronne à les publier est abolie , et

son exercice presque entièrement abandonné depuis le règne d'Edouard III. Rien n'est plus contraire au droit que l'on prétend s'arroger, d'obliger le peuple à construire à ses propres frais des vaisseaux neufs, à les avitailler, à les payer, et même à fournir à la couronne de l'argent dans cette vue, que notre droit public actuel. Quelle sûreté la nation aurait-elle contre l'extension de ce droit, ou contre l'abus d'employer cet argent à d'autres usages? Le prétexte de la nécessité pourrait autoriser toute autre taxe, aussi bien que la taxe des vaisseaux; et l'on aura peine à concevoir une situation du royaume où ce motif puisse être moins plausiblement allégué. Si de telles maximes et de telles entreprises viennent malheureusement à prévaloir, que deviendront les libertés nationales? quelle autorité restera-t-il à la grande charte, aux statuts, à cette même pétition de droit qui a été si solennellement convertie en loi sous le présent règne, par le concours de toute la législature? »

Sir John Banks, autre avocat de la couronne, répliqua à M. Holborne.

Il établit en principe, que le roi, reconnu chef de l'état, *pro defensione regni, tuitione maris, etc.*, peut, à ce titre, lorsqu'il prévoit un danger prochain, prescrire les mesures nécessaires pour le détourner, et obliger ses sujets, aussi bien par déclaration, sous la foi du grand sceau, que par décision parlementaire.

« Ce pouvoir, dit-il, n'a jamais été délégué par le peuple : il était réservé aux rois, lorsque les lois qui nous régissent furent établies. Les remontrances du parlement ne sont point des obstacles au pouvoir de la couronne : le roi peut exercer

* Cette partie du plaidoyer de M. Holborne n'était pas conforme à la vérité. L'histoire fait foi des dangers qui menaçaient l'Angleterre.

ses droits sans le consentement de cette assemblée, même durant le terme des sessions ; l'histoire des ancêtres de Sa Majesté en fait foi.

« Les Romains ont gouverné cette île pendant cinq cents ans ; ils soumirent les Bretons au joug arbitraire qu'ils faisaient peser sur tous les peuples de la terre. Les rois saxons succédèrent aux Césars ; et il paraît, d'après les anciens édits de ces rois, que la levée des armées navales dépendait de leur seule volonté.

« Le roi Edgar, qui monta sur le trône en l'année 959, mit en mer une armée navale de trois mille six cents voiles. Il ordonna qu'on équipât chaque année, à Pâques, une flotte de trois mille navires, pour la défense et la liberté des mers. En l'année 1008, le roi Ethelred, voulant armer une flotte royale, soumit tous les propriétaires de bien fonds à fournir un vaisseau par trois cent dix hides de terre ; les propriétaires qui ne possédaient que huit hides de terre fournirent chacun un homme armé. Ces forces, qui devaient s'élever à mille voiles et quarante-trois mille soldats, furent rassemblées à Sandwich et opposées aux Danois. Ces levées étaient accomplies sur le seul ordre du roi, *per totam Angliam*. Dans la trente-sixième année de son règne, ce même prince ordonna, sous les peines portées dans son édit, qu'on réunirait chaque année une flotte, à Pâques. Le roi Canut, le Danois, imposa aussi le tribut annuel d'un armement naval, et cette mesure fut prise sur l'avis des barons. Que ce soient là des actes du parlement, ou des lois, Guillaume-le-Conquérant confirma l'usage établi par Canut. Le roi d'Angleterre est un monarque absolu ; on ne saurait lui rien attribuer qui ne fût déjà inhérent à sa personne : cette doctrine résulte des actes du parlement, aussi bien que des archives nationales. Le Miroir (*the Mirror*), qui fut écrit avant et durant la

conquête déclare que le roi a la domination suprême sur terre et sur mer ; que le lit même de la mer lui appartient, lorsque les flots l'ont abandonné.

« Puisque la loi confie au prince le pouvoir de faire la guerre et la paix, il n'appartient pas à des sujets de lui contester ce droit, et d'insinuer qu'il rassemble des troupes et fait armer des vaisseaux sans nécessité pressante. Le roi seul est juge de ses propres volontés ; il n'a de compte à rendre à personne ; aucune puissance n'est égale à la sienne ; la seule puissance de Dieu lui est supérieure.

« On a objecté que le pouvoir royal doit être balancé par une opposition nécessaire, pour maintenir l'équilibre politique ; que les remontrances du parlement avaient pour objet de modifier la puissance souveraine : mais les rois existaient avant les parlemens ; ils pouvaient statuer sans leur assistance. Il fut un temps où les lois municipales, n'étant point établies, les rois gouvernaient par l'équité naturelle ; depuis qu'il existe des lois positives en Angleterre, il est évident, d'après nos archives, qu'elles ont fixé les circonstances de la publication des édits, le nombre des vaisseaux, le lieu de la réunion des troupes ; la durée du service militaire. Le souverain peut aujourd'hui autoriser une assemblée à faire des lois : ne serait-il pas étrange qu'il n'eût pas le droit de porter des lois lui-même ?

« Les rois d'Angleterre ont, de tout temps, pourvu à la défense commune. Le prince met des embargos sur la navigation ; il fait des ordonnances relatives à la marine royale, par lui-même, par son conseil, par l'avis des pairs ; on obéit à ces ordonnances, même durant les sessions parlementaires : l'état lui garantit des subsides particuliers pour les cas extraordinaires. Exigera-t-on une autre preuve du droit qu'a le monarque de rassembler, sans la coopération du parlement, des forces navales ? la voici :

« Dans la troisième année du règne d'Edouard III, lorsque le roi condescendit à demander l'avis des communes pour la défense de la mer, les communes déclarèrent qu'elles étaient étrangères à cet acte du pouvoir royal, et que la demande du roi n'était pas de leur ressort.

« J'ai recueilli cinq cents précédens par lesquels il est constaté que ces édits étaient toujours émanés de l'autorité royale, sans l'avis du parlement; ces précédens, dont quelques-uns sont antérieurs à Guillaume I^{er}, s'étant multipliés pendant plusieurs siècles, ont obtenu force de loi. Il est vrai que des pétitions contre les édits parvinrent jusqu'au trône; mais ces plaintes ne changèrent rien à l'état des choses, et le roi se bornait à répondre ces mots : *le roi s'avisera*. Les taxes étaient payées, les vaisseaux fournis, les gens de mer payés par le comté; et si quelques hommes obtenaient des immunités particulières, c'est qu'ils étaient attachés au service du roi.

« On proclamait ces édits non-seulement dans le cas d'une guerre ou d'une invasion, mais aussitôt que le monarque prévoyait un danger.

« Edouard III, ayant appris par la rumeur publique, que les Français projetaient l'invasion du royaume, donna des ordres pour armer une flotte. L'édit commençait par ces mots : *Ut audivimus, ut intelleximus quia vulgaris opinio regnum nostrum Anglicæ invadere, etc., etc.* Puis venait l'ordre d'armer les vaisseaux et les troupes de terre. Je ferai même observer que dans mille occasions semblables, le roi réclamait ces différens secours de la part des comtés dans le même temps que le parlement lui accordait des subsides pour la guerre. L'on prélevait ces taxes dans les villes de l'intérieur comme sur les places maritimes. On a même vu des édits rendus sans que les motifs pour lesquels ils étaient portés y fussent déclarés; le danger n'était pas même indiqué; on ne savait

point contre quel ennemi se dirigeait l'armement : ainsi, sous Henri III, un édit ordonna aux sheriffs des comtés de Kent et d'Essex d'équiper des navires et de les amener à Portsmouth. Mais les motifs secrets de l'ordre ne furent point déclarés : ainsi sous les règnes d'Édouard I^{er}, d'Édouard II, d'Édouard III et de Henri VI, des édits ordonnèrent d'armer des vaisseaux et gardèrent le silence sur tout le reste. En effet, milords, la prudence ne commande-t-elle pas dans certaines circonstances, de tenir secrètes les raisons qui rendent nécessaires des préparatifs de guerre ? C'est là pourtant la grande objection élevée contre l'édit du 4 août 1636. Le roi n'a point donné de raison suffisante ; il n'a point informé le parlement de ce qui n'était pas même du ressort du conseil privé ; mais quand le roi aurait refusé toute espèce d'explication, il n'aurait fait que se conformer à l'usage de ses prédécesseurs. Quoi qu'on ait pu dire de contraire à cette vérité, il demeure constant que les premiers édits de nos rois émanaient de leur plein pouvoir ; qu'ils ordonnaient quelquefois la perception des impôts sous les peines de l'emprisonnement, de la vente, de la saisie des terres et des propriétés mobilières. Les villes de l'intérieur aussi bien que les ports de mer supportaient les charges ; les édits étaient adressés à des sheriffs aussi bien qu'à des commissaires ; et des sheriffs ont été punis, par une amende, de leur négligence à exécuter la teneur des édits. On les a même vus autorisés à percevoir l'impôt par la saisie, la vente, la confiscation des biens et l'emprisonnement des contribuables en retard.

« Je réponds à une autre objection. On vous a dit, milords, que le parlement aurait pu être convoqué assez à temps pour revêtir de la forme parlementaire les moyens proposés par le gouvernement ; mais on sait combien les délibérations du parlement sont lentes. La forme de ses discussions aurait entravé la marche du pouvoir exécutif. D'ailleurs

le temps des préparatifs et la durée du service ont toujours été laissés à la sagesse du roi. Il paraît d'après les livres du conseil (*council books*) que les préparatifs de guerre contre l'invasion projetée par les Espagnols, furent finis en octobre 1587; et cependant leur flotte ne sortit des rades de l'Espagne qu'au mois de juin 1588. Toutefois la reine Élisabeth ne jugea pas à propos de convoquer le parlement dans cet intervalle; mais par un ordre du conseil elle prescrivit à ses sujets d'équiper à leurs frais une flotte royale. Je conclus des citations historiques, que j'ai eu l'honneur de rappeler à la cour, que l'édit du 4 août n'offre rien d'insolite dans son but, non plus que dans sa forme; et qu'il est autorisé par de nombreux précédens qui en établissent la légalité. »

Quand les moyens d'attaque et de défense eurent été épuisés, sir Francis Weston, un des barons de l'échiquier, prit la parole¹ et dit :

« Convaincu que nos lois autorisent l'établissement de la taxe du ship-money, je suis d'avis que M. Hampden soit condamné à payer la somme de vingt shillings pour laquelle il a été compris dans la répartition de l'impôt. » Il développa ensuite les raisons sur lesquelles il motivait son opinion, et termina son discours de la manière suivante :

« La plus forte objection présentée par les adversaires de la couronne, est tirée du statut d'Édouard III qui déclare qu'aucun Anglais ne pourra être soumis à des taxes, à moins que le parlement ne les ait préalablement votées. Mais on n'a point prouvé que ce statut dût s'appliquer aux cas où la sûreté du royaume, menacée par quelque danger imminent, reposait sur la prudence du roi. En adoptant cette interprétation, que feront les sujets dans le cas d'une invasion soudaine? Ne se-

¹ Il est d'usage, dans les grands tribunaux de l'Angleterre, que les juges donnent leur avis motivé à haute voix.

ront-ils pas forcés de céder à la nécessité et d'assister le prince plutôt que de laisser périr le royaume ? Si l'on admet que dans les cas de nécessité les actes du parlement puissent être suppléés par l'autorité du conseil privé, on aura résout la question.

« Le roi n'était pas plus obligé de nos jours à convoquer un parlement pour l'établissement du ship-money, que ne l'était la reine Elisabeth, à l'époque de l'invasion de 1588, ou de la rébellion du Nord. Eh bien ! cette princesse leva des forces de terre et de mer, sur le simple bruit de l'expédition projetée par l'Espagne ; et le parlement, loin de se plaindre de n'avoir point été consulté, accorda des subsides pour couvrir les dépenses et les emprunts que les desseins de la cour de Madrid avaient rendus nécessaires. Cependant les actes du parlement étaient en vigueur alors comme ils le sont aujourd'hui.

« Le roi, dit-on, a prétendu à tort qu'il existait un danger. Mais qui se rendra juge de la conduite du roi ? Si les sommes levées par l'édit eussent reçu une destination funeste au bien public, ou mystérieuse pour la nation, la plainte aurait, dans ce cas, un air de justice ; mais l'argent a été levé pour l'équipement d'une flotte ; il n'est point tombé dans le domaine de la couronne ; l'édit, qui ordonnait la répartition de la taxe, portait qu'elle serait uniquement consacrée à la construction de vaisseaux ; tout cela n'a-t-il pas été fait ? Enfin, la coutume générale milite en faveur de la taxe, et les coutumes générales font la loi commune en Angleterre. On doit juger les cas litigieux par les précédens. Oui, milords, il existait un danger immédiat, et c'était une nécessité pour le roi de prévenir ce danger. Je suis convaincu que les procédés du gouvernement ont été légitimes ; que le défendeur a pu être légalement imposé, et qu'il doit être contraint à payer les vingt shillings qui forment la quotité de sa taxe. »

Sir Francis Crawley, un des juges de la cour des plaids communs, donna son opinion dans les termes suivans :

« Le soin de défendre le royaume appartient au roi. La même loi qui impose au souverain l'obligation de défendre son peuple, commande au peuple de concourir, par des subsides, à seconder l'action de la puissance royale. Dans les cas ordinaires, les subsides ne peuvent être levés que de l'aveu du parlement. Le statut, *de tallagio non concedendo*, est plein de force. Il contient ces expressions, *nullum tallagium sine assensu parliamenti* : le roi Édourad III a déclaré dans un édit, rendu dans la quatorzième année de son règne, qu'il n'imposera ni taxe, ni charges, ni aides, sur ses sujets, sans y être autorisé par le parlement ; mais il est constant que si la nécessité et la conservation du bien public le demandent et repoussent la voie trop lente d'une convocation du parlement, le roi peut établir des charges sans le consentement de cette assemblée ; il est constant que le royaume tout entier étant intéressé à se mettre à l'abri d'une agression étrangère, les charges doivent être supportées par les villes de l'intérieur, aussi bien que par les places maritimes, quoique ces dernières soient plus immédiatement exposées. Divers précédens établissent formellement que les comtés non maritimes ont été requis de fournir des secours pour la défense de la mer.

« Le royaume a été conquis quatre fois ; il est de l'intérêt et du devoir du roi d'exercer la plus active vigilance. Il ne doit mépriser aucune des probabilités qui nous menaceraient d'une nouvelle conquête. S'il existe en Europe des symptômes de guerre ; s'il s'élève des présomptions qu'un voisin puissant se prépare à nous attaquer, ne faut-il point nous mettre en garde contre un orage dont on ne peut calculer ni l'explosion, ni la durée ? Si le mystère, cette arme de la politique, de-

Par les Romains, les Saxons, les Danois et les Normands.

vient nécessaire; si des raisons d'état obligent le roi de dérober à la publicité des secrets dont la révélation ferait échouer des entreprises, quels moyens restera-t-il au monarque de sauver l'état, puisque vous lui refusez le pouvoir d'armer ses sujets, d'imposer des taxes, d'exiger des services, s'il n'obtient préalablement le consentement d'une assemblée qui, par sa nature, ne saurait être dépositaire des secrets de la politique? S'il est vrai que les statuts d'Édouard 1^{er}, d'Édouard III et la pétition des droits, rendue dans la troisième année du règne actuel, contiennent la clause expresse, que le roi ne peut obtenir de subsides sans l'approbation du parlement, même lorsque le royaume est en danger, je ne verrai dans ces actes que des lois sans application possible; car tel est le sort des lois déraisonnables. Suivre la lettre de la loi dans certains cas, serait le comble de l'injustice ou de la folie. Les lois de Dieu et de la raison sont une addition implicite comprise dans toute loi positive.

« Le droit de lever des taxes appartenait jadis au roi seul. Il l'exerçait en sa qualité de souverain; on ne peut concevoir un roi sans droit royaux; et ce n'est point l'acte du parlement qui fait les rois.

« Quoiqu'on ait dit que le mot *salus* contenu dans le *mittimus*, n'a qu'une acception métaphorique, je regarde cette expression comme positive, car dans l'acte d'oyer et terminer, les mots étaient: *omnes qui habent damnum vel salvationem, etc., etc.* Mais indépendamment de cette considération, je suis convaincu que l'édit du 4 août contient une déclaration suffisante; car il y est dit: « *de peur que nous ne perdions le domination de la mer.* » Or, ne suffit-il point pour donner de justes sujets d'alarme au prince et aux sujets que la domination de la mer soit menacée par les autres puissances? Il y est dit aussi, *consideratis etiam periculis, etc.* Considérant que les dangers sont si grands et si multipliés

dans ces temps de troubles , que des moyens extraordinaires de défense sont nécessaires sur terre et sur mer, etc.

Le défendeur a confessé le danger par son *demurrer* ; ce danger était actuel et trop imminent pour que le roi pût y résister sans l'aide de ses sujets , trop urgent pour qu'on pût attendre le délai des formes parlementaires. Que les sujets apprennent à se reposer sur la justice et la sollicitude du pieux monarque qui par ses prérogatives et son droit de souveraineté veille à la conservation du royaume. Je rends mon jugement en faveur de la couronne. »

Sir Georges Vernon , un des juges des plaids communs , se borna à donner son opinion sans entrer dans la discussion de l'affaire.

« Je pense , dit-il , que le roi dans l'intérêt du bien public peut imposer ses sujets pour la défense du royaume , et qu'aucun statut dérogatoire à cette prérogative ne saurait lier le souverain dans les cas de nécessité. Je vote pour que M. Hampden paie la taxe de vingt shillings à laquelle il a été imposé. »

Sir Thomas Trevor , un des barons de l'échiquier , opinâ dans le même sens.

Sir Georges Crooke , un des juges du Banc du roi , sir Richard Hatton , des plaids communs , sir Humphrey Davenport , le lord chef baron de l'échiquier , et sir John Finch , lord chef de justice des plaids communs , entrèrent dans la discussion des faits du procès , et conclurent comme les précédens.

Sir John Bramston , lord chef de justice du Banc du roi , donna son opinion comme suit :

« Je pense que lorsqu'un danger , apprécié par le roi , menace le royaume , Sa Majesté peut commander à tous ses sujets de concourir avec elle à la défense du territoire. Tous les actes que l'on a cités ne statuent que pour les cas ordinaires. Par le statut rendu dans la première année du règne

d'Édouard III, chapitre 5, il est dit que nul ne pourra être contraint à porter les armes hors de sa province, les cas d'invasion et de nécessité exceptés; et que dans ces derniers cas il sera fait comme par les temps passés.

« Quel était l'usage des temps passés? c'est ce qu'il faut rechercher.

« Il paraît par les précédens que les sujets marchaient aux frais du roi quand on les conduisait sur le sol étranger. Nul doute que dans ces sortes de guerres la couronne ne doive supporter les frais des expéditions; mais dans les circonstances pressantes les citoyens peuvent être légitimement contraints à sortir de leurs comtés respectifs, et à prendre les armes à leurs frais et dépens. Il est constant, d'après Fitz, Nat. Br. 28, et le procès de Calvin, que le roi avait anciennement le droit de forcer ses sujets de le suivre à la guerre, même hors du royaume, en rejetant sur eux tous les frais des expéditions. Un statut, rendu sous Henri IV, établit que désormais nul n'accompagnerait le roi dans les guerres hors du royaume, sans recevoir une paie; mais à l'intérieur et dans les temps de danger, un simple édit a toujours suffi pour lever des troupes que la couronne ne soldait pas; et cette vérité est établie par une multitude d'actes explicatifs du statut d'Édouard III. L'affaire de l'abbé de Roberts-Brige présente un exemple plus concluant. Édouard III avait ordonné qu'une compagnie de cent hommes serait envoyée à Portsmouth, et ceux à qui cet ordre était donné ayant refusé de marcher si le roi ne leur donnait point de solde, Édouard répondit que leur prétention n'était pas fondée parce qu'ils étaient requis pour un danger public.

On a objecté qu'il n'existait point de précédens par lesquels on pût obliger les sujets à servir à leurs frais hors des limites du royaume; je réponds que par royaume les anglais entendent la mer aussi bien que la terre; et si, dans l'origine,

les habitans des comtés maritimes se bornaient à défendre les côtes de la mer, en considération de ce que le service de terre était à la charge des habitans de l'intérieur, je ne vois pas qu'il existe, de nos jours, quelque raison capable de les dispenser de supporter en commun les charges publiques, lorsque la nécessité le requiert. M. Selder a observé, dans son livre intitulé *Mare clausum*, que c'était un ancien usage établi dans le royaume, de répartir également les impôts sur les provinces de l'intérieur et sur les comtés maritimes, dans les cas de dangers imprévus et imminens. Sir Édouard Cooke dit expressément que la grande charte n'a point dépouillé le roi de ses prérogatives, ni exempté les sujets des impôts nécessaires au salut de l'état et à la défense de la patrie.

« Quant à l'objection élevée par un des conseils de l'accusé, qu'on aurait pu convoquer un parlement pour donner à l'impôt la forme légale, on a très-bien répondu que les préparatifs devaient commencer au moment même où l'édit a été rendu; et qu'il eût été trop tard pour songer à se mettre en défense si l'on avait attendu que l'ennemi fût débarqué. Le roi est seul juge du danger; les sujets sont obligés de l'assister à leurs propres dépens; sans doute ce danger doit être déclaré dans l'édit qui impose les taxes; mais cette obligation a été suffisamment remplie par ces mots: *pro deffensione regni et tuitione maris, etc., etc.*

« Quant à l'édit en lui-même, on aurait pu présenter une objection qui ne serait pas sans quelque importance: c'est qu'il n'indique point en quelles mains l'argent provenant de l'impôt doit être remis. Il n'existe aucun précédent qui autorise à lever des taxes sans désigner la caisse dans laquelle les fonds seront versés. J'avoue que c'est un défaut de forme; mais sur tous les autres points j'opine en faveur de la couronne. »

Le jugement de ce procès, dans lequel les avocats de la

couronne avaient élevé des questions, dont l'imprudence devait redoubler l'irritation des esprits, fut rendu dans le mois de juin 1637, et John Hampden condamné, à la majorité de huit voix contre quatre, à payer la somme à laquelle il avait été taxé. Les craintes qu'inspira cette décision se répandirent dans toutes les classes de la société. Le peuple, qui n'était que trop enclin à supposer à la cour l'intention de renverser la constitution, pour élever un gouvernement arbitraire sur les débris des libertés nationales, crut avoir trouvé, dans ce jugement, la confirmation de ses craintes. En peu de temps la sollicitude devint générale : la nation passa rapidement du doute à une conviction intime ; toutes les passions s'enflammèrent à la fois. Les puritains, exaltés par le double fanatisme de la politique et de la religion, soufflaient de toute part la fureur dont ils étaient animés. On n'entendait plus que des menaces de sédition, et le désir hautement manifesté de se soustraire à la domination de la cour.

« Les principes d'esclavage, s'écriait-on publiquement, concourent avec les pratiques illégitimes : la tyrannie ecclésiastique prête la main à l'usurpation civile ; les taxes injustes sont soutenues par d'arbitraires punitions ; et les droits de la nation, reconnus, depuis tant de siècles, confirmés par tant de lois, acquis au prix de tant de sang, languissent sans force sous un gouvernement corrompu. Qu'importe que la paix publique et l'industrie nationale augmentent le commerce et l'opulence du royaume ? c'est un avantage passager, uniquement produit, non par les encouragemens donités par la couronne, mais par le génie de la nation, seul reste de son ancienne liberté. Que nous importe aussi qu'au milieu de tant de désastres, le caractère du roi mérite de l'indulgence ou même des éloges ? C'est un seul homme, et les privilèges de la nation, cet héritage de gloire et de liberté que nous ont

transmis nos ancêtres, sont trop précieux pour être sacrifiés à ses préventions ou à ses erreurs. »

Tels étaient les sentimens qui éclataient dans toutes les classes du peuple. Il attendait avec impatience que la convocation d'un parlement vînt remédier à tant de désordres ; ou que tout autre incident, quelque malheureux qu'il pût être, plaçât le peuple à l'abri de l'oppression dont il se plaignait, et du péril plus redoutable encore qu'il appréhendait des usurpations combinées de l'église et de la couronne.

Le parlement dont la convocation était vivement attendue fut assemblé en 1640, après une interruption de onze années, pendant lesquelles le roi, mécontent de l'opposition qu'il avait éprouvée dans la dernière session parlementaire, avait administré librement et sans contrôle. Mais le roi ne trouva dans les chambres qu'une disposition hostile à revenir sur les prétendus griefs de la nation. Le premier acte de la chambre des communes fut de déclarer contraire aux privilèges du parlement la conduit de John Finch, orateur de la chambre, qui, dans la session de 1637, avait refusé de poser une question proposée par John Elliot, un des membres du parlement¹. On revint ensuite sur l'emprisonnement auquel Elliot, Hollis et Valentine avaient été condamnés par suite du tumulte excité dans la chambre². L'affaire de la taxe des vaisseaux fut ensuite mise en délibération. M. Waller proposa de casser le jugement rendu contre l'honorable John Hampden et de punir les juges qui l'avaient condamné. Pour donner plus de force à sa demande, il déclara qu'il ne voterait aucun subside tant qu'on n'aurait pas redressé cet abus et satisfait aux autres griefs de la nation.

¹ John Finch était en outre soupçonné d'avoir corrompu les juges qui avaient condamné John Hampden.

² Cette cause se trouve dans le deuxième volume de cet ouvrage.

« Il faut, s'écriait-il, qu'on nous rende la propriété de nos biens dont ce jugement a sapé toutes les bases; si le roi peut nous imposer à son gré, tout ce que nous possédons est à lui. Nos libertés ne sont pas moins attaquées que nos fortunes, car le refus de payer des taxes illégales sera suivi d'une condamnation, et la condamnation d'un emprisonnement. J'insiste donc pour que la chambre, par une décision solennelle, rende à la nation ses libertés essentielles et vitales, à nous la propriété de nos biens et l'indépendance de nos personnes: nous pourrons alors prendre en considération la demande des subsides, qui nous est adressée par le roi.

Ce discours de Waller fit éclore une multitude de réclamations qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour éclater. Les plaintes arrivèrent à la chambre en si grand nombre qu'on fut obligé de les ranger sous trois chefs principaux: celles qui avaient rapport aux privilèges violés du parlement, celles qui étaient relatives aux infractions faites à la propriété particulière, et celles qui intéressaient la religion de l'état.

Charles voyant ouvrir une scène si vaste, craignant d'ailleurs l'effet des délibérations de la chambre des communes sur l'esprit du peuple, renouvela ses instances pour obtenir le subside, dont la nécessité l'avait forcé à revenir aux formes parlementaires; le chagrin qu'il éprouva de ne tirer aucun fruit de ses démarches le décida à se rendre à la chambre haute pour demander les bons offices des lords auprès des communes. Les pairs du royaume convaincus de l'urgence des besoins de la couronne, jugèrent que dans une telle conjoncture la raison et la décence devaient faire marcher les subsides avant les récriminations: ils se hasardèrent à faire quelques représentations; mais leur bonne volonté nuisit à la cause qu'ils désiraient servir. Les communes avaient toujours prétendu que les vœux pécuniaires étaient dans leur ressort

culier ; et quoique les pairs du royaume eussent à peine proposé un avis et exprimé un désir , elles jugèrent à propos de déclarer que leur privilège était violé par cette déclaration inusitée de la chambre haute. Charles, qui n'avait à cœur que l'affaire du subside, le sollicita par de nouveaux messages qui restèrent sans effet. On fit entendre à la cour que le mécontentement du peuple avait pour principale cause, la perception du ship-money. Le roi résolut alors de supprimer cet impôt ; il déclara aux communes qu'il n'avait jamais eu le dessein de se faire un revenu constant de cette taxe , que tout l'argent qu'il avait obtenu par cette voie avait été employé aux besoins de la marine. Il alla jusqu'à faire l'offre de l'abolir par une loi, telle que la chambre jugerait à propos de la rédiger, ne mettant d'autres conditions à cet abandon que la demande d'un secours de douze subsides, c'est-à-dire environ six cent mille livres sterling, payables en trois ans et par tiers ; mais il déclara en même temps que dans la situation des affaires de la couronne, un délai serait l'équivalent d'un refus.

La réponse des communes fut courte et hautaine. Elles répondirent que la cour n'avait pas de motifs moins favorables à faire valoir, pour obtenir le subside demandé, que l'offre d'abolir la taxe des vaisseaux ; que cette imposition était la plus illégitime et la plus révoltante dont la nation-eût été chargée sous aucun règne ; et qu'en composant pour la suppression de cette taxe, les communes sembleraient ratifier le droit qu'on s'était attribué pour la lever, ou du moins favoriser de nouvelles prétentions de même nature, qu'on pourrait former dans l'espérance de les résigner avec le même avantage.

L'agitation du roi fut extrême quand il eut connaissance de cette réponse ; on lui apprit en même temps que la chambre se proposait de porter un bill par lequel la taxe des

vaisseaux serait abolie de sa propre autorité. Entouré de périls, se voyant à la veille de rentrer dans le système de rigueur qu'il avait été forcé d'employer pour soutenir la taxe, Charles n'étant plus libre de choisir le parti le plus convenable, s'empessa de remédier au danger le plus pressant; et sans avoir calculé les suites de la résolution qu'il venait d'arrêter, il prorogea le parlement. Mais telle était la position de ce prince qu'il ne pouvait plus désormais se fier aux chambres, ni gouverner sans leur secours. Dans cet état de crise il passait alternativement du régime parlementaire au régime absolu, ne trouvant pas plus de ressources dans l'indulgence que dans les rigueurs.

Le 3 novembre de la même année (1640), les chambres furent de nouveau convoquées. Cette fois les communes se présentèrent avec un ton d'autorité qui décida du sort de la monarchie. Leur puissance s'accrut avec une rapidité qui bientôt les rendit souveraines : elles réglèrent les affaires de l'état avec un empire qui laissait le monarque sans pouvoir. La taxe des vaisseaux, les monopoles et les autres impositions, établies sans la coopération parlementaire, furent abolies. On déclara coupable de trahison les sheriffs et officiers qui les avaient perçues. Les sentences de la cour étoilée et de haute commission furent soumises à une révision minutieuse; et les juges qui avaient concouru à la condamnation d'Hampden furent accusés devant la chambre des pairs; l'affaire fut jugée le 20 janvier 1641; les huit magistrats qui avaient opiné pour la couronne, furent déclarés coupables du crime de haute trahison. Telle fut l'irritation de la chambre des communes et son empressement à faire exécuter le jugement, que Berckley, un des juges du Banc du roi, fut saisi sur son tribunal, tandis qu'il y rendait la justice.

Le pouvoir des communes ne connut bientôt plus de bornes. La majesté royale, dépouillée de ses prérogatives, ne con-

serva d'autre dignité que celle du malheur. La chambre basse abusait de la facilité et de la bonté du prince pour obtenir des concessions destructives de la monarchie. La bonté personnelle de Charles , sa modération , ses intentions pacifiques , le portaient à consentir à tout. L'intérêt de sa position s'accroissait de la bonté de son caractère ; mais l'ardeur des séditions faisait oublier tout le reste. Hampden , emporté par le cours des événemens , était devenu un des chefs du parti qui marchait à la destruction du trône. Les délibérations des communes respiraient la haine , aussi bien que la dérision , contre la majesté royale.

Charles s'aperçut , mais trop tard , que sa patience et sa longanimité étaient l'origine de tant de désordres. La reine et les seigneurs de la cour le confirmèrent dans cette idée , et ce monarque , qui , malgré sa modération ordinaire , était toujours prêt à prendre brusquement son parti , céda aux fatales insinuations de ses amis et de ses serviteurs.

Sir Edward Herbert , procureur-général , reçut l'ordre de porter à la chambre haute , au nom de Sa Majesté , une accusation de haute-trahison contre cinq membres de la chambre des communes , Hampden , Hollis , Hazelrig , Pym et Strode. L'accusation était fondée sur les chefs suivans :

1°. Que lesdits Hampden , Hollis , Hazelrig , Pym et Strode avaient tenté de renverser le gouvernement , de dépouiller le roi de ses attributions légales , et de placer la nation sous un pouvoir arbitraire et tyrannique ;

2°. Qu'ils avaient tenté , par d'odieuses calomnies répandues contre le gouvernement du roi , d'aliéner l'affection que lui portait le peuple ;

3°. Qu'ils tentaient de soulever l'armée contre le roi , pour l'engager dans leurs perfides desseins ;

4°. Qu'ils invitaient et encourageaient traîtreusement une puissance étrangère à envahir l'Angleterre ;

5°. Qu'ils travaillaient traîtreusement à détruire les droits et l'existence du parlement ;

6°. Qu'ils voulaient , par la violence et la terreur , contraindre le parlement à les seconder dans leurs criminels desseins , et que , dans cette vue , ils provoquaient des réunions tumultueuses , qu'ils exaspéraient contre le roi et le parlement ;

7°. Enfin , qu'ils avaient traîtreusement médité d'exciter , et excitaient en effet , la révolte et la guerre contre le roi.

Une accusation de cette importance , si brusquement intentée , si inopinément suivie , excita un étonnement général. Les communes ne tardèrent pas à revenir de cette surprise. Voulant prévenir toute violation des privilèges parlementaires , elles s'empressèrent de déclarer que si des agens de la cour se rendaient à la demeure de quelques membres de la chambre , soit pour mettre le scellé sur leur appartement ou sur leurs papiers , soit pour se saisir de leur personne , les membres menacés pourraient requérir la protection des constables , et se placer sous leur sauvegarde jusqu'à ce que la chambre y eût pourvu. Il fut également décrété que si quelqu'un tentait d'arrêter ou de détenir un membre de la chambre , avant d'en avoir informé les communes et reçu ses ordres à cet effet , ledit membre , ou quiconque viendrait à son secours , aurait droit de se mettre en état de résistance , conformément à la protestation qui avait été faite de défendre les privilèges du parlement.

Cette résolution venait d'être arrêtée , quand le sergent d'armes envoyé par le roi se présenta à la chambre pour réclamer , au nom du roi , les cinq membres accusés. La chambre garda le silence à cette proposition ; elle envoya au roi un message qui ne renfermait qu'une réponse évasive. La cour ordonna de faire des perquisitions dans la ville , et d'arrêter les accusés partout où ils se trouveraient. Mais les per-

quisitions furent vaines , et la cour se contenta de faire apposer les scellés , nonobstant la déclaration de la chambre , sur les appartemens et les papiers des cinq membres accusés. Charles , irrité d'une opposition si injurieuse pour le trône , résolut de se rendre lui-même à la chambre dès le jour suivant. Il avait l'intention de réclamer , peut-être même de faire saisir aux yeux de la chambre , les cinq membres qu'il avait fait poursuivre.

Les accusés que les messagers de la cour n'avaient pu arrêter , se rendirent tranquillement à la chambre , suivant leur coutume , le lendemain 4 janvier 1642. Ils venaient de prendre leur place , lorsque la chambre fut informée par le capitaine Langrish , qu'il venait de White-Hall , où il s'était trouvé parmi les officiers et les soldats , et qu'il avait appris d'eux que Sa Majesté se rendait à la chambre des communes avec une garde militaire ; il les avait devancés avec quelque difficulté , pour arriver avant eux et faire savoir à la chambre que les officiers et les soldats le suivaient de très-près.

Un des membres des communes avait aussi reçu de la comtesse de Carlisle , sœur du comte de Northumberland , l'avis secret d'une tentative que l'on devait faire ce jour-là , pour se saisir des cinq membres.

La chambre engagea Hampden , Hollis , Hazelrig , Pym et Strode à se retirer , afin d'éviter les désordres qui pourraient s'élever , si les soldats essayaient d'user de violence. Le roi arriva à Westminster-Hall , quelques minutes après le départ des accusés. Les officiers et les gardes dont il était accompagné se rangèrent en haie des deux côtés de la salle , et lui ouvrirent un passage par lequel Sa Majesté se rendit à l'escalier qui conduit à la chambre des communes ; la garde des pensionnaires et les haliebardiens , qui faisaient partie de la suite de Sa Majesté , restèrent devant la porte de la chambre. On ouvrit les deux battans avec violence , et Sa Majesté s'a-

vança dans la salle. En traversant la chambre pour se rendre au fauteuil de l'orateur, elle jeta un coup d'œil à droite, du côté de la barre, à la place où M. Pym avait l'habitude de s'asseoir ; mais Sa Majesté, qui le connaissait bien, ne le voyant pas, s'avança vers le fauteuil, et dit à l'orateur :

« Avec votre permission, monsieur l'orateur, je vous emprunterai un moment votre fauteuil. »

Sa Majesté y monta ; mais elle ne s'assit pas. Après y être demeurée un instant, elle jeta les yeux sur les membres de la chambre, qui étaient tous debout et découverts. N'ayant aperçu aucun des cinq membres, Sa Majesté parla en ces termes :

« Messieurs,

« Je suis fâché de l'occasion qui m'amène parmi vous. Je vous ai envoyé hier un sergent d'armes, chargé d'une mission très-importante, qui était de saisir quelques personnes accusées, par mon ordre, de haute-trahison ; sur quoi j'attendais de vous l'obéissance, et non pas un message. Je dois vous déclarer ici, que bien qu'aucun des rois d'Angleterre n'ait été plus soigneux que je ne le serai de maintenir vos privilèges de tout mon pouvoir, cependant vous devez savoir que, dans le cas de trahison, il n'y a plus de privilège pour personne. Je viens savoir si quelques-uns de ceux qui en ont été accusés se trouvent ici ; car je dois vous dire, messieurs, que tant que les membres que j'ai accusés, non pas d'un crime léger, mais de trahison, seront dans cette chambre, je ne puis espérer qu'elle rentre dans le devoir où je désire sincèrement la voir. Je viens donc vous dire que je veux les avoir, quelque part qu'ils se trouvent. Je vois bien que les oiseaux se sont envolés, à la bonne heure ; mais j'attends de vous que vous me les enverrez aussitôt qu'ils reviendront ; et je vous certifie, sur ma parole de roi, que je n'eus jamais le projet

d'employer la force, mais que je procéderai contre eux par les voies légales et de droit; car je n'ai jamais eu d'autres intentions. Maintenant, puisque je le vois bien, je ne puis faire la chose pour laquelle je suis venu, je saisis l'occasion de répéter ce que j'ai déjà dit, que je maintiendrai tout ce que j'ai fait pour mes sujets et pour leur bien. Je ne vous dérangerai pas davantage; mais, je vous le dis, je compte qu'aussitôt qu'ils rentreront dans la chambre, vous me les enverrez, autrement, je prendrai des moyens pour les trouver. »

Pendant ce discours du roi, l'orateur s'était tenu au dessous du fauteuil, tout près de Sa Majesté. Charles lui demanda si quelques-uns des membres inculpés se trouvaient dans la chambre; s'il les voyait, et à quelle place ils étaient. Alors l'orateur, tombant à genoux :

« Avec le bon plaisir de Votre Majesté, lui répondit-il, je n'ai, dans la fonction que j'occupe ici, ni yeux pour voir, ni langue pour parler, qu'autant qu'il plaît à la chambre, dont je suis le très-humble serviteur, de me le commander; et je supplie humblement Votre Majesté de me pardonner, si je ne fais aucune autre réponse à ce qu'il lui plaît de me demander. »

Le roi se retira après cette réponse.

Les communes restèrent livrées à un extrême désordre. Quelques membres crièrent, assez haut pour être entendus de Sa Majesté : *priviège ! priviège !* La chambre s'ajourna sur-le-champ au lendemain à une heure; elle affecta des craintes, et la nouvelle de cet événement, répandue dans la ville et exagérée par les agitateurs, y excita une vive effervescence. La nuit se passa dans les alarmes. Les cinq membres accusés s'étaient retirés dans la cité, où les bourgeois armés passèrent la nuit pour les défendre, en cas d'agression. Quelques-uns, soit par crainte, soit par perfidie, couraient de porte en porte, semant la terreur de toute part, criant que les cava-

liers venaient mettre le feu aux maisons , et que le roi était à leur tête.

Le lendemain matin , Charles , instruit des désordres de la nuit , envoya l'ordre au lord maire d'assembler immédiatement le conseil commun. Vers les dix heures , il se rendit lui-même à Guild-Hall¹ , accompagné seulement de trois ou quatre gentilshommes. En entrant dans le conseil , il dit qu'il était fâché d'apprendre qu'on le craignit ; qu'il était venu sans garde , pour faire connaître qu'il se fiait à l'affection de son peuple : qu'il avait accusé de haute-trahison certaines personnes ; mais qu'il ne voulait employer contre elles que les voies légales , et qu'il espérait que les accusés ne trouveraient point d'asile dans la cité.

Il se tourna ensuite vers un des sherifs qui passait pour un puritain des plus opiniâtres , et lui dit qu'il voulait dîner à sa maison : il sortit ensuite ; mais le morne silence qui régnait autour de lui révélait suffisamment qu'on avait mal interprété sa démarche. Une foule considérable s'était réunie aux environs de Guild-Hall. Dans chaque rue que le roi traversait , il entendait retentir ces cris , *privileges ! privileges du parlement !* Les cris redoublaient à mesure que le roi s'éloignait de l'Hôtel-de-Ville. Un homme du peuple , plus insolent que les autres , osa même s'approcher de sa voiture , et lui cria , d'une voix menaçante , *A vos tentes , Israël !* (termes employés par les Israélites soulevés , lorsqu'ils abandonnèrent le roi Roboam).

Pendant que ces évènements se passaient , Hampden , Hollis , Hozelrig , Pym et Strod se tenaient cachés dans une maison voisine de celle où siégeait le comité que la chambre des communes avait nommé pour délibérer sur la démarche du roi et en recueillir toutes les circonstances. L'enquête fut minutieuse et hostile : les moindres paroles , les gestes . les re-

¹ Hôtel-de-Ville de Londres.

gards même des gardes de Sa Majesté furent interprétés dans un esprit d'inimitié. Le rapport fut communiqué au peuple ; et quand l'effervescence que cette affaire devait naturellement produire fut arrivée à ce degré d'exaltation qui convenait aux vues des révolutionnaires, on jugea qu'il était temps de faire rentrer dans le sein de la chambre les cinq membres qui en étaient restés absens depuis le 4 janvier.

Cette réintégration se fit avec une publicité qui, indépendamment des autres mesures que l'on prit pour mortifier la cour, était elle-même une insulte. La Tamise fut couverte de barques, des pièces d'artillerie protégèrent la marche du cortège ; une foule immense se répandit dans toutes les rues que le cortège devait suivre. Skippon, que le parlement, de sa propre autorité, avait nommé major-général de la milice de Londres, accompagna ces cinq membres jusqu'à la salle de Westminster, et la populace, en passant auprès de White-Hall¹, demanda, avec des cris insultans, ce qu'étaient devenus le roi et ses cavaliers, et de quel côté il avait pris la fuite. Charles avait quitté Londres : il s'était retiré au château de Hamptoncourt, pour se mettre à l'abri des fureurs de la populace : il sentait que la royauté était sur le point de lui échapper, et commençait à mesurer l'étendue de l'abîme ouvert sous ses pas. Ne pouvant obtenir justice contre les cinq membres du parlement, il prit le parti de leur accorder un pardon général ; il consentit à toutes les humiliations qui lui furent imposées à l'occasion de cette affaire.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les détails des événemens politiques qui amenèrent la guerre civile, et mirent l'armée parlementaire en présence de l'armée royaliste. Charles se plaça à la tête de son parti ; il le commanda avec autant de bravoure que d'habileté. La fortune, qui d'abord

¹ Lieu de la résidence du roi.

resta douteuse entre les deux armées, finit par abandonner tout à fait les drapeaux du malheureux Charles, qui perdit le trône et porta sa tête sur un échafaud.

Hampden ne vécut pas assez pour être témoin du triomphe des indépendans. Engagé dans l'armée du comte d'Essex, où il avait pris le commandement d'un régiment de cavalerie, il mourut quelque temps après la bataille de Roundway-Down, gagnée par les royalistes, le 13 juillet 1643.

Il était à la tête d'un détachement, aux environs de Chinner, dans le comté d'Oxford, occupé à lever des recrues, lorsque le prince Robert, neveu de Charles 1^{er}, fut averti par un de ses officiers de la présence du colonel ennemi. Robert sortit aussitôt d'Oxford, à la tête d'un parti considérable, surprit Hampden ; et, après une action qui dura plusieurs heures, le défit dans la plaine de Chalgrave. C'était le lieu où, un an auparavant, Hampden avait mis à exécution les ordres du parlement, sur la levée des troupes destinées à combattre le roi. Hampden s'étant retiré, avec quelques cavaliers, dans un champ peu éloigné du lieu de l'engagement, fut vigoureusement chargé par un gros de l'armée royale, qui ignorait que le colonel se trouvât là : il y reçut un coup de feu qui le blessa mortellement.

La nouvelle de cet événement fut donnée aux royalistes par un soldat de l'armée parlementaire, que les royalistes avaient fait prisonnier. Il dit qu'il avait vu Hampden se retirer, contre son usage, du champ de bataille avant la fin de l'action, la tête pendante et les mains appuyées sur le cou de son cheval. La défaite générale de l'armée n'aurait pas jeté le parti parlementaire dans une plus grande consternation que ne le fit l'accident arrivé à Hampden. Le roi, qui avait toujours témoigné une haute estime pour son caractère, offrit, soit par générosité, soit par politique, d'envoyer son chirurgien lui donner des soins. « J'ai paru, ajouta-t-il,

au rapport de Warwick, un oiseau de malheur pour M. Hampden, chaque fois que je lui ai demandé quelque service. Je me suis adressé à lui pour faire poursuivre des brigands qui m'avaient volé ; et, à l'instant même où mon messenger se présenta, il reçut la nouvelle que son fils aîné venait d'expirer. Dans une autre occasion, où je sollicitai également son intervention, on lui apprit la mort de sa fille chérie, mistress Knightley. Nos relations n'ont jamais bien tourné pour lui. »

Lorsque le messenger que Charles avait envoyé, pour porter l'offre de faire soigner le blessé par son propre chirurgien, fut arrivé à l'armée parlementaire, Hampden était déjà fort mal : il parut très-agité de ce qu'on lui disait de la part du roi. Mais il mourut au bout de quelques instans, sans avoir témoigné quels sentimens lui inspirait ce message. L'influence que cet homme a exercé sur les événemens du règne de Charles 1^{er} a été si considérable, qu'afin de faire mieux connaître son caractère, nous emprunterons à lord Clarendon le portrait qu'il en fait dans son *Histoire de la rébellion*¹. Ce portrait, tracé par un ennemi du parti populaire, ne sera point soupçonné de partialité ; il laisse à regretter que lord Clarendon ait gardé le silence sur les qualités morales de Hampden, qui n'étaient pas moins recommandables que celles de son esprit.

¹ L'impartiale franchise de lord Clarendon avait constamment guidé sa plume : en publiant son Histoire, ses héritiers déclarèrent avoir religieusement respecté sa pensée et son style. Cependant une édition récente de l'Histoire de la Rébellion, publiée par l'université d'Oxford, sur les manuscrits originaux, prouve que plusieurs traits un peu durs des portraits de l'historien avaient été adoucis, et quelques épithètes adroitement intercalées pour modifier des jugemens trop avantageux aux héros du républicanisme anglais. C'est une révélation qu'il est important de faire connaître, dans l'intérêt de la vérité. Le lecteur ne doit pas confondre toutes les éditions de l'Histoire de la Rébellion : la dernière est de 1825.

SUR LE CARACTÈRE DE HAMPDEN.

Ce qui aurait été regardé comme une ample récompense d'une défaite, ne pouvait être regardé que comme une grande augmentation de victoire; c'était la mort de Hampden, qui, ayant eu l'os de l'épaule brisé par deux balles de mousquet, en mourut trois semaines après dans de violentes douleurs¹; ce qui causa une aussi grande consternation dans le parti, que si toute leur armée avait été défaite et taillée en pièces.

Comme en de grandes révolutions, telle qu'était celle-ci, on fait assez souvent des remarques sur les divers évènements, plusieurs observèrent que la plaine de Chalgrave, où Hampden reçut cette blessure, était la même où il avait le premier exécuté l'ordonnance de la milice, et avait engagé ce comté, où il avait beaucoup de crédit, dans la rébellion. Les prisonniers qui furent pris ce jour-là, avouèrent que sur l'alarme du matin, après que les quartiers furent battus, il avait ramassé des troupes avec une extrême diligence pour suivre l'ennemi; qu'encore qu'il fût colonel d'infanterie, il s'était mis, comme volontaire, dans la cavalerie qui fut la première prête à marcher; et que le prince Robert, ayant fait halte, tous les officiers étaient d'avis d'en faire autant jusqu'à ce que l'armée du comte d'Essex fût arrivée, et que lui seul, qui après le général était l'officier de l'armée le plus estimé, et en qui l'on avait le plus de confiance, fut cause qu'on avança; sa destinée le traînant avec violence, pour payer l'amende au lieu même où il s'était rendu coupable de rébel-

¹ D'autres historiens prétendent que John Hampden mourut quatre ou cinq jours après sa blessure.

lion environ un an auparavant. C'était un gentilhomme de bonne famille, dans le comté de Buckingham, né riche, et naturellement civil et affable dans ses manières. Lorsqu'il commença d'entrer au monde, il s'abandonna à toutes sortes de licences dans les divertissemens, dans les exercices, et dans les compagnies où il trouvait une conversation agréable. Dans la suite, il se borna à des sociétés plus réservées et plus sérieuses; mais, conservant toujours sa vivacité et sa bonne humeur, et, par dessus, une extrême civilité pour tout le monde, quoique ceux qui conversaient plus familièrement avec lui trouvaient qu'il désapprouvait de plus en plus le gouvernement établi dans l'église; quoique d'autres ne rapportassent cette aversion qu'à quelques ecclésiastiques en particulier, et à l'introduction de quelques-uns d'entre eux qu'il croyait capables de troubler le repos public. Sa réputation était renfermée dans son pays avant la taxe pour les vaisseaux; mais alors tout le monde parlait de lui, chacun s'informait qui était cet homme qui avait assez de fermeté pour maintenir, à ses dépens et à ses risques, les libertés et la propriété des biens des sujets, et pour garantir son pays, comme il le croyait, de devenir la proie de la cour. Il se comporta, dans cette affaire d'éclat, avec tant de prudence et de modestie, que ceux qui l'examinaient de près, pour en tirer quelque avantage contre lui, et pour tâcher de ralentir son ardeur dans la poursuite de sa cause, furent obligés de lui rendre les bons témoignages qui lui étaient dus; et le jugement qui fut rendu contre lui l'avança infiniment plus qu'il ne servit à ceux qui l'avaient fait rendre. Lors des élections pour le nouveau parlement, dans le comté de Buckingham, tout le monde jeta les yeux sur lui, pour être membre de la chambre des communes, le regardant comme devant être le père de la patrie, et le pilote qui devait gouverner le vaisseau au travers des tempêtes et des écueils dont il était

menacé; et je suis persuadé que son pouvoir et son crédit pour faire du bien et du mal était plus grand que d'aucun homme qui fût dans le royaume, et qu'aucun homme de son rang eût jamais eu; car sa réputation d'homme d'honneur était générale, et le bien public dirigeait tellement toutes ses affections, qu'il n'y avait ni corruption, ni intérêt particulier capables de l'en détourner.

Il était d'une douceur et d'une modération si extraordinaires dans toutes les contestations; il paraissait être d'un jugement si humble et si soumis, qu'on aurait dit que de lui-même il n'était d'aucun avis, et qu'il ne se déterminait que par celui des autres: cependant il avait une manière d'interroger si adroite et si subtile, et donnait tant de force à ses objections, en feignant de douter, qu'insensiblement il faisait tomber dans son sentiment ceux à qui il semblait demander instruction; et s'il y en avait d'assez pénétrants pour découvrir son artifice, pour se précautionner contre ses manières insinuantes, et pour s'apercevoir qu'il venait dans l'assemblée avec une opinion fixe et déterminée, ils ne laissaient pas de le regarder comme un homme habile et de bonne conscience. Avec un grand fond de sagesse et de prudence, il était extrêmement populaire, et je n'ai jamais connu d'homme qui sût si absolument gouverner l'esprit du peuple. Dans la première année de ce parlement, il semblait modérer et adoucir les inclinations violentes, plutôt que de les irriter; mais les plus avisés, et qui n'agissaient point par passion, ni par intérêt, comprenaient qu'il n'affectait cette modération que par prudence, et parce qu'il n'était pas encore temps de se découvrir, et que, se contentant d'exciter les mouvemens et la contrariété dans les opinions, il laissait à d'autres le soin de les nourrir et de la pousser jusqu'au point où il les souhaitait: de sorte qu'en déguisant ses desseins il semblait rarement avoir souhaité autre chose que ce qui était résolu; et qu'en plusieurs résolutions ex-

travagantes, mais qui conduisaient aux desseins qui n'étaient pas encore sur le tapis, lorsqu'il les voyait assez appuyées par le plus grand nombre de voix, sans qu'il fût besoin de la sienne, il se retirait avant la décision, afin qu'il parût ne pas consentir à des choses si évidemment déraisonnables. Cette conduite fit que plusieurs doutaient autant de son intégrité que d'autres en étaient de plus en plus persuadés; et l'on ne doute point que tout au moins il n'eût part au complot avec les Écossais pour envahir l'Angleterre, et à tout ce qui a été fait en conséquence, en vue de procurer dans les deux chambres quelque altération au gouvernement.

Après que le roi l'eut accusé de haute-trahison, avec quatre autres membres de la chambre des communes, il devint tout autre : il fut beaucoup plus fier et plus violent dans sa conduite qu'il n'était auparavant; et sans doute quand il eut une fois tiré son épée, il jeta le fourreau; car il s'opposa de toutes ses forces à l'ouverture de paix que le roi offrit à Nottingham, et avec la même passion, à tous les expédients qui auraient pu produire un accommodement à Oxford. On se reposait principalement sur lui pour empêcher l'effet de tout ce qu'on pourrait insinuer au comte d'Essex pour le porter à la paix; et il est certain que tout le parti avait beaucoup plus de confiance en lui qu'au comte d'Essex. Au commencement des troubles, il eut le commandement d'un régiment d'infanterie, et il s'acquittait fort ponctuellement de toutes les fonctions de colonel : il était fort sobre, et souverainement maître de ses passions, ce qui lui donnait un grand avantage sur tous les autres. Il était actif, vigilant et infatigable au travail; il voyait si clair dans les affaires, que les plus subtils et les plus artificieux ne pouvaient lui en imposer. Son courage était égal à ses autres plus belles qualités; enfin, c'était un ennemi formidable, et sa mort ne fut pas moins agréable à un parti qu'elle fut triste et funeste à l'autre : on

lui peut appliquer fort justement ce qu'on disait de Cinna :
« qu'il avait une tête pour imaginer, une langue pour persuader , et une main pour exécuter les coups les plus hardis ; de sorte que sa mort semblait être une délivrance pour la nation. »

PIRATERIE.

PROCÈS

DE

CENT SOIXANTE-CINQ FLIBUSTIERS

Jugés au cap Corso, en Afrique.

1722.

VENS la fin du dix-septième siècle, et dans les premières années du dix-huitième, avant que les flottes de la Grande-Bretagne eussent acquis une supériorité décidée sur les forces navales des autres états de l'Europe, toutes les mers étaient infestées de pirates qui ne respectaient aucun pavillon. C'est sur les côtes de l'Atlantique, à la suite de la décadence de la marine espagnole, que s'étaient formées ces associations d'aventuriers qui, tolérées d'abord, soutenues même sous le nom de flibustiers, par les nations ennemies du système colonial des Espagnols, finirent par tourner leurs armes contre les états qui avaient eu l'imprudence de les protéger, et exercèrent indistinctement leurs déprédations sur les navires de tous les peuples.

Les premiers flibustiers étaient partis de France ; ils n'avaient rien au monde, mais ils possédaient ce courage aveugle qui mène à la fortune ou au gibet ceux qui en sont animés.

« Un d'eux, nommé le Grand, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, et alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de nom. Il aperçut vers l'île Hispaniola (Saint-Domingue) un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche, comme un patron qui venait lui vendre des denrées. Il monte, suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine, qui jouait aux cartes ; le couche en joue, le fait son prisonnier, avec son équipage, et revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure, dit l'historien qui la rapporte, fut le signal de quarante ans d'exploits inouis.

« Flibustiers français, anglais, hollandais, allaient s'associer ensemble dans les cavernes de Saint-Domingue, des petites îles de Saint-Christophe et de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition.

« Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau et du canon : une course heureuse en produisait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les suivre. C'étaient des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés et qui se retiraient dans des lieux inaccessibles : tantôt ils rasaient quatre à cinq cents lieues de côtes ; tantôt ils avançaient, à pied ou à cheval, à deux cents lieues dans les terres.

« Ils surprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz ; de Panama, de Porto-Rico, de Campêche, de l'île Sainte-Catherine, et les faubourgs de Carthagène.

« L'un de ces flibustiers, nommé l'Olonais, pénétra jusqu'aux portes de La Havane, suivi de vingt hommes seule-

ment. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoya contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats et un bourreau : l'Olonais se rend maître du vaisseau ; il coupe lui-même la tête aux soldats espagnols qu'il a pris, et renvoie le bourreau au gouverneur¹. Jamais les Romains, ni les autres peuples brigands, continue le même historien, ne firent des actions si étonnantes ; le voyage guerrier de l'amiral Anson autour du monde n'est qu'une promenade agréable, en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, et de ce qu'ils esuyèrent en terre ferme.

« S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles : ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris ; mais cela ne forma pas une génération. »

Leurs expéditions furent des tours de voleurs, et jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appelait-on, dans toutes les Indes-Occidentales, que *los Ladrones*. Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine et par le meurtre.

Il leur arrivait parfois, lorsqu'ils capturaient un bâtiment, de contraindre une partie de l'équipage à s'enrôler parmi eux : c'était un moyen de remplacer, par de nouvelles recrues, les hommes qu'ils perdaient dans l'attaque des navires. Il était rare cependant que la violence présidât à ces engagements. Tous les matelots pour qui cette vie aventureuse avait des charmes s'offraient à l'envi, et sollicitaient l'honneur de prendre du service à bord des pirates. La notice historique dont nous allons faire précéder la relation du procès qui fut jugé au cap Corse achèvera de faire connaître le caractère et l'audace de quelques-uns de ces hardis aventuriers.

¹ Cet Olonais fut pris et mangé depuis par les sauvages.

BARTHÉLEMI ROBERTS était contre-maître sur un bâtiment qui faisait la traite des noirs¹, lorsque ce navire fut capturé par un boucanier nommé Davis, commandant le *Rôdeur*. Roberts, resté prisonnier, s'engagea au service des pirates, et montra une intelligence et une intrépidité qui le firent distinguer du chef et lui attirèrent la confiance de ses compagnons. Davis fut tué dans une action contre les Portugais, et Roberts élu à sa place capitaine du corsaire, en 1720.

Johnson, dans son piquant ouvrage intitulé *Vie des pirates*, nous a conservé les circonstances de son élection.

Les flibustiers s'étant rassemblés pour faire le partage du butin, un d'entre eux prit la parole et dit à ses compagnons :

« Amis, je pense, ainsi que vous, que le titre de chef est une dignité assez insignifiante, puisque dans tous les gouvernemens sagement organisés, comme le nôtre, le pouvoir suprême réside dans la masse qui nomme et révoque au gré de ses intérêts et de sa volonté; nous avons conservé ce droit des nations dans toute son intégrité; et si un capitaine était assez mal avisé pour outrepasser ses pouvoirs, il apprendrait sur-le-champ qu'il existe une autorité supérieure à la sienne. Après lui ses successeurs apprendraient aussi que l'abus de pouvoir peut avoir de dangeveuses conséquences. Cependant je suis d'avis, tandis que nos têtes ne sont point encore échauffées par le vin, que nous profitons de ce moment de calme pour procéder à la nomination du chef qui doit remplacer celui que nous venons de perdre, et de jeter les yeux sur un homme d'une bravoure éprouvée, bon marin, capable enfin de défendre le bien public, de nous préserver des dangers de la mer, et surtout de ceux de l'anarchie que nous

¹ On remarquera que les plus audacieux de ces scélérats, et ceux chez qui tous les sentimens d'humanité semblaient plus particulièrement éteints, avaient été employés à cet infâme trafic.

devons craindre bien plus que les flots et le feu des bâtimens destinés à devenir la proie de notre courage et de notre valeur. Cet homme, je le désigne à votre choix, c'est Roberts. Je crois ce garçon digne, à tous égards, de votre estime et de vos suffrages; et pour ma part je le nomme capitaine. »

Cette harangue, dit Johnson, fut accueillie par une acclamation générale. Un seul pirate n'applaudit point à l'élection, il s'appelait lord Sympson : la mort du capitaine Davis lui avait donné de secrètes espérances; trompé dans son attente, il exhala son humeur par des juremens énergiques, et dit en se retirant qu'il se souciait fort peu du choix qu'on ferait, pourvu que le nouveau capitaine ne fût point un papiste. Sympson avait conçu contre les catholiques une haine irrécyclable, depuis que son père avait été pendu comme puritain dans la révolte de Monmouth.

La première expédition du nouveau capitaine fut d'attaquer et de brûler un fort portugais. Cet exploit fut bientôt suivi de l'attaque d'une ville qu'il foudroya avec l'artillerie de son vaisseau. Les preuves de bravoure qu'il donna dans cette occasion, confirmèrent ses camarades dans la bonne opinion qu'ils avaient déjà conçue de leur nouveau capitaine.

Plusieurs bâtimens de commerce, hollandais et anglais, tombèrent ensuite entre les mains de Roberts qui, quelquefois, se contentait de piller la cargaison, et plus souvent coulait à fond le navire capturé après avoir fait passer l'équipage sur son bord.

Un convoi de navires de commerce portugais, de quarante deux voiles, sorti de la rade de Todos-los-Santos, porteur d'une riche cargaison, se dirigeait vers Lisbonne sous la protection de deux vaisseaux d'escorte. Roberts fait hardiment avancer son bâtiment au milieu des navires portugais : il s'approche d'un sloop pesamment chargé, fait signifier au capitaine, par un matelot, de passer sur-le-champ à bord du

Rôdeur ; et menace de ne faire aucun quartier si le bâtiment oppose quelque résistance ou arbore des signaux d'alarme ; au même instant les pirates se montrent armés sur le pont. Le capitaine portugais obéit sans réplique : il se rend à bord du corsaire : Roberts le salue d'un air amical.

« Nous sommes des gentilshommes de fortune, lui dit-il en souriant ; tout ce que nous demandons de votre courtoisie, est de nous désigner le bâtiment le plus richement chargé de ceux qui composent le convoi. Faites attention à ma demande : si vos indications sont vraies, je vous promets, foi de flibustier, de vous rendre votre bâtiment sans toucher à la moindre partie de votre cargaison. Si vous nous trompez, vous en serez quitte pour avaler cette dragée (il lui montre en même temps la lame de son poignard), et pour aller après votre mort boire les eaux de la mer. Choisissez ! »

Le capitaine portugais ne se crut point obligé à un dévouement héroïque ; il désigna sans hésiter le bâtiment qui renfermait le plus riche butin. C'était un vaisseau de quarante canons et de cent-cinquante hommes d'équipage, force supérieur à celle du *Rôdeur* ; cette considération n'intimida point les pirates : « Ce ne sont que des Portugais, » dirent-ils ; et sur-le-champ ils se dirigent vers le navire indiqué.

Arrivés à la portée de la voix, ils ordonnent au maître du bâtiment portugais, qu'ils avaient remorqué, de demander ce que fait le signor capitaine son confrère, et d'annoncer l'intention de passer à son bord pour lui communiquer un objet d'une très-grande importance. Le porte-voix répondit que le bâtiment pouvait avancer, et que le capitaine était prêt à recevoir son confrère ; mais au mouvement que les pirates remarquèrent dans le vaisseau, ils comprirent que leur ruse était connue, et qu'on n'avait répondu à leur demande que pour se donner le temps de mettre le bâtiment en état de défense.

Ils n'attendent pas plus long-temps. Roberts court sur le

flanc du vaisseau , jette le grapin d'abordage , et engage une action qui fut chaude , mais de courte durée. Un assez grand nombre de Portugais furent tués , les pirates ne perdirent que deux hommes , le bâtiment fut capturé , en moins de dix minutes.

Cependant les signaux de détresse du bâtiment attaqué , et les coups de canon qu'il avait tirés , venaient de jeter l'alarme dans le reste du convoi. Les vaisseaux d'escorte firent voile vers les corsaires ; mais la lenteur de leur marche les empêcha d'arriver à temps pour secourir le navire. Au rapport même des pirates , les officiers des vaisseaux de l'état tinrent la conduite la plus blâmable , et se montrèrent également indignes de leur mission et du nom de marins.

Roberts s'étant aperçu que le bâtiment capturé était pesant à la voile , et qu'il entraverait sa fuite , s'il se décidait à prendre ce parti , forma subitement une résolution contraire ; il fit manœuvrer le vaisseau portugais de concert avec *le Rô-deur* , et vint présenter le combat à celui des vaisseaux de l'état qui s'était le plus approché. Le commandant portugais , craignant de se commettre seul contre des aventuriers si déterminés , refusa le défi , malgré la supériorité de ses forces ; et par une manœuvre , qui déguisait mal ses craintes , il laissa passer les pirates , qui prirent le large aussitôt qu'ils s'aperçurent de l'intention des ennemis.

Le bâtiment capturé renfermait des richesses immenses ; il était chargé de sucre , de tabac et portait quatre mille moidores d'or. On y trouva en outre des coffres contenant des chaînes , des bijoux précieux , et une superbe croix en diamans qui avait été destinée au roi de Portugal.

Chargés d'un butin aussi considérable , les flibustiers ne songèrent plus qu'à se retirer en lieu sûr pour en faire le partage. Ils firent voile vers les îles du Diable , situées dans la rivière de Surinam , sur les côtes de la Guyanne , où ils re-

çurent l'accueil le plus favorable de la part du gouverneur, du comptoir, des femmes et des habitans avec lesquels ils firent des échanges considérables de marchandises.

Ils capturèrent un sloop dans cette rivière, et apprirent, par les rapports des matelots, que ce bâtiment était arrivé accompagné d'un brigantin, parti de l'île de Rhodes, chargé de provisions pour la côte. Cette cargaison tenta l'avidité des corsaires : les provisions commençaient à leur manquer, une occasion favorable pour les renouveler se présentait; ils n'hésitèrent pas à se mettre à la poursuite du brigantin. Sur le soir le timonier signala l'apparition du bâtiment qui était au large. Roberts qui ne confiait qu'à lui-même les entreprises hardies, prit avec lui quarante hommes, les fit embarquer dans le sloop; et, ne doutant pas qu'il ne se rendît maître du brigantin avant le lendemain matin, il n'eut pas même la pensée de s'informer de l'état des provisions que renfermait le sloop, et des moyens de faire subsister les hommes qu'il avait à bord. Il fit voile aussitôt sur le bâtiment. Sa précipitation amena de fâcheuses conséquences : le brigantin qui avait reconnu les corsaires, parvint à s'échapper à la faveur de l'obscurité; et après avoir lutté pendant huit jours contre les vents et les courans, Roberts et son équipage se trouvèrent poussés à trente lieues de leur navire au dessous du vent. Les courans continuaient à leur être contraires; tout espoir de rejoindre *le Rôdeur* fut perdu; il fallut jeter l'ancre; Roberts détacha la chaloupe du sloop pour aller donner connaissance au reste de ses camarades de leur position, et leur ordonner d'amener *le Rôdeur*.

Cependant les provisions du sloop furent presque épuisées par le premier repas; le lendemain la disette d'eau se fit sentir, ils ne pouvaient se ravitailler que par l'arrivée du *Rôdeur* ou de la chaloupe, et cinq ou six jours devaient s'écouler avant

cette époque. Réduits à souffrir tous les tourmens de la faim et de la soif au milieu d'une mer immense, ils se virent forcés de former un radeau avec des planches, de raccommoder, avec du fil de carret, un espèce de cuvier, et d'envoyer deux hommes à terre chercher un peu d'eau pour préserver l'équipage d'une mort certaine.

Enfin, au bout de cinq jours, la chaloupe si vivement désirée arriva; mais avec la nouvelle désastreuse que le lieutenant Kennedy, chargé en l'absence de Roberts du commandement du *Rôdeur* et du vaisseau capturé, avait disparu avec les deux bâtimens. On devine aisément avec quelles imprécations, quels sermens de vengeance les boucaniers délaissés apprirent la perfidie de leurs camarades. Cependant il fallait prendre un parti: le sloop, vaisseau faible, mal réparé, sans provisions, ne pouvant tenir la mer, les pirates se déterminèrent à faire voile vers les Indes-Occidentales pour chercher dans le commerce de ces parages le moyen de réparer leurs pertes et de reprendre leurs courses.

A la hauteur de l'île de Deseada, ils attaquèrent et prirent deux sloops dans lesquels ils trouvèrent d'abondantes provisions; puis, cinglant vers la Barbade, ils enlevèrent la cargaison d'un bâtiment de Bristol, qu'ils retinrent pendant trois jours. Le bâtiment arrivé à la Barbade, lieu de sa destination, informa le gouverneur de cette île de l'accident qui l'avait dépouillé de sa cargaison. Aucun vaisseau armé ne se trouvait en croisière; mais le gouverneur ne fut point arrêté par cet obstacle; il fit équiper, avec une extrême diligence, une galère de Bristol, portant vingt canons et quatre-vingts hommes, un sloop de dix canons et de vingt hommes d'équipage, et confia le commandement de cette expédition à deux marins expérimentés, Samuel Rogers et le capitaine Graves.

A quelques lieues en mer Rogers fut le premier découvert

par les pirates, qui, croyant avoir affaire à des vaisseaux marchands, se mirent hardiment à leur poursuite. Les deux bâtimens de l'île les laissèrent approcher; Roberts fit tirer quelques coups de canon pour signifier aux navires de baisser pavillon et d'amener. Ils ne répondirent point; et comme les flibustiers préparaient leurs grapins, un feu subit d'artillerie, suivi des cris de tout l'équipage, leur apprit qu'au lieu de la proie facile, à laquelle ils s'attendaient, ils venaient de rencontrer un ennemi redoutable. Roberts se défendit avec vaillance; mais cédant à une force supérieure, il déploya toutes ses voiles et gagna précipitamment le large. Le vaisseau se mit à sa poursuite et ne discontinua pas de faire feu sur les pirates. Dans cette extrémité, Roberts fait jeter à la mer les canons, et tous les objets dont la pesanteur contribue à ralentir l'essor de son bâtiment: il manœuvre avec habileté et parvient à trouver son salut dans la rapidité de sa fuite. Depuis cet événement le seul nom de Barbade le faisait entrer dans des accès de fureur, et lorsqu'il rencontra, dans la suite, des bâtimens de cette île, il les traita avec une rigueur qui était bien moins l'effet de la férocité de son caractère, que l'effet de son ressentiment.

Echappés à ce danger, les boucaniers firent voile vers le New-Foundland. Ils arborèrent des pavillons noirs et entrèrent dans le port des *Trepasi* au roulement des tambours et au son des trompètes. Vingt-deux bâtimens amarrés dans le port furent, à l'instant, abandonnés par les matelots qui se sauvèrent à terre. On conçoit difficilement les actes de cruauté gratuite par lesquels les pirates signalèrent leur présence dans ces parages. Tous les navires qu'ils trouvèrent dans le port furent coulés à fond ou brûlés, à l'exception d'une galère de Bristol qu'ils réservèrent pour leur usage. Ils détruisirent ensuite les cabannes des pêcheurs, démolirent leurs bateaux, portèrent le feu dans les plantations, et célébrèrent

dans ces horribles jeux, le bonheur qu'ils avaient eu d'échapper aux ennemis de l'île de Barbade.

Rien n'est plus odieux que l'empire de la force exercé par des mains brutales. L'ignorance jointe à la grossièreté, rend les hommes insoucians sur les maux qu'ils causent à leurs semblables ; les pleurs des malheureux n'excitent que leurs mépris ; les douleurs deviennent pour eux un objet de railleries dégoûtantes ; la dérision se mêle à la cruauté comme pour la rendre plus insultante : ils ressemblent à ces fous redoutables qui lancent des tisons enflammés, des armes et la mort, en disant : ne sommes-nous pas en fête ?

Roberts fit passer une partie de son équipage sur la galère de Bristol qu'il arma de seize canons ; il attaqua quelques jours après dix bâtimens de commerce sous pavillon français, les coula à fond, ne conserva qu'un bâtiment de vingt-six canons qu'il nomma *la Fortune*, et sur laquelle il fit monter ses gens en abandonnant aux Français la galère de Bristol. Il se remit ensuite en croisière, épiant de nouvelles proies.

Un bâtiment de la Virginie, deux sloops, un brigantin anglais, tombèrent successivement entre leurs mains dans l'espace de trois jours. Ils pillaient la cargaison, prenaient les équipages à leur bord, et coulaient les bâtimens à fond. S'éloignant après ces dévastations des côtes du New-Foundland, ils firent voile pour les Indes-Occidentales.

Les provisions leur manquèrent dans la route ; ils se mirent aussitôt en croisière à la hauteur de l'île de Seada : c'était là qu'ils devaient trouver, disaient-ils, les bâtimens chargés de leur fournir des subsides. On a soupçonné, avec quelque fondement, que des navires, qui prenaient des cargaisons de provisions de bouche, dans les colonies anglaises, sous prétexte d'en aller trafiquer sur les côtes d'Afrique, les livraient aux corsaires, après un simulacre de combat, et trouvaient dans ce commerce un avantage considérable.

Quoi qu'il en soit, Roberts et ses compagnons relâchèrent dans le port de Saint-Christophe pour demander des provisions, qui leur furent refusées. Irrités de ce qu'ils appelaient une insulte, ils eurent l'audace de tirer sur la ville et brûlèrent deux vaisseaux dans la rade. Cinglant ensuite vers l'île de Saint-Barthélemy, ils furent accueillis, dans cette colonie, par le gouverneur et les principaux habitans, avec toutes les démonstrations de la considération la plus parfaite et de l'intérêt le plus affectueux. On leur fournit tous les rafraîchissemens qu'ils purent désirer; chacun s'empressa de les fêter. Les femmes entraînées par l'exemple de leurs maris, se paraient de leur costume le plus piquant, leur faisaient mille agaceries, et recherchaient à l'envi les bonnes grâces de ces riches amans qui payaient généreusement leurs faveurs.

Dégoûtés de ces plaisirs et fatigués du repos, les flibustiers s'éloignèrent de Saint-Barthélemy, se mirent de nouveau en course, capturèrent le jour même de leur sortie un brigantin de l'île de Rhodes, et un bâtiment hollandais, ayant à bord vingt-deux canons et soixante-cinq hommes. Le hollandais fit mine de résister; mais une partie des gens de l'équipage ayant été tuée, le reste se découragea et abattit les couleurs du navire.

Remorquant avec eux ces deux prises, les pirates victorieux vinrent croiser près de la Guadeloupe, brûlèrent un sloop et une flûte française chargée de sucre; puis se rapprochant de la partie septentrionale d'Hispaniola, ils entrèrent dans le golfe de Saminah, où ils radoubèrent leurs vaisseaux.

Une partie du temps qu'exigeait cette opération fut passée dans les excès de la débauche la plus profonde. Pourvus d'une énorme quantité de rum et de sucre, ils se livrèrent à l'usage le plus immodéré d'une liqueur devenue pour eux plus abondante que l'eau. La tempérance était regardée comme un

crime; un homme sobre était soupçonné de conspirer contre le salut commun; dans leurs idées de vertu, il fallait paraître ivre pour être réputé bon pirate et camarade sincère.

Un d'entre eux, Henri Glasby, nommé commandant du navire *la Fortune*, étant descendu à terre avec deux de ses compagnons, saisit cette occasion pour désertre et quitter un genre de vie qui s'accordait mal avec son caractère. Ses deux camarades le suivirent; leur évasion fut bientôt connue; on se rappela que Glasby refusait quelquefois de s'enivrer, on en conclut qu'il était un traître. Un détachement envoyé à la poursuite des trois déserteurs, les ramena le jour suivant. Le crime était capital; le capitaine, assisté des autres pirates, instruisit immédiatement le procès des déserteurs: Glasby fut acquitté en considération de ses talens dans la navigation; mais les deux compagnons de sa fuite furent condamnés à la peine de mort et pendus aux vergues du vaisseau.

Avant de se remettre en mer, Roberts donna ordre de relâcher les bâtimens de prise que les pirates avaient amenés avec eux, afin que l'équipage ne pût donner aucune indication sur leur route. Ils brûlèrent leur propre sloop; et se divisant sur deux vaisseaux, dont l'un était appelé la *Bonne-Fortune*, ils parurent ainsi à la hauteur de Deseada. Leur premier acte de piraterie fut de piller une riche cargaison appartenant au capitaine Hingstone; ils reçurent en passant les *subsides*, ou provisions qui leur étaient apportées par des bâtimens de toutes nations; et cessant d'inquiéter le commerce de ces mers qui ne suffisait plus à leur cupidité, ils résolurent d'aller enlever sur la côte de Guinée les bâtimens qui faisaient le commerce de la poudre d'or.

Dans ce long trajet, ils attaquèrent, sans distinction de pavillon, tous les navires qui se présentèrent à eux. Ils pillaient les uns, brûlaient les autres, au gré d'un caprice aveugle. Cependant, malgré le succès prodigieux de leurs ex-

péditions, il était difficile que la bonne intelligence, et moins encore la subordination, pussent se maintenir parmi eux ; la férocité de leurs mœurs, aussi bien que l'habitude de l'ivresse, y mettaient un obstacle insurmontable. Des désordres sanglans accompagnaient toutes leurs orgies ; chacun d'eux, dans sa pensée, se croyait un capitaine, un prince, un roi même. Roberts, chargé du rôle dangereux de maintenir la police sur les deux vaisseaux, avait d'abord employé les raisonnemens et les prières pour les engager à se mettre en garde contre l'ivresse, source ordinaire de leurs emportemens ; mais voyant que la douceur était sans empire sur ces caractères indomptables, il changea de système, appliqua des bastonnades aux perturbateurs, fit mettre aux fers les plus mutins ; et lorsqu'un des coupables se plaignait de cette violence, il offrait de lui donner satisfaction sur le plus prochain rivage, au pistolet ou à l'épée : « Car, disait-il, je ne crains ni le diable, ni les hommes. »

A une distance d'environ quatre cents lieues de la côte d'Afrique, le vaisseau *la Bonne-Fortune* qui jusqu'alors n'avait donné aucun signe de mésintelligence, profita de l'obscurité de la nuit pour s'échapper, et abandonna *le Comodore* commandé par Roberts.

La perte de ce brigantin, excellent voilier, fut très-sensible au capitaine ; mais elle ne déconcerta point ses projets. Il vint se placer sous le vent à l'embouchure du Sénégal, rivière sur laquelle se faisait un grand commerce de gomme, sous le monopole du gouvernement français, qui y tenait constamment des vaisseaux en croisière pour empêcher le commerce interlope. Deux petits navires faisaient alors ce service ; l'un de dix, l'autre de seize canons ; le premier monté par soixante-cinq hommes d'équipage, et le second par soixante-quinze.

A l'apparition du bâtiment de Roberts, les capitaines

français, supposant qu'il était armé par les marchands du commerce prohibé, déployèrent toutes leurs voiles pour lui donner la chasse. Ils s'aperçurent trop tard de leur méprise; la valeur française se laissa intimider par le hissement subit du pavillon noir. Les deux bâtimens se rendirent après une faible résistance. Les pirates retinrent à leur usage le plus grand de ces navires auquel ils donnèrent le nom de *Ranger*; ils firent voile vers la rivière de Sierra-Léone, et là ils radoubèrent le *Commodore* dans une des petites baies qui bordent la partie droite de la vaste embouchure de ce fleuve.

Roberts apprit que l'*Hirondelle* et le *Weymouth*, vaisseaux anglais, portant chacun cinquante canons, avaient quitté cette rivière depuis un mois (on était alors au mois de juin), et qu'ils ne devaient retourner dans ces parages qu'à l'époque de Noël. La nouvelle du départ des vaisseaux anglais enhardit les pirates, qui, descendant le long de la côte jusqu'à Jaquin, pillèrent un nombre considérable de bâtimens de commerce; mais l'événement qui leur causa le plus de joie fut la prise d'une superbe frégate, nommée le *Onslow*, appartenant à la compagnie royale d'Afrique et commandée par le capitaine Gee. Elle avait relâché à Sestos où le capitaine, accompagné de la plus grande partie de son équipage, avait pris terre pour aller faire des provisions d'eau et de comestibles. Roberts surprit le *Onslow* qui se rendit à la première sommation. Il ordonna aux gens de l'équipage, restés sur la frégate, de descendre à terre; mais les matelots, et à leur exemple les soldats des troupes de ligne qui étaient destinés à renforcer la garnison du château du cap Corso, le prièrent de vouloir bien les admettre au rang de ses compagnons et de leur permettre de partager la gloire et les dangers de la piraterie.

Roberts accueillit favorablement la prière des matelots;

mais le profond mépris que professaient les boucaniers pour les troupes de terre, lui fit rejeter la demande des soldats ; ceux-ci qui, sur la description que leur en avaient faite les matelots, s'attendaient à trouver dans la vie errante des corsaires toutes les douceurs de l'indépendance et d'une abondance habituelle, redoublèrent leurs prières avec tant de persévérance, que Roberts, fatigué de leurs supplications, consentit à les recevoir par *charité*, et leur assigna pour logement la partie d'arrière-bord.

Il distribua une partie de son équipage sur le *Onslow*, qui portait quarante canons ; son vieux bâtiment français fut abandonné en indemnité au capitaine Gee. De là le *Ranger* et le *Onslow*, qu'ils surnommèrent la *Royale-Fortune*, se rendirent au vieux Calabar, et les pirates mettant leurs vaisseaux à l'ancre dans un canal de quinze pieds de profondeur, défendu par un banc de sable, s'occupèrent à partager les produits de leur audacieuse industrie.

Nous nous abstenons de rapporter les circonstances de la prise de trois bâtimens anglais, dont l'un était commandé par le capitaine Loane, qui furent capturés quelques jours après. Ces détails seraient sans intérêt pour nos lecteurs. Un événement plus important signala le séjour de Roberts sur cette côte.

Les nègres du Calabar avaient appris que les européens, arrivés sur leurs bords, étaient de vils pirates ; ils refusèrent de trafiquer avec eux, guidés par ce sentiment d'équité naturelle qui semble d'autant plus louable lorsqu'il se montre parmi des sauvages, privés des lumières de l'Évangile et de la civilisation.

Les boucaniers, irrités de ce mépris, prennent aussitôt la résolution de se venger d'une manière capable d'intimider ceux qui pourraient à l'avenir imiter l'exemple de ces peuples. Ils arment un détachement de quarante hommes, débarquent

à terre au bruit du canon, marchent contre les nègres, les somment de se rendre, et leur adressent cette sommation à travers une décharge d'artillerie. Les nègres, au nombre de deux mille hommes, firent mine de vouloir combattre. Ils laissèrent approcher les pirates jusqu'à la portée du trait; alors ils lancèrent leurs flèches; mais voyant que la mort de deux ou trois pirates n'arrêtait pas la marche des autres, ils prirent la fuite tous à la fois, et se sauvèrent sur des montagnes accessibles aux seuls indigènes. Les corsaires, maîtres du champ de bataille, mirent le feu aux habitations, dévastèrent le rivage, et retournèrent à leurs vaisseaux après avoir massacré les femmes et les enfans qui n'avaient pu se dérober à leur fureur. Les nègres, épouvantés de tant de barbarie, n'osèrent plus reparaitre; la vengeance des corsaires fut satisfaite, et ils quittèrent le Calabar pour aller chercher ailleurs des provisions que l'absence des nègres ne leur permettait plus de trouver dans ce lieu. Ils prirent de l'eau au cap Lopez, des vivres à Anna-Bonna, et se rapprochèrent de nouveau de la côte.

Pendant l'expédition qui devait mettre un terme à leur brigandage approchait; la témérité qui la leur fit entreprendre ne peut s'expliquer que par une présomption extrême en leur courage, ou par l'espoir que les vaisseaux de guerre en croisière dans ces parages ne reviendraient pas à l'époque indiquée.

Ils descendirent jusqu'au cap Labon, où ils s'emparèrent de deux bâtimens appartenant à la compagnie royale Africaine, le *Roi-Salomon* et un petit navire de commerce. Les flibustiers avaient découvert à une lieue au dessus du vent le bâtiment nommé le *Roi-Salomon*; dont le vent et les courans les empêchaient de s'approcher; ils avaient mis la chaloupe en mer, et s'y étaient jetés, au nombre de vingt, avec leur intrépidité ordinaire.

Ces audacieux aventuriers ne reculaient jamais devant une entreprise périlleuse. Quand le capitaine avait dit : qui veut aller à l'attaque ? ils briguaient à l'envi l'honneur du choix. L'empressement était pour eux la marque infailible du courage ; et, d'après leurs réglemens , ceux qui partageaient les périls d'une expédition qui n'exigeait pas une coopération générale, obtenaient un vêtement complet, indépendamment de leur droit personnel sur la prise.

Arrivés à la portée de la voix , ils furent hélés par le capitaine du *Salomon*, mais ils continuèrent à avancer sans répondre. Le capitaine Trahern comprenant à quels ennemis il avait affaire , se prépare à les recevoir ; saisissant un mousquet , il fait feu sur la chaloupe. « C'est une mauvaise tête, s'écrient les pirates, » et ils ripostent par une décharge. Ils poussent à l'abordage. Trahern , se tournant vers ses gens , leur demande s'ils veulent se ranger auprès de lui pour défendre le vaisseau ; il ajoute qu'il serait honteux de se rendre sans combat à un ennemi plus faible de moitié. Le contre-maître, Philipps , prend sur lui de répondre au nom de tout l'équipage ; il déclare qu'il ne combattrait pas contre des démons comme ces pirates , jete son fusil loin de lui et demande quartier : l'équipage entraîné par son exemple ne fait aucune résistance , et le capitaine , resté seul pour défendre le vaisseau , est forcé de se rendre à l'ennemi.

Les boucaniers emmenèrent le *Roi-Salomon* sous la poupe du *Commodore*. Après l'avoir dépouillé des agrès , des voiles et des cordages qui leur étaient nécessaires , ils jetèrent à la mer la cargaison de la compagnie royale Africaine ; comme ces hommes prodigues qui détruisent sans intérêt , et pour satisfaire un désir inexplicable du cœur humain.

Le même jour un bâtiment hollandais tomba entre leurs mains ; ils prirent ses provisions , enlevèrent ses vergues , coupèrent son mât ; mais rien n'affligea plus douloureusement

le capitaine qu'une plaisanterie des corsaires qui, ayant trouvé à son bord de très-belles saucisses, produit de l'adresse de sa femme, les attachèrent en guise de colliers autour de leur cou et les jetèrent ensuite à la mer. Ils tuèrent toutes les volailles, les firent préparer pour leur souper, et invitèrent civilement le capitaine dépossédé à prendre place à table, sous la condition néanmoins qu'il fournirait la liqueur : le capitaine se prêta à toutes ces railleries sans répliquer, et lorsque l'eau-de-vie eut échauffé leurs têtes, ils le forcèrent à répéter des refrains qui lui parurent horriblement scandaleux quoiqu'il fût hollandais.

Toutes ces expéditions avaient alarmé la côte ; on envoya des courriers aux comptoirs anglais et hollandais pour leur donner avis des déprédations des boucaniers. Roberts sentit qu'il s'était trop avancé. Abandonnant les prises qu'il avait faites, il s'éloigna rapidement d'un lieu dangereux, pour se rapprocher de Whydah, rendez-vous de commerce de toutes les nations et plus spécialement des Portugais qui y trafiquent de la poudre d'or.

Les corsaires voulurent entrer dans le port de Whydah en déployant tout l'appareil de leur puissance ; la bannière de Saint-Georges flottait au haut de leur grand mât, des pavillons noirs de soie, étaient déployés sur les autres mâts et sur les cordages de leurs bâtimens. L'un représentait la mort portant un sablier dans une main et des ossemens en croix dans l'autre ; le squelette était percé d'une lance qui le traversait d'outre en outre, tandis qu'il semblait fouler à ses pieds un cœur humain d'où s'échappaient quelques gouttes de sang. Sur un autre, on voyait un homme armé d'une épée flamboyante écrasant des crânes sous ses pieds. Des signes bizarres, des figures symboliques et sanglantes, avaient été disposés pour inspirer la terreur, et présentaient un spectacle bien digne de ceux qui le donnaient.

Onze bâtimens anglais, français ou portugais étaient à l'ancre dans le port. Les vaisseaux français, au nombre de trois, portaient chacun trente canons et plus de cent hommes d'équipage; néanmoins, au premier coup de feu des pirates ils abattirent leurs couleurs et se livrèrent à discrétion. On doit avouer pour la justification des Français que les capitaines des vaisseaux de cette nation étaient descendus à terre avec la plus grande partie de leurs équipages pour recevoir des esclaves nègres et en payer le prix aux vendeurs. Tous les bâtimens capturés, à l'exception du *Porc-Épic*, navire anglais, se rachetèrent moyennant huit livres de poudre d'or; rançon fixée pour chacun d'eux. Malgré ce traité, les pirates emmenèrent un bâtiment français qu'ils promirent de rendre s'il n'était pas bon voilier.

Les capitaines rachetés demandèrent qu'il leur fût délivré, pour la satisfaction de leurs commettans, une quittance de la rançon à laquelle ils avaient été soumis. Roberts se prêta à leur désir; l'attestation fut conçue en ces termes :

« Nous, gentilshommes de fortune, certifions et déclarons
 « à tous individus à ce intéressés, avoir reçu huit livres de
 « poudre d'or pour la rançon du vaisseau..... capitaine.....
 « moyennant laquelle rançon nous avons consenti à relâcher
 « ledit vaisseau.

« Attesté par nous et signé de notre main.

« Ce 13 janvier 1722.

« BART. ROBERTS.

« HARRY GLASEY. »

Le Porc-Épic qui avait refusé de se racheter fut livré aux flammes. Le capitaine Fletcher était descendu à terre pour faire embarquer les nègres qui composaient sa cargaison; sommé par Roberts d'envoyer le prix du rachat, Fletcher répondit qu'il n'était point autorisé par ses commettans à faire ce traité

et qu'il ne consentirait jamais à une capitulation aussi honteuse. Mais le vrai motif de son refus était fondé sur l'état de son bâtiment, qui valait à peine la somme qu'on lui demandait. Roberts donna ordre de brûler le navire sans plus tarder. Il envoya sa chaloupe pour faire transporter sur le rivage les nègres qui étaient embarqués; mais voyant que cette opération lui ferait perdre beaucoup de temps, il ordonna de mettre le feu et d'envelopper corps et biens dans le même incendie. Quatre-vingts de ces malheureux, qui se trouvaient à bord, enchaînés deux à deux, n'eurent que l'horrible choix de périr dans les flammes ou de se précipiter ensemble dans les flots. Ceux qui se jetèrent à la mer furent dévorés par les requins qu'on trouve en grand nombre sur cette côte; pas un de ces infortunés ne put parvenir à gagner la terre.

« Cet acte de férocité était commandé par les circonstances, dit dans la suite Roberts : je venais d'intercepter une lettre du général Phips adressée à M. Baldwin, agent de la compagnie royale Africaine à Whidah; cette lettre lui donnait avis que des pirates avaient été aperçus à la hauteur du cap des Trois-Pointes, et que l'*Hirondelle* s'était mise à leur poursuite. »

Roberts assembla ses compagnons, leur donna lecture de la lettre, et, repoussant leurs bravades et leurs cris, il parvint à les convaincre de la nécessité de fuir un danger imminent.

« Enfants, dit-il, des diables incarnés comme nous ne sont pas effrayés par de pareilles nouvelles. Cependant le parti le plus sage est d'éviter les coups; car si nous sommes attrapés, c'est le moins que nous puissions attendre. »

Cette considération décida les flibustiers. Ils firent voile vers l'île d'Anna-Bonna; mais les vents ayant contrarié leur route, ils furent forcés de jeter l'ancre au cap Lopez.

Cependant le vaisseau de la compagnie royale Africaine, l'*Hirondelle*, commandé par le capitaine Ogle, qui depuis

long-temps était à la poursuite des pirates, parut le 5 février 1722, à la hauteur du cap Lopez. Un bâtiment de commerce hollandais, que *l'Hirondelle* rencontra la veille, lui avait donné l'assurance qu'ayant quitté le cap Lopez depuis quelques heures, il n'y avait laissé aucun vaisseau; cependant un coup de canon, parti de la baie, attira l'attention du capitaine Ogle. A la pointe du jour il découvrit trois bâtimens à l'ancre, dont l'un portait les couleurs royales : c'étaient Roberts et ses camarades.

L'Hirondelle, dominée par le vent, et engagée trop avant dans la baie, se vit forcée de gouverner en arrière pour éviter un banc de sable appelé *l'Ecueil du Français*. Les boucaniers, qui remarquèrent ce mouvement, crurent y voir un témoignage de crainte; ils détachèrent aussitôt *le Ranger*, avec ordre de faire force de voiles pour donner la chasse à *l'Hirondelle*. Le bâtiment anglais voyant que sa manœuvre était si mal interprétée, mit adroitement à profit l'erreur des flibustiers. Elle gouverna au large comme si elle eût cédé à une crainte réelle, et ménagea si bien le mouvement de sa fuite apparente, que *le Ranger* se laissa emporter dans sa poursuite jusqu'à une distance trop considérable pour que le bruit du canon pût être entendu du *Commodore* commandé par Roberts. Les corsaires, aveuglés par une présomptueuse opinion de leur courage, ne conçurent pas le moindre soupçon du piège qu'on leur tendait.

Parvenus à la portée du canon, ils lâchent leur bordée, hissent leur pavillon noir, et manœuvrent hardiment pour venir à l'abordage. Dans le même instant une décharge d'artillerie part de *l'Hirondelle*, éclairet leurs rangs, abat leur pavillon noir. Ils le relèvent après le premier moment de surprise que leur cause cette riposte; le pavillon est abattu une seconde fois; l'artillerie de *l'Hirondelle* fait un feu qui écrase les flibustiers; le pont du *Ranger* se couvre de morts et de

blessés. Les pirates brandissent leurs coutelas, se précipitent vers la poupe, poussent d'affreux hurlemens, et demandent l'abordage. Cependant leur manœuvre trahit la crainte dont ils sont saisis; ils cherchent à gagner le vent et à fuir : alors une violente querelle s'élève sur le pont du *Ranger*; les plus furieux crient qu'il faut aborder et se faire égorger ou vaincre, les autres déclarent que la fuite est le seul espoir qui leur reste. Au milieu de ce tumulte un boulet fracasse le grand mât; tout espoir de fuite est perdu. Quelques-uns se précipitent dans la mer, les autres demandent quartier et se rendent à discrétion. Le combat avait duré deux heures; on compta sur le pont du *Ranger*, dix hommes tués et vingt blessés; du côté de leurs adversaires, il n'y eut pas une goutte de sang répandu. Le bâtiment corsaire était armé de trente-deux canons. Son équipage se composait de seize Français, de dix nègres et de soixante-dix-sept Anglais. Ils avaient jeté leurs pavillons à la mer, dans la crainte qu'ils ne servissent de pièce de conviction contre eux, et plus encore pour s'épargner la mortification de les voir tomber dans les mains de leurs ennemis.

Pendant que le capitaine Ogle faisait transporter, par la chaloupe, les prisonniers à bord de l'*Hirondelle*, on aperçut sur le *Ranger* une fumée subite qui s'éleva en tourbillons épais du côté des chambres des officiers; on crut d'abord que l'artillerie avait mis feu à quelque partie du vaisseau; mais on découvrit bientôt que cinq ou six pirates des plus désespérés, s'étaient rassemblés autour d'un tas de poudre, et qu'ils l'avaient enflammé d'un coup de pistolet; l'explosion n'avait pas eu assez d'intensité pour leur donner la mort; mais le fen de la poudre les avaient défigurés d'une manière effroyable.

Le *Ranger* était commandé par un Gallois, nommé Skyrme, qui ayant perdu une jambe dans l'action, refusa de se laisser panser, et qui ne cessa de se défendre que lorsque

la perte du sang eut totalement épuisé ses forces. Quelques prisonniers montrèrent de la gaité, d'autres de l'insouciance. La plupart portaient des chemises du plus beau linge, des montres, des diamans, des habits de soie. Mais la poudre d'or qui leur était revenue dans le partage avait été laissée dans le *Petit-Ranger*, autre vaisseau des pirates resté dans la baie avec le *Commodore*.

On va voir jusqu'à quel point ces aventuriers poussaient l'indifférence sur le danger de leur position : un officier de l'*Hirondelle*, voyant un sifflet d'argent suspendu à la boutonnière d'un des pirates blessés, lui dit : « Je présume que vous étiez le bosseman de ce vaisseau. »

« En ce cas vous présumez mal, répondit le pirate, car je suis bosseman de la *Royale-Fortune*, capitaine Roberts. »

« Eh bien ! M. le bosseman, vous serez pendu, je pense, répliqua l'officier. »

— « Tout comme il plaira à votre Honneur. » Et le prisonnier allait s'éloigner.

L'officier le pria de lui dire comment la poudre qui l'avait défiguré avait pris feu.

« Par Dieu, répondit-il, ils sont tous fous et ensorcellés. Ils m'ont fait perdre un bon chapeau ; car l'explosion m'a fait tomber de la galerie dans la mer, et mon chapeau à longs poils y est resté. »

— « Mais qu'est-ce que la perte d'un chapeau, mon ami ? reprit l'officier. »

— « Pas grand'chose, monsieur. »

Les matelots le saisirent pour le dépouiller. Pendant cette opération, l'officier lui demanda si l'équipage, commandé par Roberts, était composé de gaillards aussi déterminés que lui.

« On en compte cent vingt parmi eux, répondit William Main (c'était son nom), qui sont les plus enragés démons

qui jamais aient chaussé des souliers. Je voudrais bien être avec eux. »

— « Je n'en doute pas, répliqua l'officier. »

— « Par Dieu, c'est la vérité toute nue, s'écria le corsaire en se voyant en ce moment entièrement déshabillé ! »

L'officier s'approcha ensuite d'un autre pirate, nommé Roger Ball. Il se tenait assis dans un coin ; sa figure, brûlée par la poudre, était noire comme un charbon. Il lui adressa la même question, qu'il avait déjà faite à William Main, sur l'explosion de la poudre.

« Ma foi, répondit le pirate, John Morris a tiré un coup de pistolet sur le tas de poudre ; et s'il ne l'eût pas fait, je l'aurais fait moi-même. »

Quoique sillonné par le feu, ses souffrances ne lui arrachaient pas une plainte. L'officier lui fit entendre qu'il était chirurgien, et que, s'il le désirait, il consentirait à panser ses blessures ; mais le pirate jura qu'il ne le souffrirait point ; et il ajouta que si on voulait le soumettre à un appareil, il l'arracherait à l'instant. Cependant, malgré ses protestations, le chirurgien le pensa, non sans beaucoup de peine. La nuit il entra dans une sorte de délire : il ne parlait que de la bravoure de Roberts ; il criait à ses compagnons de prendre courage, que leurs fers seraient rompus aussitôt qu'ils rencontreraient le capitaine. On lui donna quelques coups de verge pour le réduire au silence, et comme il se débattait avec fureur, on resserra ses liens. L'étranglement des chairs ayant produit la gangrène, il mourut le jour suivant.

Le capitaine de l'*Hirondelle*, qui se méfiait de ses prisonniers, leur fit mettre des menottes et des entraves ; il voulait brûler le *Ranger* qui avait considérablement souffert dans le combat ; mais réfléchissant qu'il serait obligé de prendre à son bord les pirates blessés, il répara autant que les circonstances le permirent les agrès du vaisseau capturé ; et dans la

suite il le renvoya en France avec les Français qu'il avait recueillis sur la côte à Whydah, quelques jours après l'incendie du *Porc-Épic*.

Le 9 février, *l'Hirondelle* fit voile vers le cap, et découvrit dans la baie la *Royale-Fortune* qui était à l'ancre avec le bâtiment le *Neptune*, capitaine Hill, que les pirates avaient capturé la veille. Cette circonstance était pour le vaisseau anglais un présage de succès, car la prise d'un bâtiment amène chez les pirates un désordre et des excès qui ne s'apaisaient qu'après plusieurs jours de débauche.

Le 10, dans la matinée, *l'Hirondelle* s'approcha de la côte pour doubler le cap. Les pirates, distinguant les mâts qui paraissaient s'élever de la terre, s'empressèrent d'en informer le capitaine. Roberts déjeunait en ce moment avec le capitaine Hill; la table était chargée d'un jambon, d'une énorme côte de bœuf salé et de quelques volailles. Le pirate qui vidait un grand verre d'ale écouta avec assez d'indifférence cet avis de ses gens. Les opinions se partagèrent sur le vaisseau : les uns disaient que c'était un bâtiment portugais, d'autres soutenaient que c'était un navire français chargé d'esclaves; plusieurs juraient que c'était le *Ranger* qui venait rejoindre le *Commodore*. On débattait la question de savoir si on ferait voile pour aller à la rencontre de ce bâtiment; mais lorsque le vaisseau royal se déploya à l'angle du cap, quelques boucaniers, et particulièrement un déserteur de *l'Hirondelle* qui reconnut le vaisseau de l'état, déclarèrent à Roberts qu'ils allaient avoir sur les bras un ennemi redoutable.

Le capitaine, qui ne partageait pas l'opinion de ses gens, leur reprocha avec emportement la lâcheté de leur craintes; il jurait que la peur leur fascinait les yeux; que le vaisseau de l'état était poursuivi par le *Ranger*; et finit par leur demander ironiquement s'ils consentiraient à combattre, dans

le cas où le danger qu'ils signalaient deviendrait réel et imminent?

L'Hirondelle continuait à avancer; bientôt il fut facile de distinguer le pavillon royal. Roberts, convaincu alors de la présence d'un ennemi, déploya les voiles, ordonna à l'équipage de s'armer, et sans montrer la plus légère inquiétude, jura qu'il n'y avait qu'un coup de dent à donner, que c'était l'affaire d'un moment, etc., etc.

Il s'adressa ensuite à Armstrong, le déserteur de *L'Hirondelle*; il le questionna sur l'agilité et sur les autres qualités du vaisseau. Armstrong répondit que *L'Hirondelle* gouvernait sur le vent avec une supériorité particulière; et que si on voulait lui échapper, il fallait prendre une position qui pût neutraliser cet avantage.

Le danger devenait imminent; le temps pressait, toute délibération était dangereuse. Roberts, qui se faisait distinguer par la promptitude de ses décisions, prend sur le champ son parti: il passera près de *L'Hirondelle*, recevra sa bordée, ripostera; si le vaisseau est démâté ou mis hors d'état de se défendre, on poussera rapidement vers le rivage, chacun se sauvera en se cachant parmi les nègres; si ce moyen de salut est interdit, on jetera le grappin d'abordage, on fera sauter à la fois le corsaire et le vaisseau royal.

Cet intrépide scélérat ne songeait pas à faire dépendre son salut d'une défense vigoureuse, car la plupart de ses gens, abandonnés à l'ivresse la plus profonde, ne montraient qu'un courage passif et étaient incapables de service.

Le capitaine voulut se montrer dans ce moment de crise avec toute la dignité de son rang. Il se présenta au milieu de ses compagnons dans tout l'appareil du commandement et avec la fierté qui convenait au chef des plus hardis pirates qui infestassent les mers des deux mondes. Il portait un pourpoint et un large pantalon d'une riche étoffe damassée, une

plume rouge se balançait sur son chapeau noir, autour de son cou était jeté une chaîne d'or à laquelle était suspendue une large croix en diamans; il tenait à la main son sabre nu, portait deux pistolets à sa ceinture, et semblait défier, par l'intrépidité et le feu de ses regards, la fortune qui le menaçait.

Suivant le plan qu'il avait formé, il passa près de l'*Hirondelle*, reçut sa bordée, hissa son pavillon noir, riposta de tout le feu de son artillerie, et s'éloigna en déployant toutes ses voiles.

S'il se fût conformé à l'avis d'Armstrong, qui lui conseillait de se mettre au dessous du vent, il aurait probablement échappé à la poursuite du vaisseau anglais; mais soit par une fausse direction des voiles, soit par un mouvement mal concerté du timon, ou peut-être par l'effet de ces deux accidens, l'essor du vaisseau se ralentit, l'*Hirondelle* redoubla de voiles; il devint impossible d'éviter le combat.

Obligé de se mesurer avec une ennemi dont les forces étaient de beaucoup supérieures à celles des flibustiers, Roberts se serait sans doute défendu avec tout l'acharnement qu'on pouvait attendre de son courage et de son désespoir; il faisait les préparatifs de l'attaque, lorsqu'un coup de feu, tiré au hasard, l'atteignit à la gorge et l'étendit roide mort. Il tomba sur les brayers d'un canon : un pirate, nommé Stephenson, qui dirigeait le gouvernail, accourut à son secours; mais ne voyant pas sa blessure, il lui cria, en proférant des juremens, de se lever et de combattre comme un homme. Stephenson ne tarda pas à revenir de sa méprise, et lorsqu'il vit que son capitaine était mort, il fondit en larmes, se roula sur le corps de son chef, appela la mort à grands cris, et répandit le trouble dans l'équipage: un des flibustiers, impatient de

¹ Sortes de cordages.

ces plaintes, l'écarta d'un coup de pied, saisit le corps de Roberts, le jeta dans la mer avec ses armes, ses bijoux et sa parure, se conformant ainsi au désir que le capitaine avait constamment témoigné pendant sa vie.

Roberts n'avait pas plus de quarante ans; il était grand, robuste; la vivacité de son regard, sa chevelure noire et crépue, ses traits fortement prononcés, donnaient à sa figure une expression de dureté qu'on supportait difficilement. Son teint, naturellement brun et hâlé par une vie active et le soleil de l'équateur, donnait une expression repoussante à sa physionomie. Né à Newey-Bagh, près Haverfordwest, dans le Pembrokeshire, cet aventurier possédait des qualités et une bravoure qui auraient pu faire de lui un homme de guerre du plus grand mérite, s'il eût donné à son courage une direction plus légitime.

Trois ans avant sa mort, il avait servi en qualité de contre-maître sur le bâtiment nommé *la Princesse*, capitaine Plumb d'Anamabo; et souvent, comme il l'a dit depuis, il lui était arrivé de répandre des larmes sur le sort des malheureux que les corsaires dépouillaient de tous leurs biens; mais c'étaient les pleurs du crocodile, ou peut-être ses sentimens furent-ils pervertis par des amitiés dangereuses et par ce désir immodéré d'indépendance qui saisit les hommes destinés à devenir illustres quand ils savent modérer cette ardeur. Actif, adroit, industriel, il ne pouvait rejeter l'infamie de sa profession sur la difficulté de se créer dans la vie des ressources honnêtes; aussi ne cherchait-il point à excuser ses torts; il avouait avec franchise qu'il ne s'était jeté dans la carrière du crime que pour se soustraire à l'humiliante supériorité des chefs sous lesquels il avait servi, et pour se venger de leur mépris en affectant sur les autres un pouvoir bien supérieur à celui qu'ils avaient exercé sur lui.

« Dans un service honnête, disait-il, il y a maigre chère,

faibles gages et rude travail. Chez les pirates abondance et satiété, plaisir et repos, liberté et pouvoir. Qui ne voudrait échanger sa condition de subalterne, sur un vaisseau marchand, pour celle de chef à bord d'un corsaire? Vie courte, mais joyeuse, je ne demande rien de plus. »

Ces dispositions, encouragées par la société des hommes les plus pervers, étouffèrent en lui le remords, et firent un monstre d'un être auquel les sentimens de l'humanité n'auraient point été étrangers. Cependant au milieu des actes honteux et sanguinaires de sa vie, on dit qu'il ne força jamais personne à suivre contre son gré le métier de corsaire, et qu'il accordait toujours les congés qui lui étaient demandés par ses compagnons, lorsque, dégoûtés de leur profession, ils désiraient rentrer dans une vie plus tranquille.

Roberts était l'âme de sa troupe; après sa mort les pirates se laissèrent aller au découragement le plus stupide; incapables de mettre à profit les moyens de se défendre ou de fuir, ils jetèrent leurs armes et demandèrent quartier. *L'Hirondelle* se tint au large. Elle envoya sa chaloupe pour prendre les prisonniers; car le capitaine craignait que les flibustiers n'eussent formé le projet de faire sauter le vaisseau. En approchant de *la Royale-Fortune*, les hommes de la chaloupe virent étinceller des mèches allumées sur le navire; une violente altercation s'était élevée entre les pirates, dont les uns s'opposaient à tout acte de désespoir, tandis que plusieurs de leurs compagnons, livrés à une fureur aveugle, criaient qu'il fallait faire sauter le navire et s'ensevelir au milieu de ses débris.

La Royale-Fortune avait à bord quarante canons et cent cinquante-sept hommes dont quarante-cinq nègres; trois pirates périrent dans l'action. On trouva dans les coffres du navire deux mille livres sterling en poudre d'or; le pavillon noir que les corsaires n'avaient pu faire disparaître, parce

qu'un boulet de canon l'avait jeté avec le grand mât à la mer, fut recueilli par la chaloupe comme pièce de conviction.

L'Hirondelle regagna le cap Lopez, où elle retrouva le *Petit-Ranger*, que les pirates avaient abandonné à la hâte pour courir à la défense du grand vaisseau. On chercha vainement la portion de poudre d'or qui revenait aux corsaires du *Ranger* : ce dépôt avait été enlevé. On soupçonna de ce vol le capitaine Hill, commandant le *Neptune*, qui n'attendit pas dans la baie le retour de *L'Hirondelle*, et qui crut sans doute que piller des voleurs était un acte de justice et un dédommagement légitime des pertes qu'il avait essuyées.

Il fallut exercer à bord du vaisseau de l'état la vigilance la plus sévère pour prévenir une révolte parmi les prisonniers. Afin de se mettre à l'abri contre toute entreprise désespérée, le capitaine Ogle ordonna de barricader fortement la sainte-barbe; il plaça devant la prison des corsaires un poste de trente hommes, armés de pistolets et de coutelas, qui faisaient la garde nuit et jour sous les ordres d'un officier du vaisseau, et fit mettre aux pirates des anneaux de fer qui serraient leurs pieds et leurs mains.

Ceux qui donnèrent quelques marques de repentir furent en petit nombre; les autres se répandaient en imprécations et en blasphèmes, menaçaient leurs gardes, raillaient dans leurs compagnons d'infortune les témoignages du remords, passaient alternativement des frémissements de la rage aux éclats d'une gaieté bruyante. Ils disaient, en voyant leur dénûment, qu'il ne leur resterait pas même une obole pour payer au vieux Caron le droit de passage sur le Styx. Quand on leur apportait leur ration journalière de pain, ils observaient que le jeûne les maigrissait à un tel point, qu'une ficelle suffirait pour les pendre. Un des plus inflexibles, nommé Sutton, était attaché à la même chaîne qu'un pirate qui lisait et récitait des prières : il lui demanda, en jurant,

ce qu'il prétendait gagner par tant de dévotion et de bruit.

« Le ciel, j'espère, répondit le corsaire repentant.

— « Le ciel ! êtes-vous fou, reprit Sutton ? Avez vous jamais oui-dire que des pirates soient allés au ciel ? Parlez-moi de l'enfer ; c'est là notre bonne et digne place. Je veux y saluer Roberts de treize coups de canon en y entrant. »

Voyant que ses saillies faisaient peu d'impression sur l'esprit de son camarade, il porta une plainte formelle contre lui, et pria l'officier de mettre cet homme à l'écart, ou de lui enlever son livre de prières, attendu, disait-il, qu'il trouble le repos public.

Malgré les précautions les plus rigoureuses, une conspiration fut ourdie par Moody, Ashplant, Magnes, Marc et quelques autres prisonniers. Ils devaient massacrer les officiers, se rendre maîtres du bâtiment, sauf à délibérer ensuite sur le parti qu'il serait le plus convenable de prendre : un jeune mulâtre, attaché au service de l'*Hirondelle*, était l'agent de ce projet de révolte. A l'entrée de la nuit qui devait protéger leur dessein, deux prisonniers enchaînés auprès d'Ashplant entendirent le mulâtre murmurer quelques mots à l'oreille des conjurés, et désigner l'heure de la nuit à laquelle tout serait prêt pour l'explosion. Ils firent aussitôt appeler le capitaine, et l'instruisirent de ce qu'ils venaient d'entendre. Cet avis jeta l'alarme sur le vaisseau : on passa la nuit sous les armes ; on visita les prisonniers, et l'on découvrit que quelques pirates avaient déjà limé une partie de leurs fers, au moyen d'un outil qui leur avait été donné par le jeune mulâtre.

Une semblable tentative, tramée à bord de la *Royale-Fortune*, produisit les mêmes dangers et les mêmes résultats. Ce bâtiment avait été laissé à l'île Saint-Thomas, sous la direction d'un officier et de quelques hommes chargés de faire des provisions, difficiles à trouver au cap Corso. Le

capitaine n'avait à bord que quelques pirates nègres , trois ou quatre prisonniers blessés , et leur ancien chirurgien Scudamore ; ce dernier excitait d'autant moins de méfiance , que l'on pensait généralement que la nature de ses fonctions sur le vaisseau capturé serait un titre à la clémence des juges. L'officier lui avait laissé une liberté entière ; il l'admettait journallement à sa table , et n'exerçait sur lui aucune surveillance. Scudamore abusa de sa position : il essaya de soulever les nègres par des promesses séduisantes ; les engagea à massacrer l'équipage , à s'emparer du vaisseau , et n'eut pas beaucoup de peine à leur faire goûter ce projet. Scudamore s'adressa ensuite à ses anciens camarades ; il leur dit qu'il possédait quelque connaissance de la navigation ; que les nègres étaient des hommes braves et déterminés ; que n'étant point étranger lui-même à la langue d'Angola , il les avait entendus concerter les moyens de recouvrer leur liberté. Il ajouta qu'il valait mieux contraindre les mers et former une nouvelle compagnie , que se laisser traduire au cap Corso , pour y être pendus et grillés tout nus au soleil ; que ce changement de position ne dépendait que de leur volonté. Un des blessés , calculant les chances que présentait ce projet , crut qu'il y aurait plus d'avantage pour lui à dévoiler le secret de la conspiration qu'à en favoriser l'exécution : il fit appeler l'officier , et lui révéla le complot. L'arrestation de Scudamore , qui sur-le-champ fut emprisonné , déjoua les desseins des conjurés : l'ordre fut rétabli sur le vaisseau sans la moindre commotion.

Les bâtimens entrèrent , après une courte navigation , dans la rade du cap Corso. Les prisonniers furent immédiatement transférés dans le fort , et toutes leurs espérances d'évasion s'évanouirent. L'approche du jugement , et l'issue , bien facile à prévoir , du procès , mirent un terme à leurs jactances et à leurs blasphèmes. Ils demandèrent des livres de piété , réci-

tèrent des prières en commun , prirent l'apparence du repentir et de la dévotion , affectant cette double hypocrisie , dans l'espoir de toucher leurs juges et d'échapper à la mort. Cependant cette ruse ne réussit point. On se hâta de commencer le procès , qui fut instruit d'après les formes expéditives qu'autorisait la nature de la cause. Quelques pirates , qui n'étaient à bord de *la Royale-Fortune* que depuis peu de mois , entreprirent de se justifier en alléguant la contrainte à laquelle les avait soumis l'autorité de Roberts , qui , disaient-ils , les avait forcés de partager ses risques et ses crimes. Ce faible moyen de défense fut en partie détruit par les dépositions des témoins et par celles des autres pirates , qui déclarèrent que Roberts ne retenait jamais forcément à son service l'équipage des bâtimens capturés. Il fut également constaté que , par un accord secret avec le capitaine , les nouvelles recrues feignaient quelquefois de se soumettre à un acte de violence apparente , afin de se réserver un moyen de mettre leur tête à l'abri , en cas d'événement.

Le pays où fut jugé le procès , et le conseil chargé de prononcer sur le sort des accusés , étaient affranchis des lenteurs apportées à l'action des lois dans les tribunaux ordinaires. Le rapporteur et les juges , dit un historien anglais , peu faits à la marche entortillée des procédures , négligèrent les formes qui , d'ailleurs , ne sont pas prescrites en pareils cas ; mais éclairés par les lumières de la raison , qui permettent à tout homme de distinguer le bien du mal , ils apportèrent dans leurs jugemens cette sagesse intègre et impartiale qui souvent vaut mieux que les formalités minutieuses de la jurisprudence.

Quelques difficultés cependant arrêterent d'abord les commissaires. Il était impossible d'obtenir le témoignage de tous ceux qui avaient été dépouillés dans la longue suite de bri-

gandages exercés par les accusés. La question était de savoir sur quelles preuves l'accusation devait être appuyée.

Un pirate, nommé Joseph Dennis, qui, dans le cours de la traversée, s'était fait remarquer par les démonstrations d'un repentir sincère, offrit de porter témoignage contre ses camarades si le conseil voulait consentir à lui faire grâce de la vie. Après avoir délibéré sur cette proposition, le conseil se décida pour la négative, afin, dirent les juges, de ne point exposer un homme à la tentation de se ménager par de fausses dépositions la clémence du tribunal. On était encore embarrassé par la difficulté de spécifier les circonstances du temps et du lieu, formalités exigées par l'acte du parlement. Mais ce qui devint l'objet d'une difficulté plus grave, fut la question de compétence.

Si dans l'accusation de piraterie, disait-on, se trouve compris le crime de vol, les commissaires ne sauraient prononcer sur ce point, puisque tous juges doivent déclarer, avec serment, qu'ils n'ont aucun intérêt direct ou indirect dans la cause. Ici la plupart des déprédations ont été commises sur les biens de la compagnie royale Africaine; et ce sont des membres de cette compagnie qui composent la commission. La cour résolut alors de faire porter l'accusation sur les dépositions de l'équipage de l'*Hirondelle*, dépositions qui renfermaient les conditions requises du temps, du lieu et de l'action, et d'abandonner les autres griefs de vols relatifs à la compagnie. L'accusation de vol fut donc écartée, dans l'intérêt de la compagnie seulement, et le conseil arrêta que les accusés n'auraient à se défendre à ce sujet que sur les trois circonstances qui constituent la piraterie :

L'engagement volontaire à un pouvoir illégitime ;

La participation libre à l'attaque ou au pillage d'un bâtiment ;

Le concours à la distribution du butin.

Les commissaires, ayant pris séance dans la grande salle du fort du cap Corso, lecture fut donnée de l'acte en vertu duquel se formait le conseil. Le président et les autres juges prêtèrent ensuite le serment exigé par la loi, de bien et fidèlement remplir leur mission.

Le conseil appelle à sa barre les pirates saisis sur le vaisseau *le Ranger*; le greffier lit l'acte d'accusation, et sur la question d'usage, adressée aux accusés : êtes-vous innocent ou coupable? tous les accusés répondent, *non coupable*.

Le président fait appeler les officiers du vaisseau de l'état, *l'Hirondelle*, MM. Isaac Sun, lieutenant, Ralph Baldwick, bosseman, et Daniel Macklanglin, contre-maître. On les prie d'examiner les prisonniers, et de déclarer s'ils les reconnaissent.

« Nous les reconnaissons, répondent les témoins. »

Sur cette déclaration, le président les invite à communiquer au conseil le rapport qu'ils ont dressé à l'occasion de l'événement dont va s'occuper la cour. Les officiers déposent leur rapport entre les mains du président, qui le remet au greffier pour en donner lecture.

Après cette lecture, le président demande aux accusés ce qu'ils ont à opposer à ce témoignage, et par quelle excuse ils prétendent justifier leur résistance au vaisseau du roi.

Chaque prisonnier dit à son tour, qu'il faisait partie de l'équipage du *Ranger*, qu'il a signé l'engagement par lequel les corsaires se forment en société, qu'il a eu part au partage du butin; mais que dans tous ces actes, et particulièrement dans la résistance opposée au vaisseau de Sa Majesté, il n'a point agi dans le libre exercice de sa volonté; mais sous l'influence de la loi établie parmi les corsaires, et qui punit de mort ceux qui essaient de résister aux volontés du chef.

Le président leur demande, qui a fait cette loi? Qui les obligeait à tirer le canon sur un vaisseau de l'état? Pourquoi

ils n'ont pas déserté leur poste et secoué le joug quand l'occasion s'est présentée d'abandonner avec sûreté un pavillon coupable?

Les accusés reproduisent pour toute réponse le moyen de défense qu'ils ont déjà présenté.

Le conseil déclare que l'accusation est suffisamment prouvée, par la déclaration des prévenus en ce qui concerne l'attaque et la résistance illégales contre un vaisseau du roi; mais comme, parmi les accusés, quelques-uns obéissaient à un sentiment de crainte que plusieurs autres ne partageaient pas, le conseil décide qu'il ne jugera point en masse, mais individuellement, et qu'il tiendra pour innocents ceux qui ne seront point désignés par les témoins comme ayant pris une part active aux violences et dévastations spécifiées par *l'indictement*.

On appelle de nouveau les officiers de *l'Hirondelle*; ils prêtent serment, et détaillent toutes les circonstances qui ont concouru à la prise du vaisseau *la Royale-Fortune*; celles dont cette capture a été précédée; et celles qui l'ont suivie. Quelques prisonniers déclarent qu'ils n'ont pas tiré eux-mêmes le canon sur le vaisseau de l'état; mais que, pour obéir aux ordres de Roberts, qui ne commandait qu'avec des menaces de mort, ils se sont bornés à diriger la manœuvre sans prendre part au combat.

La cour, voulant étendre sur tous une égale justice, décide qu'il sera fait, pour les accusés de *la Royale-Fortune* comme pour les prisonniers du *Ranger*, une distinction individuelle entre les corsaires qui, associés depuis long-temps à la fortune de Roberts, sont accusés d'avoir exercé une longue piraterie, et ceux qui, enrôlés plus récemment, peuvent présenter leur conduite sous un jour moins défavorable.

Après ces décisions qui fixent l'état de la question, le

conseil commence ses fonctions judiciaires par procéder au jugement des pirates dont les noms suivent : William Magnes, Thomas Oughterlauney, William Main, William Mackintosh, Valentin Ashplant, John Walden, Israël Hind, Marcus Johnson, William Petty, William Fernon, Abraham Harper, William Wood, Thomas Haw, John Stephenson, Charles Bunce et John Griffin.

Joseph Trahern, capitaine du bâtiment de commerce *le Roi-Salomon*, prête serment. Il dépose que le 6 janvier 1722, son bâtiment étant à l'ancre près du cap Apollonia en Afrique, l'équipage découvrit une chaloupe qui s'était détachée d'un vaisseau que l'on distinguait à trois milles en dessous du vent, qu'elle ramait contre les courans et qu'elle se dirigeait vers *le Roi-Salomon*. Jugeant à la rapidité de sa marche et au nombre des rameurs qu'elle était montée par des pirates, le témoin ordonna à ses gens de se tenir prêts à soutenir une attaque. La supériorité du nombre et de la position, donnait à l'équipage du vaisseau un avantage facile à reconnaître ; les flibustiers n'étant armés que de mousquets et de coutelas, étaient exposés sur leur bateau découvert à tout le feu des canons ennemis, mais la pusillanimité des gens du vaisseau justifia la témérité des ennemis. Les corsaires attaquèrent le bâtiment avec audace ; s'en rendirent maîtres et pillèrent la cargaison.

Le président. « Votre mémoire ne vous fournit-elle aucune particularité sur la prise de votre navire ? »

Le témoin. « William Magnes, quartier-maître des pirates, commandait l'embarcation. Il nous demanda avec autorité nos provisions et nos agrès, que ces voleurs se partagèrent sous ses yeux.

« William Main, en qualité de bosseman, enleva deux cables et plusieurs rouleaux de cordes ; il frappa, du manche

de son coutelas, quelques-uns de mes gens qui ne mettaient point assez d'activité à lui livrer nos dépouilles.

« Petty, chargé du soin de calfater le vaisseau des pirates, s'empara de tout ce qui pouvait être de quelque utilité à ses fonctions.

« Harper était tonnelier; il se fit livrer les barils et les jiqueurs.

« Griffin dépouilla notre charpentier de ses outils et de tous les bois de charpente.

« Oughterlauney, leur pilote, après s'être revêtu de mes habits et de mon linge, avoir couvert sa tête de ma perruque neuve, et avalé une bouteille de vin, nous commanda insolemment de conduire le vaisseau auprès du commodore Roberts, sans doute pour savoir quels ordres ce chef avait à donner sur notre sort. Ces hommes rivalisaient d'insolence et de brutalité. »

On appelle un autre témoin.

George Fern, contre-maître du navire *le Roi-Salomon*, fait une déposition semblable à celle du capitaine Trahern.

On procède à l'audition d'un troisième témoin; il se nomme Thomas Castel, il était prisonnier à bord des corsaires quand *le Roi-Salomon* a été pris.

Le président. « M. Castel, apprenez au conseil ce que vous savez relativement à l'attaque du bâtiment de commerce *le Roi-Solomon*; et dites-nous particulièrement quels ordres furent donnés à la chaloupe qu'on envoya contre ce navire. »

Thomas Castel. « J'étais prisonnier à bord des corsaires depuis quelques semaines, lorsque le vaisseau du capitaine Trahern fut capturé. Roberts commanda de mettre la chaloupe en mer et d'aller attaquer le bâtiment qu'on apercevait au large. A peine eut-il donné cet ordre, que les pirates

sautèrent à l'envi dans la chaloupe, avec un empressement qui ressemblait mal à la contrainte à laquelle ils prétendent avoir obéi. Ils se pressaient en foule pour partager la gloire de l'expédition ; je ne vis jamais une ardeur moins équivoque. »

Les prisonniers contestent la fidélité de ce témoignage. Ils prétendent que Roberts accompagna cet ordre de juremens et de malédictions, qu'il accusa leur lenteur de lâcheté, et leur reprocha d'être toujours prêts à partager le butin, jamais à le conquérir.

Le président. « Ainsi vous prétendez que Roberts vous força à entreprendre cette expédition. »

Un des accusés. « Roberts nous commanda de descendre dans la chaloupe, d'aller piller les agrès et la cargaison du vaisseau ; le quartier-maître nous donna les mêmes ordres, il eût été dangereux de résister à ces deux hommes. »

Le président. « Quand même il serait vrai que vous n'eussiez agi que par l'effet de la crainte, vous n'en êtes pas moins coupables d'avoir obéi à des officiers sans mission légale, que vous-mêmes aviez choisis. Des hommes dont les dispositions n'ont rien d'équivoque ne donnent pas leurs voix pour l'élection d'un tel capitaine et d'un tel quartier-maître. Ils ne se créent point des chefs qui peuvent exiger d'eux à toute heure des services odieux et coupables. »

Cette observation du président est suivie d'un long silence. Le conseil prononce son jugement : il déclare coupables du crime de piraterie les accusés ci-dessus nommés, et les condamne à la peine de mort.

On passe au jugement des autres prisonniers, savoir :

William Church, Philip Haak, James White, Nicolas Brattle, Hugh Riddle, William Thomas, Thomas Roberts, John Richard, Benjamin Child, Robert Wood, Robert

Scott, William Davison, Samuel Morwell, Edward Evans, William Guyneys, et dix-huit Français.

Les quatre premiers de ces accusés servaient, comme musiciens, à bord des corsaires; ils avaient été pris, depuis peu de temps, sur des bâtimens marchands : durant leur captivité, ils avaient éprouvé des violences journalières. Les boucaniers, amateurs de la musique, les rappelaient, par des injures et des coups, aux règles de l'art, lorsque la fatigue et l'épuisement mettaient leur talent en défaut.

Les autres accusés anglais n'étaient à bord que depuis Whydah. Dans la traversée, il ne s'était présentée aucune occasion de mettre leur probité à l'épreuve. Les accusés français étaient des prisonniers que les pirates avaient retenus pour leur faire ramener le vaisseau qui leur avait été pris, ou le *Petit Ranger*, que Roberts leur avait promis en échange. On n'exigeait d'eux aucun service; ils n'étaient point armés. Le conseil prononce immédiatement le renvoi de ces divers accusés.

On traduit devant le conseil Thomas Sulton, David Symson, Christopher Moody, Philip Bill, Robert Hardy, Henri Dennis, David Rice, William Williams, Robert Harris, George Smith, Edward Watts, Joseph Mitchell et James Barrow.

Le premier témoin à charge appelé contre les accusés est le capitaine Geret de Haen, commandant le *Flushingham*, capturé à Axim dans les premiers jours de janvier. On reçoit ensuite la déposition de Benjamin Kreft, capitaine, et de James Froet, contre-maître du *Gertruycht*, pris à la hauteur de Gabone, en décembre 1721. Ces témoins déclarent que les accusés présens, à l'exception de Hardy, se trouvaient à l'attaque et au pillage de leurs bâtimens, et que, par leur brutalité et leurs menaces, ils avaient fort alarmé

l'équipage, qui craignait qu'ils n'incendiassent le navire et ne donnassent la mort au capitaine. Krest déclare qu'il reconnaît parfaitement bien Thomas Sutton ; que ce pirate lui enleva toute sa poudre. A cette accusation, Thomas Sutton interrompt vivement le témoin ; il lui reproche la fausseté de sa déclaration, et, pour en donner à ses juges une preuve irrécusable, il déclare qu'il n'a pas même pris la moitié de la poudre. Le pirate ne prétendait pas sans doute faire une impudente plaisanterie ; il ne voulait que donner à sa conduite l'apparence d'une humanité dont le Hollandais lui refusait le mérite.

On rappelle le témoin Castel, M. Wingfield, et quelques autres témoins qui avaient été prisonniers des pirates. Ils déclarent que les accusés présents devant le conseil étaient les hommes les plus influens et les plus considérés de la bande : on les consultait dans toutes les entreprises ; ils avaient de l'autorité sur le reste de l'équipage, et faisaient partie de *la chambre des lords*, comme ils appelaient eux-mêmes le conseil qui décidait dans les affaires importantes. Hardy, quartier-maître du *Ranger*, se faisait surtout distinguer par la violence de ses opinions. Lorsque le sloop *la Diligence*, bâtiment aux ordres de M. Castel, fut capturé par les pirates, Hardy le coula lui-même à fond, de sa seule autorité.

On demande à quelques-uns des prisonniers acquittés, si le refus ou l'acceptation d'une charge était abandonné à leur choix.

Ils répondent que tous les officiers étaient élus à la majorité des suffrages ; mais qu'ils étaient libres de refuser des emplois que bien d'autres recherchaient à leur défaut ; car ces emplois conféraient le privilège d'une part additionnelle dans toutes les prises. Le conseil déclare les accusés coupables. Le président fait précéder des réflexions suivantes la sentence rendue contre eux.

« Le crime de piraterie dont vous avez été légalement convaincus, est de tous les moyens imaginés par les hommes pour dépouiller leurs semblables, le plus dangereux et le plus inhumain. Placés hors des atteintes ordinaires de la loi, dans des régions et sur un élément où vous bravez le glaive de la justice, vous ajoutez la barbarie à la cupidité, le meurtre au brigandage.

« Les pirates indifférens aux souffrances et à la misère dont ils sont les auteurs, dépouillent sans pitié des malheureux, qui poursuivent des moyens d'existence à travers les hasards et les difficultés de la mer, et qui ont un droit particulier, en raison de leurs risques, à l'intérêt et à la protection des hommes. Les pirates font pis encore : par persuasion ou par force, ils associent souvent à leur coupable existence les infortunés dont la ruine devient leur ouvrage. Ils les enlèvent ainsi à la vertu, à leur famille, à leur patrie.

« Pour une nation commerçante, la piraterie est le fléau le plus destructif de la prospérité nationale, le crime qui appelle, au plus juste titre, toute la sévérité des lois. Elle épuise les sources de l'industrie, elle tue le commerce qui seul peut faire prospérer un peuple isolé au milieu des mers. Accusés c'est là votre crime ; c'est vous qui avez formé cette association coupable, qui vous êtes constitués ses chefs, et qui lui avez donné un code et une organisation régulière.

« La cour a patiemment écouté votre défense ; elle a apprécié les moyens de justification que vous lui avez présentés. Elle espère qu'un repentir sincère et vrai (qu'elle vous recommande avec tout le zèle de la charité), vous donnera des titres au pardon et à la miséricorde que vous ne devez plus attendre parmi les hommes. Écoutez la sentence de la loi que je vais prononcer contre vous.

« David Sympson, William Magnes, Robert Hardy, Thomas Sutton, Christopher Moody, Valentin Ashplant,

« Vous serez ramenés d'ici au lieu d'où vous êtes venus, pour être conduits de là au lieu de l'exécution, établi hors de l'enceinte de ce château, et être pendus par le cou à des potences, élevées sur le rivage, jusqu'à ce que mort s'en suive.

« Après votre mort vos cadavres seront détachés et suspendus par des chaînes à des poteaux élevés sur le bord de la mer, pour l'exemple et la terreur de vos semblables. »

Cette sentence rendue, la cour s'occupe du procès des autres accusés qui doivent être jugés individuellement.

Procès de William Philipps.

Philipps était bosseman du navire *le Roi-Salomon*, lorsque ce bâtiment fut attaqué par la chaloupe des pirates. John Trahern capitaine de ce navire est appelé de nouveau pour déposer sur la conduite de l'accusé qui fut le premier à se déclarer pour les flibustiers.

Le capitaine Trahern. « Quand la chaloupe se fut approchée, et que les pirates eurent poussé leurs cris de défi, je saisis un mousquet des mains d'un matelot, et, faisant feu sur la chaloupe, je criai à mes gens de me seconder. Les voyant mal disposés à se défendre, je leur demandai s'ils consentiraient à souffrir que le vaisseau fût capturé par une poignée de voleurs. Avant la réponse de l'équipage, les pirates firent une décharge de mousqueterie sur nous. Ils crièrent qu'ils ne feraient aucun quartier si l'on opposait de la résistance. Philipps répondit lâchement que le bâtiment allait se rendre : l'équipage, sur cette déclaration, déposa les armes, et se reconnut prisonnier. Philipps servit ensuite volontairement sur le vaisseau corsaire. Il alléguerait en vain de prétendues violences exercées sur lui pour le contraindre à prendre du service à bord des pirates. Je remarquai l'empres-

sement, mêlé de joie, avec lequel il dépouilla lui-même *le Salomon*, secondant de son mieux les déprédations des corsaires. Depuis cette époque, on l'a vu chercher toutes les occasions de faire retomber sur moi la colère et la haine de ses nouveaux confrères. Il a allégué pour sa défense, qu'on l'a forcé de signer son engagement, en lui montrant un pistolet placé sur la table. Mais cette allégation est fausse. Aucun des prisonniers détenus à bord de *la Royale-Fortune* n'a été forcé de prendre du service. »

George Fenn, contre-maître du *Salomon*, dépose dans le même sens.

Un troisième témoin ajoute que Philipps a porté les armes dans le combat livré entre *la Royale-Fortune* et le vaisseau de l'état.

L'accusé fait observer à la cour, qu'il est malheureux de se trouver dans une partie du monde où ses amis ne puissent pas rendre témoignage de la probité de sa conduite antérieure, et infirmer, par cette déclaration, les dépositions calomnieuses dont on se sert pour le présenter comme un complice des pirates. Il avoue qu'il ne s'est jamais adressé au capitaine Trahern pour obtenir de lui un témoignage écrit de la contrainte à laquelle il a été soumis ; mais l'extrême dégoût que lui inspirait le caractère de cet homme, lui a toujours fait rejeter les moyens de salut qui pouvaient provenir d'une telle source.

Le président lui répond que les flibustiers présentaient quelquefois à leurs prisonniers un bassin contenant les articles de la société, et un pistolet ; mais que cette scène n'était qu'un jeu concerté entre les pirates et leurs recrues pour leur ménager une excuse auprès de la justice.

Les débats ne sont pas poussés plus avant, et la cour déclare William Philipps coupable du crime de piraterie.

Procès d'Henri Glasby.

Plusieurs témoins, qui avaient été retenus prisonniers sur le vaisseau des pirates, déclarent que cet accusé commandait en second sous le capitaine Roberts.

Joseph Trahern, capitaine du *Salomon*, déclare que l'accusé faisait quelquefois des tentatives pour obtenir obéissance en qualité de chef; mais que ses ordres étaient mal reçus, et qu'on le traitait avec peu de considération. Glasby avait plus d'une fois exprimé lui-même au témoin combien il lui était pénible de commander à des brutes. Il répétait souvent qu'il était las d'un genre de vie peu conforme à son caractère; et tenait d'autres discours dont le souvenir est échappé au témoin, mais qui indiquaient la volonté apparente d'embrasser une profession plus honnête.

Joseph Wingfield, capitaine d'un brigantin capturé par les pirates au Calabar, dépose que l'accusé portait le titre de chef parmi ses compagnons; mais il ajoute qu'il laissait percer des sentimens de douceur et d'humanité étrangers au reste de cette horde de cannibales. Lorsque le brigantin, commandé par le témoin, tomba entre les mains des boucanniers, on avait allumé des mèches pour l'incendier : Glasby s'opposa de tout son pouvoir à cet acte de barbarie; il supplia ses camarades de ne pas réduire à la dernière détresse de malheureux commerçans. La chaleur de son opposition convainquit l'équipage du bâtiment capturé, que cet homme suivait contre sa volonté une carrière pour laquelle il paraissait n'être pas né.

Dans une autre occasion, les corsaires, manquant de chirurgien, voulaient retenir forcément à leur service un homme de l'art, nommé Hamilton : Glasby combattit leur projet, et parvint à les en détourner.

Un autre chirurgien, appelé Hunter, retenu contre son

gré, par les pirates, fut relâché sur les instances et les vives sollicitations de Glasby.

Enfin, il fut constaté que l'accusé avait subi une condamnation à mort pour avoir tenté de s'évader sur la côte des Indes-Occidentales.

Un troisième témoin, Élisabeth Tengrove, retenu prisonnier sur la *Royale-Fortune*, confirme les précédentes dépositions. Ayant entendu parler du caractère humain de Glasby, il demanda au quartier-maître, pendant qu'il était occupé à piller la cargaison du vaisseau, s'il ne lui serait pas permis de voir ce pirate : le quartier-maître répondit que cela n'était pas possible ; que Glasby ayant, dans une occasion récente, essayé de s'évader, il était depuis cette époque sous une sorte de surveillance, et qu'il ne sortait jamais du vaisseau.

Edouard Crisp, Scharp et Trengrove, tous capitaines de bâtimens capturés par les pirates, se louent des procédés de l'accusé ; ils reconnaissent que c'est à ses bons offices qu'ils qu'ils ont dû la conservation de leurs navires : lorsque les corsaires les avaient dépouillés de leurs provisions, Glasby leur en faisait rendre une quantité suffisante pour les besoins de la traversée.

James White, qui remplissait les fonctions de musicien, et qui, en cette qualité, se tenait à la poupe dans les momens de combat, dépose que, dans la dernière attaque contre l'*Hirondelle*, Henri Glasby ne donna aucun ordre, ne commanda aucune décharge d'artillerie ; qu'on ne l'entendit point, comme Roberts, animer par ses discours le zèle de ses compagnons, qu'il ne fit point usage de son mousquet, et qu'il se borna à exécuter les manœuvres qui lui étaient commandées par le capitaine. Le témoin est persuadé que, sans la vigilance et les précautions d'Henri Glasby, les pirates auraient fait sauter le bâtiment après la mort de Roberts. L'accusé, dans sa prévoyance de quelque acte de désespoir, avait

placé des hommes affidés auprès de la sainte-barbe ; il repoussa lui-même quelques pirates des plus furieux , arracha de leurs mains les mèches allumées , et les éteignit sous ses pieds.

Isaac Sun , lieutenant de *l'Hirondelle* , informe le conseil que lorsqu'il s'approcha avec sa chaloupe pour prendre possession du vaisseau corsaire , il trouva les pirates dans un état de désordre inexprimable : les uns (c'étaient sans doute ceux qui se jugeaient les plus coupables) voulaient incendier le vaisseau , d'autres combattaient cette résolution. Au milieu de la confusion générale , Isaac Sun demanda à parler à Glasby , dont la modération lui était connue : Glasby réunit ses efforts à ceux du lieutenant pour prévenir toute espèce de malheur. Il saisit une mèche allumée entre les mains de James Philipps , au moment où ce pirate se précipitait vers la sainte-barbe , en jurant qu'il allait envoyer du même coup tous ses compagnons et lui-même en enfer. Après la mort de Roberts , Glasby commanda qu'on abattît les pavillons : il a montré depuis que son caractère et ses principes s'accordaient mal avec la férocité de ses compagnons ; il a signalé parmi eux ceux qui méritaient le plus particulièrement la vengeance des lois.

Le président. « Henri Glasby , présentez votre défense au conseil. »

Glasby « J'étais contre-maitre en chef sur le bâtiment de commerce *le Samuel de Londres* , capitaine Carey , lorsqu'un événement malheureux me fit tomber au pouvoir des pirates. Je m'étais caché à fond de cale , dans l'espoir de n'être pas associé à leur bande ; mais je fus découvert dans ma retraite ; et , après avoir été meurtri de coups , on me jeta sur le vaisseau corsaire. Pendant sept jours , je refusai de signer les articles ; mon obstination m'exposa plus d'une fois au danger d'être pendu ou égorgé : je cédai pour sauver ma vie. Dans

plusieurs hommes pour parvenir à l'enlever et à le transporter à bord de *l'Hirondelle*.

Le président. « Accusé, qu'avez-vous à dire pour votre défense? »

Skyrm. — « Je fus fait prisonnier par les pirates qui attaquèrent et prirent le sloop *le Greyhound* de Saint-Cristophe, sur lequel je remplissais les fonctions de contre-maître. Je demandai inutilement qu'on me rendît la liberté : mes plaintes ne furent point écoutées, et l'on me força, par les traitemens les plus rudes, à servir à bord du corsaire. Je devins pirate, sans en avoir la volonté. Peu à peu l'habitude du succès et l'appât du gain me firent trouver ma nouvelle existence un peu moins désagréable qu'elle ne me l'avait paru d'abord. Je participai aux courses de mes camarades ; mais j'étais malade depuis plusieurs mois à l'époque où nous fûmes pris par *l'Hirondelle*, et par conséquent incapable de remplir aucune fonction à bord du bâtiment, quoique Roberts m'eût obligé, contre mon gré, à commander l'expédition qui mit un terme à nos aventures. D'ailleurs mon titre de capitaine du *Ranger* ne me donnait aucune prééminence : l'équipage refusait de m'obéir ; et ce fut malgré mes ordres qu'il continua de faire feu.

Le président lui fait observer que la perte de l'un de ses membres, dans le dernier combat, présente une circonstance aggravante, et détruit le prétexte de maladie qu'il vient d'alléguer devant le conseil. Sa blessure révèle suffisamment sa présence au lieu du danger. Quant à son titre de capitaine, s'il ne lui donnait aucune autorité hors des combats, il était évidemment prouvé, par l'aveu des pirates qu'il avait maltraités, qu'il savait le faire respecter dans les momens d'action.

La cour le déclare coupable.

Procès de John Walden.

Le capitaine Trahern dépose en ces termes :

« L'accusé était du nombre des pirates qui, dans une chaloupe envoyée par *la Royale-Fortune*, assaillirent et capturèrent mon bâtiment. Il se faisait remarquer par la brutalité de ses railleries ; il portait à la main une hache qu'il brandissait au dessus de sa tête ; il se servit de cette arme pour ouvrir les portes et les coffres du navire. Il coupa le cable de notre vaisseau tandis que ses camarades travaillaient à retirer l'ancre, et dit à son chef : capitaine, pourquoi diable suez-vous la moelle des os à une telle besogne ? Nous avons plus d'ancres qu'il n'y en a dans la Tamise ; d'ailleurs nous ferons un joli feu de joie de cette baraque. »

William Smith, l'un des accusés acquittés, dépose que Walden était connu parmi les boucanniers sous le nom de *miss Nanney*, par une opposition ironique à l'effrayante vigueur de son tempérament. Il était du nombre des vingt corsaires de *la Royale-Fortune* qui passèrent à bord du *Ranger*, dans l'intention d'aller donner la chasse à l'*Hiron-delle* : un boulet de canon lui emporta la jambe droite ; mais il n'en continua pas moins à donner des preuves surprenantes de hardiesse et de sang froid.

Le président fait appeler Henri Glasby, et lui dit de donner quelques détails sur le caractère de l'accusé, sur l'usage observé par les pirates dans le choix de ceux qu'on envoyait en expédition, et particulièrement sur les circonstances qui ont précédé l'agression du *Ranger* contre le vaisseau de l'état.

Glasby déclare que l'accusé passait pour une des têtes les plus ardentes de la troupe, c'est-à-dire, suivant ses propres expressions, pour un enragé corsaire et un déterminé coquin.

Il ajoute qu'au moment où l'on signala l'apparition de *l'Hirondelle*, les pirates s'écrièrent que c'était un vaisseau portugais : le sucre était alors l'objet de leur convoitise. Cette denrée commençait à s'épuiser ; la crainte d'en manquer tout à fait avait même produit un commencement de division entre *le Ranger* et *la Royale-Fortune* ; car l'équipage de ce dernier bâtiment buvait du punch, tandis que celui du *Ranger* se voyait réduit à la simple eau-de-vie.

A l'approche de *l'Hirondelle*, Roberts hêla *le Ranger*, auquel il signala ce vaisseau, en lui donnant l'ordre d'y courir sus.

« Voilà du sucre ; au large, enfans, cria-t-il ; allez remplir vos poches ; et plus d'humeur, s'il vous plaît ! »

En même temps il adressa à ses compagnons la question d'usage : qui veut être de la partie ? En moins de dix minutes, la chaloupe était pleine et ramait vers *le Ranger*, afin de renforcer le nombre des hommes de son équipage.

Le président. « Ainsi ceux qui composent ces expéditions sont libres de les accepter ou non ; ou bien existait-il dans cette circonstance d'autres raisons que vous ne faites pas connaître ? »

H. Glasby. « On désignait ordinairement les hommes d'expédition d'après une liste sur laquelle tous les noms de l'équipage se trouvaient écrits. Chacun était de service à son tour. Mais comme les statuts attachent des privilèges lucratifs à ces expéditions, on brigue l'avantage du choix avec un empressement qui engendre parfois des querelles.

« L'ardeur est moins générale lorsque l'entreprise présente plus de chances de danger que de profit. Alors les moins braves réclament leur droit au repos, ou cèdent leur tour à d'autres plus hardis, qui profitent de la pusillanimité de leurs camarades pour se créer de la considération et du crédit.

« John Walden et les autres pirates qui ont assisté à l'ex-

pédition du *Ranger* étaient des volontaires : ils passaient pour les hommes les plus déterminés de la troupe.

Le président. « Ne craignait-on pas, à bord de la *Royale-Fortune*, que le *Ranger* n'abandonnât le *Commodore* et ne se rendît aux gens du roi ? »

H. Glasby. « La plus grande partie des hommes du *Ranger* étaient des recrues qu'on avait prises sur la côte de Guinée ; leur part dans les prises était moins considérable que celle du reste des matelots. Cette inégalité avait donné lieu à quelques murmures qui faisaient craindre la défection du *Ranger*. Mais on ne supposait pas qu'ils eussent d'autre projet que celui de courir les mers pour leur propre compte. »

Durant ces dépositions, l'accusé ne laisse échapper aucune marque d'émotion. Il paraît plus occupé à reposer le tronçon de sa jambe, qu'à repousser ces accusations, ou à préparer sa défense. Lorsque le président lui demande ce qu'il a à répondre, il raconte, avec l'insouciance et la résignation d'un homme qui ne conserve plus d'espoir, les circonstances de son agrégation à la compagnie des pirates.

« Je fus pris, dit-il, au Newfoundland, sur le bâtiment le *Blessing*, un an avant l'époque de la mort de Roberts. Mes vieux camarades savent que je montrai dans mon apprentissage toute cette répugnance dont quelques-uns ont essayé de se faire un mérite ; mais l'habitude et le gain me firent bientôt trouver une certaine douceur dans le métier. Il est vrai que j'ai assisté à l'attaque du *Salomon* ; c'est moi qui coupai le cable de ce bâtiment, et j'avoue que je n'ai jamais obéi qu'à une inclination libre et volontaire. »

Il ajoute que, quant à la dernière expédition du *Ranger*, il en a aussi partagé la complicité, mais que c'était par l'ordre exprès de Roberts : il avait même chargé son mousquet, pour faire bonne contenance. Lorsqu'il découvrit le stratagème employé par l'*Hirondelle*, il déclara à ses camarades

qu'il renonçait à une résistance inutile, et se borna au soin de la manœuvre, dans l'espoir d'échapper à l'ennemi par la fuite. Il était occupé à ce service, lorsqu'un boulet, lancé par *l'Hirondelle*, lui fracassa la jambe dont il montre le tronçon au conseil.

Le président lui demande ce qu'il aurait fait, dans le cas où le vaisseau que poursuivait *le Ranger* se serait trouvé un bâtiment portugais.

« Ma foi, dit-il, je ne sais ce que j'aurais fait ; mais je crois bien que chacun aurait fait de son mieux pour prendre sa part de la dépouille. »

Le conseil le déclare coupable.

Procès de Pierre Scudamore.

Henry Glasby, Joseph Wingfield et Nicolas Brattle déposent que Scudamore étant attaché, en qualité de chirurgien, au bâtiment du capitaine Rolls, sollicita l'honneur de prendre du service parmi les pirates. Moody, un des chefs de la troupe, s'opposait à ce qu'il fût admis : une rixe violente s'éleva entre l'aspirant et le capitaine corsaire ; on se battit en duel. Moody reçut un coup d'épée, et Scudamore fut reçu par acclamation. Il demanda, d'un ton moqueur, au capitaine Rolls, s'il n'aurait pas la complaisance, à son retour en Angleterre, de faire inscrire son nom dans la gazette.

Au moment où le capitaine Rolls quittait le vaisseau piraté pour rentrer en possession de son bâtiment, un coup de vent manqua faire chavirer la chaloupe qui le transportait.

« Je souhaite, dit Scudamore, que le coquin descende à cent brasses sous l'eau ; c'est un impudent vaurien qui a tenté de me rendre les plus mauvais offices auprès de ces messieurs (et il désignait les pirates) ; mais tout est fini. »

Scudamore signa les articles avec des transports de joie ; il s'applaudissait d'être le premier chirurgien qui eût été membre titulaire de la troupe ; car, avant lui, l'usage était de relâcher les gens de son art après quelques mois de service, sans jamais les obliger à signer d'engagement.

« Je me flatte, s'écria-t-il, après avoir donné sa signature, et en s'adressant aux pirates d'un air triomphant ; je me flatte d'être un aussi grand coquin que le plus diable d'entre vous. »

George Trahern déclare que l'accusé s'empara, à bord du *Salomon*, des principaux instrumens du chirurgien, de quelques remèdes et d'un jambon. Cette dernière prise devint l'objet d'une altercation entre Scudamore et le pirate Wincon, qui la lui disputait. Scudamore, hardi spadassin, défendit sa proie l'épée à la main et sut la conserver.

James Sharp, capitaine du bâtiment *l'Elisabeth*, a entendu l'accusé demander à Roberts de lui permettre d'emmener de force le chirurgien du bâtiment capturé ; ce qui lui fut accordé. Il enleva presque tous les objets de pharmacie du vaisseau.

Après le combat qui fit tomber les deux navires pirates au pouvoir de *l'Hirondelle*, Scudamore resta prisonnier à bord du *Ranger*. En considération de son emploi, et de l'aisance que l'éducation donnait à ses manières, il fut traité par l'officier avec beaucoup de bienveillance ; mais, incapable de reconnaître ces égards, il conçut le projet de massacrer les gardes et de s'enfuir avec le vaisseau.

Benjamin Child, un des accusés acquittés, est appelé à déposer contre Scudamore.

« Pendant le trajet de l'île Saint-Thomas au cap Corso, dit le témoin, Scudamore me sollicita, à plusieurs reprises, dans l'espoir de me décider à entrer dans le complot des

nègres, qui consistait à exterminer l'équipage et à aller former ensuite une nouvelle compagnie à Angola.

« Il ne sera pas difficile aux blancs, me dit-il, de prendre de l'ascendant sur ces nègres stupides. Je m'entends à conduire un vaisseau; je vous apprendrai en peu de temps la manœuvre, et nous reprendrons la mer; ce qui vaut mieux que de porter la cravate de chanvre que l'on file pour nous en ce moment au cap Corso. Je répliquai à Scudamore que je ne craignais pas d'être pendu. Ne vous y fiez pas, me dit-il; cependant, gardez-moi le secret.

« Le complot devait éclater la nuit suivante. Le chirurgien s'était entretenu long-temps avec les nègres. J'avais promis à Scudamore de ne point trahir le secret qu'il m'avait confié, pourvu qu'il abandonnât son projet; mais, voyant qu'il poursuivait son dessein, je me décidai à faire appeler l'officier, et je lui donnai connaissance du danger qui le menaçait. »

Isaac Barnet dépose dans le même sens. Il entendit Scudamore s'entretenir à voix basse, avec James Harris, d'un complot qui menaçait la vie de l'équipage. Le témoin se rapprocha d'eux pour prêter à leur conversation une oreille plus attentive; mais les deux conspirateurs remarquèrent son mouvement, et, changeant tout à coup de sujet, parlèrent des courses de chevaux.

Scudamore interpellé de présenter sa défense au conseil, déclare qu'il ne s'est séparé du capitaine Rolls que par un sentiment d'inimitié qu'il nourrissait contre le capitaine. Les menaces de Roberts et d'Ashplant ont fait tout le reste. Il convient d'avoir enlevé quelques instrumens de chirurgie sur les bâtimens *le Salomon* et *l'Elisabeth*; mais Hunter, alors chirurgien en chef, lui en avait intimé l'ordre exprès, et il fallait obéir ou s'exposer à sa colère.

« M. Child, qui a eu l'adresse de se faire acquitter, ajoute

Scudamore, a lui-même pillé par l'ordre de Hunter la pharmacie d'un bâtiment français. Il sait bien que ses connaissances en chirurgie et celles que je possédais nous rendaient seuls capables de remplir la mission désagréable qu'on exigeait de nous. Si j'ai été nommé chirurgien en chef, on ne pourra pas disconvenir que les voix n'aient été partagées entre Comry, Wilson et moi; le hasard me donna la majorité des suffrages; mais le même hasard pouvait la donner à Comry, et personne n'ignore qu'un refus était impossible.

« Quant à l'accusation qui tend à me présenter comme l'auteur d'un complot de révolte, je la repousse avec indignation. Si j'ai tenu quelques propos, dont on cherche à se prévaloir contre moi, il n'y avait dans ma conduite qu'imprudence et légèreté; je n'ai jamais formé aucun projet qui pût porter préjudice à personne. J'ai dit, par simple supposition, que si les nègres voulaient lever la tête, ils trouveraient peu d'opposition dans la surveillance insuffisante de l'équipage; mais il est faux que j'aie ourdi une conspiration. Je m'occupais, pour passer le temps, à me faire expliquer par les nègres quelques phrases de la langue d'Angola dont je ne connais pas vingt mots. J'ai dit aussi dans plus d'une occasion au témoin Child que je n'étais pas étranger à l'art de la navigation; mais je m'étonne qu'une circonstance aussi simple soit produite dans ce procès, et qu'elle me soit imputée à crime. »

Le conseil déclare Scudamore coupable.

Procès de Robert Johnson.

Il résulte des informations données au conseil, que Johnson faisait partie de l'expédition envoyée contre le *Salomon* au cap Apollonia. Quoique son tour de service ne l'appelât point à cette expédition, il voulut en partager l'honneur et les risques.

L'accusé invoque le témoignage d'Henri Glasby.

Ce témoin dépose que lorsque Roberts captura le bâtiment à bord duquel se trouvait Johnson, cet accusé était dans un tel état d'ivresse qu'il fallut le transporter sur des cordages à bord du corsaire. Dans la suite il parut s'accommoder assez volontiers de sa nouvelle condition, et devint un des plus audacieux pirates. C'est lui qui dirigeait le timon dans le combat qui se donna contre *l'Hirondelle*.

Le conseil le déclare coupable.

Procès de Georges Wilson.

John Sharp, capitaine du bâtiment *l'Elisabeth*, avait l'accusé à son bord, comme passager, lorsque son bâtiment tomba entre les mains de Roberts. C'était pour la seconde fois que Wilson était pris par les pirates.

« Je l'avais racheté des nègres de Sestos, dit le témoin, en payant pour sa rançon la valeur de trois livres cinq shillings en marchandises. Wilson me souscrivit un billet pour le montant de cette somme. Je crus avoir fait un acte d'humanité en rendant un malheureux prisonnier à la liberté; mais le capitaine Canning, que je rencontrai peu de jours après, me demanda ce que je prétendais faire de ce coquin de Wilson qui avait abandonné le bâtiment du capitaine John Tarlton pour s'enrôler parmi les écumeurs de mer. Je reconnus alors, mais trop tard, que j'avais mal placé ma confiance; il ne me resta plus de doute sur la mauvaise foi de Wilson lorsque mon bâtiment fut capturé. Les pirates nous prirent à leur bord, nous y trouvâmes un malheureux prisonnier qui fut reconnu par Wilson; c'était M. Thomas Tarlton, frère de l'ancien capitaine du navire sur lequel se trouvait Wilson quand il avait été pris pour la première fois par les pirates. Sur quelques informations secrètes que Wilson donna à Roberts, M. Tarlton fut exposé aux traitemens les plus barbares. On

l'accabla de coups, on l'aurait même tué si un des pirates, plus humain que ces furieux, ne l'eût fait cacher sous les voiles d'étai au dessous du mât de beaupré. Moody et Harper le cherchaient dans tous les coins du vaisseau, un pistolet à la main; ils s'approchèrent du hamac où j'étais couché, et j'allais devenir la victime d'une méprise, lorsque Harper me reconnut et dit en détournant le bras de son camarade : « c'est l'honnête garçon qui a racheté le docteur. » Cette désignation s'appliquait à Wilson qui connaît la chirurgie. Peu de jours après je demandai aux pirates s'ils n'avaient point vu le billet qui m'avait été souscrit par Wilson; je craignais de l'avoir perdu. « Oh ! ne vous en inquiétez guère, M. Sharp, me dit-il, je n'irai probablement jamais en Angleterre pour vous en payer le montant. »

Adam Comry, chirurgien de *l'Elisabeth*, dépose qu'il avait rendu quelques services à Wilson avant qu'ils fussent l'un et l'autre à bord des pirates. Néanmoins le témoin soupçonne que Wilson se joignit à Scudamore pour engager Roberts à le retenir par force à bord de *la Royale-Fortune*. Lorsque *l'Elisabeth* fut amenée sous la poupe du *Commodore*, Wilson fit éclater la joie la moins équivoque. Il prit le porte-voix pour héler Roberts et lui exprimer qu'il était ravi de pouvoir servir sous ses ordres. Il emprunta du témoin une chemise blanche et un pantalon, afin de se présenter au chef sous un costume plus décent. Son empressement à signer les articles fut remarqué par ses nouveaux camarades, qui se réjouirent d'une telle recrue. Il essaya d'entraîner le témoin à suivre son exemple, en lui disant que dans huit mois on irait partager le produit des prises au Brésil; que la part de chacun des pirates s'élèverait à six ou sept cent livres, et qu'ils pouvaient alors retourner en Angleterre pour y jouir paisiblement du fruit de leur industrie.

Lorsque l'équipage procéda à l'élection d'un chirurgien en

chef, Wilson se mit sur les rangs; il se croyait sûr de la majorité des suffrages, car il comptait sur l'équipage du *Ranger*; mais les pirates de ce navire donnèrent leurs voix à Scudamore, afin de se débarrasser de ce brutal spadassin, qui passa sur le *Commodore*, où l'appelait sa nouvelle dignité.

Les autres témoins qui étaient restés prisonniers à bord du corsaire, et qui avaient recueilli des observations sur le caractère et les habitudes des pirates, désignèrent Wilson comme l'ami particulier de Roberts. Ce chef s'entretenait souvent avec lui, il s'amusait de ses quolibets, et de son esprit enclin à la raillerie. Mais Wilson, capricieux et fainéant, s'était rendu l'objet d'une inimitié générale: Roberts même lui dit un jour, à l'occasion d'un blessé qu'il refusait de panser, qu'il était un double coquin, et qu'il lui couperait les oreilles.

Le capitaine Thomas Tarlton a dit en outre à un témoin, qui le rapporte au conseil, que le prisonnier ayant déserté le bâtiment de son frère, dans une première occasion, voulut signaler son admission chez les pirates par un service rendu à leur troupe: il demanda la chaloupe pour aller piller des instrumens de chirurgie dans le bâtiment du capitaine Tarlton; mais les vents le poussèrent sur le rivage, et il échoua au cap Montzerado.

L'accusé demande qu'on entende à sa décharge les témoins William Darling, Samuel Morwel et Nicolas Butler.

William Darling dépose en ces termes.

« La première fois que l'accusé tomba entre nos mains, Roberts apprenant qu'il était chirurgien, protesta qu'il le retiendrait à son service; Wilson s'en défendit en disant qu'il avait une femme et des enfans; cette objection excita un rire général. Il n'était à bord du corsaire que depuis deux jours lorsque la chaloupe, qui le transportait à bord du bâtiment de M. Tarlton, échoua au cap Montzerado. »

Samuel Morwel.

« J'ai entendu l'accusé se plaindre de sa condition de pirate; il pria même un de ses camarades, nommé Thomas, de s'intéresser auprès de Roberts pour lui faire obtenir son congé. Il disait que son art et les revenus de son patrimoine lui permettraient de vivre en Angleterre avec quelque aisance, loin des dangers de la mer et des risques de la potence. »

Nicolas Butler, détenu prisonnier des pirates pendant quarante huit heures, après l'expédition de Whydah, assure que Wilson lui a exprimé plus d'une fois sa douleur de se trouver associé à des scélérats qui méritaient mille morts.

L'accusé sollicite et obtient la permission d'adresser deux ou trois questions au témoin.

Il lui demande s'il ne l'a pas entendu se plaindre à Roberts de l'obligation où l'on mettait les chirurgiens de signer les articles;

S'il ne lui a pas témoigné sa satisfaction d'avoir échappé une première fois aux pirates;

Si, à la prise des bâtimens de commerce dans la rade de Whydah, il n'a pas manifesté son éloignement pour l'insatiable avidité des corsaires;

Enfin s'il n'a pas exprimé l'intention de solliciter son congé dans le cas où la compagnie arrêterait le renvoi d'un chirurgien.

A chacune de ces questions le témoin répond par l'affirmative; il croit même que Scudamore n'avait pas encore vu Wilson lorsqu'il obligea Comry à entrer au service des pirates.

L'accusé prend la parole:

« Je remplissais, dit-il, les fonctions de chirurgien sur un bâtiment commandé par le capitaine John Tarlton de Liverpool, lorsque je fus pris pour la première fois sur la côte de Guinée par le capitaine Roberts. Après une capti-

vité de quarante huit heures, Roberts me signifia qu'il me retiendrait définitivement à son bord ; il me donna l'ordre d'aller prendre mes instrumens qui étaient restés sur le bâtiment de John Tarlton. Je profitai de cette occasion pour m'échapper ; j'avais avec moi six hommes dans la chaloupe, cinq Français et un Anglais, j'étais sûr de leurs dispositions ; aussi abandonnant le bateau aux courans, je le fis échouer au cap Montzerado, et j'échappai ainsi aux pirates. Cependant ce parti présentait mille dangers, les rivages du cap sont hérissés d'écueils, et les naturels du pays passent pour être inhospitaliers et cruels. Je vécus cinq mois parmi les nègres. Je crus avoir trouvé un terme à mes maux, à l'arrivée de Thomas Tarlton, frère de mon ancien capitaine, que le hasard amena dans la rade ; je lui représentai mon affreuse misère, je le conjurai de me prendre à son bord ; mais il rejeta mes instances avec la dureté la plus inhumaine, sous le prétexte que j'avais été pirate.

« Peu de temps après, le capitaine d'un bâtiment français paya ma rançon et me prit à son bord ; une maladie dégoûtante, que j'avais contractée par suite de la misère et des souffrances que j'avais endurées, lui donna des craintes pour son équipage : il me remit à terre à Sestos, où je fus recueilli par le capitaine de l'*Elisabeth*, M. Sharp. Ce généreux compatriote, moins prévenu à cette époque contre moi, me rendit à la liberté, de la manière qu'il l'a raconté lui-même. Il mérite toute ma reconnaissance et je la lui conserverai, malgré le mauvais service qu'il me rend actuellement.

« Ma mauvaise destinée me replaça de nouveau entre les mains des pirates, à l'époque où fut capturé le bâtiment du capitaine Sharp ; je trouvai Thomas Tarlton prisonnier à bord du corsaire. Le ressentiment que m'inspirait le souvenir de sa dureté, m'emporta jusqu'à lui adresser de vifs reproches, dont je ne pouvais prévoir les conséquences. Ro-

berts, en sa qualité de dispensateur de la justice, se chargea de donner une correction à M. Tarlton; il le frappa sans pitié. J'ai été la cause innocente des mauvais traitemens éprouvés par cet homme; cependant je suis persuadé que des motifs particuliers déterminèrent dans cette circonstance la conduite de Roberts.

« Je ne me souviens pas d'avoir manifesté des transports de joie à l'approche du vaisseau des corsaires; si j'ai adressé quelques paroles flatteuses au chef de ces bandits, le conseil ne doit y voir qu'un moyen généralement employé par les prisonniers pour obtenir de leurs ennemis un traitement plus doux. Il est vrai que j'ai cherché à attacher Comry au service des pirates; mais ce témoin s'est trompé sur mes véritables intentions: Roberts m'avait fait espérer mon congé, dans le cas où un autre chirurgien consentirait à prendre ma place. Je craignais qu'il ne révoquât sa promesse si je ne parvenais à déterminer Comry à signer les articles.

« Ma jeunesse pourra peut-être servir d'excuse aux inconvéniens que présente ma conduite. Je n'ai passé qu'un mois avec les pirates; je n'ai joui auprès d'eux d'aucun emploi; et j'espère que la révélation que je fis de la révolte qui se tramait, entre les prisonniers à bord de *l'Hirondelle*, me servira de titre pour obtenir la clémence du conseil. »

La cour reconnaît la culpabilité de l'accusé; mais elle déclare qu'il sera sursis à son exécution, jusqu'à ce que l'on connaisse le bon plaisir du roi, en considération du dernier moyen de défense présenté par l'accusé.

Procès de Benjamin Jefferys.

Les dépositions de Glasby et de Lilburn, prisonniers acquittés, établissent que l'état d'ivresse où se trouvait l'accusé, lorsque la galère *le Normand*, sur laquelle il servait comme

matelot, fut relâchée, obligèrent les gens de l'équipage à le laisser à bord du corsaire. Quand les fumées de son vin furent dissipées, il injuria les pirates, qui le condamnèrent à recevoir six coups de sangle de la main de chacun d'eux. L'exécution de ce châtement le fit tomber malade; après son rétablissement il fut élu aide du bosseman, emploi recherché parce qu'il donne des droits à une grosse part.

Les témoins déposent encore qu'à l'embouchure de la Sierra-Léone, chaque pirate avait individuellement les moyens de s'échapper; mais que le prisonnier en négligea l'occasion, car il retourna au vaisseau au moment où l'on mettait à la voile pour quitter l'embouchure de la rivière.

Benjamin Jefferys proteste que l'emploi d'aide-bosseman lui a été imposé par la force; le traitement barbare que lui firent éprouver les pirates, est une preuve irrécusable de sa répugnance. Il aurait saisi l'occasion de se dérober à une vie contraire à ses goûts, lorsqu'on prit terre à la Sierra-Léone, s'il n'eût été accompagné de quatre des vieux pirates, qui ne le perdirent pas de vue, et qui, s'il eût fait quelque tentative d'évasion, n'auraient pas manqué de le saisir et de le ramener à bord, où il aurait été puni du châtement réservé aux déserteurs. Il ajoute que Williams qui, peu de temps auparavant, avait essayé de prendre la fuite, fut livré par les naturels du pays, et expia, par cent coups de fouet, l'imprudence de sa conduite.

Le conseil regarde comme insuffisantes et évasives les excuses présentées par l'accusé. Il déclare que Benjamin Jefferys, ayant éprouvé des traitemens rigoureux de la part des corsaires, n'en est que plus répréhensible d'avoir négligé les moyens de se soustraire à la tyrannie dont il se prétendait la victime, et le déclare coupable.

Procès de Joseph Mansfield.

Le capitaine Trahern et George Fenn reconnaissent l'accusé pour l'avoir vu à la prise du *Salomon*. Il traitait avec la dernière insolence ceux qui lui témoignaient de la crainte ; mais il se montrait soumis jusqu'à la bassesse à l'égard des pirates qui méprisaient ses jactances. Dans cette occasion, Moody lui enleva un grand flacon de liqueur, en le menaçant de lui faire sauter le crâne (expression favorite des boucanniers) s'il disait un seul mot.

Il résulte des autres dépositions, que Mansfield n'avait été reçu à bord que sur ses instances répétées. Il avait annoncé, pour titres de recommandation, qu'il était déserteur de la *Rose*, frégate de l'état, et qu'il avait présumé, par des exploits sur les grandes routes, à la profession d'écumeur de mer. Il se livrait habituellement à l'ivresse. Dans l'action contre l'*Hirondelle*, il resta si étranger à l'événement, et il était si peu en état de le comprendre, qu'après la défaite des corsaires, il brandissait son coutelas en criant qu'il voulait monter le premier à bord du vaisseau capturé. Il ne revint à la raison qu'en se voyant enchaîné à bord de l'*Hirondelle*.

L'accusé dit peu de chose pour sa défense. Le vice de l'ivrognerie l'a entraîné, de son aveu, dans tous les désordres.

« J'ai toujours préféré, dit-il, une bouteille de vin à tout le bagage d'une diligence, tout aussi bien qu'à la cargaison d'un vaisseau. »

Le conseil le déclare coupable.

Procès de William Davis.

William Allen a fait connaissance de l'accusé à l'embarcadere de la Sierra-Leone. Il servait alors comme matelot sur la galère la *Reine-Anne*. Dans la chaleur d'une dispute, il se porta à des voies de fait contre le quartier-maître de ce

navire. Dans la crainte du châtimement auquel l'exposait cet acte d'insubordination, il déserta, se cacha parmi les nègres, prit leurs coutumes, leurs mœurs, et épousa même une de leurs femmes : il la vendit quelques jours après pour cent bols de punch ; mais, craignant le ressentiment de ses nouveaux compatriotes, il se mit sous la protection de M. Plunket, gouverneur de la compagnie royale africaine. Les parens et les amis de la femme portèrent leurs plaintes au gouverneur, qui, sur l'exposé des faits, leur abandonna le coupable. Les nègres le vendirent à un marchand nommé Jossel : l'acheteur avait promis de lui rendre la liberté au bout de deux ans ; mais, long-temps avant l'expiration de ce terme, Roberts rentra avec ses pirates dans le port de la Sierra-Leone, où se trouvait l'accusé ; et Williams Davis fut, sur ses instances, agrégé à la bande des pirates.

Le conseil le déclare coupable.

Nous nous abstiendrons de donner de plus longs détails sur un procès dont nous avons présenté les circonstances les plus remarquables.

Les pirates dont le nom suit furent exécutés, aux termes de la sentence, hors de l'enceinte du fort du cap Corso, le long du rivage de la mer.

Noms des pirates exécutés.

	Age.
William Magnes.....	35 ans.
Richard Hardy.....	26.
David Sympson.....	36.
Christophe Moody.....	28.
Thomas Sutton.....	23.
Valentine Ashplant.....	32.
Peter de Vine.....	42.
William Philipps.....	29.
Philip Bill.....	27.
William Main.....	28.
William Mackintosh.....	21.

ÉTRANGÈRES.

195

	Age.
William Williams.....	40.
Robert Haws.....	31.
William Petty.....	30.
John Jaynson.....	22.
Mercus Johnson.....	21.
Robert Crom.....	44.
Michael Maër.....	41.
Daniel Harding.....	26.
William Fernon.....	22.
Joseph More.....	19.
Abraham Harpe.....	23.
John Parker.....	22.
John Philips.....	28.
James Clément.....	20.
Peter Scudamore.....	35.
James Skyrn.....	44.
John Walden.....	24.
John Stephenson.....	40.
Joseph Mansfield.....	30.
Israël Hynde.....	30.
Peter Lesley.....	21.
Charles Bunce.....	26.
Robert Britson.....	30.
Richard Harris.....	45.
Joseph Nositer.....	26.
William Williams.....	30.
Agge Jacobson.....	30.
Benjamin Jefferys.....	21.
Cuthbert Goss.....	21.
John Jessup.....	20.
Edward Watts.....	22.
Thomas Giles.....	26.
William Wood.....	27.
Thomas Armstrong.....	34.
Robert Johnson.....	32.
George Smith.....	25.
William Watts.....	23.
James Philipps.....	35.
John Coleman.....	24.
Robert Hays.....	20.
William Davis.....	23.

Les autres pirates qui avaient été condamnés à mort, mais dont le procès avait présenté des circonstances attendantes, obtinrent la commutation de leur peine en celle de la déportation à Botany-Bay.

George Wilson et Thomas Oughterlauney avaient aussi obtenu un sursis à l'exécution de leur sentence. Wilson mourut avant que le bon plaisir de Sa Majesté fût connu; Oughterlauney obtint sa grâce de la clémence du roi. Cette affaire offrit les résultats suivans :

Accusés acquittés.....	74
Exécutés.....	52
Condamnés à mort avec sursis.....	2
à la déportation.....	20
Renvoyés à la maréchaussée.....	17
Tués { dans le <i>Ranger</i>	10
{ dans la <i>Royale-Fortune</i>	3
Morts { dans la traversée.....	15
{ dans les prisons du fort.....	4
Nègres dans les deux bâtimens.....	70
Total.....	267

Toutes les exécutions ne se firent pas consécutivement, ni le même jour. Les six condamnés qui furent destinés à être exécutés les premiers étaient Magnes, Moody, Sympson, Sutton, Ashplant et Hardy, tous notoirement reconnus pour les plus grands coupables. Lorsqu'on les fit sortir de leur prison, pour détacher leurs fers et les conduire au lieu de l'exécution, ils conservèrent toute la fermeté qu'ils avaient gardée dans les débats. On ne remarquait sur leurs traits aucune altération : Sutton seul parlait d'une voix éteinte; mais on attribua l'épuisement de ses forces à une hémorrhagie abondante qu'il avait eue trois jours auparavant.

Un chirurgien qui se trouvait sur les lieux, et qui se faisait distinguer par une piété fervente, entreprit, à défaut

d'ecclésiastique, de représenter aux condamnés l'énormité de leur crime et la nécessité du repentir. Il leur fit observer que le premier moyen d'expiation était de reconnaître la justice de leur châtement. Les condamnés parurent d'abord ne pas écouter les exhortations qui leur étaient adressées; les uns demandaient de l'eau, se plaignant d'une soif ardente; d'autres priaient les soldats de leur donner des bonnets, pour garantir leur tête des feux du soleil. Lorsque le chirurgien les pressa de répondre à ses exhortations, ils se récrièrent contre la sévérité de leur jugement, et exprimèrent le souhait que leurs juges fussent un jour traités comme on les traitait eux-mêmes. « Nous sommes de pauvres diables, disaient-ils, qu'on mène pendre, tandis que d'autres, non moins coupables que nous, mais d'une autre sorte, échappent à la potence et vivent comblés de richesses et de considération. »

Le chirurgien s'efforça de calmer ces mouvements de colère. Il les exhorta à mourir en paix avec tout le monde, et essaya de les détourner de leurs sentiments de haine par des questions sur le lieu de leur naissance, leur âge, les actions précédentes de leur vie. Quelques-uns lui répondirent qu'ils n'avaient rien à démêler avec lui; que la loi les avait condamnés, et qu'ils ne rendraient compte qu'à Dieu; les autres gardèrent un silence obstiné.

Ils marchèrent au lieu du supplice sans témoigner le moindre repentir. Ils se plaignaient de temps en temps que la route était mauvaise et longue. Les soldats, qui s'entendaient mal à préparer une exécution, leur lièrent les mains derrière le dos. Hardy observa qu'il avait vu quelquefois pendre des criminels, mais que cette circonstance de leur lier les mains était nouvelle, et qu'elle était une infraction au privilège.

Samuel Fletcher se montra plus pénétré du sentiment de sa position. Lorsqu'il vit conduire au supplice ses compa-

gnons d'infortune, il pria le prévôt-maréchal d'aller s'informer auprès du conseil s'il devait être recommandé à la clémence royale, ou s'il devait se préparer à la mort. Dans le premier cas, il protestait de sa profonde reconnaissance, et ne croyait pouvoir payer ce bienfait que par la promesse solennelle de tenir désormais une conduite plus régulière; si au contraire on ne lui laissait plus d'espérance pour ce monde, il priait humblement qu'on lui fît franchir sans retard l'espace qui le séparait de l'éternité. Plusieurs autres témoignèrent des sentimens de piété et de repentir. On remarqua dans ce nombre Scudamore, Williams Philips, Stephenson, Jefferys, Lesley, Harpier, Armstrong, Bunce, etc., etc.

Scudamore obtint un répit de trois jours, qu'il employa à réciter des prières et à lire les Saintes Écritures. Il parut pénétré du profond repentir de ses crimes, et, en particulier, de son dernier complot de révolte. Conduit au pied de la potence, il pria l'exécuteur de lui laisser le temps de se recommander à Dieu, et chanta les premiers versets du psaume 31^{er} : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates; et quorum tecta sunt peccata, etc.*

Armstrong, qui avait été déclaré coupable d'avoir déserté le service de Sa Majesté, fut exécuté à bord du *Weymouth*. Il édifia les spectateurs par l'aveu public de ses crimes et la ferveur de sa componction. Il pria les assistans de chanter avec lui les trois derniers versets du psaume 140^{er} : *Domine, clamavi ad te; exaudi me; Intende voci meæ, cum clamavero ad te, etc.* comme il finissait cette prière, un coup de canon donna le signal de l'exécution, et il resta suspendu à une vergue.

Bunce était un jeune homme de vingt-six ans. Avant de recevoir le coup mortel, il demanda la permission d'adresser quelques paroles aux spectateurs : sa harangue fut courte et touchante. Il dit qu'une passion immodérée d'indépendance,

de pouvoir et de richesse, avait égaré l'inexpérience de son âge; il demanda pardon de ses fautes à Dieu et aux hommes, exhorta les jeunes gens qui l'écoutaient à se mettre en garde contre l'impiété, source première de tous les crimes, et finit en se comparant à la balise élevée sur un rocher pour indiquer les écueils aux navigateurs.

INFANTICIDE.

PROCÈS
DE
MARIA SCHONING
ET
D'ANNA HARLIN.

NUREMBERG, 1787.

LE procès de Maria Schoning et d'Anna Harlin, jugé à Nuremberg, en 1787, présente un exemple unique dans l'histoire de la jurisprudence criminelle. Deux femmes indigentes s'accusent volontairement d'un crime qu'elles n'ont pas commis. Elles subissent la peine dont la loi frappe les meurtriers, et l'objet de ce dévouement est d'appeler sur les enfans de l'une d'elles les bienfaits que la charité publique accorde aux orphelins. Tel est le fond de cette cause vraiment extraordinaire. Les détails n'en sont pas moins bizarres que l'action principale; et la réunion des circonstances dont elle se compose est d'une nature telle, que si le témoignage du jurisconsulte à qui nous l'empruntons ne méritait pas toute

notre confiance, nous n'aurions pas hésité à la regarder comme un jeu de son imagination, et à l'exclure de cet ouvrage.

ÉLÉONORE MARIA SCHONING était fille d'un ouvrier de Nuremberg. Elle avait reçu le jour au prix de l'existence de sa mère, et, à l'âge de dix-sept ans, elle suivit seule, en pleurant, un cercueil qui fut jeté dans la fosse commune. C'était le cercueil de son père.

Depuis l'âge de treize ans, Maria n'avait pas quitté le lit du vieux Schoning, que les atteintes de la goutte avaient privé de l'usage de ses membres. Deux ans avant sa mort, le vieillard avait été forcé de renvoyer une servante que la modicité de ses ressources ne lui permettait plus de garder : sa fille resta seule chargée des travaux du ménage. Elle puisa dans son amour pour son père un courage qui semblait au dessus de son sexe; les soins les plus pénibles n'inspiraient aucune répugnance à sa tendresse : elle humectait elle-même les jambes du malade, gonflées et roidies par la souffrance; et quoique sa santé, naturellement délicate, fût encore affaiblie par une vie constamment sédentaire, elle trouvait assez de force pour soulever dans ses bras le vieillard souffrant, le replacer sur son lit, et lui prodiguer tous les soins qu'exigeaient sa situation et sa maladie.

C'est ainsi que s'écoulaient les premières années de sa vie. Elle avait vécu en présence de la douleur : étrangère aux amusemens de la jeunesse, à ses espérances, à ses illusions, son caractère contracta l'habitude d'une résignation qui ressemblait à de la tristesse.

Les dernières paroles que son père adressa à l'ecclésiastique chargé de lui donner les secours de la religion, furent un témoignage de reconnaissance et d'admiration pour le dévouement et les vertus de sa fille.

« Durant la longue et douloureuse épreuve de ma maladie , dit le vieillard avec émotion , Maria , ma bonne Maria , s'est conduite comme un ange. Les soins les moins faits pour son âge et pour son sexe n'ont rien coûté à son amour ; jamais je n'ai vu paraître sur ses traits le plus léger sentiment de répugnance. Chaque fois que mes regards rencontraient les siens , j'étais sûr d'entrevoir dans ses yeux une larme de pitié , ou , sur ses lèvres , un sourire de consolation. Dieu la récompense de sa soumission et de sa tendresse ; c'est le plus cher des vœux de son père mourant ! »

Maria , absorbée dans la douleur , pleura long-temps , sur le tombeau du vieux Schoning , la perte de son père , du seul ami , du dernier lien qui l'attachait à l'existence.

Quand elle rentra dans sa maison déserte , elle trouva deux officiers du revenu public qui l'attendaient sur la porte. Ils demandèrent à visiter les papiers du défunt , pour s'assurer s'il avait payé les taxes en proportion de sa propriété : après que ces documens eurent été vérifiés et comparés avec les registres , les officiers du fisc prétendirent avoir trouvé des preuves suffisantes que Schoning n'avait pas été imposé en proportion de ses moyens. Ils déclarèrent qu'il était de leur devoir d'enfermer tous les effets sous clef et d'apposer les scellés ; ils engagèrent ensuite la jeune orpheline à se retirer dans un appartement , qui était dégarni de meubles , lui permettant de l'habiter jusqu'à ce que les directeurs du trésor public eussent décidé sur cette affaire.

Elevée dans les souffrances , et habituée à la soumission , la fille de Schoning obéit en pleurant. Elle se renferma dans une chambre étroite et sans meubles , pendant que les collecteurs fermaient les portes des autres appartemens et y apposaient les scellés.

Plusieurs jours se passèrent avant que les officiers du fisc eussent rapporté la décision de leurs chefs ; ils revirent enfin

munis d'un ordre par lequel il était enjoint à Maria-Éléonore Schoning de sortir sans délai de la maison, la commission ayant confisqué la propriété au profit du trésor.

Schoning n'avait jamais été riche ; mais les revenus de son travail , sagement ménagés par une économie constante, lui avaient permis de se réserver quelques ressources pour des jours de malheur. Une maladie de trois ans épuisa presque en entier les fruits de cette longue prévoyance ; cependant à la mort du vieillard, il restait encore quelque argent à sa fille. A l'aide de ce léger pécule, Maria aurait pu se nourrir en attendant qu'un emploi, un service quelconque, lui eût procuré des moyens d'existence plus sûrs ; mais la saisie du fisc la laissa sans ressource.

Timide, sans expérience, élevée dans une vie obscure et isolée, l'orpheline ne connaissait pas le monde ; elle crut que ses sollicitations et ses prières décideraient les commissaires à révoquer l'arrêt qui la réduisait à une indigence absolue. Le bureau était composé de gens qui, endurcis par la vue habituelle des misères, sont peut-être trop souvent disposés à repousser la plainte des malheureux. L'orpheline se présenta avec l'embarras que donnent l'inexpérience et l'infortune. Incapable d'exposer sa demande, elle ne put que verser des larmes et faire entendre quelques sons inarticulés ; mais les juges ne comprirent point ce langage.

La nuit vint sans que Maria pût savoir où elle trouverait un asile. Elle entra dans le cimetière de l'église Saint-Jacques à Nuremberg, où reposait le corps de son père ; elle se jeta sur la terre, encore mouvante, qui recouvrait le cercueil ; et si la douleur eût pu triompher de la jeunesse, cette nuit même, Maria serait allée rejoindre son père dans le ciel.

Au lever du soleil, l'innocente fille s'enfuit avec la précipitation d'un coupable qui redoute la lumière du jour. Elle se dérobait avec effroi aux regards des passans qui commen-

çaient à se répandre dans les allées; elle gagna une des portes de la ville, suivit les rues du faubourg et se cacha derrière une haie d'épines, plantée autour d'un jardin, où elle pleura sur les malheurs de sa situation. Le soir la surprit au même lieu, les tourmens de la faim se firent sentir au milieu des angoisses de l'âme; elle rentra dans les rues de Nuremberg. Mais trop timide pour tendre au passant une main suppliante, trop innocente pour concevoir la pensée de soutenir son existence par les ressources du crime, elle marcha long-temps sans intention, sans but, et se trouva une seconde fois près de la tombe de son père, au moment où les dernières teintes du crépuscule se perdaient, à l'horizon.

Les cimetières, dans la plupart des villes d'Allemagne, ne sont pas moins funestes aux mœurs qu'à la santé publique: leur caractère primitif, si vénérable et si solennel, n'existe plus; la religion du lieu a fui avec les craintes qu'il inspirait, et à travers les ténèbres et le silence des tombeaux, errent des êtres bien plus redoutables que ces esprits fantastiques qui, au milieu de la nuit, épouvantaient la crédulité de nos aïeux.

Ce fut sur la tombe même de son père que Maria devint la victime d'une brutalité sacrilège. Épuisée par les larmes, les veilles, le froid et la faim, elle ne comprit le mal qu'après en avoir été la victime. L'homme qui avait abusé de son innocence, la laissa dans l'immobilité de la stupeur; et dans sa main, qu'elle serrait par un mouvement convulsif, il introduisit un demi-dollar.

Les remords ne seraient point entrés dans l'âme de Maria, s'il n'étaient inspirés que par une action coupable, précédée d'une volonté criminelle; elle les éprouva dans toute leur amertume, et se laissa aller aux plus violens accès du désespoir: elle rejeta loin d'elle en frissonnant la pièce de monnaie que sa main avait continué à retenir, comme si elle

eût été le salaire honteux d'une prostitution volontaire. Les veilles, la privation de nourriture, l'idée de sa faute et l'enchaînement des malheurs qu'elle avait éprouvés depuis la mort de son père, exercèrent une influence sinistre sur son esprit affaibli. Le délire de la fièvre enflamma son cerveau : elle crut entendre la voix indignée de son père qui lui commandait de fuir loin de sa présence ; et elle sortit précipitamment du cimetière, comme si elle eût été poursuivie par une ombre menaçante.

Elle traversait en courant les rues désertes que l'homme, qui avait abusé de sa faiblesse, venait probablement de suivre d'un pas tranquille pour se rendre au lieu où l'attendaient le repos et la sécurité, lorsqu'elle fut rencontrée et saisie par les hommes du guet.

La police de Nuremberg donne une demi-coutonne aux gardes de nuit pour chaque femme qu'ils arrêtent dans les rues après dix heures du soir. Il était alors minuit ; Maria fut conduite au corps-de-garde et exposée à toutes les railleries des soldats. Le magistrat devant lequel elle fut amenée, le lendemain matin, fit précéder son interrogatoire de ces expressions insultantes que l'homme, qui se respecte, n'adresse jamais aux êtres même les plus vils et les plus dégradés. Une odieuse interpellation rappela la fille de Schoning à la conscience de sa vertu ; elle allait repousser avec indignation de flétrissans reproches, lorsque le souvenir de sa faute la laissa sans voix et sans énergie. Il lui sembla que la mort venait d'appesantir sa main de glace sur son cœur ; elle tomba sans mouvement aux pieds du magistrat, et ce ne fut qu'après un évanouissement de plusieurs heures qu'on parvint à la rappeler à la vie.

Le juge parut ému ; cependant sa pitié se borna à rendre la jeune fille à la liberté, avec menace de l'envoyer dans une

maison de correction, si elle était traduite devant lui une seconde fois.

Isolée de nouveau dans les rues de Nuremberg, Maria prit la brusque résolution d'aller se précipiter dans la rivière de la Pegnitz. Son imagination égarée lui disait que dans un autre monde elle se jetterait au pieds de son père, et qu'il ne refuserait pas de recevoir sa justification.

Elle traversait précipitamment le faubourg qui conduit à la rivière, quand elle entendit prononcer son nom : elle se retourna et vit une ancienne servante de son père qui avait quitté le service de Schoning pour épouser un militaire invalide, nommé Harlin.

Anne tressaillit en remarquant la pâleur répandue sur les traits de sa jeune maltresse, et surtout l'égarement sinistre de ses regards. Elle l'interrogea avec l'accent de la pitié et de la tendresse, et parvint à la rappeler aux devoirs de la religion.

Maria avait besoin de consolation : semblable à un enfant effrayé qui se jette dans les bras de sa mère, et, cachant sa tête dans son sein, lui raconte d'une voix inarticulée et entrecoupée de sanglots, la cause de sa douleur, la fille de Schoning accabla des plus tendres caresses la seule personne dont elle eût reçu, depuis la mort de son père, quelques témoignages d'intérêt. Elle lui rapporta en pleurant tout ce qu'elle avait souffert, et lui fit l'aveu du dessein désespéré qu'elle venait de former. La femme Harlin mêla ses larmes à celles de son amie ; la pressa contre son cœur, la consola, l'encouragea par d'affectueuses paroles, et la conjura avec l'accent de l'amitié de renoncer à son affreux projet : « car la vie est courte, lui dit-elle, et le ciel, c'est pour toujours, mon enfant. »

Maria, reçue chez son amie, n'y trouva ni l'aisance ni le bonheur ; la maison hospitalière, mais pauvre, d'Harlin, n'of-

frait qu'une abri contre l'intempérie des saisons; ses hôtes n'avaient à lui offrir qu'un cœur compatissant et humain.

Anne était elle-même un de ces êtres qui, dès leur naissance, semblent dévoués à des malheurs inévitables, et qui, par un enchaînement de désastres qui échappent à l'intelligence de l'homme, voient tourner contre eux toutes les précautions de la prudence et de la vertu. La Providence enveloppe leur existence de ses décrets. Elle semble les sacrifier au monde; mais elle arme leur cœur d'une force de croyance et de foi qui met leur âme au dessus des revers.

Pendant une année entière l'orpheline vécut avec la femme d'Harlin, et par leur travail réuni elles parvinrent à se mettre à l'abri d'un besoin absolu; mais l'ouvrage manqua; à l'entrée de l'hivers le prix des denrées s'accrut; et les sollicitudes des deux amies devinrent plus vives. Anne tomba malade; un travail constant et pénible, une nourriture, peu substantielle ou insuffisante, avaient graduellement épuisé ses forces. Maria redoubla d'efforts pour gagner par son seul travail le pain de ses bienfaiteurs; mais la faiblesse de sa santé, ou la parcimonie de ceux qui l'occupaient, rendaient cette tâche impossible à remplir. D'ailleurs elle était si timide, si agitée à la vue des étrangers, que souvent, malgré sa bonne volonté, elle se trouvait sans emploi. Tous les meubles de l'humble demeure furent vendus pièce à pièce, à l'exception du grabat sur lequel était couché le mari.

Le vieux soldat mourut aux approches du printemps, au moment où sa femme donnait quelques signes de convalescence. Le médecin, presque aussi pauvre que ses malades, leur avait prodigué des soins désintéressés; il n'avait ni argent, ni or; mais quelquefois il apportait une bouteille de vin, et donnait journellement l'assurance qu'il ne manquait à l'entier rétablissement de la santé, d'Aune, qu'une meilleure nourriture et un peu de vin chaque jour.

Anne ne guérit qu'après une longue convalescence ; ses facultés morales parurent affaiblies par l'influence de la maladie. Elle devint triste, silencieuse : il lui arrivait de passer des heures entières dans une morne apathie ; le travail manquait tout à fait, et les besoins se faisaient sentir plus impérieusement que de coutume.

Dans les premiers jours de mars, pendant une soirée froide, Maria, qui se tenait assise dans un coin de l'appartement, tressaillit tout à coup, et sortit brusquement de la maison. Le dernier morceau de pain avait été partagé le matin aux deux enfans pour leur déjeuner : depuis plus d'une heure le petit garçon pleurait en disant qu'il avait faim : sa jeune sœur cachait sa figure dans le sein de Maria et la serrait fortement de ses genoux comme pour calmer par ce mouvement machinal le tourment qu'elle éprouvait. La fille de Schoning observait la mère de ces infortunés, qui, assise sur un débris de natte, dans une immobilité profonde, tenait ses bras croisés au dessous de sa poitrine, et jetait par intervalle sur ses enfans des regards qu'elle détournait en frissonnant. Maria crut entrevoir sous ses paupières à demi fermées l'égarément du plus amer désespoir. Egarée elle-même par un transport inexplicable, elle conçoit l'idée de perdre son âme pour sauver son amie. Le souvenir de la pièce de monnaie qu'une main infâme avait laissée dans la sienne pendant une soirée de déshonneur, se retraça à son imagination ; détachée de ce sentiment d'horreur qu'elle lui avait inspirée jusqu'à ce jour, Maria se lève tout à coup : elle repousse loin d'elle la fille d'Harlin et se précipite hors de la maison.

La nuit était froide et obscure ; le vent qui soufflait avec violence chassait une pluie mêlée de neige qui inondait les rues de Nuremberg de ses eaux glacées. Maria fut bientôt arrêtée par une patrouille du guet ; le caporal qui la commandait, était le même qui l'avait arrêtée un an auparavant ;

il la plaça au milieu de sa troupe, la conduisit au corps-de-garde, et lui dit qu'on saurait bien lui appliquer, dès le lendemain matin, le châtiment dont les lois des états protestans d'Allemagne punissent, à la honte de la pudeur, le vagabondage des femmes.

Dans ce moment l'imagination troublée de la prisonnière lui suggéra tout à coup un nouveau moyen d'accomplir son projet. « Je suis coupable, coupable d'un crime affreux, d'un infanticide, s'écria-t-elle avec force, conduisez-moi chez le magistrat. »

La garde étonnée d'un tel aveu s'empresse de la conduire chez le juge, qui la soumet aussitôt à un interrogatoire. Maria déclare avec fermeté qu'elle a été délivrée d'un enfant par le secours de la femme Harlin ; qu'elle a privé son fruit de la vie, et que, d'après un plan concerté d'avance, Anne Harlin l'a enseveli dans un bois voisin de Nuremberg, à un endroit qu'elle ne saurait désigner. Le magistrat donne l'ordre d'aller arrêter la complice du crime de Maria. La femme Harlin est conduite en prison : interrogée dès le lendemain par le juge qui a reçu l'aveu de la fille de Schoning, et sur son attestation qu'elle est étrangère au crime dont elle est accusée, le magistrat ordonne la confrontation des coupables.

Lorsque la veuve Harlin fut amenée devant l'orpheline, celle-ci répéta sa déclaration. Anne, interdite, ne répondit pas d'abord aux questions du magistrat.

« Maria, s'écria-t-elle, après quelques momens de silence, comment ai-je pu mériter de ta part une semblable accusation ? »

Puis se tournant vers celui qui l'interrogeait :

« Je ne sais rien de tout ce qu'a raconté cette jeune fille. »

Ces paroles furent les seules qu'on put obtenir de la veuve Harlin ; elle ne répondit aux autres questions qui lui furent

adressées, que par des dénégations monosyllabiques ou par un silence obstiné.

Le magistrat ordonna qu'elle serait soumise à la question. On apporta les instrumens de la torture ; et il fut signifié à Anne Harlin qu'on allait obtenir d'elle , par les tourmens , l'aveu du crime qu'elle s'obstinait à nier. Cette menace glaça Maria d'épouvante ; son intention avait été de s'affranchir , avec son amie , d'une vie de souffrance , par une autre voie que le suicide. La pensée que son amie pouvait subir les tourmens de la torture ne s'était pas présentée à son imagination ; elle s'approcha d'Anne Harlin , saisit ses mains qu'on avait déjà liées , les serra dans les siennes avec force , et lui dit avec un accent déchirant :

« Anne ! fais l'aveu qu'on te demande ! Anne ! ma bonne Anne ! tout sera fini alors pour nous ! Tout sera fini ; et Franck et la petite Nanny seront mis dans la maison des orphelins. »

A cette prière , à cette voix suppliante , le stratagème de Maria éclaira , comme un rayon de lumière , les idées de l'infortunée veuve ; elle applaudit à son projet , imprima un baiser sur ses joues brûlantes , et se tournant , avec un front calme , vers le juge :

« J'avoue que j'ai trompé la justice ; tout ce que cette jeune fille vous a déclaré est vrai ; je suis coupable autant qu'elle peut l'être. L'enfant n'a point été enseveli dans un bois , mais jeté dans la Pegnitz. »

Après cette déclaration , les deux femmes furent remenées en prison ; et comme elles persistaient dans leurs aveux , le procès fut rapidement instruit et la condamnation à mort prononcée , sans autre sursis à l'exécution qu'un délai de vingt-quatre heures.

Dans la matinée du jour fixé pour le supplice , la veuve Harlin et Maria furent amenées dans une chapelle où elles

se préparèrent à la mort par une prière commune. Les sons funèbres de la cloche donnèrent le signal du départ ; Harlin monta sur la charette fatale sans montrer la plus légère altération. Arrivée au lieu du supplice, elle vit sans pâlir l'instrument de sa mort et monta avec fermeté les marches de l'échafaud. Les lèvres tremblantes de Maria, la pâleur qui couvrait sa figure, décélaient le trouble qu'elle éprouvait ; sa conscience lui reprochait le meurtre de sa bienfaitrice : elle était prête à découvrir la vérité ; mais en arrivant au pied de l'échafaud, les forces lui manquèrent tout à fait ; elle resta immobile et comme privée de la vie.

La veuve Harlin, qui était montée la première, tourna la tête vers elle et lui dit, en lui montrant le ciel :

« Encore quelques minutes et nous serons là ! »

Lorsque les préparatifs de l'exécution furent achevés, elle lui adressa un dernier adieu :

« Courage, chère Maria ! une minute seulement, et nous nous retrouverons ensemble avec Dieu. »

La veuve Harlin se mit à genoux, et plaça sa tête sur le billot ; l'exécuteur levait sa hache, lorsque la malheureuse fille laissa échapper un cri perçant.

« Ne la tuez point ! s'écria-t-elle, avec véhémence, elle est innocente ! Je suis un faux témoin ! C'est moi, c'est moi seule qui ai commis un meurtre ! »

Alors elle se jette aux pieds de l'exécuteur et des ecclésiastiques, les conjure de suspendre l'exécution, déclare que l'accusation qu'elle a portée au tribunal n'est qu'une fausse accusation ; que jamais elle n'a eu d'enfant ; que bien moins encore elle n'en a jamais détruit ; qu'elle souhaitait de mourir et qu'elle mourrait encore avec joie, si on voulait sauver son amie, et délivrer son âme de l'affreux remords d'avoir assassiné sa bienfaitrice.

L'exécuteur étonné par l'air de conviction de Maria, de-

mande à la veuve Harlin s'il y avait quelque vérité dans le récit de cette fille qui paraissait en démente. Harlin répond, avec une répugnance marquée :

« Assurément elle a dit la vérité : je me confesse coupable pour avoir souhaité de mourir, et pour avoir cru qu'il n'existait que ce moyen de me dérober aux souffrances de ce monde. Maintenant encore mon seul espoir est d'être bientôt délivrée de la vie ; on ne croira donc pas que c'est par amour pour elle que je me déclare innocente ; mais je me résignerai de nouveau à tous les malheurs de l'existence plutôt que de laisser cette infortunée sortir de la vie dans cet état de désespoir. »

Les cris de la populace qui se pressait autour de l'échafaud, forcent de suspendre l'exécution. Un rapport est envoyé aux magistrats qui s'assemblent pour délibérer. Dans cet intervalle un des ecclésiastiques s'approche des deux femmes, et écoute avec une compatissante attention, tous les détails du récit de la veuve et la description passionnée dans laquelle Maria peignait la bonté et la générosité de son amie.

La délibération des magistrats se prolongea pendant une heure ; le messager revint : l'ordre portait de procéder à l'exécution.

La joie parut se ranimer sur les traits de la veuve Harlin ; elle plaça une seconde fois son cou sur le billot. La tête fut séparée du tronc au milieu des cris d'horreur de la multitude. L'exécuteur s'évanouit après avoir porté le coup mortel. On ordonna à son aide de prendre sa place : il n'en était pas besoin, Maria n'était déjà plus. Son corps fut trouvé aussi froid que si elle eût été morte depuis quelques heures. La fleur avait été emportée par la tempête avant que le tranchant de la faux l'eût détachée de sa tige.

HOMICIDE.

PROCÈS

DU RÉVÉREND JAMES HACKMAN,

Condamné à mort pour le meurtre de miss MARGUERITE REAY,
sa maîtresse.

LONDRES, 1779.

JAMES HACKMAN était officier dans l'armée anglaise, quand des opérations de recrutement l'appelèrent à Huntingdon, chef-lieu de l'Huntingdons'hire. Le château de lord Sandwich était aux environs de cette ville : Hackman y fut accueilli avec cette distinction qu'on accorde à tous les officiers en Angleterre. C'est là qu'il eut l'occasion de voir miss Marguerite Reay, jeune personne qui, suivant l'expression d'un auteur, *vivait sous la protection* de sa seigneurie. Il paraît que lord Sandwich avait pris soin de son enfance, et que la reconnaissance de la jeune miss alla jusqu'à la faiblesse. Le besoin d'aimer fit disparaître la disproportion d'âge, et Marguerite Reay eut trois enfans de milord. Les fréquentes visites d'Hackman, qui joignait à un esprit cultivé les grâces de la jeunesse, firent impression sur le cœur de miss Reay. Des

relations intimes s'établirent entre eux; elles restèrent longtemps ignorées de lord Sandwich, qui, dans la correspondance des deux amans, est souvent désigné sous les noms de *Robin Gray, lui, etc.* Dans l'espoir d'assurer à Marguerite Reay, dont il voulait faire son épouse, des revenus plus considérables que ceux que lui rapportait sa commission, Hackman avait quitté l'état militaire pour entrer dans les ordres. Il était à la veille de prendre possession d'un presbytère dans le comté de Norfolk, quand, trompé par des récits inexacts sur la fidélité de sa maîtresse, il la tua d'un coup de pistolet au moment où elle sortait de Covent-Garden¹, et périt lui-même sur l'échafaud. L'intervalle qui s'écoula entre son arrivée à Huntingdon et sa mort offre tout l'intérêt d'un drame. L'origine de sa passion, ses développemens rapides, et la catastrophe qui y mit fin, sont autant de circonstances qui méritent d'être connues. Elles se trouvent rapportées dans la correspondance des deux amans, qui a été recueillie et publiée par le révérend docteur Herbert Croft. Cet ouvrage obtint un succès d'enthousiasme en Angleterre, où l'on conserve avec un soin particulier le portrait de miss Reay et celui d'Hackman. Le procès de ce malheureux jeune homme vient d'être réimprimé dans la collection des *Celebrated trials*, publiée en 1825. Nous pensons que les lecteurs nous sauront quelque gré de leur en mettre la traduction sous les yeux.

A miss Marguerite Reay.

Huntingdon, 4 décembre 1774.

Ma chère M.....,

« Mille grâces vous soient rendues pour le billet que vous m'avez fait remettre hier par le caporal Trim; le pauvre

¹ Théâtre de Londres.

garçon paraissait ravi d'avoir été chargé de ce message. Son bonheur était de me voir heureux. Il sera, j'ose dire, aussi bon soldat de Cupidon que de Mars. Mars et Cupidon ne sont pas dans ce moment parfaitement d'accord, vous le savez; mais tous deux sont soumis à vos ordres¹ : car Vénus est la mère de Cupidon et la maîtresse de Mars; ceci soit dit sans compliment.

« Le tambour passe sous mes fenêtres, au moment où je vous écris : il rassemble les volontaires de Bacchus..... En bon anglais, le tambour annonce que le dîner est prêt; car le tambour nous donne, à nous, héros au cœur dur, autant d'appétit pour manger, que de courage pour combattre. Ce sont ses roulemens qui nous poussent le matin hors du lit; ce sont ses roulemens encore, qui chaque soir nous commandent le repos et le sommeil. Il sera tard, cette nuit, j'imagine, avant que je goûte l'un et l'autre.....; votre image les éloignera de ma couche et de mes yeux.

« D'ailleurs, après la honte de refuser un cartel, l'action la plus flétrissante pour nous serait celle de refuser un toast. Le mérite d'un joyeux convive ressemble fort à celui d'une éponge. Pour moi, je ne me plais à vider un verre que lorsque mes lèvres peuvent saisir sur les bords l'empreinte inaperçue de vos lèvres.

« Adieu.... A quels excès que je sois forcé de me livrer pour me montrer bon convive, je n'oublierai pas de rendez-vous que ma chère M..... m'a donné pour demain. Je ne suis pas allé vous voir hier, pour des raisons que je vous ferai connaître.

« Quoique vous persistiez à refuser d'être à moi,

« Je serai toujours, toujours à vous. »

J. H.

¹ Hackman, dans un langage mythologique assez obscur, fait allusion à son projet de renoncer à l'état militaire.

A miss Marguerite Reay.

Huntingdon, 6 décembre 1775.

« Non....., ma chère Marguerite; non....., je ne prendrai jamais avantage du doux, du tendre aveu qui est échappé hier à votre candeur. Si je ne dois être heureux qu'aux dépens du repos de ma M....., je ne veux pas du bonheur. Qu'il me suive à jamais!

« Cependant, permettez-moi ce raisonnement. Je veux qu'il vous ait élevée.....; je veux que vous lui deviez tout ce que votre esprit a de grâces, votre caractère de douceur, vos qualités aimables de perfection..... : est-il pour cela en droit d'exercer sur votre cœur un empire absolu?.... En est-il de vous comme d'un valet qu'il aurait payé, et qui refuserait de le servir?..... Je suppose encore que vous lui deviez soumission entière..... : l'attachement, les soins que vous lui avez témoignés depuis votre enfance ne vous ont-ils pas acquittée d'une partie de cette dette de reconnaissance, dette qu'on nous impose bien souvent sans notre aveu, et qu'on exige ensuite avec rigueur?

« Et les années, Marguerite !..... les années !..... Vos obligations (si vous ne les avez pas reconnues et acquittées mille fois au delà par une seule de vos bontés) peuvent-elles vous faire oublier la différence d'âge; cette différence que rien n'efface? Est-il le maître de commander à ses cinquante-cinq ans de revenir sur ses pas, ou du moins de s'arrêter dans leur cours, jusqu'à ce que vos vingt-cinq ans soient parvenus à les atteindre?

« Personne ne vit sans obligations; mais il en est que nous n'avons pas été libres d'accepter ou de refuser, les soins qu'on nous donne dans notre enfance, par exemple, et qu'on veut ensuite nous faire payer par une soumission de toute la

vie ; comme si l'on avait le droit de détruire notre liberté et de nous imposer , sous le nom usurpé de reconnaissance , une servitude éternelle. Non , ma belle amie ; le jasmin , dans la fraîcheur du printemps , ne doit pas embrasser de ses caressantes guirlandes le tronc à demi pourri du vieil orme , s'il est libre de projeter ailleurs sa verdure et ses fleurs.

« Vous n'êtes point étrangère à ma petite fortune , Marguerite ; voulez-vous consentir à la partager avec moi ? Vous direz poliment à sa seigneurie que la reconnaissance vous a fait remplir auprès de lui tous les soins que vous lui deviez , jusqu'au moment où l'amour vous a appris qu'il vous restait d'autres devoirs à accomplir envers H.....

« Le ciel en sera témoin , vous ne ferez que payer une dette !

« Mais ne vous ai-je point dit que je ne voulais prendre aucun avantage sur vous ? que je voulais vous laisser libre , comme vous l'étiez avant votre ravissant aveu ?.... Non , je ne le veux point : je vous rappellerai même le souvenir de vos enfans. Hélas ! pourquoi n'existe-t-il entre eux et moi d'autre lien que celui d'une affection paternelle , sans préliminaires et sans conséquences !....

« Marguerite , pesez les titres de sa seigneurie et les miens dans une balance égale ;

« Voyez ce que vous lui devez , ce que vous me devez à moi-même.

« Choisissez entre l'amour , ou ce que vous appelez improprement la reconnaissance.

« Si vous l'ordonnez , je le jure par l'amour que je vous porte ; je partirai pour aller rejoindre mon régiment ; je partirai dès ce matin même.

« Mais si l'amour l'emporte. vous n'aurez qu'à déclarer votre victoire et votre conquête.

« Réfléchissez à tout ceci. Je ne prétends pas vous sur-

prendre. *Dormez sur cette proposition* avant de me répondre. Grâce au ciel, cette nuit vous dormirez seule.

« Pourquoi chantiez-vous hier, malgré mes serremens de mains et mes regards supplians, cette ballade si tendre et si plaintive? Ses paroles et votre voix produisaient une double émotion, trop violente pour que je pusse y résister. Adieu.

« Il n'est point de mots pour exprimer combien je vous aime. « Cherchez ce que l'esprit a d'expressions les plus passionnées, le cœur de sentimens les plus tendres; et s'il y a « un mot plus vrai, plus profond encore pour exprimer ce « que j'éprouve, c'est celui-là que je veux choisir ». »

J. H.

A M. Hackman.

Hinchinbrooke-House, 7 décembre 1775.

« Mon cher Hackman,

« Je n'ai pas été sans quelques craintes depuis que j'ai reçu votre lettre d'hier. Mais n'allez pas vous alarmer..... notre secret n'est pas découvert; aucun regard indiscret n'a pénétré dans les pensées de notre âme. Nos relations ne sont connues que de..... de..... De qui croyez-vous que je veuille parler? de.....? non..... de l'amour, mon Hackman, de l'amour le plus vrai, le plus ardent, et de la reconnaissance. Vous savez que vous n'avez rien à craindre de ces deux sentimens.

« Ils ont jugé votre cause hier, après le départ de l'honnête Trim.

« L'Amour, quoique à mon avis un peu aveugle, est un aussi bon juge que sir John Fielding. J'ai mis votre lettre en

† Correspondance d'Héloïse avec Abeilard.

délibération, et j'ai plaidé le procès avec une conscience impartiale. Ma raison et milord étaient d'un côté, mon cœur et vous étiez de l'autre. Vous l'avez emporté, mon ami; j'ai décidé, souverainement décidé que le serment de foi et hommage que j'avais fait à milord, à une époque où Dieu sait si je connaissais l'amour, cessait d'être obligatoire; et que je restais entièrement libre de me dévouer corps et âme à..... Mais venez me voir demain avant dîner; je vous donnerai connaissance de l'arrêt définitif. Je puis au moins vous dire ceci maintenant..... L'amour vous envoie les plus tendres souhaits, et la reconnaissance dit, de son côté, que je ne pourrai jamais acquitter ce que je vous dois pour les nobles sentimens contenus dans votre lettre d'hier.

« Toutefois, mon cher Hackman, que ce ne soit point une raison pour vous faire juger mal de moi..... N'allez pas me condamner..... Je ne veux point vous faire de la peine..... il est impossible que je vous en fasse jamais.

« Venez donc demain. Je n'écrirai pas un mot de plus, de peur que la conscience, qui dans ce moment regarde par dessus mon épaule gauche, ne m'arrache la plume, et n'efface ces mots, *à demain.* »

A miss Reay.

Huntingdon, 7 décembre 1775.

« Ma chère âme,

« J'espère qu'avec l'aide du ciel, Trim parviendra à vous remettre cette lettre ce soir. Le billet que je viens de recevoir demanderait une vie de remerciemens. Je vous envoie mille bénédictions; je ne ferai qu'offrir des vœux et des prières jusqu'à ce que le jour de demain soit arrivé.

« Cependant, écoutez-moi, Marguerite; si je suis parvenu

à mériter votre amour, je ne veux pas cesser d'en être digne. Jusqu'ici, je ne vous ai point pressée de faire ce que votre conscience semblait désapprouver ; je veux qu'elle soit à l'abri demain, à l'heure de notre entrevue. Marguerite, tu dois me rendre heureux, heureux de la félicité suprême ; mais il ne faut pas que ce soit sous le toit de ton bienfaiteur, de mon hôte : l'honneur s'en offensera. L'amour, dont les arrêts sont inexorables, demande que mon rival soit sacrifié ; il l'exige impérieusement ; mais il ne commande pas d'insulter un rival jusqu'au sein de ses foyers. Quel accueil il m'a fait, en octobre dernier, à Hinchinbrooke-House, à moi, simple officier de recrutement, inconnu, sans nom, sans fortune ! Je me rappelle ses soins affectueux, sa politesse exquise, son hospitalité sincère. Le souvenir de tant de bienveillance lutte dans mon cœur contre ma passion ; l'honneur semble crier aussi haut que l'amour.

« Loin de voir son humiliation d'un œil insultant, Dieu m'est témoin que si lord Sandwich vous aime, s'il ressent pour vous quelque chose de cette ardeur dont je brûle pour vous....., Dieu m'est témoin de la pitié qu'il m'inspire ! Cependant, comme je vous l'ai dit ailleurs, ce sentiment ressemble à celui que je ressentirais pour un père dont les affections se seraient, contre le vœu de la nature, fixées sur sa propre fille.

« Si j'étais votre séducteur, Marguerite, et non votre amant, je ne vous tiendrais point un tel langage. Je n'aurais ni parlé, ni agi, ni écrit comme je l'ai fait. N'allez pas le dire dans Gad, ni le publier dans les rues d'Ascalon : les Philistins fondraient de toutes parts sur moi ; je serais honni dans mon régiment, comme un homme simple, sans ruse, sans intrigue, comme un innocent enfin.

« Pouvez-vous réellement imaginer que je pense si mal de votre sexe ? assurément vous ne croyez pas que j'aie une

si mauvaise opinion de vous ? Je sais tout ce que l'inflexibilité des pères , jointe aux séductions , à l'inexpérience de la jeunesse , peuvent entraîner de malheurs. Vous avez été la victime de votre âge , de votre famille. Est-il une victime au monde qui n'excite la compassion ! Que signifiait donc la conclusion de votre dernière lettre ? un mot là dessus.

« Prenez les hommes et les femmes en masse ; opposez la scélératesse des uns à la faiblesse des autres ; je soutiens qu'il est moins rare de voir succomber cent victimes , que de voir l'artifice et l'audace échouer une seule fois dans leurs entreprises. Est-il donc étonnant que le serpent ait séduit l'épouse du premier homme ? Le diable a sur une femme un avantage incalculable : il a triomphé des hommes , qui sont les vainqueurs des femmes. Il a fait tomber les anges.

« Parens imprudens , soyez donc moins inflexibles dans votre courroux. Ne concourez pas à la séduction qui doit perdre vos filles , par une rigueur qui profite à leurs séducteurs.

« N'achevez pas de pousser vos enfans dans le fond du précipice , parce qu'une main infâme les aura entraînés sur ses bords. Savez-vous si dans leur chute funeste leurs mains n'eussent pas saisi pour soutien une de ces vertus qui croissent égarées sur la pente de l'abîme ? Oh ! n'allez pas arracher de leurs mains ce faible , ce dernier appui qu'ils doivent trouver dans votre miséricorde et votre pitié !

« La descente du crime à un crime est rapide , perpendiculaire , entraînant : gardez-vous d'accroître ses dangers.

« Faut-il réclamer de vous mon pardon , Marguerite , pour toutes ces réflexions ? Ce n'est pas le cas , dites-vous ?

« A demain donc ; à onze heures je serai auprès de vous. Trouvez-vous en habit de voyage , et que votre jument soit prête ; j'ai conçu un plan auquel l'honneur et la délicatesse , que je consulte toujours avant de vous rien proposer , ne

pourront opposer le moindre scrupule. Fiez-vous à moi. Je vous expliquerai tout. Mais, je vous en conjure, soyez en habit de voyage. Ai-je besoin de vous le dire? mettez celui qui vous sied si bien; celui que j'aime tant à vous voir. L'amour vous l'a déjà indiqué, n'est-ce pas?

« L'Amour!..... oh! il sera de la partie!.... il ne souffrira point que le froid pénètre jusqu'à vous..... il étendra ses ailes sur votre sein..... il se reposera entre vos bras..... il..... Quand se lèvera le jour de demain? quelles agitations m'attendent dans cette longue nuit!

« Je vous envoie quelques vers que j'ai lus dans je ne sais quel poète : je ne les crois pas bien mauvais.

Portrait de Célia.

« Si j'avais à peindre ma Célia, j'emprunterais l'éclat du
 « soleil dans une belle matinée d'été, pour exprimer l'éclat
 « de son regard. Deux orbes arrondis, comme celui de la
 « lune, releveraient son sein. La noire chevelure de Bérénice
 « retomberait en boucles ondoyantes sur ses blanches épaules.
 « Tous les signes du ciel deviendraient des symboles de sa
 « beauté, sans pouvoir en donner une idée parfaite. Tous,
 « ai-je dit? oui, tous, à l'exception d'un seul. Sa robe flot-
 « tante n'aurait pas besoin de la ceinture des cieux. »

J. H.

A miss Reay.

Huntingdon, 8 décembre 1775.

« Il faut donc vous remettre la promesse que vous m'aviez faite pour aujourd'hui. Si vous ne prenez la résolution de voir que tout ce qu'il réclame au nom de la reconnaissance, je le réclame au nom de l'amour, tout est fini, fini pour ja-

mais. Je rechercherai mon bonheur à tout prix , mais jamais aux dépens du vôtre.

« Revenez à mes lettres , réfléchissez sur la conduite que vous devez adopter , consultez votre cœur et lisez ces deux billets écrits de votre main , que je vous renvoie. Après cela , dites moi si ce que nous avons exprimé tous deux est ou n'est pas de l'amour ; si je vous aime , si vous m'aimez ? La reconnaissance obtiendra-t-elle la récompense qui n'est due qu'à l'amour ? Mes droits seront reconnus , et la possession sera pour un autre..... ! J'aurai votre cœur , et il aura votre main , vos yeux , vos lèvres , votre sein..... !

« Je ne puis plus écrire ni penser. Envoyez une ligne , un mot de consolation à celui qui ne cessera jamais d'être à vous. »
J. H.

A M. Hackman.

Hinchinbrooke-House , 10 décembre 1775.

« Vos deux lettres d'avant-hier , et la conversation que nous avons eue hier dans mon cabinet de toilette , n'ont pas cessé un instant d'occuper mon esprit. Vendre votre commission pour embrasser une autre carrière dont les revenus seraient assez considérables pour nous entretenir tous deux , c'est un projet trop étrange pour qu'il obtienne mon approbation. Vous savez combien ces témoignages de tendresse me font de mal. Quant au mariage , il n'y faut pas songer : l'homme que j'estime ne sera jamais montré au doigt pour avoir épousé la maîtresse d'un lord qui aurait payé sa complaisance par la gratification d'une commission ou d'un emploi queleconque ; mon âme est au dessus d'une telle situation. D'ailleurs , M. Hackman , je ne chercherai point à profiter de ce qui n'est peut-être (pardonne-moi ce doute) qu'une passion de jeunesse. Après une connaissance plus intime , votre

opinion à mon égard pourrait changer..... et pourtant..... vous prétendez m'aimer autant que je vous aime.....

« Je vais vous transcrire quatre vers que vous ne m'avez jamais entendu chanter, quoiqu'ils fassent partie de ma romance favorite. C'est, dit-on, un couplet, d'une vieille ballade écossaise; mais je les crois composés par lady A. L. Depuis que nous nous connaissons, je me suis abstenue de les chanter devant vous : ils peignent avec trop de vérité ma triste situation. L'application en est bien plus frappante, depuis votre proposition d'hier. Je pleurais comme un enfant en les répétant ce matin.

« J'erre comme l'ombre mobile, et je ne songe plus à
« filer.

« Je voudrais bien penser à Jamie; mais ce penser serait
« un péché.

« Je dois faire de mon mieux pour être sage;

« Car le vieux Robin Gray a bien eu des bontés pour
« moi. »

« Mes pauvres yeux ne me permettent pas d'ajouter un
mot de plus : au nom du ciel, que je voie mon *Jamie* demain.
Votre nom est aussi Jamie. »

M. R.

A miss

Huntingdon, 16 décembre 1775.

« Mon âme et ma vie !..... Mais non; je ne veux plus employer ces préliminaires communs, et je vous prie de les supprimer comme moi. Une correspondance bannale commence par ces mots : chère amie; on dit ensuite ma chère amie, très-chère amie, ma très-chère amie, et après ces expressions, qui s'animent à mesure que le discours se prolonge, la langue n'a plus de mots pour exprimer les affections du cœur.

« Aucun langage n'exprimerait mes sentimens. Oh ! Marguerite ! hier, hier ! Toutes les expressions sont glacées ; l'ivresse, la volupté, les délices, les ravissemens, tout est sans énergie, sans vérité ; toi qui m'as enivré d'un bonheur dont jamais les songes les plus enchanteurs ne m'avaient présenté l'apparence ! Quels charmes ! quels transports !..... Vois-tu combien ces mots sont pauvres pour peindre les joies de l'âme ? Quand me les feras-tu éprouver de nouveau, ces joies, ces joies célestes ? Mais c'est à vous de commander, de gouverner toutes choses. Rappelez-vous seulement que je suis sûr de ceux qui ont notre confiance.

« Etes-vous maintenant convaincue que le ciel nous ait créés l'un pour l'autre ? Par ce même ciel, par le paradis dont j'ai goûté dans vos bras toutes les délices, je ne vivrai plus que pour vous.

« Y a-t-il du sens dans ma lettre ? Je ne sais ce que j'écris. Ce chiffon de papier, le seul que j'ai pu trouver, contiendra encore une ligne ou deux.

« Si les destins jaloux me rappelaient maintenant de la terre, j'obéirais sans me plaindre ni murmurer, en songeant à la journée d'hier.

« Fortune, je te défie maintenant, Marguerite m'aime, l'âme d'Hackman ne désire rien de plus. Le monde à venir n'a pas de joie comparable à la sienne. » J. H

A miss Reay.

Huntingdon, 24 décembre 1775.

« Ne me parlez pas du renouvellement des années. Je suis un être nouveau, je ne sais pas ce que j'étais il y a quelques jours ; je ne suis plus celui que vous avez vu pour la première fois il y a trois mois. Vous m'avez donné une existence

nouvelle, je ne tiens à l'humanité que par ce qu'elle a de bonheur, de délices, de ravissements.

« Je veux vous obéir en ne laissant pas égarer ma plume comme dans ma lettre d'avant-hier. Cette lettre vous a déplu ! livrez-là aux flammes, brûlez aussi les vers qu'elle renfermait, et qui peignaient peut-être trop fidèlement mon délire ; mais n'allez pas croire que le sentiment qui les a inspirés, prit sa source dans une opinion peu avantageuse pour votre vertu. Je tiens votre âme aussi pure, aussi blanche que la neige dont les flocons, au moment où je vous écris, s'amoncellent sur les rebords de ma fenêtre. Vous ne savez pas ce que je pense de vous : un jour peut-être vous le saurez.

« Je vous envoie les vers dont je vous ai parlé ce matin ; sur mon honneur ils ne sont pas de moi. Je partage entièrement votre opinion sur leur mérite ; mais ils ont une qualité que vous n'avez pas remarquée, c'est qu'ils sont totalement inintelligibles pour les profanes. » J. H.

A Monsieur.

Jour de Noël 1775.

« Mon ami,

« Le caporal semblait goudronné et emplumé lorsqu'il arriva hier avec votre cher billet. Omiah prit un sucrier aussitôt qu'il l'aperçut des fenêtres du salon, et saupoudra de sucre une tranche de pudding en me montrant du doigt le caporal couvert de neige. La naïveté d'Omiah est assurément fort divertissante ; mais j'aimerais bien mieux cet intéressant sauvage si je ne craignais qu'il ne nous épiât. L'autre

• Nom d'un naturel d'Otaïiti, que lord Sandwich avait amené à Londres.

jour il s'approcha de moi , et je suis sûr qu'il avait l'intention de m'observer ; mais grâce au ciel , nos précautions déjouent la curiosité quelque active qu'elle puisse être.

« Pourquoi ai-je dit votre *cher* billet, lorsque ce billet contient des vers comme ceux que vous m'avez envoyés ? J'avoue que votre poésie est fort aimable ; mais je ne la crois pas aussi inintelligible pour les *profanes*, que vous voulez bien le supposer. *Profanes*, si je ne me trompe, est le nom sous lequel on désigne ceux qui ne sont pas initiés aux mystères, ceux qui n'ont pas encore pris le voile, ou pour parler avec plus de vérité, ceux qui n'ont pas encore déchiré le voile. Pourquoi ma destinée n'a-t-elle pas permis que ce voile restât sur mes yeux et sur mon cœur jusqu'à ce que mon H..., mon vainqueur m'eût saisie dans ses bras ardents ! avec quel tendre abandon je lui aurais livré mon âme tout entière ! Cela ne peut être ainsi aujourd'hui.

« Nous avons oublié, en fixant notre rendez-vous, que c'était aujourd'hui Noël. Je suis obligé de faire pénitence à un dîner fort somptueux, mais fort déplaisant, car loin de vous tout est triste et glacé. Je n'aurai pas même la consolation de vous avoir vu dans la matinée : à demain, cependant, à l'heure et au lieu ordinaires.

« La suppression de vos visites à milord, depuis le premier jour de notre bonheur, est honorable pour notre délicatesse à tous deux ; mais ne craignez-vous pas que cette absence, en se prolongeant, ne fasse naître quelques soupçons ? Vos qualités et vos talens sont trop remarquables pour que votre disparition ne soit pas vivement sentie. Toutefois, vous êtes le meilleur juge de cette question : je vous en abandonne la solution.

« Mes pauvres enfans ! innocentes créatures sans appui ! Si ce n'était pour vous, votre mère n'agirait point comme elle agit. Je m'étonnais autrefois quand je voyais mistress

Yates ! soutenir un rôle sans se démentir dans toute la longueur d'une soirée. Que sont ses efforts auprès des miens ? Ne suis-je pas moi-même réduite à jouer un rôle long, pénible, déshonorant, le matin, à midi, durant la nuit ? *La nuit !.....* mais je ne veux pas affliger mon Hackman.

« Excusez ce long griffonnage. Je vous envoie mon portrait, on le dit très-ressemblant : je n'ai pas besoin de vous prier de ne le montrer à personne. Rappelez-vous, au reste, que la Marguerite du peintre ne doit pas priver votre Marguerite des baisers que vous lui devez, au double, puisqu'elle n'a pu les recevoir aujourd'hui.

« N'ayant plus rien à ajouter, et la poste étant sur le point de partir, je suis avec toute la considération qui vous est due,

Mon cher monsieur,

Votre très-humble servante,

M. R.

« Voilà une conclusion bien affectueuse, qu'en pensez-vous ? N'ai-je pas quelque talent épistolaire ? Ma correspondance, avec le temps, ne manquera pas d'élégance, à ce que je vois. Ce paragraphe pourrait figurer comme un modèle de post-scriptum, dans sir Thomas Cottrel. »

A miss Reay.

Huntingdon, 28 décembre 1775.

« Votre complaisance à écarter les moindres sujets de mon extravagante jalousie dans la soirée d'hier, a fait bien plus que je ne méritais. Combien ne me suis-je pas compromis par mon dépit envers vous ! Mais, je vous l'ai dit, mes passions

Célèbre actrice anglaise.

sont impétueuses comme la poudre qui éclate, quoique, Dieu merci, je ne sois point un Othello :

« La jalousie s'allume difficilement dans mon cœur, mais la première étincelle y produit un feu qui dévore¹. »

« Dieu seul connaît mon amour, mon adoration, mon idolâtrie pour vous.

« Vous dites que vous m'avez accordé mon pardon; je me flatte de l'avoir obtenu. Laissez-moi le recevoir de votre bouche charmante; demain.... Ne me renvoyez pas plus loin. Tout sera prêt. La guitare que j'ai demandée m'a été envoyée; j'apporterai la romance, vous chanterez, vous vous accompagnerez; je vous prierai de me pardonner, vous m'en pardonnerez.... Et mille et mille autres choses.

« Je serais jaloux de ce papier si vous le baisiez avec trop de plaisir.

« Quelle folie !.... Non, Marguerite, dites plutôt..... quel amour !

« Mille remerciemens pour votre portrait. Il est vivant. »

A la même.

Hattingdon, 1^{er} janvier 1776.

« Dans la crainte de ne pas vous voir ce matin, je vous envoie ce billet, avant de monter sur le paisible Crop². Aujourd'hui commence le nouvel an. Que chacun de ses jours soit heureux pour Marguerite. Que la félicité..... Mais ne savez-vous pas qu'il n'est aucun souhait de bonheur que je ne fasse pour vous ?

« Le nouvel an..... Je n'aime pas ce mot. Qu'y a-t-il donc de changé dans la nature?... Y a-t-il de nouvelles amours?...

¹ Shakespeare.

² Nom de son cheval.

Non, Marguerite, il n'y a rien de changé pour nous. Nos cœurs sont aujourd'hui comme ils étaient hier, comme ils seront toujours.

« Le nouvel an 1776 ! Où serons-nous en 1777 ? Où serons-nous en 1778 ? en 1779 ? en 1780 ?

« Dans la misère ou au comble du bonheur, sur la terre ou dans la tombe, dans le ciel ou dans l'enfer..... Partout où vous serez, Hackman y veut être avec vous.

« Le soldat, auquel vous m'avez prié de faire grâce, remercie sa bienfaitrice inconnue. La discipline doit être observée dans notre état ; mais tout doit fléchir sous vos ordres. »

J. H.

A la même.

Huntingdon, 8 février 1776.

« Depuis que le dégel m'a fait quitter Hinchinbrook-House, il y a à peine vingt-quatre heures, je vous ai écrit quatre fois. Je crois que dans les quatre jours qui vont suivre, je vous écrirai assez pour que vous perdiez le compte de mes lettres. Le bonheur dont j'ai joui auprès de vous, pendant ces trois dernières semaines, n'a fait qu'accroître mon ardeur. Trois semaines avec Marguerite !..... dans la même maison !..... c'était plus que je ne méritais ; et cependant être obligé de vous céder toute les nuits à un autre !..... Je n'ai pas dormi trois heures durant ces trois semaines ; et pourtant, pourtant, c'était là le bonheur.

« Qu'il fut heureux pour moi qu'on me pressât de rester à Hinchinbrooke-House pendant cette nuit où la neige tomba en si grande abondance ! Pourquoi n'en est-il pas tombé jusqu'au jour du jugement ! Il est vrai que jusqu'au jour du jugement, vous auriez passé chaque nuit dans ses bras.

« Quoique je n'aie pas eu la force de résister à la tentation

lorsque j'étais sous le même toit que vous, cependant depuis notre séparation, le souvenir que c'était sa maison, ma bourrelé de remords. Quel caprice était le sien ! Pourquoi vous ordonna-t-il de m'engager à rester lorsque je résistais à ses sollicitations ? Hackman est-il coupable d'avoir violé les droits de l'hospitalité ?

« Je ne dois point m'adresser ces questions. N'oubliez pas de vous trouver demain au rendez-vous fixé.

« Robin-Gray a-t-il des soupçons ?.... Des soupçons ! et c'est Hackman qui les inspire ? » J. H.

A M. J. H.

Hinchinbrooke, 23 février 1776.

« Où étiez-vous ce matin, Hackman ? je serais morte de froid à vous attendre, si je n'avais été ranimée par l'idée que vous alliez arriver. Je suis dans une inquiétude extrême. Quel motif a pu vous retenir ? Pourquoi n'avez-vous pas écrit si quelque obstacle imprévu vous empêchait de vous rendre auprès de moi ? J'ai eu la nuit dernière un songe, un songe affreux, mon Hackman.

« C'est pour toi que je craignais, pour toi, l'idole de mon cœur. Des apparitions sinistres ont épouvanté mon âme pendant toute la durée de la nuit. »

« Vous allez me répliquer peut être avec ma favorite Iphis :

« Chassez ces noires illusions de la nuit, ces vains fantômes, qu'ont produits une imagination malade et un sommeil inquiet. »

¹ Miss Reay tire ces deux citations de l'opéra de Jephté, pour lequel elle avait une prédilection dont il sera souvent question dans ses lettres et dans celles d'Hackman.

« Hélas ! je ne le puis , je ne suis qu'une faible femme ; et le courage , qu'on trouve sous les épaulettes d'un soldat , me manque tout à fait.

« Je rêvais que vous aviez été provoqué en duel par un homme.... , par un homme que nous sommes convenu de ne jamais nommer. Vous vous êtes entr'égorgés l'un et l'autre. J'ai vu son épée , je l'ai sentie passer à travers votre corps. Je vous ai vus expirer tous deux ; et avec vous tous mes sentimens à la fois ont été frappés de mort. Qui me reste-t-il , me disais-je , pour pleurer avec Marguerite?... Personne.

« Appelez cela une faiblesse ; mais je suis triste , inquiète , désespérée ; oui , désespérée. Pour l'amour du ciel , apprenez-moi ce que vous faites. »

A M. J. H.

Hinbinbrooke-House , 24 février 1776.

« Comme je vous le disais hier au soir , cette affaire l'oblige à partir pour Londres ; je dois l'accompagner pour ne revenir ici qu'à la fin de l'hiver. Maintenant , c'est à vous à imaginer des déguisemens , des voyages , des aventures ; munissez-vous de la royale perruque noire et du morceau de craie ; apprenez-moi dans quelle auberge de la route les stratagèmes de lady Grosvenor doivent se renouveler , et j'aurai soin de m'y arrêter. *Je jure sur la Bible* que je ne vous tromperai pas , et que je vous recevrai avec plus de plaisir dans mes bras impatiens , que tous les ducs et princes de la chrétienté ¹.

¹ Toute cette partie de la lettre de miss Reay se rapporte aux aventures du duc de Cumberland avec lady Grosvenor. Le procès en adultère intenté par lord Grosvenor se trouve dans cet ouvrage ; nous y renvoyons le lecteur : il y verra des explications sur la perruque noire , le morceau de craie , et le serment sur la Bible.

Si je n'ai pas une nuit de bonheur dans toute ma vie, ce sera maintenant votre faute. N'êtes-vous pas ravi et attristé en même temps de cette idée? Comment n'avez-vous jamais conçu la pensée que je serais un jour obligée de quitter cette demeure, qui m'est chère à tant de titres? Bien chère en effet, puisqu'elle a été le berceau de mes premières amours.

« Mais dois-je laisser Hackman dans les lieux que je quitte? Votre mission de recrutement doit toucher à sa fin. Vous viendrez à Londres, nous nous y verrons, moins souvent qu'ici, mais nous nous verrons.... Ne manquez pas de venir demain..... Et ne riez plus de mon songe: s'il était une preuve de ma faiblesse, il était une preuve aussi de mon amour.

« Je voudrais que le jour de mon départ d'Hinchinbrooké, eût été reculé d'un mois. Vous demandez pourquoi? Regardez l'almanach de l'année dernière; ne reconnaissez-vous pas ce jour, *le plus court de votre vie*? Venez me donner un baiser pour ce souvenir, je suis sûre de l'avoir mérité. Fi! fi! monsieur Hackman, ne m'en donnez pas vingt, vous êtes trop généreux. Mais je veux vous rendre le surplus la première fois que nous nous verrons..... c'est-à-dire demain; ne l'oubliez pas. »

A miss M. R.

Huntingdon, 26 février 1776.

« Quand viendra ce jour, cette nuit si ardemment souhaitée? voilà plus de quarante huit heures passées sans vous avoir vue.

« Je vous ai écrit hier une longue lettre pour vous apprendre qu'il y aurait du danger à nous trouver au rendez-vous indiqué; ma lettre était mêlée de vers, mais les premières lignes, je vous l'assure, n'étaient pas de la poésie; je

n'ai exprimé qu'un sentiment de vérité. Si la fin offrait des couleurs qui pourraient vous paraître trop animées, vous devez m'excuser.

« C'est avec une plume arrachée à l'aile de l'Amour que ce « tableau fut tracé. »

« Laissez arriver le temps, je vous convaincrs que son pinceau n'a rien exagéré.

« Je pensais tout à l'heure au jour anniversaire de votre naissance ; dont je vous demandais l'indication précise avant hier ; il est singulier que le vôtre et le mien soient si rapprochés l'un de l'autre, et là dessus voici ce que je pense.

« Les poètes prétendent que l'homme est fait d'argile ; « que les potiers célestes en jettent cinq ou six par jour dans « le même moule.

« Ne vous étonnez pas, Marguerite, de l'amour que nous « avons l'un pour l'autre ; ou que mon âme soit liée à la « vôtre comme si elle était sa sœur.

« Nous fûmes créés ensemble dans une même pensée de « Dieu ; nous naquîmes presque le même jour ; à un intervalle « de dix jours, nous sortîmes de la même argile.

« Je n'ai point été jeté dans un aussi beau moule que vous, « mais nos deux cœurs ont été animés du même souffle, et « doués des mêmes sentimens. »

« Le caporal Trim part aujourd'hui pour aller tout disposer ; les précautions seront prises avec prudence ; nous n'aurons à craindre aucune mésaventure ! Pourquoi faut-il, Marguerite, que nous soyons obligés d'avoir recours à ces artifices ? Si ce n'était pour obéir à vos ordres, je repousserais une conduite qui exige la duplicité, le silence et les déguisemens. »

J. H.

A M. J. H.

Hinchinbrooke, 28 février 1776.

« Tous vos plans sont inutiles, le caporal a fait une marche forcée sans obtenir le moindre succès. Les destins sont inexorables. Il est décidé que je voyagerai par la poste. Ainsi n'espérons plus jouir du bonheur qu'une rencontre nous eût procuré, si j'eusse fait la route avec nos chevaux.

« Je ne sais pas encore si le vieux Robin Gray voudra m'accompagner. Pourquoi mon Jamie ne le peut-il pas lui-même? Cruelle fortune! Mais à Londres nous serons heureux. Je jouirai de votre présence, comme dans ces jours de délices où la neige vous retenait auprès de nous. Rien au monde, si ce n'est mes enfans, ne pourrait m'empêcher d'aller, comme le navigateur Cook, à la recherche du bonheur dans des mondes nouveaux. Il doit exister quelque coin sur le globe, où l'affection de deux amans est respectée parmi les hommes.

« N'oubliez pas de vous rendre au lieu désigné. Supprimez désormais toutes ces expressions de crainte: *Noubliez pas... Veuillez vous rappeler....* Je sais combien vous m'aimez; trop pour votre repos, trop même pour le mien! Vraiment, mon ami, vous paraissiez malade. Au nom du ciel ménégez-vous!

« Le coup dont tu serais blessé frapperait au cœur ton « amante. »

« Omiah est réconcilié avec moi.... Quelle espèce d'animal croyez-vous qu'il résultât des amours d'un sauvage d'Otaïti avec une laitière du Huntingdon-shire? Si mes yeux ne me trompent, M. Omiah comploté quelques mauvais desseins sur Nanny.

« Apportez-moi quelques livres pour me distraire pendant

le voyage. Je voudrais que leur lecture me fît oublier, si la chose était possible, que je m'éloigne de vous. »

A miss Reay.

Hockerill, 1^{er} mars 1776.

« Vous exigez impérieusement que je ne parle plus de ce qui s'est passé la nuit dernière : j'obéis à vos ordres ; mais lors même que vous ne m'auriez donné aucun ordre à ce sujet, je me serais abstenu de vous rappeler des souvenirs qui semblent vous offenser. Vous me disiez dans une lettre qu'une connaissance plus intime changerait mon opinion à votre égard. Vous disiez vrai, mon opinion a changé. Plus je vous connais, plus votre image se présente pure et chaste à toutes mes pensées.

« Malgré les troubles de la nuit dernière....., je proteste devant Dieu que je vous regarde comme aussi pure que si j'allais recevoir votre main à l'autel. Vous me comprenez, j'en suis sûr, et vous aimez à me voir exprimer de tels sentimens.

« Vous arriverez à Londres en bonne santé, j'aime à le croire. Écrivez-moi avant que je quitte Huntingdon, où je retourne aujourd'hui ; du moins adressez-moi une lettre à Cambridge. Je suis fou de Crop, comme vous savez ; je l'aime encore plus depuis qu'il vous a portée. Combien nous étions éloignés de penser dans cette matinée, aux heures de bonheur qui se préparaient à notre insu !

« N'oubliez pas de m'écrire, et songez aussi à la clef ! Je m'en servirai quelquefois pour vous aller voir, pour vous voir seulement. Jamais je n'écouterai la voix de mes desirs sous son toit. Nous nous sommes applaudis d'avoir respecté, dans nos premiers nœuds, la maison hospitalière ; et lorsque

la neige me retint à Hinchinbrooke, le réveil qui suivit notre ivresse ne fut point amer, car nous n'avions pas manqué aux engagements de la délicatesse.

« Mon âme est agitée par mille résolutions qui toutes se ressentent du trouble où je suis. Que ferons-nous ? L'état d'inquiétude et de crainte dans lequel nous vivons, doit-il durer encore long-temps ?

« Lorsque je vous verrai, je vous ferai part de quelques idées qui doivent vous intéresser, et nous préparer un avenir plus tranquille.

« Faites en sorte, je vous prie, que nous nous trouvions ensemble un soir où l'on jouera votre pièce favorite, l'opéra de Jephthé.

« Adieu. »

A la même.

Londres, Cannon Coffee-house, Charing-Cross,
17 mars 1776.

« Est-ce là votre dernière résolution ? Ne puis-je rien obtenir de plus ? Eh bien ! écoutez ce que je vais vous dire ; c'est l'expression de la plus intime conviction : je n'aurai jamais un moment de bonheur, une minute de tranquillité, que vous n'ayez consenti à m'épouser. Les heures de délices que j'ai passées à Hoherill, celles que vous m'avez accordées la semaine dernière, dans D.... street, remplissent mon imagination et mon cœur d'une brûlante ivresse. Je donnerais ma vie pour les goûter encore ; mais, je le jure par les inviolables nœuds de notre amour, jamais, non jamais, je ne consentirai à les goûter à l'avenir, tant que vous ne serez pas mon épouse. »

J. H.

A la même.

Londres, Cannon Coffee-house, 17 mars 1776.

« Quoique vous ayez lu avec peine mon dernier griffonnage, je vais vous importuner d'une seconde lettre.

« Je viens de demander qu'on me serve à dîner; mais l'appétit me manque tout à fait. J'ai le cœur serré, l'esprit rempli d'inquiétude..... Quelle folie! direz vous....; eh bien! je suis fou peut-être; mais assurément je suis malheureux.

« Pour l'amour du ciel, pour l'intérêt de ma vie et de mon âme, si vous m'aimez, écrivez moi, directement, ici, ou au moins que ce soir je trouve une lettre de vous en rentrant à mon logement; dites-moi quel est ce mystérieux obstacle qui vous fait rejeter mes instances. « *La torture ne vous forcerait pas à m'épouser.* » N'est-ce pas là ce que vous avez dit? Vous me haïssez donc? dans ce cas qu'ai-je à faire de la vie?

« Mettez à part ce motif pressant de l'amour (si toutefois il est vrai que vous m'aimiez!.... que la damnation éternelle tombe sur ce mot *si!*) qui devrait seul vous déterminer à m'épouser, ne souhaitez-vous pas que nous renoncions tous deux au rôle odieux qui nous dégrade? Mon âme n'était pas faite pour de telles bassesses. S'introduire par des portes secrètes, profiter des ombres de la nuit, tromper, comploter, mentir.... Perdition éternelle! La pensée seule de ces indignes manœuvres couvre mon front de confusion et de honte. Vos enfans..... Lord Sandwich..... Si nous n'eussions pas été honteux de notre conduite, aurions-nous trompé notre conscience par ces désignations puériles: « *lui, l'homme, le vieux Robin Gray?* » Oh! Marguerite, jusqu'à quel point nous sommes-nous abaissés! L'amour qui ne se plaît que dans

les sentimens généreux, s'indigne de notre conduite. Lord Sandwich, ai-je dit ? Il est intéressé par les motifs les plus sacrés à pourvoir au bien-être de vos deux intéressans garçons. Quant à votre petite fille..... je deviendrai son père ; aussi bien ne serais-je pas votre époux ? Je partagerais jusqu'à mon dernier liard entre vous deux. Dieu sait, et vous verrez vous-même, ce dont je suis capable. Mon Dieu, que ne ferais-je pas !

« Écrivez, écrivez ; je vous le répète, écrivez. Par le Dieu vivant, je saurai quel est cet *insurmontable* obstacle, ou je croirai que vous ne m'aimez pas. » J. H.

A M. H.

A...., 17 mars 1776.

« Comment avez-vous pu vous décider à mettre le comble à mon affliction ? Vous me parlez sans cesse de votre amour, et vous ne savez pas combien vous déchirez mon âme.

« Pensez-vous que je m'abaissasse *volontairement* aux artifices auxquels, par ménagement pour vous, j'ai été réduite à descendre ? Mais votre rôle peut-il être comparé au mien ? Je dissimulai même avec vous ; il fallait me contraindre pour ne pas laisser percer le trouble de mes sentimens. Combien tant d'artifices me rendaient misérable ! Ils répandaient l'amertume jusque sur nos plus heureux momens.

« Oui, Hackman, le destin élève une barrière insurmontable entre vous et moi : à quoi bon le répéter sans cesse ? J'ai prévu dès l'origine de notre liaison qu'elle se terminerait par quelque catastrophe épouvantable. Dieu nous aide ! » Un « présage de mort plane sur nos têtes, » comme le dit prophétiquement Storge, dans Jephté.

« Ma voix ne trouve que des accens tristes et plaintifs.....

« Mon cœur est rempli de sinistres pressentimens. Je n'éprouvai jamais la crainte de si grands malheurs. »

« Si ce n'était point un crime de quitter la vie, nous serions heureux comme Faldoni et Thérèse.... heureux dans un autre monde où les préjugés de celui-ci sont inconnus ! Je mourrais avec plaisir de votre main, Hackman, avec plaisir !

« Je vous l'ai dit, *un obstacle insurmontable* nous sépare ; vous me forcez à vous en expliquer la nature : apprenez donc ce secret, malgré la répugnance que j'éprouve à le déclarer ; j'aime encore mieux revenir sur ma résolution que de vous voir douter de mon amour, de cet amour qui est maintenant ma religion, mon unique félicité : hélas ! je ne sais si j'ai un autre Dieu que vous ; mais tous mes vœux, toutes mes idées se rapportent à vous.

« Sachez donc que, si vous m'épousiez, vous épouseriez une femme dont la fortune délabrée vous exposerait à des malheurs dont l'idée seule me fait frémir. Hackman, je suis endettée, ruinée ; mon époux se verrait exposé à passer de mes bras dans les prisons du Banc du roi. Le beau lendemain de noces !

« Hackman, rappelez-vous le serment que vous fîtes à Hinchinbrooke. Je vous demandais quelque chose de contraire à cet engagement, vous me répondîtes que votre vœu vous liait ; je n'insistai plus. Eh bien ! je le jure par un serment non moins solennel que le vôtre ; je ne serai jamais votre épouse, quelque bonheur qui soit attaché à ce titre ; non je ne serai jamais à vous tant que je devrai la valeur d'un shilling.

« Le vœu de Jephté vient d'être prononcé.

« Ce que vous me dites, dans votre lettre, sur mes pauvres enfans, m'a fait pleurer ; mais rien ne changera ma résolution. C'est un motif de plus pour la rendre inébranlable. Si je ne consens pas à vous épouser, c'est que je ne vous aime

pas, dites-vous; Dieu d'amour! est-ce bien vous qui tenez ce langage? Mais mon refus d'être à vous est la plus forte preuve de ma tendresse.

« Le ciel a reçu mon serment; respectez cet engagement; n'essayez jamais de le rompre, car jamais vous n'y parviendrez. Tant que j'aurai la plus légère dette je ne serai point votre épouse.

« Que faut-il donc faire? me demandez-vous. Je vais vous le dire:

« La résolution que vous déclarez de rompre toute liaison intime entre nous, jusqu'à ce que le mariage ait légitimé nos feux, me flatte plus que je ne saurais vous le dire, car elle me donne un témoignage de votre estime; elle m'élève à mes propres yeux. Les vers que vous m'avez envoyés à ce sujet sont supérieurs à tout ce que j'ai jamais lu: ils seront la prière du matin de Marguerite et son hymne du soir, aussi long-temps que vous resterez en Irlande....

« Oui, mon ami, rendez-vous en Irlande, consentez à vous laisser diriger par moi. Allez rejoindre immédiatement votre régiment dans cette province; vous savez que c'est votre devoir. Pendant ce temps les évènements peuvent changer; le ciel n'abandonnera pas deux êtres qui sont unis par un amour tendre et généreux. Quoique séparés, nous goûterons encore quelques momens de satisfaction en pensant que nous remplissons un devoir. Je vous écrirai tous les jours, deux fois par jour; je penserai à vous, je baisera votre portrait, j'essuierai mes yeux, je le baisera de nouveau et je pleurerai encore. Et.... Puis-je vous donner une plus forte preuve de ma résignation que de demander l'éloignement de celui qui fait seul mon bonheur et ma joie? Je ne sais pas si je pourrai survivre à cette séparation; mais, je vous en conjure, partez!

« Imprudente! je détruis d'une main ce que j'élève de l'autre. Les larmes qui s'échappent de mes yeux effacent les

mots que j'écris. Soyez homme, Hackman; ayez plus de force qu'une femme insensée. Partez, allez rejoindre votre régiment; comme il est vrai que je vous aime, je vous rappellerai de votre exil aussitôt que je pourrai vous épouser avec honneur pour moi-même et avec la certitude du bonheur pour vous. J'oublie que je ne devrais pas vous écrire ainsi;

« La voix de l'amour convient mal lorsque la gloire
« t'appelle et te commande de suivre Jephté dans les
« camps. »

« Adieu »

A miss M. R.

Cannon coffee-house charing-cross, 17 mars 1776.

Pouvez-vous croire un seul instant que je respecterai le vœu de Jephté? Pensez-vous que je me déciderai à partir, à partir sans délai? Demain vous connaîtrez le résultat de mes réflexions; je vous attendrai dans le parc. J'avais l'intention de chercher à vous voir aujourd'hui même; mais j'ai changé d'avis, et je vous écris ce billet. Je m'applaudis d'avoir eu cette dernière idée; nous n'étions ni l'un ni l'autre dans une situation assez tranquille. Des dettes!.... un serment!... J'aurais imaginé quelque expédient pour les dettes; un plan s'était déjà présenté : ma propriété de Gosport...., ma commission.... Vous détournez les yeux; vous repoussez mes projets! Pourquoi la fortune n'a-t-elle pas accueilli avec un sourire de faveur mes deux billets de loterie? Le ciel m'est témoin que je les achetais pour vous. Sur le revers de l'un j'avais écrit, dans la crainte d'une mort subite : « Ce billet est la propriété de miss Reay; » sur l'autre était le nom de votre fille. »

J. H.

A M.....

Le 19 mars 1776.

« Pourquoi m'écrivez-vous si souvent ? Vous ne devriez plus chercher à me voir ; vous devriez m'adresser moins de lettres et avoir plus de résolution , puisque vous reconnaissez la nécessité de vous conformer à mes avis.

« Si je vous l'ordonne, vous partirez, dites-vous ; je vous ai ordonné, je vous ai prié de partir : je vous l'ordonne encore, éloignez-vous, je vous en conjure, partez ! mais épargnez-moi la douleur d'une nouvelle séparation, la dernière n'a été que trop douloureuse ; je ne suis pas encore rétablie de la violence de mes émotions..... Et votre bonté pour mon pauvre petit garçon !.... Il m'a fait fondre en larmes ce matin lorsqu'il a parlé du bon monsieur, et qu'il m'a montré votre présent.

« Restez, et décidez-vous à laisser découvrir le secret de notre amour... ; ou décidez-vous à partir.

« Au nom de l'amour qui me fait tomber à vos genoux , je vous en conjure, Hackman , mon cher Hackman , partez. »

A miss.....

Irlande , 26 mars 1778.

« Irlande !... Angleterre !... Marguerite habite une partie du monde ; et Hackman , exilé volontaire, en habite une autre. Vous l'avez ordonné. Le ciel ne permet donc pas que nous respirions le même air ? Quant à moi, je vois que la mort seule mettra un terme à mes disgrâces.

« Ne m'accorderez-vous pas au moins votre approbation

pour une obéissance aussi prompte à vos ordres ? Approbation.... ! Et c'est là la monnaie qui passe entre nous ?

« Cependant je vous obéirai encore, je retiendrai ma plume autant qu'il me sera possible : j'effacerai le mot amour lorsqu'il se présentera dans mes lettres. J'oublierai....., je mens...., je ne puis, je ne veux jamais oublier ni vous-même, ni rien de ce qui se rapporte à vous. Mais, je suivrai vos conseils, trop prudents pour qu'ils ne partent pas d'un cœur bien calme ; je me rendrai à vos prières, si faciles à accorder ; j'écrirai sur des sujets indifférens ; j'imaginerai tous les moyens, hors le seul qui soit infaillible, pour donner quelque intérêt à mes lettres.

« Dans ce moment excusez-moi : je suis incapable d'écrire des frivolités ; laissez-moi vous parler d'amour, de Marguerite.

« Qu'il me soit permis de glisser quelquefois un mot ou deux sur moi-même. Aujourd'hui, cependant, je ne vous affligerai pas en vous disant combien je suis malheureux.

« Mon cœur est suffoqué ; je croyais lorsque j'ai pris la plume que je remplirais vingt feuilles de l'expression de mes idées ; maintenant je n'ai pas un mot à vous dire. Si j'étais en ce moment auprès de vous, je ne pourrais qu'appuyer ma joue sur votre épaule, et tremper votre mouchoir de mes larmes.

« Ma santé personnelle est la dernière de mes considérations.

« La traversée a été fatigante, sans être dangereuse. *Mistress F.*..., dont je vous ai parlé, je crois, dans la lettre datée du jour de mon départ, m'a fourni quelques anecdotes que je vous conterais, si nous étions tous deux en humeur de rire.

« Pourquoi m'avez-vous trompé sur le contenu de cette cassette ?

« Si j'avais pu supposer que je trouverais en l'ouvrant des objets qui m'étaient destinés, je n'aurais jamais consenti à la prendre. Mais vous le saviez bien : était-il généreux, Marguerite, de me donner tant de souvenirs de vous lorsque je m'éloignais à une si grande distance ? Oui c'était généreux, très-généreux, et jamais je n'oublierai, ni vos soins, ni votre image ; que je porte gravée dans mon cœur. La bourse ne me quittera pas d'un instant ; les chemises seront toujours sur moi ; les mouchoirs...., j'en ai pris un pour essuyer mes pleurs au moment où j'écris la....

« Que le Dieu de miséricorde vous bénisse dans ce monde... c'est-à-dire qu'il vous unisse à moi, et qu'il vous accorde un passage tranquille aux bénédictions éternelles dans un monde meilleur. » .

J. H.

A la même.

Irlande, 8 avril 1776.

Votre première lettre, datée du 1^{er} avril, m'aurait diverti si j'eusse été rapproché de vous de quelques centaines de lieues. Elle renfermait réellement de l'esprit et de la gaieté : je vous en remercie, car je sais combien il doit être difficile pour vous d'employer ce style, dans la situation d'esprit où vous vous trouvez. Vous l'avez fait pour me donner quelques distractions : le but n'a pas été atteint ; mais si je n'ai point ri, j'ai du moins apprécié vos motifs.... Il y avait cependant une teinte de mélancolie à la fin de votre lettre, qui ne m'a point échappé ; c'était votre cœur qui parlait à son tour.

« Votre situation, lorsque vous l'avez écrite, ressemble à celle d'une actrice obligée de jouer un rôle de comédie dans la soirée d'un jour où quelque catastrophe douloureuse aurait fait d'elle le principal personnage d'une tragédie réelle.

« Prenez plus de précaution , je vous prie , lorsque vous fermerez vos lettres ; la cire m'en dérobe toujours cinq ou six mots : laissez un espace pour l'empreinte de votre cachet. Je suppose toujours que l'endroit que je ne puis lire est celui dans lequel vous me dites avec la plus vive expression que vous m'aimez. Je ne vois alors aucune expression de tendresse dans le reste de votre lettre ; je m'inquiète , et je suis tenté de retourner à Charing-Cross pour vous demander si vous m'aimez encore.

« Je m'étais formé , de l'hospitalité de cette contrée , une idée qui ne s'est point démentie : les Irlandais expriment par une malédiction énergique , leur haine contre ceux qui n'exercent pas cette vertu : « Que l'herbe croisse devant ta porte ! »

« Les femmes , si je ne vous connaissais , me paraîtraient jolies et sensibles ; mais je suis sourd , aveugle , muet pour tout ce qui n'est pas vous. Si je vous écrivais quelque chose de plus , je violerais assurément vos ordres.

« Pourquoi ne dites-vous rien de vos enfans ? Je veux que vous achetiez à mon jeune ami une boule et deux douzaines de quilles de marbre , et que vous les lui donniez au nom de

« Votre très-humble serviteur , »

J. H.

A la même.

Irlande , 20 avril 1776.

« Mille grâces pour vos deux lettres que j'ai reçues la semaine dernière ; elle m'ont fait verser des larmes ; mais celles-ci n'étaient point des larmes de chagrin.

« Vous jugez mes essais poétiques avec beaucoup trop d'indulgence. Ne me parlez pas d'écrire pour la presse , je ne le ferai jamais. Peu d'hommes peuvent comme vous juger la poésie ; et parmi les juges , hélas ! qu'il en est peu de justes.

Juvénal, le Churchill romain, conseille à un jeune homme de se faire crieur public plutôt que poète. Les Espagnols se servent de ce proverbe : « Celui qui ne peut faire un vers est un sot ; celui qui en fait plus d'un est un fou. »

« Vous connaissez le nom de Pythagore ; mais vous ignorez peut-être qu'il fut condamné à mourir de faim dans le temple des Muses à Métaponte. De nos jours, il est vrai, les Muses n'ont plus de temple ; car Dieu sait qu'elles sont peu adorées ; mais les dames ont bien encore leurs sacrifices humains.

« Un jeune homme se plaignait l'autre jour d'avoir perdu l'appétit. « Faites-vous poète, lui dit-on, ces gens-là ont ordinairement un appétit dévorant. »

« Rappelez-vous les pleurs que vous avez versés sur les pages de Chatterton¹ ; peut-être même qu'une perle humide

¹ Chatterton (Thomas), que l'Angleterre avait laissé mourir de désespoir et de faim, et qu'elle honora après sa mort d'un culte aussi éclatant que stérile, était né à Bristol, le 20 novembre 1752. Fils d'un maître d'école, il fut renvoyé, comme incapable de rien apprendre, de l'établissement où son père avait long-temps enseigné. Il retourna auprès de sa famille, composée de sa mère et d'une sœur plus âgée que lui, et parvint à l'âge de sept ans sans savoir lire. A cette époque de sa vie, le hasard fit tomber entre ses mains un livre français orné de gravures richement enluminées. Le jeune Chatterton voulut savoir ce qu'étaient ces gravures, quel rapport elles avaient avec l'ouvrage qui était sous ses yeux : on lui répondit sèchement, qu'il n'avait qu'à le demander à un petit garçon de ses amis, qui savait lire. Cette réponse piqua son amour-propre, et devint le premier mobile qui le poussa vers les sciences. Ses progrès furent rapides. Sa mère, étonnée de son application pour l'étude, vendit quelques biens qu'elle possédait, et le mit dans un collège de Bristol, où la précocité de son esprit lui donna bientôt une supériorité décidée sur tous ses condisciples. Son premier essai fut une satire, dirigée contre un de ses maîtres, qu'il composa à l'âge de onze ans, et dans laquelle régnait une énergie mordante qui n'est pas ordinairement le partage d'un enfant de cet âge. A douze ans il avait lu, d'après le catalogue qu' il dressa lui-même, soixante et quatorze ouvrages d'histoire et de théologie. Deux ans après il sortit du collège, et entra chez un procureur de Bristol pour y travailler à titre de secrétaire : une étude positive et

se glisse sous vos paupières, au seul souvenir de cet infortuné jeune homme. Laissez tomber vos larmes goutte à goutte sur sa mémoire déchirée, comme le Samaritain ver-

aride, appliquée à des fonctions sédentaires, ne convenait point à la vivacité de son imagination; Chatterton se dépitait contre la fortune, et profitait de tous les momens qu'il pouvait dérober à ce travail pour les consacrer à la poésie, qui était sa vocation naturelle. Cette inclination ne tarda pas à porter des fruits.

L'église de Sainte-Marie Radcliffe, de Bristol, possédait depuis le quinzième siècle six ou sept coffres remplis de papiers, qu'un riche marchand, nommé Guillaume Cannings, fondateur de l'église, y avait mis en dépôt. L'un de ces coffres portait plus particulièrement le nom de *coffre de M. Cannings* : il était fermé de six serrures dont les clefs avaient été réparties entre les six principaux dignitaires de l'église. En 1727, on eut besoin de quelques titres qu'on croyait renfermés dans ces coffres : on brisa les serrures, couvertes de rouille. Après en avoir extrait les papiers, qu'on y cherchait, le reste des parehemins fut abandonné à qui voulut en prendre. Le père de Chatterton en porta chez lui une grande quantité, qu'il employa à recouvrir ses livres. Le souvenir de ces papiers était tout à fait perdu, lorsque, à l'occasion du rétablissement du pont de Bristol, en 1768, le jeune Chatterton publia un ouvrage qu'il prétendait extraire d'un ancien manuscrit, et qu'il intitula : *Description de moines passant pour la première fois sur le vieux pont*. Cet ouvrage, remarquable par l'originalité du style et des pensées, piqua la curiosité. L'Angleterre, encore dupe de l'artifice de Macpherson, était disposée à attribuer aux écrivains apocryphes du moyen âge les productions du dix-huitième siècle ; cette disposition des esprits servit le jeune Chatterton ; l'on crut, sans examen, tous les bruits que le jeune auteur se plaisait à répandre. On le questionna sur ses manuscrits : il refusa de s'expliquer. Les menaces qu'on crut pouvoir se permettre envers un jeune homme de seize ans l'obstinèrent dans son silence ; mais quand on eut recours aux prières, il répondit qu'il avait entre ses mains d'immenses trésors littéraires, recueillis par son père dans l'église Sainte-Marie Radcliffe ; et il attribua à un moine du quinzième siècle, nommé Rowley, la plupart des poésies dont il se prétendait possesseur. Dans l'espoir d'obtenir un emploi qui lui procurât des moyens d'existence, il s'adressa à Horace Walpole, à qui il envoya quelques poésies, comme échantillon de celles dont il faisait honneur à Rowley. Horace répondit une lettre de politesse. Chatterton n'hésita pas davantage à réclamer son crédit : mais cette fois la

sait le baume sur les blessures du voyageur. Et qui sait si un autre voyageur ne deviendra pas aussi l'objet de la compassion publique ?

réponse ne fut pas satisfaisante. Walpole renvoya les manuscrits après avoir déclaré, dans une lettre précédemment écrite, qu'il ne pouvait rien faire pour Chatterton. On prétend qu'il avait reconnu l'artifice du jeune poète, et que sa réponse fut écrite dans le moment de dépit que lui donna cette découverte. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus de doute sur le véritable auteur des poésies attribuées à Rowley. On raconte même qu'un jour Chatterton, en présence d'un de ses amis, répandit de l'ocre sur un parchemin, le froissa entre ses mains, le salit sous ses pieds, et lui dit : *Voilà le moyen de le rendre antique.*

Le séjour de Bristol lui devenait plus insupportable à mesure que la célébrité de ses poésies allait croissant. Il était sans fortune, mais le sentiment de ses talens lui inspirait un juste orgueil. Il avait l'habitude de dire que *Dieu a donné à l'homme des bras assez longs pour atteindre à tout, et qu'il ne s'agit que de prendre la peine de les étendre.* Cette maxime devint la règle de sa conduite. Il quitta Bristol, partit pour Londres, où l'indépendance de son caractère et la tournure de son esprit l'engagèrent dans les rangs de l'opposition : il en soutint les principes avec toute la vivacité de la jeunesse et l'ardeur d'une conviction intime. Mais son existence restait la même. Les talens de l'homme de lettres n'étaient pas, à cette époque, un moyen suffisant pour arriver à la fortune ; et tandis que Gilbert, destiné à mourir dans un hôpital de Paris, vivait misérablement en France, Chatterton, dont le génie offre de si singuliers rapports avec celui du satirique français, restait exposé à Londres aux privations les plus amères de la misère. Il s'était accoutumé à ne vivre que de pain et d'eau, afin de réserver le peu d'argent qu'il retirait des libraires à se montrer aux théâtres et dans toutes les réunions publiques. Ce besoin de satisfaire sa vanité était devenu si impérieux, qu'il l'emportait sur tous les autres. La mort du lord-maire Beekford lui ayant fait perdre le seul ami sur le crédit duquel il pût compter, Chatterton revint aux idées de suicide qui avaient déjà épouvanté sa famille pendant son séjour à Bristol. L'histoire des dernières années de sa vie est déchirante : trop fier pour solliciter des secours de qui que ce fût, même pour accepter ceux de ses amis, il s'aguerrit contre la faim ; enfin, aigri contre tous les hommes, réduit à la plus affreuse misère, il se renferma dans sa chambre, y resta plusieurs jours sans manger, et s'empoisonna avec de l'arsenic, le 25 août 1770. Cet infortuné, aussi célèbre par ses malheurs que par la précocité de son génie, mourut à la fleur de l'âge.

« En compensation de la mauvaise poésie que je vous ai adressée l'autre jour, je vous envoie cette fois de très-bons vers : ils sont d'un ecclésiastique, natif d'Angleterre, établi près de Dublin. Cette pièce fut couronnée, il y a quelques années, à Oxford; on la lut même sur le théâtre, après une représentation à laquelle vous avez peut-être assisté. »

J. H.

A la même.

Irlande, 3 mai.

« Ma dernière lettre vous a-t-elle offensée? je ne le pense pas. J'ai dû vous renvoyer votre billet de banque, malgré la reconnaissance que m'inspirait votre générosité. Celui que vous refusez d'épouser pour ne pas le charger de vos dettes, ira-t-il accroître ces mêmes dettes en acceptant un don de cinquante livres sterling? Si j'étais capable d'une telle indiscretion, je ne mériterais plus votre amour : ne vous offensez point de ce refus. Le ciel m'est témoin que j'aurais accompagné le renvoi de votre billet de tous les billets de la cité, si la fortune m'avait fait assez riche.

« Soyez sans aucune sollicitude sur mon existence; ne parlez pas des frais de port occasionés par vos lettres : refuserez-vous de rendre Hackman heureux?... et croyez-vous que je puisse payer trop cher le bonheur de recevoir de vos nouvelles?.....

« Mais vous vous faites illusion. Je suis riche..... riche comme un juif, sans comprendre même dans mes calculs le trésor que je possède dans votre amour. N'ai-je pas des terres et quelques effets à Gosport? j'ai ici ma paie; j'ai vingt autres ressources dont je pourrais vous faire l'énumération : je vous dis que je suis riche. Ainsi mandez-moi que votre billet est arrivé, et que je suis toujours votre cher Hackman.

« Riche ! assurément je le suis. N'ai-je pas de quoi payer mon entrée au spectacle ? J'ai vu hier soir miss Catley dans le rôle où vous l'aimez tant. A propos de miss Catley, je vais vous conter une aventure qui lui est arrivée de l'autre côté de l'eau '.

« Quelques différens s'étaient élevés entre elle et les directeurs de Drury-Lane, sur la durée de son engagement : un des directeurs se rend au logement modeste qu'elle occupait dans le voisinage du théâtre. La servante de miss Catley conduisait le directeur vers l'escalier, lorsque l'actrice, qui était dans sa cuisine, et qui avait reconnu la voix du directeur, rappelle sa servante, et lui dit : « Il n'est pas nécessaire de « conduire monsieur dans le salon : je suis au rez-de-chaussée ; « monsieur peut entrer : il me verra occupée à pétrir des « échaudés pour mes enfans. Vous savez, continua-t-elle en « s'adressant au directeur, si vous venez avec l'intention de « me donner la somme que je vous demande. J'avais des appointemens pareils l'année dernière, et vous voyez ce que « je suis réduite à faire moi-même pour nourrir ma famille. « Je vous déclare donc que je ne suis pas libre de me contenter d'un shilling de moins..... Ne retenez pas la fille « dans le passage, car j'en ai besoin pour mettre mes échaudés au four pendant que je vais allaiter mon dernier enfant. » Les navets de Fabricius et le gigot de mouton froid d'Andrew Marvel méritent de figurer auprès des échaudés de Nan Catley.

« Croyez-moi, je ne suis pas sans fortune ; rien ne saurait me rendre malheureux qu'un changement dans vos sentimens pour moi. Mais, par le Dieu du ciel, je me connais trop bien pour espérer de survivre à un événement aussi terrible.

« Si vous m'aimez, ne me grondez pas pour le..... que

vous recevrez la semaine prochaine : il ne m'a rien coûté. Je ne fais que vous donner ce qui m'a été donné à moi-même. »

A M.....

Angleterre, 25 juin.

« Laissez-moi vous féliciter d'avoir trouvé d'aussi bons, d'aussi agréables amis dans une terre étrangère. Le récit que vous m'avez fait du gentleman et de la jeune dame, surtout de la dernière, m'a vivement intéressée. Et moi aussi, je ne suis pas sans amis. Une dame de qui j'ai reçu des témoignages particuliers de bienveillance, a des bontés peu ordinaires pour moi. Pour l'honneur de la province que vous habitez, je vous dirai qu'elle est Irlandaise; *son aimable époux, par la beauté de sa personne et par ses qualités distinguées, honore le pays qui l'a vu naître. Il est remarquable aussi par la chaleur de ses sentimens.*

« Adieu! ceci vous affectera de la même manière que votre récit m'a affectée. »

M. R.

A miss

Irlande, 1^{er} juillet.

« Votre petit billet du 25 du mois dernier était une très-piquante censure du mien. Jusqu'au moment où j'ai reconnu la plaisanterie, j'ai été vraiment malheureux. Sans la longue et obligeante lettre que vous m'avez écrite le jour suivant, et qui m'est arrivée par le même courrier, mon inquiétude aurait été extrême. Je souhaite que vous soyez heureuse, très-heureuse; mais je ne puis supporter la pensée que ce soit par un autre que moi, homme, femme ou enfant : ma jalousie va jusque là.

« Quand même mes affections ne seraient pas irrévocablement fixées, la femme de mon *ami*, avec tous ses charmes, ne serait point celle qui obtiendrait mon amour. Je n'ai que deux maîtres, l'amour et l'honneur. Si je ne vous considérais pas comme mon épouse, j'ajouterais : vous savez aussi que j'ai une maîtresse.

« Un de mes amis va partir pour l'Angleterre ; il va respirer, plus heureux que moi, l'air que vous respirez.

« Il va descendre, sur ma recommandation, à Cannon-Coffee-House. Envoyez-moi par son retour, je vous prie, le livre dont vous me parlez, *Werther*. Si vous refusez de me l'envoyer, bien certainement je ne vous pardonnerai jamais une telle négligence. Y songez-vous, quand vous prétendez que ce livre produira sur moi une impression trop profonde, ou que je serai incapable de le lire ? Dois-je me donner un coup de pistolet, parce qu'un épais Allemand a été assez fou pour en donner l'exemple, ou parce qu'il a plu à un romancier tudesque d'inventer un pareil conte ? Si je ne le reçois pas de vos mains, je me le procurerai par un autre moyen : ma curiosité est trop en haleine pour que je ne cherche pas à la satisfaire. Il vaut mieux que je vous en aie l'obligation.

« Mon ami s'est chargé d'un petit paquet pour D.....Sreet. Je vous envoie quelques livres qui ne sont pas dans votre bibliothèque, et que d'ailleurs on achète ici à meilleur marché qu'à Londres. Si vous craignez d'épuiser ma bourse, qui, soit dit en passant, est à peu près vide, vous serez mon débiteur pour le prix de ces livres. Envoyez-moi un billet payable à vue. Les autres objets ne méritent pas que je vous en parle. »

A M. J. H.....

Londres, 20 août.

« Pour l'amour du ciel ! où êtes-vous ? que faites-vous ? pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Seriez-vous malade ? et je ne suis pas là pour vous soigner ! Si vous êtes malade, pourquoi n'avez-vous pas chargé quelqu'un de m'écrire ? Il valait mieux me tout découvrir que de me laisser en proie aux tourmens que je souffre : il y a plus d'un mois que je n'ai entendu parler de vous. Dans un mois, je recevais ordinairement huit ou dix lettres.....

« Lorsque je commençai à concevoir des inquiétudes, je mis tout en œuvre, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, pour parvenir à découvrir la personne qui devait m'apporter votre envoi. Je ne sais rien d'elle ni de vous, et je reste dans une incertitude désolante.

« Que sont devenues toutes les lettres que je vous ai écrites dans le courant du mois passé ? avez-vous reçu celle que je vous envoyai par votre ami ? Le livre que vous me demandiez est précisément le seul que vous ne devriez jamais lire. Je vous en conjure à genoux, Hackman, ne le lisez jamais ! Peut-être vous l'avez déjà lu..... Peut-être !..... Je suis désespérée..... Le ciel sait à qui j'écris cette lettre, et qui la recevra.....

« Madame ou Monsieur ! qui que vous soyez : si vous êtes femme, surtout, répondez-moi sans délai ; si vous êtes homme, et que vous ayez jamais aimé, je vous en conjure ! écrivez-moi une ligne pour m'apprendre ce qu'est devenu James Hackman, officier dans le soixante-huitième régiment. Adressez vos indications à mistress D.....-Street, à Londres.

« Quelle que soit la personne entre les mains de laquelle tombera cette lettre, elle ne refusera point de me rendre un

service aussi simple ; et si on m'envoie de bonnes nouvelles , le ciel sait de quelle reconnaissance est susceptible une femme qui aime au delà de toute expression. »

A miss M. R.

Irlande , 10 septembre 1776.

« Vous êtes , je l'espère , entièrement rassurée sur moi. Ma santé est presque rétablie ; si je ne m'étais fait une loi de dire rigoureusement la vérité , j'ajouterais entièrement rétablie.

« Les quatre lettres que je vous ai écrites , depuis que j'ai reçu votre frénétique billet , vous ont tout expliqué. Mais comment vous témoigner ma reconnaissance pour toutes vos lettres , surtout pour celle que je viens de recevoir ? Jamais vous n'aviez donné des témoignages aussi éclatans de votre amour. Si je connaissais le rédacteur de quelque ouvrage où cette lettre pût être insérée , je la livrerais au public sans y changer un mot.

« Excusez-moi , quelqu'un vient me déranger.

« Je reprends la plume , après plusieurs heures d'intervalle.

« Ce que je vous ai dit ce matin de votre lettre , me rappelle un trait que vous me permettrez de vous raconter.

« En l'année 1711 , James Hirst était attaché , comme domestique , à l'honorable Edward Wortley. Un jour , en remettant un paquet de lettres à son maître , il lui donna par mégarde une lettre qu'il écrivait à sa maîtresse , et il en retint une de M. Wortley , par suite de la même erreur. James Hirst s'aperçut bientôt de sa méprise : il courut auprès de son maître , pour réclamer son amoureuse missive. Malheureusement pour le pauvre James , sa lettre s'était présentée la première à

M. Wortley, qui, cédant à un mouvement de curiosité, l'avait décachetée et y avait lu toute l'histoire des amours de son laquais. James pria inutilement son maître de lui rendre son épître. « Non, certainement non, répondit M. Wortley. « Mais vous deviendrez un grand homme, James; votre lettre « paraîtra dans le *Spectateur*. »

« M. Wortley communiqua en effet cette lettre à son ami sir Richard Steel : elle fut publiée sans changement. C'est celle que l'on trouve dans le premier volume du *Spectateur*, N°. 71, et qui commence par ces mots : « Chère Betty. »

« Je vais la transcrire. La voici :

14 mai 1711.

« Chère Betty,

« Pouvez-vous donc négliger celui qui a oublié tous ses
« plaisirs, tous ses autres délassemens, pour passer sa vie à
« penser à vous ? Lorsque je me représente les perfections
« de votre personne, vous me paraîsez plus aimable que ne
« l'est Vénus dans les plus belles descriptions qu'on nous en
« a faites. Vous répondez à tant de soins et de dévouemens
« en m'accusant de ne pas vous aimer..... Mais le contraire
« est si manifeste, que je ne puis pas croire que vous parliez
« sérieusement. L'assurance que vous m'avez fait donner par
« Molly que vous ne m'aimiez pas, est ce qui me désole et
« me tue. Elle dit que vous refusez de me voir..... S'il est
« possible que vous ayez tant de cruauté, au moins écrivez-le
« moi, afin que je puisse baiser les caractères qu'aura tracés
« votre belle main. Je vous aime au dessus de toutes choses ;
« et, dans ma condition, tout ce qui vient de vous est pour
« moi l'excès de la peine ou du plaisir.

« Notre jeune lady et un beau gentleman de Londres,
« qui doivent se marier par arrangement de famille et par

« calcul, se promènent dans nos jardins. Ils écoutent le soir
« le chant du rossignol, comme si, pour se conformer à la
« mode, ils recherchaient la solitude parce qu'ils ont ouï
« dire que les amans le font ainsi. O Betty! si jamais, assis
« à vos côtés, j'entendais ces ruisseaux murmurer, et ces
« oiseaux répéter leurs douces chansons, combien peu je
« penserais que nous sommes tous deux domestiques, et
« qu'il est quelque chose sur la terre au dessus de nous!
« Que ne puis-je vous écrire aussi long-temps que je vous
« aimerai, c'est-à-dire jusqu'à la mort! »

JAMES.

« James parvint à fléchir la rigueur dont il se plaint dans la lettre; mais avant que les vœux de James et de Betty fussent accomplis, la mort inattendue de Betty mit un terme à une passion dont on aurait pu s'honorer dans une position sociale bien plus élevée. James, par une suite de l'affection qu'il portait à Betty, épousa la sœur de son infortunée maîtresse, et mourut peu de temps après dans le voisinage de Wortley, près Leeds, dans Yorkshire.

« Vous épouser, Marguerite, est le plus ardent de mes vœux! Ne différons pas cette union, pour éviter le sort de James et de Betty; mais rappelez-vous que je ne m'engage pas à épouser votre sœur, dans le cas de votre mort. Votre mort!..... puis-je bien avoir une telle idée, lors même qu'elle se présente sous les formes de la plaisanterie?.....

« Adieu. Vivez pour que je vive. »

A la même.

Irlande, 15 septembre 1776.

« J'ai rempli avec empressement les ordres que vous m'avez donnés dans votre dernière lettre. Voici ce que je sais du jeune Anglais qui vous inspire quelque intérêt.

« Ce jeune homme jouit de quelque considération dans ce pays ; il en obtiendrait davantage s'il consentait à mettre plus de souplesse dans sa conduite, et à dissimuler son mépris pour certaines gens en crédit que personne n'estime au fond, mais à qui l'on accorde des témoignages de considération. Son cœur n'est pas méchant, j'en suis bien convaincu. Ses talens ne répondent pas à l'opinion qu'il en avait conçue dans les premières illusions de sa jeunesse ; mais peut-être sont-ils supérieurs à l'idée qu'il s'en forme aujourd'hui. Il avait enfin beaucoup d'amour pour la gloire, et assez d'émulation pour suppléer à l'absence du génie, s'il fût tombé en de plus habiles mains. Mais ceux qui ont formé son enfance et dirigé son éducation ne connaissaient ni l'esprit ni le cœur des hommes. Paresseux en apparence, il cachait sous des formes indolentes une aptitude qu'un œil clairvoyant aurait su découvrir. Une culture habile aurait forcé ce terrain capricieux, mais fertile, à produire des fruits abondans. Ses amitiés sont franches, sincères, dévouées ; ses inimitiés ne sont pas moins déclarées. Il se plaint parfois des prétentions de ses amis, qui prétendent mieux le connaître qu'il ne se connaît lui-même. « Ils me raillent, dit-il ; ils feignent de pénétrer toutes mes démarches ; ils se flattent de sonder jusqu'au fond de mon cœur, et de lire jusque dans ses plus secrets » replis.

« Mais il y a dans une flûte des sons admirables, une voix harmonieuse ; cependant ils ne savent pas la faire parler. « Pensez-ils qu'il est plus facile de jouer de moi que d'une flûte?..... » Je ne sais si les reproches de légèreté qu'on lui adresse quelquefois sont dénués de toute vérité ; la discrétion n'est pas innée dans l'homme, elle est toute d'expérience : un cœur honnête ne l'acquiert que par l'usage de la vie. On a soumis ce jeune homme à une épreuve qui n'a pas été moins utile à ses amis qu'à lui-même : on lui a confié un secret,

puis on a machiné pour découvrir s'il en était resté le fidèle dépositaire. C'est lui qui est devenu aujourd'hui un secret. L'un de ses amis, bruyant et léger, l'avait mal apprécié : il ne le regardait pas précisément comme un lâche, mais il ne lui supposait pas un grand courage. Un fait récent vient de prouver que le vrai courage et les résolutions généreuses ne lui sont point étrangères. Ce n'est pas dans l'intention de le louer que je parle ainsi ; car si l'homme manquait de ces qualités, je n'en donnerais pas un penny.

« Tel est à mon avis le jeune Anglais que vous avez voulu connaître plus particulièrement. Son principal mérite à mes yeux est d'être sincèrement aimé par mon excellent ami (celui-là même dont la femme avait éveillé votre jalousie). Cet honorable gentleman accorde rarement son amitié à des gens qui n'en sont pas dignes. Je ne connais rien dans ce jeune homme, dont j'étudie le caractère depuis long-temps, qui m'ait fait plus de plaisir que l'attachement et le respect qu'il porte à ce digne homme : il n'y a dans son cœur qu'un sentiment qui les égale, c'est celui de la reconnaissance qu'il porte à un monsieur B..., auquel je crois vous avoir dit qu'il avait quelques obligations.

« En voilà assez sur ce sujet, que j'ai peut-être tort d'avoir épuisé.

« Je reviens à vous parler de l'Irlande. Il y a quelques jours qu'une jeune dame, accompagnée de sa femme de chambre, se promenait à l'entrée de la nuit dans les allées de Phénix-Park. Un homme élégamment vêtu, qui cachait sa figure sous les bords d'un large chapeau, s'approche précipitamment, la saisit par le bras, et lui demande la bourse. La jeune dame effrayée lui donne environ vingt-six guinées : l'inconnu met la bourse dans une de ses poches, tire de l'autre une bague montée d'un petit diamant, la présente à la dame, et la supplie de la porter en souvenir du singulier voleur,

qui se faisait un point de délicatesse d'enlever à une belle dame au delà de ce qu'il pourrait lui rendre. Il s'éloigna rapidement après ces mots, franchit le mur et disparut.

« Voilà ce que vous appellerez peut-être un vol à l'Irlandaise. Il est certain qu'il y a dans cet événement quelque chose de bizarre. Cet inconnu paraît être persuadé qu'un échange n'est pas un vol.

« Quant à la menace que vous me faites, j'y répondrai sur le même ton : « Je vous aimerai.... et si !.... » Mais ni le laconisme de votre menace, ni celui de ma réponse ne sont nouveaux. Voici une anecdote que j'ai lue ce matin dans une histoire du pays :

« En 1487, une guerre violente s'éleva dans les provinces du Nord entre O'Neal, chef du comté d'Ulster, et son voisin le baron de Tirconnel. L'orgueil d'O'Neal, qui réclamait un tribut de son ennemi, était l'unique cause de cette guerre. Le style dans lequel les prétentions des belligérans furent exposées et repoussées, n'est pas indigne d'une plus illustre querelle. O'Neal écrivit au comte de Tirconnel : « Paie-moi le tribut..... ou bien !.... » et son ennemi lui répondit avec non moins de concision : « Je ne t'en dois aucun.... et si !... »

« Qu'ai-je prétendu prouver par cette citation ? que vous auriez emprunté le laconisme de votre menace ? Je sais cependant que jusqu'à ce moment vous n'aviez jamais entendu parler d'O'Neal : deux personnes peuvent concevoir la même idée et l'exprimer dans les mêmes termes.

« Si un homme, qui aimerait autant que je vous aime, exprimait son amour dans les mêmes termes que j'exprime le mien, s'ensuivrait-il que je lui eusse emprunté sa passion ou son langage ? S'il était possible que vous prissiez une pareille idée, je ne vous le pardonnerais jamais..... Copiez-moi, je vous prie, la musique dont vous m'avez parlé, et envoyez-la-moi avec votre première lettre. »

J. H.

A la même.

Irlande, 26 janvier 1777.

« Un des gens de la maison de lord Harcourt vous portera cette lettre en Angleterre : Sa Seigneurie a été délivrée de ses fonctions hier par l'arrivée du nouveau lord-lieutenant. Comme la politique n'a rien à démêler avec l'amour, je ne vous fatiguerai pas du récit du dernier règne, ni des prophéties que l'on a portées sur celui qui commence; mais que nos grands acteurs prennent garde de ne pas s'engager en Irlande dans une parodie semblable à celle des États-Unis d'Amérique.

« Mon esprit, grâce à vous, est maintenant assez tranquille; mais vous savez, et je sais moi-même, qu'une originalité bizarre fait le fond de mon caractère. Jusqu'à présent je me trouve un être indéfinissable : quelquefois au comble de la joie, et bien plus souvent au comble de la tristesse. Si Salvatore Rosa ou J. J. Rousseau avaient à peindre une existence mystérieuse, livrée à toute sorte de caprices, ils trouveraient en moi des traits assez piquans. Cependant depuis que je vous connais, mon amour ne m'a laissé qu'une allure; nous verrons si le caractère reprendra le dessus à l'avenir.

« Pourquoi vous récrier sur le langage et la chaleur de mes lettres? Si elles étaient moins passionnées, vous vous plaindriez de leur froideur. L'amour ne doit-il pas parler le langage qui lui est propre? Ne voyez-vous pas que l'amour et la religion partent du même principe; qu'ils vivent des mêmes sentimens, qu'ils expriment les mêmes idées. Substituez le nom de Jamie ou de Jenny à celui du Christ, et voyez s'il existera encore quelque différence entre les poèmes de mistress Rowe et les hymnes du docteur Watt. La vierge,

que les Espagnols honorent comme une sainte, a dit qu'aimer Dieu, c'était toujours aimer¹. »

A la même.

Irlande, 6 février 1777.

« Ma dernière lettre était gaie ; je ne puis dire que celle que vous m'avez adressée respirât le même sentiment. C'est aujourd'hui mon tour de me laisser aller à cette disposition d'esprit maladive qu'on appelle du nom poétique de mélancolie. Permettez-moi de vous transcrire la copie d'une lettre qui fut laissée par une mistress Dixon, qui s'empoisonna il y a peu de jours à Inniskillen : elle m'a été communiquée hier, à la suite d'un dîner, par un gentleman qui était venu ici pour affaire, et qui habite une maison de campagne dans le voisinage d'Inniskillen.

« La malheureuse mistress Dixon était à peine dans sa dix-neuvième année : elle avait épousé depuis deux ans un homme avec lequel elle paraissait vivre en parfaite harmonie.

« Elle montra, dans la journée qui précéda sa mort, une gaîté peu ordinaire : elle réunit du monde à dîner, fit le thé elle-même ; et le soir, après avoir invité les convives à jouer aux cartes, elle se retira dans sa chambre à coucher, et prit un verre d'arsenic. Les convives étonnés de son absence se répandirent dans la maison ; les domestiques pénétrèrent dans sa chambre, elle venait d'expirer. On trouva sur sa table un écrit dans lequel elle parlait vaguement de la malheureuse circonstance qui l'avait poussée à cet acte de désespoir.

¹ Sainte Thérèse.

« Voici la copie exacte de ce billet :

« J'écris ces lignes pour faire connaître à toutes les personnes qui entendront parler de moi, que ce n'est le remords d'aucun crime qui m'a déterminée à me donner la mort, mais l'idée désespérante de ne jamais trouver le bonheur dans ce monde. J'avoue que le remède que je choisis est coupable selon les lois de Dieu ; mais j'espère de sa miséricorde qu'il aura pitié de mon âme, qu'il la recevra dans sa bonté infinie ; car je meurs pour aller chercher dans son sein le bonheur que la terre ne peut plus m'offrir.

« Qu'on n'accuse personne de ma mort.

« Qu'on ne flétrisse ma mémoire d'aucune accusation ; car je suis innocente, jeune et pure.

« Je prie mes amis de consoler ma pauvre mère, mes frères et mes sœurs ; les mères apprendront par mon exemple à ne point forcer, pour des mariages de convenance, les inclinations de leurs enfans. Je pardonne à ceux qui ont abusé de leur pouvoir sur moi, comme je souhaite que le ciel me pardonne à moi-même ; car ma mère a cru travailler à mon bonheur en me forçant à épouser M. Dixon, dont les bonnes qualités méritaient de faire le bonheur d'une femme.

« Qu'il fut sinistre le jour où je donnai ma main à un homme pendant que mon cœur était à un autre ! j'espère que le temps et la résignation me rendraient la paix de l'âme et ma tranquillité première : j'ai long-temps nourri cette idée ; mais il faut bien y renoncer.

« La pensée de l'éternité est bien terrible pour celui qui viole les lois de Dieu. Que le Seigneur me préserve de la damnation !

« Qu'on ne jette aucun blâme sur M. Dixon, car il n'y a

« rien qui doive lui être imputé dans tout ceci : il a eu tous
« les égards et la tendresse qu'il me devait.

« Il me reste quelques objets qui me sont infiniment précieux, parce qu'ils m'ont été donnés par celui que j'aimais
« (j'ai promis de ne jamais le nommer); mes amis ne refuseront pas, j'espère, d'en accepter le don et de les conserver en souvenir de moi.

« Je lègue à Betty Balfour, mes boucles d'oreilles;

« A Polly Deeryn, ma bague à diamans;

« A Betty Mulligan, mon assortiment de dentelles, un
« chapeau, un mouchoir et les manchettes que je porte en
« ce moment;

« A Peggy Delap, un mouchoir de mousseline qui n'est
« pas encore ourlé, et qu'elle trouvera dans mon tiroir.

« J'engage Jack Watson à se conduire d'une manière
« honorable à l'égard de ma mère et de ma famille, dont
« il est maintenant l'unique soutien.

« Je m'en vais en invoquant le nom de Dieu, quoique je
« meure contre ses commandemens, sans inimitié, sans haine
« contre qui que ce soit sur la terre. Je pardonne à l'homme
« pour lequel je meurs et que j'aime plus que jamais. Je prie
« Dieu de lui accorder plus de bonheur et de satisfaction
« qu'il n'en a encore éprouvé. J'espère qu'il me donnera
« quelques regrets en se rappelant que je suis morte pour
« lui.

« Il y a quelque temps que des bruits calomnieux se sont
« répandus contre ma réputation, à l'occasion d'un homme
« de cette ville. Peut-être dans le moment solennel où je me
« trouve ne me refusera-t-on pas de croire que je dis la
« vérité : si jamais j'ai connu cet homme, ou quelqu'autre
« excepté mon mari, que je n'entre jamais dans le ciel. Je

• Son frère.

« pardonne à ceux qui m'ont calomniée ; mais que la femme
« de cet homme se méfie de ceux qui ont, par leurs propos,
« troublé sa tranquillité ; ils ne sont pas ses amis.

« Avec de l'amour pour un seul homme, de l'amitié pour
« un petit nombre d'autres, et de la bienveillance pour tous,
« je meurs en m'écriant : Seigneur ayez pitié de mon âme !

« Je conseille aux jeunes gens de ne jamais se laisser sub-
« juguer par leurs passions ; la mienne m'a dominée en dépit
« de moi-même. Je prie Dieu de bénir tous mes amis et
« toutes mes connaissances. Je prie mes amis de consoler
« ma mère ; elle est bien à plaindre d'avoir un enfant qui,
« en mourant, rougisse d'invoquer le nom de Dieu, et qui,
« à son heure dernière, soit privée de cette tranquillité de
« de conscience, qui seule peut nous soutenir contre les an-
« goisses de ce moment terrible.

« JANE WATSON, épouse DIXON. »

« Je n'interromprai point vos méditations par des ré-
flexions superflues ; notre position ressemble assez à celle de
Jane Dixon : elle était jeune, belle, elle s'appelait Jenny,
nom que j'aime à vous donner, et elle avait aussi son Robin
Gray. »

A la même.

Irlande, 20 avril.

« Vous reconnaissez maintenant qu'il y a quelque chose de
vrai dans les songes ; mais pourquoi votre alarmante lettre
n'entre-t-elle pas dans plus de détails ? A-t-on pour vous les
soins affectueux que je voudrais vous donner moi-même ?
Ah ! Marguerite, Marguerite ! quel tourment que l'absence !
Pour l'amour de Dieu, dites-leur tout simplement ce qui
est arrivé dernièrement ici à sir William Yorke, le lord chef
de justice.

« Sir William était cruellement tourmenté par les douleurs de la pierre ; dans la violence de ses accès , il était dans l'usage d'avaler une certaine quantité de gouttes de laudanum. Un jour qu'il ressentait d'horribles souffrances , il voulut avoir recours à son remède habituel ; la phiole qui le contenait ne se retrouvait pas ; un domestique , envoyé chez le pharmacien , demanda une phiole de laudanum , au lieu de demander quelques gouttes de laudanum. Le pharmacien donna la potion avec la recommandation expresse de n'en faire prendre au malade que vingt-quatre gouttes ; mais le domestique imprudent remit la bouteille entre les mains de son maître qui en avala tout le contenu , et qui expira en moins d'une heure.

« Pourquoi , ma bien-aimée , m'avez-vous laissé ignorer votre maladie si long-temps ? Maintenant vous m'avez révélé trop tard l'état de votre santé. Que Dieu me préserve de malheur ! Si je continue à vous écrire , je sens que je parlerai comme un homme en démence. Un de mes amis qui va partir pour l'Angleterre vous remettra ma lettre. Demain , ou le jour suivant , mon colonel sera ici ; si lord Sandwich , comme j'ai quelque raison de le soupçonner , l'a prié de me refuser un congé , je vends à l'instant ma commission , à un acheteur qui vient de se présenter ; à quelque prix que ce soit , je serai près de vous dans quelques jours.

« Si j'arrive sans ma commission , n'allez pas me maltraiter : vous trouver malade et irritée , ce serait trop de secousses à la fois. Pour l'amour de moi , ayez soin de votre santé ! ne consultez que le docteur..... , écarterez tous les autres ; il a plus d'expérience et d'humanité que ses confrères : occupez-vous de me procurer les moyens d'arriver jusqu'à vous. Comment avec un amour tel que le mien pourrais-je supporter l'existence , si vous êtes malade et qu'il ne me soit pas permis de vous voir ! Je m'arrête , je suis incapable de penser et d'écrire. »

J. H.

A la même.

Londres, Cannon Coffee-house, Charing-Cross,
4 mai 1777.

« Avez-vous reçu ma lettre d'hier ? La vôtre m'est parvenue ; je l'ai reçue depuis une heure, et je pleure encore en relisant la faiblesse de vos idées ; l'indécision de vos caractères indique que vous êtes plus malade que vous ne le dites. Suis-je venu ici pour apprendre que je ne dois plus vous voir ? Il valait mieux rester en Irlande, ou plutôt périr sur la route. Ici cependant je respire le même air que vous. Sans votre billet d'hier au soir, rien ne m'aurait empêché de me faire jour à travers tous les hasards, pour arriver jusqu'au chevet de votre lit. C'est en vain que mes yeux restent fixés sur vos fenêtres, pour tâcher de distinguer à l'air qui s'en échappe si vous êtes mieux ou plus mal. Au nom du salut éternel, envoyez-moi une réponse à ce billet. » J. H.

A M. Hackman.

A...., 4 mai 1777, à trois heures.

« Monsieur,

« Ma chère maîtresse m'ordonne de vous écrire ces mots qu'elle me dicte elle-même :

« Ces paroles sont les dernières que je prononcerai. Mes
« dernières pensées sont pour vous, mon cher Hackman,
« nous nous retrouverons dans un autre monde : vivez et
« gardez ma mémoire. Acceptez le contenu de cette petite
« boîte ; soyez l'ami de mes enfans, de ma petite fille. »

Au même.

4 mai 1777, cinq heures.

« Mon tendre ami,

« Au risque de ma vie, je vous écris moi-même pour vous dire que le ciel a accordé ma conservation à l'ardeur de vos prières. Le billet non terminé que ma servante trop empressée..... Mon Dieu! mon Dieu! je ne puis aller plus avant.... »

« Monsieur,

« Ma chère maîtresse m'ordonne de vous dire qu'elle sort d'une crise violente qui a duré deux ou trois heures, et que les médecins ont prononcé qu'elle était maintenant hors de tout danger.... Je vous prie très-humblement d'excuser la lettre alarmante que je vous ai écrite et qui vous a causé tant de douleur; mais en vérité, très-honoré monsieur, je croyais que tout était fini pour ma pauvre maîtresse, et mon cœur était brisé; car jamais les personnes de ma condition n'ont eu de maîtresse plus douce, ni plus bienfaisante. Je présume que je verrai demain votre honneur. Ma maîtresse s'est évanouie après avoir commencé le billet ci-joint; mais elle est beaucoup mieux dans ce moment. »

A miss.....

Cannon Coffee-house, 27 juin 1777, cinq heures.

« Je manque d'appétit pour toucher à mon dîner qui fume sur ma table depuis dix minutes. Jouissez-vous, dans votre délicate habitation sur les bords de la Tamise, de

ces plaisirs qu'aucune situation, aucun objet sur la terre ne sauraient m'apporter en votre absence ?

« Me demandez-vous ce qui m'a si fort attristé aujourd'hui ? Je vais vous le dire : je viens d'assister à l'exécution du pauvre Dodd ; oui, du pauvre Dodd. Quoiqu'il ait forfait aux lois de son pays, la scène était douloureuse, déchirante ; c'est la première de ce genre que j'aie jamais vue, et bien certainement ce sera la dernière. Néanmoins, si je me fusse trouvé en Angleterre, lorsque Pierre Toloso fut exécuté pour avoir donné la mort à Dwarzey, jeune française avec laquelle il vivait, je crois que j'aurais voulu assister aux derniers moments d'un homme qui avait tué l'objet de son amour. Pour l'honneur de mon pays, cet homme était Espagnol.

« Ne me croyez pas dépourvu de sensibilité, parce que j'ai été témoin ce matin d'un spectacle inhumain : êtes-vous insensible vous-même, lorsque vous allez assister aux douleurs du roi Lear ou d'Ophelia ? assurément non. Croyez-moi, je ne fais pas profession d'insensibilité comme George S..... Hackman n'est ni matérialiste, ni médecin..... ; il ne fait point comme l'ami et l'historien de Paoli, qui loue pour toute l'année une fenêtre qui donne sur le Grass Market d'Édimbourg¹.

« Vous avez lu l'ouvrage de l'abbé Raynal, vous l'avez apprécié. L'humanité qui respire dans toutes ses pages mérite l'admiration de l'univers ; l'auteur ne se montre pas, dans ses écrits, avide de ces scènes de carnage, et pourtant on dit qu'il en recherche le spectacle : la pratique s'éloigne si souvent de la théorie ! Sur mon honneur, j'ai vu l'abbé Raynal et Charles Fox qui étaient montés malgré la pluie sur les constructions non encore terminées d'une maison qu'on avait élevées près de l'endroit où j'étais placé.

¹ Lieu des exécutions à Edimbourg.

« Quoique Dodd ait d'abord montré une conduite pusillanime en rejetant sur sa femme tout le blâme de son crime, il est certainement mort en homme de courage. J'entendais dire autour de moi, et j'ai entendu répéter depuis, que cette résignation n'était qu'une affectation de courage, qui avait pour principe l'espérance conservée par le docteur que son ami Hawes, le fondateur de la société philanthropique, parviendrait à lui sauver la vie; je fais honneur de sa fermeté à un plus noble sentiment. Voltaire a observé que le courage d'un homme qui va mourir est en proportion du nombre des spectateurs qui sont témoins de ses derniers momens. Saint-Evremond (quoiqu'il fût très-partisan des qualités de ses compatriotes) a été forcé d'avouer que *les Anglais surpassent toutes les nations à mourir*. Que je surpasse en bonheur tout le genre humain en possédant ma *Ninon* pour la vie, et je me soucie peu de quelle manière je dois mourir.

« J'ai été frappé ce matin de certaines circonstances que vous ne me pardonneriez pas de vous cacher, quoique vous ne me pardonniez pas d'avoir si singulièrement passé ma matinée.

« Avant que le lugubre cortège arrivât, une truie s'est introduite dans l'enceinte laissée vide autour de l'échafaud; l'idée de l'affreuse scène qui se préparait n'a pu empêcher la foule de pousser des cris et des éclats de rire. Telle est la mobilité des sentimens populaires, qu'au bruit et à l'intérêt qu'inspirait cet accident, on était tenté de croire que cette populace n'était venue à Tyburn que pour voir donner la chasse à une truie.

« Lorsque la malheureuse victime est arrivée, une nouvelle scène d'hilarité, occasionnée par un mouvement ridicule de la perruque du docteur, est venue distraire les spectateurs de la solennité de ce lugubre spectacle.

« Le patient est monté sur l'échafaud; le tombereau qui

l'avait apporté s'est éloigné à une petite distance, et le bruit de ses roues a excité un frémissement général. N'avez-vous jamais observé qu'à la vue d'un événement douloureux vos dents se serrent avec force, et que l'air fortement attiré dans vos poumons, siffle en glissant sur vos lèvres ? Eh bien ! ce bruit s'est fait entendre si universellement, dans le moment où la planche de l'échafaud s'est abaissée, qu'on aurait pu l'entendre à la distance d'un mille : pour moi je me suis peut-être fait remarquer par les convulsions de mon corps, qui machinalement imitaient celles du corps du malheureux Dodd ; de même que ces joueurs de boule, qui se courbent, se tordent, se plient, en suivant de l'œil la boule qu'ils viennent de lancer, comme si, par une sympathie inexplicable, ils partageaient les mouvemens du projectile.

« Le talent de M. Hawes pour ressusciter les morts ne sera ici d'aucun effet. Il s'est écoulé un assez long temps avant que le chariot funèbre, retenu par la foule, ait pu emporter le corps.

« Ainsi s'est terminée la vie du docteur Dodd. J'avais conversé, bu et mangé avec cet homme : qu'il est terrible de lui voir quitter le monde de cette manière ! et pourtant ces sortes d'événemens, devenus trop communs, ont presque cessé de nous intéresser. Notre attention ne se réveille que pour s'occuper d'un Perreans ou d'un Dodd. Comment des hommes, de jeunes filles, qui se croient sensibles, peuvent-ils entendre les mots qui frappent en ce moment mon oreille, avec autant d'indifférence qu'elles entendent dans les rues les cris d'une vendeuse de champignons ou d'allumettes, NAISSANCE, HISOIRE, PROCÈS, AVEUX, DERNIÈRES PAROLES DU DOCTEUR DODD ! L'habitude nous fait même répéter ce cri avec une sorte de fredonnement ; nous oublions qu'il s'agit de la mort (et quelle mort !) d'un de nos semblables ; quelquefois de deux, de trois, d'une demi-douzaine !

« Une lady parle avec plus d'intérêt d'une foire de bestiaux, que du supplice d'un homme ; et sa servante regarde la lugubre gravure placée en tête de la complainte, avec plus d'indifférence qu'elle ne contemple l'honnête matelot embrassant sa maîtresse, dans l'image colorée d'une *Suzanne aux yeux noirs*. Ce qui nous frappe le plus, c'est le ton pleurnicheur sur lequel le vendeur de complaintes, à un demi-penny la pièce, chante le *Requiem*. Nous oublions qu'une femme, un mari, des enfans, des parens ; des amis, peut-être tous ensemble, aussi innocens ou plus encore que nous ne le sommes nous-mêmes, pleurent sur le crime et le châtimement de celui qui était l'objet de leur tendresse ou le soutien de leur vie. Nous nous demandons encore moins (car l'imprimeur immole quelquefois la victime avant le bourreau ; et tel homme qui a obtenu un sursis, a pu acheter une complainte sur sa mort en retournant dans les prisons de Newgate), nous nous demandons encore moins si le malheureux qui, au moment où nous entendons ce cri lugubre, adresse au monde un dernier adieu, qui entend le fouet et la voix du conducteur du charriot homicide, et qui sent à son cœur le lacet de la mort....., si ce malheureux, dis-je, a plus que nous-mêmes mérité de mourir. Hélas ! si parmi ceux qui assistent aux exécutions, on n'admettait que ceux qui sont dignes de vivre, Tyburn ne verrait pas une foule aussi nombreuse se presser dans son enceinte ensanglantée ! »

Cannon Coffee-House.

« Je viens de prendre un léger repas, une tasse de thé ; je reviens maintenant à reprendre ma conversation avec vous ; c'est là toute la consolation que nous goûterons ensemble pendant plusieurs jours. Ai-je mérité donc le malheur d'être séparé de Marguerite !..... Lui apporter des preuves de mon

amour, ce serait lui apporter des preuves de mon existence : mon existence et mon amour finiront ensemble....

« Marguerite, la chaste résolution que j'ai si religieusement prise et observée depuis le jour où je vous fis la proposition de vous épouser, ne mérite-t-elle pas un sourire de la fortune ? mon mauvais génie ne cessera-t-il donc jamais de me poursuivre?....

« Je n'avais jamais lutté avec autant de violence contre mes passions, comme dans ce jour où je te revis pendant ta convalescence. Quelle lutte ! quel combat ! l'heure, la situation, le danger auquel tu venais d'échapper, le temps qui s'était écoulé depuis notre dernière séparation, la langueur de ton âme et de ton regard, la solitude....

« Vous qui portez la blanche robe de l'innocence, âmes chastes, âmes glacées, avez-vous des louanges dignes de chanter une telle victoire ? Lorsque tes forces t'abandonnèrent, que l'épuisement et la tendresse te firent tomber entre mes bras ; lorsque ta tête se pencha sur mon épaule, et que des larmes brûlantes coulèrent dans mon sein ; alors.... quelle puissance humaine eût pu m'arrêter?.... alors....

« Qu'auriez-vous fait à ma place, vous qui vous montrez si rigoureux sur les faiblesses humaines?....

« Je te pris un baiser, et je m'arrachai de tes bras.....

« Que ne donnerais-je pas, en ce moment, pour obtenir un seul de tes regards!....

« Marguerite, vous me disiez, dans cette entrevue dont le souvenir durera autant que ma vie, *le soleil brillera un jour*. Hélas ! je ne vois aucun pronostic de ce jour favorable ! l'horizon qui nous entoure semble voilé sous des ténèbres éternelles....

« Quant au théâtre...., nous parlerons de ce projet : mais si je le combats, ce n'est pas que j'élève les moindres doutes sur les succès que vous pourriez y obtenir ; mes objections

sont fondées sur d'autres sentimens. Ne me grondez pas de ce que j'ai vendu ma commission ; cette démarche n'était pas si imprudente que vous paraissez le croire. Savez-vous ce qui m'a décidé à prendre ce parti ? c'est que je songe à m'engager dans les ordres : que pensez-vous de mon projet ? Vous m'avez dit plus d'une fois que j'avais beaucoup trop de piété pour un soldat ; consentiriez-vous à devenir la femme d'un pauvre ministre ?

« Mais je vous écrirai demain matin à ce sujet.

« Adieu. »

J. H.

A la même.

7 juillet 1777.

« Depuis hier au soir mon opinion est changée, totalement changée : je vous engage à ne pas voir mistress Yates. Ecrivez pour lui apprendre que vous avez changé d'idée. Jamais je ne consentirai à spéculer sur vos travaux ; jamais, jamais votre figure, votre personne, vos charmes ne seront exposés à la curiosité du public, pas même pendant une demi-minute. Par le Dieu vivant, je ne vous pardonnerais jamais, si vous ne rejetiez pas loin de vous cette exécrationnable pensée. »

A la même.

Croydon, 20 septembre 1777.

« Les sujets de tableau que vous avez choisis font honneur à votre goût ; ils conviennent à la tournure piquante de votre esprit : mais en vérité votre esprit est d'une singulière aptitude à saisir tous les sujets.

« Pendant que votre ancien ami Crop mange son avoine, j'ai pris la plume pour vous communiquer ce que je pense. Mais je n'aurais pas osé vous parler ainsi en face, de peur

que vous ne m'eussiez accusé de flatterie; vous savez bien cependant que cette monnaie n'a jamais passé entre nous.

« Je partage votre opinion sur le talent de l'artiste qui consent à corriger vos esquisses : la postérité pensera comme nous sur son mérite. Les sujets que vous recommandez à son pinceau sont tels que je les attendais de l'imagination de Marguerite.

« Pendant que je promenais mon cheval, ce matin, il s'est présenté à mon esprit quelques sujets que je suis bien aise de vous communiquer. Tous ne mériteraient pas d'occuper son pinceau; mais j'en ai distingué un ou deux qui ne vous déplairaient pas, s'ils étaient bien exécutés.

« Que pensez-vous de ceux-ci ?

« Louis XIV, encore enfant, regardant la bataille de Saint-Antoine, du haut de la montagne de Charonne. C'était en 1650, je crois.

« Richard Cromwell, au moment où le prince de Conti lui dit, à Montpellier, sans le connaître, qu'Olivier Cromwell était un grand homme, mais que son fils Richard était un sot, qui n'avait pas su profiter des crimes de son père.

« Milton, frappé pour la première fois de l'idée de changer son mystère en un poème épique.

« Démosthènes déclamant au milieu d'une tempête.

« Guillaume-le-Conquérant et son fils, le rebelle Robert, se reconnaissant dans une bataille après avoir combattu l'un contre l'autre.

« Charles XII déchirant la robe du visir avec son épée.

« L'Abra du Salomon de Prior, « Lorsqu'avec un modeste « dédain elle rendit la guirlande, inclina son beau visage, « et se prit à pleurer. »

Les Anglais appellent encore du nom de mystère les tragédies dont le sujet est tiré de l'Écriture-Sainte. Lord Byron a donné le nom de mystère à sa tragédie de Cain.

« Notre Elisabeth donnant un soufflet au comte d'Essex.

« Sir Charles Bawdin, de Chatterton, se séparant de sa femme. « Épuisée par une si douloureuse agitation, elle
« tomba sur le parquet ; sir Charles rappela toutes ses forces
« et sortit précipitamment. »

« La conférence d'Auguste, Antoine et Lélide.

« Vous rappelez-vous cette scène décrite par Goldsmith ? Tous trois, également soupçonneux et perfides, conviennent de se rencontrer dans une petite île, auprès de Mutina. Lélide y aborde le premier : n'apercevant aucun danger, il donne le signal convenu. Figurez-vous ces triumvirs, assis sur la terre, dans la partie la plus élevée d'une île affreuse et déserte, sans suite, mais dans une méfiance continuelle, traitant du sort des villes, des nations, se partageant le monde, et dévouant à la proscription, selon les listes qu'ils se présentent, leurs parens, leurs amis, leurs partisans les plus dévoués. Salvator Rosa ne dédaignerait pas de tracer le paysage ; votre ami pourrait en exécuter les figures.

« Encore un sujet.

« L'exécution de Monmouth, sous le règne de Jacques II. L'histoire parle de la beauté de sa figure et de la perfection de sa personne. Les circonstances de sa mort sont ainsi rapportées. Il pria l'exécuteur de se dépêcher plus promptement qu'il n'avait exécuté le lord Russel. Le bourreau troublé, frappé un premier coup, qui porte à faux : Monmouth soulève sa tête ensanglantée, et, avec un regard que je ne saurais rendre, mais que le peintre peut exprimer, il lui reproche sa lâcheté. La position qu'on donnerait à la tête déroberait aux spectateurs l'effet du coup, qui serait laissé à l'imagination. Le reste de la scène est trop affreux pour les yeux, et presque pour l'oreille. Monmouth replaça sa tête sur le billot : l'exécuteur frappe un second, un troisième coup ; ce sont autant de blessures, dont pas une ne donne la mort.

Alors le bourreau jette sa hache loin de lui : le shériff le force de la relever, et d'achever le criminel; deux autres coups terminent cette horrible boucherie.

« S'il était possible de faire disparaître ce dernier sujet, sans déchirer la moitié de ma lettre, j'épargnerais votre sensibilité en le supprimant. Je prévois que vous allez frémir, mais vous voyez que cette suppression ne pourrait se faire sans danger pour tout le reste; et telle qu'elle est, j'en suis sûr, ma lettre vous plaira plus que mon silence. Il ne me reste de place sur le papier que pour vous dire que mon cheval est prêt : chaque pas qu'il fait pour m'éloigner de vous m'emporte loin du bonheur. Mon imagination s'occupe en ce moment de la manière dont je me conduirais si je devais mourir aussi ignominieusement que Monmouth. Mais comme je ne sens en moi aucune disposition à la révolte, mon imagination s'inquiète en vaines prévisions. J. H.

A la même.

5 février 1778.

« Marguerite, toutes les agitations qui ont brisé mon cœur, depuis que je vous ai écrit hier au soir, sont impossibles à décrire. Grâce au ciel, vous n'étiez pas à la ville. Qu'il vous suffise d'abord de savoir que mon bonheur et ma vie sont tels que vous pouvez le désirer. Maintenant mon billet de la nuit dernière est plus intelligible¹. N'est-il pas étrange que la lettre la plus tendre que vous m'ayez jamais écrite, me soit arrivée précisément dans un moment où j'accoutu-

¹ Ce billet ne s'est pas retrouvé dans la correspondance d'Hackman. Ce n'est pas la seule lacune à laquelle l'intelligence du lecteur a besoin de suppléer.

mais mon esprit à l'idée de quitter le monde et vous-même, Marguerite, sacrifice bien plus pénible que celui de la vie!...

« Lorsque je vous parlai dans ma lettre d'un ami qui avait reçu un affront qu'aucune créature humaine ne pourrait endurer, c'est de moi-même que je parlais. Votre opinion se trouve conforme à la mienne, j'en ai la certitude. Je ne prétends pas justifier le duel : en général, presque toujours, il doit être évité ; mais il est des cas où on ne le fait que pour tomber dans une honte éternelle, dans une infamie pire que la mort. Que nos mœurs sont cruelles!....

« Si j'eusse succombé, je sais à qui se seraient adressées mes dernières pensées : vous et vos enfans auriez eu des gages de mon souvenir. Soyez sûre que la querelle est terminée pour jamais, et aussi heureusement que vous pouviez le souhaiter.

« Rappelons seulement qu'Hackman, pendant toute la durée de sa vie, solennisera, comme sacré, le cinquième jour de février.

« Mon âme est dans une agitation trop violente pour que je sois libre d'écrire plus long-temps ce soir. Demain vous recevrez des détails sur ce que je ne puis vous dire à présent. Ma dernière lettre fut écrite dans l'intention de vous préparer à un événement que je regardais comme inévitable. Ne vous alarmez point de celle-ci : sur mon honneur (et vous savez que ce serment ne fut jamais le prélude d'un mensonge) je ne suis point blessé ; mon adversaire ne l'est pas non plus..., au moins personnellement.

« Je vais vous faire part d'une circonstance assez légère. Comme j'étais déterminé à donner ou à recevoir la mort (à moins d'excuses satisfaisantes), je me demandai pourquoi je ne recueillerais pas pour ce moment fatal toutes mes forces. Vers les trois heures, je mangeai chez mon ami un morceau de mouton froid, que j'accompagnai de quelques verres d'eau-

de-vie mêlée d'eau. Je rentrai ensuite chez moi, où je réunis quelques objets que je vous destinais. Mon ami devait venir me prendre : il entra chez moi, entre quatre et cinq heures ; je courus à lui ; je serrai la main de l'homme généreux à qui je voulais recommander Marguerite, sa chère fille, ma sœur, etc., etc..... L'amour, l'honneur, la vengeance, tous les sentimens, en dépit de moi-même, avaient enflammé mon visage ; mon palais était brûlant : je remplis un verre d'eau ; j'en bus la moitié, pour humecter ma bouche desséchée. Lorsqu'une heure après, en rentrant au logis pour écrire à celle que je croyais avoir perdue pour jamais, je retrouvai ce verre que je ne devais plus revoir ; lorsque je le repris dans mes mains, que je me rappelai les sentimens qui m'agitaient au moment où j'avais rempli ses bords, et que j'avalai le reste d'eau qui y était encore, comme une libation de reconnaissance à la Providence, alors, Marguerite..... Mais aucune plume, pas même la vôtre, ne peindrait les sentimens que j'éprouvai.

« Rappelez-vous seulement que dans tout le cours des années que nous avons à passer sur la terre, le cinquième jour de février sera un jour sacré pour nous. » J. H.

A la même.

Street....., 2 mars 1778.

« Votre départ de Londres n'est pas fait pour calmer mes esprits ; mais je ferai mes efforts pour me résigner. Si après ma dernière et miraculeuse aventure, une simple contrariété parvenait à exciter mes plaintes, je me croirais coupable d'ingratitude envers la Providence.

« Le récit que je vous fis la semaine dernière, était dicté par mes sentimens : vos observations sont vraies, justes,

frappantes. Quelque impardonnable que parût à des yeux mortels l'affront que j'avais reçu, j'aurais difficilement trouvé une réponse à la question que m'aurait adressée dans un autre monde, l'ange interrogateur : « Qui vous amène ici ? »

« Vous ai-je raconté samedi les particularités du crime du pauvre Ceppi, condamné à mort pour tentative d'homicide sur la personne de mistress Knightly ? Elles sont vraiment singulières.

« Ceppi était italien, comme son nom l'indique. Il n'y a qu'un Italien qui soit capable d'un pareil crime..... Mistress Knightly a déclaré que dans la matinée du 18 janvier, étant encore au lit, elle vit entrer Ceppi qui ferma la porte au verrou, s'assit sur une chaise, et lui dit qu'il venait *terminer son affaire* : elle ne comprit point ce qu'il voulait lui dire, et le pria de s'éloigner pour qu'elle pût sortir de son lit. Ceppi se leva et s'avança vers la fenêtre; mais il revint bientôt sur ses pas, et montra à mistress Knightly deux pistolets qu'il sortit de son sein. Mistress Knightly effrayée courut à la porte pour essayer de l'ouvrir; Ceppi s'appuya avec force contre les battans; elle lui dit dans l'espoir de l'apaiser, qu'elle allait lui préparer à déjeuner : il répondit que son déjeuner était tout prêt et qu'ils le mangeraient ensemble. Mistress Knightly essaya alors de donner l'alarme à la maison; elle courut vers son lit en criant à haute voix : « Ne me tuez pas ! ne me tuez pas ! » Elle se cacha ensuite sous les couvertures. Ceppi la saisit et fait feu sur elle avec un des deux pistolets; il se jette aussitôt sur le lit, sans savoir s'il a tué sa victime; il veut se donner la mort avec l'autre pistolet; mais la poudre ne prend pas : pour comble de désespoir il entend du bruit dans l'escalier; c'était une servante que le coup de pistolet avait effrayée, et qui accourait à la chambre de mistress Knightly. Celle-ci redouble ses cris; la servante brise avec une hache le panneau inférieur

de la porte; mistress Knightly, qui n'avait reçu qu'une légère blessure, se sauve à demi nue; Ceppi la suit; mais on parvint à l'arrêter au moment où il sortait de la maison. Il a déclaré dans sa comparution devant le juge, qu'il avait proposé à mistress Knightly de lui donner sa main, qu'elle avait constamment repoussé sa proposition, et qu'égaré par l'amour et le désespoir, il avait conçu le dessein, non de la tuer, mais de se brûler la cervelle à ses pieds.

« Son projet était bien certainement d'immoler sa maîtresse, Quel bouleversement dans les idées de ce malheureux ! Il y a dans ce crime plus de brutalité qu'il n'y a de démence. Quoi ! parce que celle sur qui j'ai fixé mes affections a refusé de consentir à mon bonheur, dois-je ajouter à mon infortune en me privant de l'existence dans ce monde, et des biens qui nous attendent dans l'autre ? A mon avis, c'est offenser autant le bon sens que la religion naturelle.

« Les faits qui résultent du procès ne laissent aucun doute sur l'intention du prévenu ; si je croyais cependant que l'idée de tuer sa maîtresse ne se fût rapidement présentée à son imagination égarée, qu'au moment où son doigt pressait la détente de son arme tournée contre lui-même ; ou si je croyais qu'il n'eût formé d'autre projet que celui de tomber sanglant et sans vie aux pieds d'une femme inexorable, je condamnerais son action ; mais je ne pourrais m'empêcher de donner une larme au délire qui l'aurait égaré : cependant comme il est prouvé que son crime se rattachait à un plan combiné, je comprime tous les mouvemens de ma pitié, et je m'applaudis de ne pas appartenir à la nation qui produit de pareils hommes, tout en déplorant le hasard qui l'a créé parmi des êtres de mon espèce.

« Si la faveur que je réclamaïs auprès de....., et dont je vous parlais samedi, n'a pas été accordée, ne lui en parlez plus, je vous prie ; le digne vétérans que je voulais servir,

avait déjà compris que les choses n'arriveraient pas autrement. Lorsqu'il est venu ce matin pour s'informer du résultat de mes démarches, je lui ai fait observer dans le cours de la conversation qu'il devenait chauve : « Oui, m'a-t-il dit, en secouant sa tête grisonnante, c'est que ma tête est continuellement foulée par les pieds d'un oppresseur. »

« Il soupçonnait peu par quelles mains j'avais fait passer sa pétition ; mais il m'a demandé ce matin, si un présent de cinquante livres sterling, adroitement glissé dans la main de miss Reay, n'en faciliterait pas le succès. J'ai répondu, avec un peu trop d'indignation peut-être, que je n'avais aucune liaison avec cette dame ; mais que je tenais pour certain que ses mains n'avaient jamais été souillées par aucun présent de ce genre.

« Heureux ! mille fois heureux ! celui qui vous connaît, qui vous aime et que vous aimez. » J. H.

A la même.

Hockerill, 5 septembre 1778.

« C'est ici, c'est dans ce même appartement, peut-être assis sur cette même chaise, que je vous rendais il y a deux ans mille et mille grâces pour le bonheur dont vous m'aviez fait goûter les délices ; bientôt je renonçai volontairement à tant de jouissance, dans l'espoir d'y acquérir un jour des droits plus légitimes : deux ans se sont passés depuis que je pris cet engagement. Comment ai-je pu pendant tout ce temps supporter l'existence ! Mais la délicatesse et mon respect pour vos vertus me prescrivaient cet effort. L'espérance me soutenait d'un jour à l'autre, en me laissant entrevoir dans l'avenir une félicité qui, peut-être, n'était qu'une trompeuse illusion. Quand finira ce long et pénible voyage ? Quand mes

pieds fatigués trouveront-ils le repos? Il faut que ma tête se repose sur le paisible oreiller du lit conjugal. Mes vœux peuvent être trompés encore long-temps, mais jamais je ne connaîtrai le bonheur que lorsque vous m'appellerez du nom de votre époux.

« Le sommeil ici est un bien inconnu : le malheureux goûte-t-il le sommeil dans le lieu même où il contemplait jadis avec délices un trésor maintenant perdu pour lui?

« Une occasion se présente de vous faire parvenir cette lettre par une autre voie que celle de la poste ; notre vieil ami vous la remettra. Permettez-moi de remplir le reste de mon papier du récit d'une anecdote que je viens d'apprendre d'un gentleman qui m'a abordé ce matin sur la route, et qui m'a accompagné l'espace de quelques milles. Le fait est arrivé, je crois, la semaine dernière. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre Ceppi ; assurément la Providence, qui prévient la propagation des monstres, mettra, dans sa miséricorde, un terme aux actions qui épouvantent l'humanité.

« Un domestique du docteur Bell, nommé Empson, aimait inutilement depuis quelques années une jeune servante attachée à la maison de lord Spencer : dans l'espoir de fléchir sa maîtresse, il fit publier les bans à l'église sans son consentement ; mais cette démarche resta sans succès. Menacé de voir celle qu'il aimait passer dans les bras d'un autre homme, Empson n'écoute plus que son ressentiment ; il engage une personne qui connaissait la jeune servante à lui écrire une lettre dans laquelle on lui indique un rendez-vous : il vient l'attendre dans le parc de lord Spencer ; et, au moment où la jeune fille se présente, Empson lui tire un coup de pistolet à bout portant : la balle a fait une blessure dangereuse, mais qui n'est pas mortelle.

« O amour ! n'est-ce pas assez pour toi de rendre tes esclaves misérables et fous, dois-tu encore les précipiter dans

tous les crimes ? Dois-tu les convertir en démons échappés de l'enfer ? »

A la même.

Street...., 28 janvier 1779.

« Hier à mon arrivée à Londres, je vous écrivis une courte lettre ; vous devez l'avoir reçue ; mais pourquoi n'y avez-vous fait aucune réponse ? Pourquoi ne pas fixer l'heure de notre rendez-vous ? J'ai mille choses à vous dire : ma situation en Norfolk est à souhait ; le presbytère est commode et semble fait exprès pour un ménage qui a peu d'argent à dépenser. Que de jours heureux nous allons couler dans cette solitude ! Combien je m'applaudis d'avoir pris les ordres ! Que d'obligations n'ai-je pas à mon cher B..... à M. H.... et au docteur V.... !

« Maintenant mon bonheur ne saurait plus être différé : mon caractère et ma profession doivent faire pencher la balance. Marguerite, consentez à m'épouser bientôt ; le jour où je vous conduirai à l'autel, sera le jour le plus heureux que j'aie jamais passé sur la terre.

« Mille et mille grâces pour la tendre et affectueuse lettre que vous m'avez écrite pendant que j'étais en Norfolk. Soyez assurée que G.... ne donnait aucun sens caché à ce qu'elle vous a dit : elle est votre amie sincère, j'en ai la certitude. Il y a près d'une heure que je me suis présenté chez elle ; elle était sortie : je vais y retourner avec cette lettre, dans l'espérance que je pourrai m'entretenir de vous.

« O Marguerite, chaque jour que j'ajoute au nombre de mes jours, me découvre qu'il m'est désormais impossible de vivre sans vous. »

J. H.

A la même.

17 février 1779.

« Je vous envoie une histoire de Chatterton : si vous n'avez pas répondu au billet que je vous écrivis hier, j'aurais jeté ces satras de papiers dans le feu ; mais puisque vous avez eu de la complaisance, j'en aurai aussi. Je désire que ce petit travail puisse vous amuser ; je ne l'ai terminé qu'hier au soir.

« Adieu. »

A la même.

De la mer, le 20 février 1779.

« Mon cher petit ange,

« Je vous écris ma dernière lettre hier à onze heures, « au moment où nous allions mettre à la voile ; je dînai à « deux heures, et l'après-midi j'eus un peu de musique, car « mon domestique joue de plusieurs instrumens, et deux « musiciens de Londres sont à bord avec moi. Nous étions « nombreux à table ; j'avais neuf convives hier, et j'en aurai « encore davantage lorsque le reste de mon escadre m'aura « rejoint. Ils restèrent avec moi jusqu'à sept heures ; je « me mis à table pour souper à neuf heures, mais je ne « pus manger, et à dix heures je me couchai. Je priai alors « pour vous, ma chère amie ; je baisai vos chers petits « cheveux ; je m'endormis, et vous occupâtes mon imagi- « nation dans mes songes. Je vous possédais sur cette chère « petite couche...., je vous pressais dans mes bras, je vous « recablais de baisers ; je vous disais combien je vous aime, « combien je vous adore, et vous sembliez écouter avec

« plaiser les expressions de ma tendresse. Mais, hélas ! lorsque
« je m'éveillai, je trouvai que tant de jouissances n'étaient
« qu'une illusion, il n'y avait avec moi que moi seul sur la
« mer.

« Je me levai à cinq heures et demie. Je montai sur le
« tillac, où je trouvai mon ami Billy, avec lequel je me
« promenai pendant une heure, jusqu'au moment où Bar-
« rington vint me trouver. Nous descendîmes alors pour
« déjeuner. Il était huit heures. Depuis neuf heures jusqu'à
« midi, je commandai la manœuvre des vaisseaux de mon
« escadre. Une heure sonne au moment où je vous écris.
« Lorsque j'aurai fini la lettre que je vous adresse, ma
« chère amour, je m'habillerai pour aller dîner à deux
« heures. C'est la règle, à bord des vaisseaux, de dîner à
« deux heures, de déjeuner à huit, et de souper à neuf.
« Si rien ne déranger cette régularité de mes habitudes de
« mer, ce soir je serai au lit à dix heures, et debout demain
« matin à cinq heures et demie, pour donner ou recevoir les
« ordres relatifs à la flotte qui est sous mon commandement,
« avant de faire commencer la manœuvre.

« Je suis sûr que la relation de cette manière de vivre ne
« vous plaira pas, mon amour ; elle est cependant de la plus
« rigoureuse nécessité. Comme je vous ai promis un compte
« exact de mes occupations et de mes pensées, j'ai rempli
« ma tâche pour aujourd'hui, et je vous promets pour tous
« les jours un bulletin aussi exact jusqu'à la dernière lettre
« que vous recevrez de moi dans cinq ou six semaines, épo-
« que de mon retour à Londres. A cette bien heureuse
« époque, je ferai annoncer à l'amirauté la nouvelle de mon
« arrivée à Spithead ; j'attendrai la réponse pendant quel-
« ques heures ; j'abattrai mon pavillon et je volerai dans les
« bras de la beauté et de l'amour. O mon amie, avec quel
« mélange de bonheur et de délire j'aime à vous dire que je

« vous aime, que j'ai toujours pensé à vous seule depuis le
« moment qui m'a séparé de vous !

« Le vent est contraire aujourd'hui, je fais retarder le
« dîner jusqu'à trois heures, pour mettre les vaisseaux à
« l'ancre dans Portland-Road, à la hauteur de Weymouth.
« Je compte remettre à la voile demain à cinq heures. J'aime
« à me persuader que vous êtes bien. Je n'ai pas besoin de
« vous dire que vous seule occupez mes pensées. J'aurai soin
« de moi-même, puisque vous le désirez, ma chère petite
« amie; mais, ange de mon cœur, conservez aussi votre
« santé, pour l'amour de votre fidèle esclave, qui ne vit que
« pour vous aimer, pour vous adorer et pour bénir le mo-
« ment qui vous a trouvée assez généreuse pour recevoir
« l'hommage de sa foi. J'espère, ma chère amie, et j'ose af-
« firmer que jamais vous n'aurez sujet de vous repentir.

« Le vent n'est pas assez contraire pour nous empêcher de
« mettre à la voile, mais j'ai dit à Barrington que je resterais
« à l'ancre, parce que le temps n'est pas très-beau, et que
« je voulais envoyer une frégate à Londres pour y porter
« des dépêches d'une grande importance. Mon cher petit
« ange, ce n'est pas à votre pénétration qu'il faut expliquer
« la nécessité de ces dépêches; vous avez déjà deviné qu'il
« ne s'agissait que de vous, et Dieu sait que je n'écris qu'à
« vous seule et au roi. Dieu vous bénisse, aimable et chère
« petite créature. — *Aimons toujours mon adorable petite
« amour. Je vous adore plus que la vie même.*

« J'ai lu ce matin, pendant une heure, les œuvres de
« Prior, et j'ai été frappé de ces vers qui s'appliquent si bien
« à notre position :

« Souvent Henry, caché sous de trompeurs déguisemens,
« échappait à tous les regards; mais il savait attirer les beaux
« yeux d'Henriette, et souvent, loin des jaloux observa-
« teurs, il était parvenu à voir la beauté qui faisait battre

« son cœur, et à déposer à ses pieds les feux dont il était dé-
 « voré. Souvent il avait calmé les tourmens de l'absence par
 « des lettres, doux interprètes d'amour; mais le temps et
 « l'amour apprirent enfin à l'amant fidèle que sa beauté à
 « demi vaincue prêtait une oreille amie aux douces insinua-
 « tions de sa voix, et que Vénus étendait son empire sur les
 « cœurs, et faisait partager à l'âme d'Henriette les tourmens
 « qu'éprouvait Henry. »

« Je prends plaisir à relire ces passages qui présentent à
 « mon imagination une conformité de sentimens et de situa-
 « tion. Que Dieu vous bénisse, jusqu'à ce qu'une occasion
 « se présente de vous écrire de nouveau. »

« Eh bien ! Marguerite, que pensez-vous de mon style
 aujourd'hui ? Ne trouvez-vous pas que j'ai fait des progrès ?
 N'êtes-vous pas surprise de lire une lettre datée de la mer,
 et de m'entendre parler de mon escadre, du roi, et Dieu sait
 encore de qui ? Cependant, s'il m'en souvient bien, nous
 nous sommes quittés hier sans aucune espérance de fortune :
 écoutez, je vais lever le masque.

« L'assurance que vous m'avez donnée hier de consentir
 bientôt à notre hymen, et la beauté du temps, m'ont mis en
 bonne humeur : une copie de la lettre que je viens de transcrire
 m'a été remise hier au soir ; comme j'avais promis de vous
 écrire aujourd'hui, j'ai pensé que vous vous amuseriez de la
 lecture de cette pièce, qui devient pièce de conviction dans un
 procès célèbre. Il y a du sang royal là dedans, et je prêterais
serment sur la Bible pour garantir son authenticité : lorsque
 vous n'aurez personne auprès de vous, *excepté vous-même*,
 je pèse qu'elle vous fera rire ; mais Cupidon se soucie peu
 de la correction du style, le pauvre garçon est aveugle ; vous
 le savez ; ce malheur sert d'excuse aux fautes d'orthographe et
 à la confusion des idées. Il y a dans tout ceci beaucoup d'obs-

curité pour nous , mais lady Grosvenor avait sans doute plus de pénétration , ou plus d'indulgence.

« Venons-en à ce qui nous concerne.

« Je ferai assurément ce dont vous m'avez prié avec tant de chaleur : quant à la disparité de nos années , ce que vous me dites hier , à ce sujet , honore votre caractère , mais ne change rien à ma résolution ; au reste , depuis long-temps je connaissais votre âge : vous souvenez-vous de quelques mauvais vers que je vous récitai pour mettre votre patience à l'épreuve , lorsque j'étais en quartier à Huntingdon ? Que je sois pendu et coupé en quartiers si au moment où je composais ces vers , j'ignorais de combien d'années vous étiez plus âgée que moi ! Mais je savais que vous n'étiez pas instruite de mon âge , et j'espérais , par ces vers , vous le cacher encore mieux. Je pensais que si miss Reay venait à apprendre que M. Hackman était plus jeune qu'elle , mes vers (que vous pouvez relire , si vous ne les avez pas jetés au feu comme ils le méritaient) pourraient lui faire croire que..... Mais il est inutile de dire un mot de plus à ce sujet , rien ne changera mes idées ; rappelez-vous Ninon de Lenclos : vous n'êtes pas assez vieille pour être ma mère.

« J'espère pouvoir vous annoncer très-incessamment la conclusion de votre affaire. J'ai découvert l'auteur de la chanson que je vous ai apprise et que vous avez eu plus d'une fois la complaisance de chanter devant moi ; vous savez ce que je veux dire : « Lorsque ta beauté se montre , etc. ; » elle est de Parnell , on y trouve son élégante simplicité.

« Je vous en envoie une autre que vous ne connaissez pas sans doute , car je ne vous l'ai jamais entendu chanter ; d'après la connaissance que j'ai de votre bon goût , je suis sûr qu'elle serait devenue votre chanson favorite. »

A la même.

24 février, 1779

Depuis notre séparation, je n'ai pas cessé de rêver à ce qui faisait hier le sujet de notre conversation. Quoique je n'eusse pas promis de vous écrire avant demain, je veux cependant consacrer la matinée à m'entretenir avec vous : l'affaire qui doit avancer notre mariage, notre mariage ! entendez-vous, Marguerite ? le seul événement qui puisse me rendre heureux et chasser loin de moi cette tristesse qui me dévore, et dont les ravages sont devenus assez évidens, pour que l'œil le plus indifférent les remarque ; cette affaire, dis-je, ne peut se traiter que ce soir : je vais écrire en attendant ce moment. Parlons de Chatterton.

« Vos raisonnemens sur le suicide de cet être incompréhensible sont conformes aux sentimens de quelques grands physiologistes ; j'y ai reconnu de plus votre sensibilité. Le docteur Tissot, dans son *Essai sur les maladies auxquelles sont plus particulièrement exposés les hommes de lettres*, fait quelques observations semblables aux vôtres ; mais elles sont exprimées avec moins de délicatesse.

Extrait de Tissot.

« Quand l'esprit préoccupé d'un objet en a trop violemment
« imprimé l'idée sur le cerveau, il peut arriver que cet or-
« gane, fortement ébranlé, conserve cette sensation d'une
« manière durable. Le choc continue même après que la
« cause a cessé ; réagissant sur l'esprit, il reproduit des
« idées qui ne sont plus qu'un vrai délire ; car elles ne ré-
« pondent plus aux impressions extérieures des objets, mais
« à la disposition intérieure du cerveau, dont quelques

« parties sont devenues incapables de recevoir les nouveaux
« mouvemens qui lui sont transmis par les sens.

« Le cerveau de Pascal avait été tellement vicié par une
« vie toute entière passée dans les laborieux exercices de l'é-
« tude et de la méditation, que certaines fibres incessamment
« agitées lui faisaient éprouver une sensation qui semblait
« excitée par la vue d'un gouffre de feu placé à côté de lui ;
« la raison de ce grand homme , influencée par le désordre
« de ses nerfs , ne put jamais bannir l'idée de cet épouvan-
« table abyme.

« Spinello peignit la chute des anges rebelles ; il avait
« donné une contenance si fière et si terrible à Lucifer , qu'il
« fut frappé lui-même d'horreur à la vue de son ouvrage.
« Ce sentiment fut si profond que, pendant le reste de sa vie,
« son imagination , importunée de la vue de ce démon , le
« lui représentait sans cesse sous les traits hideux qu'il lui
« avait donnés.

« Gaspard Barlaus , orateur , poète et médecin , n'ignorait
« point l'existence de ces dangers ; il en préserva même son
« ami Huyghens ; mais incapable de se prémunir lui-même ,
« il affaiblit tellement son cerveau par des études immodé-
« rées , qu'il croyait que son corps était de beurre , et il
« évitait soigneusement le feu dans la crainte de se fondre.
« Enfin , prenant en horreur une vie agitée par des craintes
« continuelles , il se précipita dans un puits.

« Pierre Jurieu , si fameux par ses disputes théologiques ,
« et par son commentaire sur l'Apocalypse , fut atteint d'un
« si grand désordre d'esprit , que , quoiqu'il raisonnât avec
« justesse sur tous les sujets étrangers à sa folie , il était fer-
« mement persuadé que ses fréquens accès de colique étaient
« occasionés par le choc permanent de sept hommes à cheval
« qui étaient renfermés dans son ventre.

« On a vu quelques exemples d'hommes de lettres qui se

« croyaient métamorphosés en lanternes , d'autres qui se
« plaignaient d'avoir perdu leurs jambes , etc. , etc. »

« On ne peut douter que Chatterton n'ait été la victime de ce délire , de cette fièvre de l'imagination , que Tissot dit avoir observée chez plusieurs hommes célèbres ; mais je donnerais la moitié de ma vie pour ne plus penser ; s'il était possible , ni à Chatterton , ni à sa mort. Je ne reviens jamais sur cet étrange évènement , sans éprouver des douleurs inexprimables.

« Vous dites que les Anglais ont , plus que tout autre peuple , une propension au suicide ; cette idée est fondée sur une opinion populaire que je ne crois pas conforme à la vérité ; cependant je vous raconterai un exemple de suicide anglais , qui indique plus de sang froid et de résolution qu'on n'en remarque ordinairement dans ces actes de désespoir.

« C'est un fait arrivé au mois d'avril 1729 : j'en emprunterai le récit à un écrivain étranger¹ , qui le fait précéder d'une anecdote du même genre ; et qui raconte ce double suicide avec cette légèreté et cette philosophie moqueuse qui est particulière aux Français.

« Voici comment il s'exprime :

« Philipps Mordaunt , cousin germain de ce fameux comte
« de Peterboroug , si connu dans toutes les cours de l'Eu-
« rope , et qui se vante d'être l'homme de l'univers qui a
« vu le plus de postillons et le plus de rois ; Philipps Mor-
« daunt , dis-je , était un jeune homme de vingt-sept ans ,
« beau , bien fait , riche , né d'un sang illustre , pouvant pré-
« tendre à tout , et , ce qui vaut encore mieux , passionné-
« ment aimé de sa maîtresse. Il prit à ce Mordaunt un dégoût
« de la vie : il paya ses dettes , écrivit à ses amis pour leur

¹ Voltaire.

« dire adieu , et même fit des vers , dont voici les derniers tra-
« duits en français :

« L'opium peut aider le sage ;
« Mais , selon mon opinion ,
« Il lui faut , au lieu d'opium ,
« Un pistolet et du courage. »

« Il se conduisit selon ses principes , et se dépêcha d'un
« coup de pistolet , sans en avoir donné d'autres raisons
« sinon que son âme était lasse de son corps , et que quand
« on est mécontent de sa maison , il faut en sortir. Il sem-
« blait qu'il eût voulu mourir parce qu'il était dégoûté de son
« bonheur.

« Richard Smith vient de donner un étrange spectacle au
« monde pour une cause bien différente. Richard Smith
« était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été
« riche , et il était pauvre ; il avait eu de la santé , et il était
« infirme ; il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire
« partager que sa misère ; un enfant au berceau était le seul
« bien qui lui restât. Richard Smith et Bridget Smith , d'un
« commun consentement , après s'être tendrement embrassés
« et avoir donné le dernier baiser à leur enfant , ont com-
« mencé par tuer cette pauvre créature , et ensuite se sont
« pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part
« aucune horreur commise de sang froid qui soit de cette
« force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. Brind-
« lay , leur cousin , avant leur mort , est aussi singulière que
« leur mort même.

« Nous croyons , disent-ils , que Dieu nous pardonnera :
« nous nous avons quitté la vie , parce que nous étions malheureux
« sans ressource , et nous avons rendu à notre fils unique le
« service de le tuer , de peur qu'il ne devint aussi malheu-
« reux que nous.

« Il est à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils
 « par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur re-
 « commander leur chat et leur chien. Ils ont cru apparem-
 « ment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat et
 « d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, et ils ne
 « voulaient pas être à charge à leur ami.

« Que pensez-vous, Marguerite, de Philipps Mordaunt et
 de Richard Smith? L'un se tue parce qu'il est fatigué du
 bonheur, l'autre meurt parce qu'il se prétend malheureux, sans
 ressources, comme s'il pouvait prévoir l'avenir, et assurer
 que Dieu ne lui réserve pas quelque-une de ces chances de la
 fortune, ou plutôt quelque-une de ces faveurs de la Providence,
 qui changent tout d'un coup l'existence des hommes et leur
 donnent un bonheur inespéré. Si nous n'avions assez de force
 pour résister à ces momens de dégoût, qui se rencontrent
 dans le cours de la vie, l'humanité tout entière périrait par
 le suicide : ayons le courage de vivre puisque nous en avons
 le devoir; la seule philosophie qui soit vraie est celle qui
 veille à la conservation des lois de la nature.

« Mais voici une autre tragédie qui m'est fournie par
 la France; cette France si vive, si légère, qui dans son lan-
 gage appelle le suicide un *anglicisme*. Le récit que je vais
 vous faire n'est pas moins authentique que celui de la mort
 de Philipps Mordaunt et de la famille Smith.

« La veille de Noël 1773, environ sur les onze heures
 du matin, deux militaires entrent à l'auberge de *la Croix
 de l'Arc*, à Saint-Denis : ils demandent à dîner. Le repas
 achevé, l'un deux, nommé Bourdeaux, sort et va acheter de
 la poudre et deux balles : il dit au marchand qui lui vend ces
 objets, que Saint-Denis est un lieu singulièrement agréable;
 qu'il est décidé à y passer le reste de sa vie. A son retour à
 l'auberge, il se met à table avec son compagnon, et passe
 gaiement le reste de la journée.

« Le lendemain, jour de Noël, les deux amis demandent qu'on leur serve à dîner ; ils se font apporter du vin. Sur les cinq heures, on entend le bruit d'une arme à feu ; une seconde explosion se fait entendre : on accourt, et l'on ne trouve plus que deux cadavres mutilés, renversés autour d'une table sur laquelle sont encore trois bouteilles vides, un paquet de papiers, une lettre et une pièce de trois livres.

« Le commandant de la maréchaussée, à Saint-Denis, fut aussitôt appelé ; il dressa procès-verbal : on ouvrit la lettre ainsi que le paquet de papiers, qui renfermait un testament commun aux deux amis.

« J'ai traduit le testament sur la copie qui en fut prise à Saint-Denis par un gentleman de ma connaissance, lors de son dernier voyage en France, en 1774. »

Testament.

« Tout homme qui voit approcher l'heure de sa mort doit faire tout ce que ceux qui lui survivent ont droit d'exiger de lui : c'est dans cette position que nous nous trouvons. Notre intention est d'empêcher d'abord que notre hôte ne soit inquiété, et ensuite de satisfaire la curiosité de ceux qui, sous prétexte de remplir des formalités judiciaires, viendront dresser procès-verbal de notre décès.

« Pour premier renseignement, nous déclarons qu'Humain est le plus gros, et que moi, Bourdeaux, je suis le plus mince des deux corps que la police trouvera. Humain est maréchal-des-logis au régiment de Belzunce ; je suis simplement dragon au même régiment.

« La mort est un passage. Nous déclarons au magistrat qui le premier doit venir ici, assisté de son clerc, pour remplir les formalités de la justice, que cette conviction d'une fin inévitable nous a armés contre nous-mêmes. L'a-

« venir ne nous présente rien d'absolument désagréable.....;
« mais cet avenir est court; il doit finir : nous allons à sa
« rencontre.

« Humain n'est âgé que de vingt-quatre ans; quant à moi
« j'en ai à peine vingt : aucune raison particulière ne nous
« décidait à mourir aujourd'hui plutôt que demain, si ce
« n'est le dégoût que nous inspirait une existence toujours
« inquiétée par l'idée de la mort.

« L'éternité est le point commun de réunion : il est pos-
« sible que le sort nous ait réservé de n'y arriver que dans
« un âge avancé; mais nous sommes décidés à prévenir ses
« ordres. Enfin, nous déclarons de nouveau que nous ne
« mourons que par dégoût pour la vie.

« Si ceux qui sont malheureux osaient se dépouiller des
« préjugés et regarder la mort en face, ils verraient qu'il
« est aussi facile de se défaire de l'existence que de rejeter
« un vieux manteau dont le service ne nous convient plus.
« Nous pouvons attester notre propre expérience.

« Nous avons joui de presque toutes les douceurs de la vie,
« même de celle d'obliger nos semblables. Nous pourrions
« entrer ici dans l'énumération des plaisirs que nous avons
« épuisés; mais tous les plaisirs se ressemblent, et c'est là ce
« qui les empoisonne. Nous voilà dégoûtés de la perpétuelle
« monotonie de la scène. La toile se baisse, et nous aban-
« donnons le théâtre à ceux qui se sentent assez d'inclination
« pour l'occuper quelques heures de plus.

« Deux ou trois grains de poudre auront bientôt désorga-
« nisé la vie dans cette réunion de fibres, de nerfs et de veines
« que l'orgueil humain honore du nom pompeux de couronne
« de la création.

« Messieurs les officiers de justice, nos corps restent à
« votre discrétion; usez-en comme il vous plaira. Nous ne
« cherchons point à savoir ce que l'on fera d'eux : l'huma-

« nité semblerait exiger qu'on eût pour eux quelque respect.

« Quant aux effets que nous portons sur nous, et qui composent toute notre succession, moi, Bourdeaux, je donne à M. de Rouillères, commandant de la maréchaussée à Saint-Denis, mon épée montée en acier.

« M. de Rouillères voudra bien se rappeler que l'année dernière, à peu près à pareil jour que celui-ci, il eut la bonté d'accorder à mes prières la grâce d'un homme appelé Saint-Germain, qui l'avait offensé ; je lui lègue le souvenir de cette bonne action.

« La servante de l'hôtel prendra mon mouchoir de poche, ma cravate, ainsi que les bas de soie que je porte en ce moment.

« Le reste de mes effets suffira, j'espère, pour payer les frais inutiles de justice dont nous allons devenir l'occasion.

« La pièce d'argent que nous laissons sur la table paiera la dernière bouteille de vin que nous allons boire. »

A Saint-Denis, jour de Noël 1773.

Signé BOURDEAUX.

HUMAIN.

« Voici la lettre que Bourdeaux adressait à son lieutenant au régiment de Belzunce ; je n'ai pas sous les yeux le texte français, mais j'ai lieu de croire que la copie sur laquelle je traduis est fidèle.

« Un de mes amis me l'a communiquée ; vous l'aurez telle que je l'ai reçue.

« Monsieur,

« Durant ma résidence à Guise, vous m'avez honoré de votre amitié : il est temps que je vous en exprime ma reconnaissance. Vous m'avez dit souvent que je paraissais mé-

« content de ma position ; ce qui était vrai alors , l'est devenu
« bien davantage. Je me suis examiné plus sérieusement ,
« et j'ai reconnu que j'étais dégoûté de tous les rôles que
« l'homme peut jouer pendant la durée de sa vie. Cette dé-
« couverte m'a conduit à une conséquence que voici :

« Si tu es dégoûté de tout , renonce à tout , me suis-je dit.
« Le calcul n'est pas long : je l'ai fait sans le secours de la géo-
« métrie. En un mot , je suis sur le point de mettre un terme
« à mon existence , qui dure depuis vingt ans ; et qui , depuis
« quinze , a pesé sur moi comme un fardeau que je ne puis
« me résoudre à porter plus long-temps. Peu d'instans après
« avoir terminé la lettre que je vous écris , quelques grains
« de poudre auront décidé la lutte de la mort contre la vie.
« C'est la mort qui l'emportera.

« Je ne dois d'excuse à personne. J'ai déserté ; c'est un
« crime que la loi punit de mort ; mais je suis sur le point de
« l'expier : la loi sera satisfaite.

« Je demandai un congé à mes chefs , pour avoir le plaisir
« de mourir à mon aise. Ils n'ont pas daigné m'accorder de
« réponse : il y a donc nécessité de me hâter.

« J'ai écrit à Bord de vous envoyer quelques livres que j'ai
« laissés à Guise , et que je vous prie d'accepter. Ils contien-
« nent un choix d'ouvrages de littérature assez intéressans :
« ils serviront à me rappeler à votre souvenir.

« Adieu , mon cher lieutenant ; conservez toujours votre
« estime pour Saint-Lambert et Dorat , continuez de voltiger
« de fleur en fleur ; jouissez de tous les plaisirs , puisque vous
« en trouvez dans ce monde ;

« Pour moi , j'arrive au trou
« Que n'échappe ni sage , ni fou ,
« Pour aller-je ne sais où.

« Si nous existons après cette vie , et s'il est défendu de la

« quitter sans permission , je tâcherai de trouver une occasion pour vous en informer ; sinon , je conseille à tous ceux qui sont malheureux , classe qui , soit dit sans mentir , forme l'immense majorité du genre humain , de suivre mon exemple.

« Lorsque vous recevrez cette lettre , j'aurai cessé de vivre depuis vingt-quatre heures au moins.

« Je suis avec estime , etc.,

BOURDEAUX.

Saint-Denis , jour de Noël 1773.

« Eh bien ! Marguerite , y a-t-il quelque chose de semblable dans l'histoire des folies anglaises ?

« *Si nous existons après cette vie !.....* Ah ! mon brave Bourdeaux , voilà la question , et une question que vous ne résoudrez pas par la négative !

« La mort , c'est le sommeil ; c'est le réveil peut-être !.....

« Peut-être !!!

« La peine que prirent ces deux infortunés jeunes gens , ou plutôt Bourdeaux (car il paraît avoir été le principal acteur de la pièce) , pour empêcher que leur mort ne compromît des innocens , me conduit à réfléchir que la conduite des hommes qui se suicident est bien différente parmi nous. On dirait qu'ils s'étudient à frapper d'un spectacle d'horreur les yeux de ceux que leur mort doit le plus vivement affecter. Ont-ils une femme , des enfans , ils s'arrangent de manière à les rendre les premiers témoins de l'horrible catastrophe ; c'est auprès d'eux , presque sous leurs yeux , quelquefois même dans le lit conjugal , qu'ils affectent de se frapper. M. Y..... , lord F..... , M. S..... , lord C..... , M. B..... , sont des exemples récents de cette vérité : la justice suprême devrait les rappeler

¹ Shakespeare , monologue d'Hamlet.

à la vie, ne fût-ce que dans un but de vengeance, et pour les enchaîner plus étroitement à cette existence qu'ils ont rejetée d'une manière si superbe.

« Le crime du suicide ne suffit-il pas à leur fureur, sans qu'il soit besoin d'y rattacher le meurtre d'une femme et d'un enfant? Vous me direz peut-être que tout être qui se suicide est un être en démente : je n'en doute point ; et si le dragon Humain fût tombé entre les mains d'un ami moins fou que Bourdeaux, il est probable qu'il aurait vécu pour combattre encore à la tête de son régiment.

« Je finis cette longue lettre, dont la tournure un peu lugubre pourrait affecter votre esprit : elle m'a été inspirée par la dernière conversation que nous avons eue ensemble.

« Ne soyez pas long-temps absente de Londres : je vous écrirai des lettres moins tristes que celles que vous avez reçues dans cette semaine d'agitation, où je travaillais à la biographie de Chatterton. Votre seul souvenir me met hors de moi..... Quel doit être mon état lorsque j'ai des raisons pour penser que vous ne songez pas à moi? G..... est partie. »

J. H

A la même.

1 mars 1779.

« Quoique nous devions nous voir demain, je vous écris ce soir pour vous apprendre que j'ai l'espérance de voir notre affaire se terminer dans dix jours : cela fait, vous n'aurez plus d'objection à élever au sujet de vos dettes, et nous serons heureux; bientôt heureux! Dans un mois, ou six semaines au plus tard, je vous donnerai le nom d'épouse! Rappelez-vous, surtout, que mon caractère, depuis que j'ai pris les ordres, rend plus nécessaire la conclusion de notre mariage. Je vais écrire en Norfolk pour ordonner que l'on fasse sans

délai les réparations qu'exige l'état de *notre* presbytère. A demain.... L'amitié de G... est au dessus de ce que je pourrai jamais lui rendre. »

J. H.

A Charles..... écuyer.

20 mars 1779.

« Votre arrivée à la ville, mon cher ami, sera sans utilité : G..... a toujours eu beaucoup d'attachement pour moi ; il est impossible de douter des soins qu'elle a dû apporter dans ses informations.... Quel intérêt aurait-elle à me tromper ? aucun. relisez les lettres dont je vous ai fatigué, pendant deux ans, sur cet objet : voyez ce que je vous ai écrit au sujet de G..... depuis mon retour d'Irlande ; elle ne peut que me vouloir du bien : soyez sans crainte, votre ami ne fera rien qui puisse le déshonorer. J'ignore, il est vrai, ce que je ferai ; car sans elle je ne crois pas de pouvoir vivre : néanmoins je serai, vous en aurez la preuve, homme aussi bien qu'amant. Si j'ai un rival, et qu'il mérite ma vengeance, je sais que vous êtes mon ami ; mais je veux acquérir des preuves oculaires de sa perfidie avant d'y croire.

« A vous pour jamais.

« JAMES HACKMAN. »

Au même.

6 avril 1779.

« Tous les raisonnemens de votre lettre sont sans but, j'admets tout ce que vous voudrez ; mais je sens que le désespoir me possède ; la mort seule peut me rendre le repos : ma lettre d'hier aurait dû vous convaincre que ma résolution était prise ; plus d'une fois j'ai songé à faire usage de la clef qui m'a si souvent introduit auprès d'elle, pour aller mourir

à ses pieds ! Elle me l'a donnée cette clef, comme la clef de l'amour....; elle se doutait peu qu'elle deviendrait la clef de la mort.

« La perte de lady H.... retient lord Sandwich chez lui.

« Mon cher Charles, est il possible pour moi de douter de la sincérité de G... Votre incrédulité a été ébranlée par le récit de ce qui s'est passé entre nous dans le parc? Qu'ai-je donc à faire, moi qui ne vivais que pour l'aimer, que de cesser de vivre, maintenant qu'elle me refuse son amour? Les conséquences du suicide, sa lâcheté, son crime, ne sont rien pour moi : tout ce que je prétends prouver à vos yeux, c'est mon désespoir, et l'impossibilité de vivre dans ces angoisses. Vous trouverez, dans ma lettre, les dernières paroles et la confession du pauvre capitaine J....., qui s'est lui-même donné la mort, il y a peu de jours : ce n'est aucun des motifs qui l'ont porté à se détruire, qui pourrait me décider à quitter la vie. Ses raisonnemens manquent de justesse, quoique sa poésie ne soit pas sans mérite.... Ses motifs ne sont pas les miens, pas plus que ses principes ; j'aurais supporté ses malheurs. Il me parla de ses motifs, l'infortuné ! et moi je refusais de les admettre ; je prévoyais peu que j'aurais aussi des motifs que rien ne saurait affaiblir ! Ces vers extraordinaires sont bien de lui, à ce que l'on assure, cependant la connaissance que j'avais de ses moyens poétiques me laisse bien des doutes ; cette pièce m'a frappé comme la production d'un esprit supérieur au sien, d'un de ces génies envoyés dans le monde pour y accomplir des desseins secrets, auxquels la Providence ne permet pas de quitter le monde par un suicide.

« Avant les renseignemens de G...., je pensais sur le suicide comme vous pensez vous-même ; maintenant, je ne songe plus qu'à me précipiter dans un monde nouveau ! Si c'est un crime, si, comme je le crains, nous sommes comp-

tables des excès de nos passions, je dois subir le jugement et la condamnation ; mais mon esprit n'imagine pas de châtement égal à celui que je souffre ici bas.

« Réfléchissez à l'empire des passions, mon ami, de ces passions dont vous m'avez si souvent parlé dans nos conversations, et dans vos lettres, depuis que je connais miss Reay ; vous me permettiez de me dérober à la misère, permettez-moi de me dérober au désespoir, plus déchirant que la faim ! Les passions brûlantes, comme une meute sanguinaire et acharnée, me mettront inévitablement en pièces : ma fatale insouciance les a laissées croître et prévaloir sur la raison ; il n'existe plus, pour moi, qu'un moyen d'échapper à leur fureur ! La nature m'a donné un cœur susceptible d'embrasement ; les feux de l'amour l'ont embrasée, cette âme ardente ; je dois périr dans ses flammes, oui je périrai ! Pent-être serais-je parvenu, dans l'origine, à éteindre l'incendie ; maintenant il me dévore avec une activité que les fureurs de la jalousie achèvent d'attiser ; et s'il allait s'étendre hors de mon sein : s'il allait en consumer un autre avec moi !.... Qui osera prévoir les horreurs d'une passion semblable à la mienne?.....

« Je suis innocent !..... innocent encore !..... innocent pour le moment !....

« Avez-vous jamais lu d'Arnaud ?

« Laissez-moi vous rapporter une histoire que je trouvai dans son livre l'autre jour : elle m'a arrêté au bord du précipice au moment où j'étais prêt à m'y lancer ; elle m'a déterminé à fermer les portes de diamant de la mort ; mais ce n'est pas irrévocablement.

« Un Italien, nommé Salvini, se lia d'amitié avec un

¹ Écrivain français, auteur des *Épreuves du sentiment*, des *Délasser-ments de l'homme sensible*.

Anglais, nommé Adelson, qui se trouvait à Rome. Salvini accompagna son ami à son retour en Angleterre : il est présenté par lui à mistress Rivers et à sa fille, jeune personne destinée à devenir l'épouse d'Adelson. Adelson venait d'introduire un rival et un..... Mais vous allez entendre.

« L'amour, qui jamais n'avait arraché un soupir à Salvini, s'attache dès ce moment à lui comme à une proie. L'histoire est parfaitement conduite ; l'amour entraîne sa victime, par degrés, d'un crime dans un autre crime. Enfin, le jour fixé pour le mariage de Nelly avec Adelson, Salvini tue la jeune personne et essaie en vain de se tuer lui-même : on désarme sa fureur, et Salvini devient une victime de la justice. Il est enfermé à Newgate, jugé, condamné à mort. Adelson obtient à prix d'argent, du geolier, qu'il facilitera au prisonnier les moyens de s'échapper : Salvini refuse deux fois la liberté qu'on lui offre ; il persiste à satisfaire la justice humaine, et périt du dernier supplice à Tyburn. Adelson et mistress Rivers aggravèrent son crime, en mourant tous deux de chagrin.

« Charles!.... Charles!... Ton Hackman n'est pas Salvini; je ne tuerai personne que moi ; le démon des mauvais conseils ne m'a point encore persuadé de précipiter Héloïse dans les gouffres de feu, et de m'y précipiter avec elle..... Prenez les vers dont je vous ai parlé : ils sont trop bien faits pour la mauvaise cause que leur objet était de défendre. Je vous donne ma montre, portez-la en souvenir de moi : Crop a été mon fidèle serviteur, acceptez ses services ; lorsqu'il sera trop vieux pour vous porter, laissez-le paître en liberté dans votre parc : un jour (que j'étais heureux alors !) il porta un précieux fardeau....., celle pour qui je meurs ! Vous ai-je dit déjà le dernier adieu ? Il ne sera point répété : pendant que je vis, je suis votre ami dévoué.

« HACKMAN. »

A M. F.....

7 avril 1779.

« Mon cher F...., lorsque cette lettre vous parviendra, je ne serai plus; mais ne vous laissez pas trop affliger de mon sort, j'ai lutté aussi long-temps que mes forces me l'ont permis : elles m'abandonnent et je meurs. Vous savez sur qui reposaient mes affections....., je l'ai perdue; cette idée, que je ne saurais supporter, me jette dans un désespoir pire que la mort : le monde me condamnera; mais vous aurez pitié de moi. Que les bénédictions du ciel descendent sur vous, qui prendrez pitié d'un malheureux !

« Que n'ai-je quelque héritage à vous laisser pour vous témoigner ma tendresse !

« Vous étiez mon ami.

« Je me reproche de vous avoir caché une circonstance dont je dois vous faire l'aveu, je dois à M. W.... de Gosport une somme de cent livres sterling; elle est hypothéquée sur la maison que je possède dans cette ville; lorsqu'elle sera vendue, et que toutes mes dettes seront payées, vous prendrez ce qui restera, je vous le donne. Que Dieu vous bénisse dans sa miséricorde, vous et les vôtres ! Que la joie et le bonheur vous accompagnent ! Restez toujours étranger aux tourmens que je souffre, mon ami ! Puisse le ciel protéger celle que j'aimais, et lui pardonner cet acte de désespoir qui seul pouvait m'affranchir de ce monde de misère; de ce monde dans lequel j'ai si long-temps souffert. Si jamais il est en votre pouvoir de faire quelque chose pour elle, rappelez-vous votre ami, et acceptez sa succession.

« J. HACKMAN. »

La résolution de se suicider était arrêtée dans l'esprit d'Hackman lorsqu'il écrivit cette lettre ; dans la matinée du 7 avril 1779, il resta quelque temps dans son cabinet, occupé à lire les sermons du docteur Blair : le soir il dirigea sa promenade du côté de l'Amirauté, où demeurait lord Sandwich. Il vit miss Marguerite Reay, qui montait en voiture, avec la signora Galli ; leur voiture se rendit à Covent-Garden. Hackman les suivit machinalement ; on jouait ce jour-là *l'Amour au village* : Hackman entra dans la salle ; la vue de miss Reay acheva de porter le trouble dans son cœur : il sortit, rentra chez lui, et cédant à un mouvement de dépit et de jalousie, il s'arma de deux pistolets, et retourna au théâtre sans trop savoir ce qu'il voulait faire. Le spectacle finit, Hackman resta dans les corridors ; son esprit était aussi troublé que son cœur : il rencontra miss Reay qui se disposait à remonter en voiture ; cédant à un mouvement de fureur, il s'approche d'elle, saisit un pistolet de chaque main, fait feu sur miss Reay, qui tombe morte, et dirige contre lui-même le pistolet qui lui reste : le coup partit ; mais il porta à faux, Hackman ne reçut qu'une blessure légère.

Au moment où miss Reay tomba sur le pavé, le capitaine Mac'Namara, qui s'avancait pour lui donner la main afin de l'aider à remonter en voiture, crut que la frayeur occasionnée par l'explosion d'une arme à feu, qui venait d'éclater auprès d'elle, l'avait fait évanouir : il s'aperçut bientôt de sa méprise ; et se voyant lui-même couvert de sang, il fut si troublé, qu'il ne put offrir aucun secours à miss Reay. Le corps fut emporté dans la taverne de Shakespeare, où il resta déposé jusqu'à ce que l'enquête du coroner fût dressée.

Pendant ce temps on pansa les blessures d'Hackman, qui fut conduit, par sir John Fielding, à Tothill-Fields-Bridewell, et ensuite à Newgate ; un homme fut chargé de surveiller ses mouvemens, afin d'empêcher qu'il ne se donnât la

mort. Dans l'intervalle qui s'écoula entre son arrestation et le jugement de son procès, il écrivit les lettres suivantes.

A Charles..... écuyer,

Tothill-Fields, 8 avril 1779.

« Je suis vivant..... et elle est morte !... Je l'ai tuée, et je ne me suis pas tué moi-même ! Quelques traces de son sang et de sa cervelle sont encore empreintes sur mes habits ! Je ne vous demande ni de me parler ni de me regarder en face ; mais apportez-moi du poison, le plus violent que vous pourrez trouver ; vous me le donnerez en détournant vos regards. Je vous en conjure à genoux ; si votre amitié pour moi a jamais été sincère, apportez-moi du poison. » J. H.

Au même.

9 avril 1779.

« Je reçois à l'instant votre billet ; je reçois en même temps la longue lettre qui, si elle me fût parvenue avant hier, aurait changé ma résolution. La promesse que vous désirez, je vous la fais solennellement, je n'attenterai point à ma vie. Si j'eusse reçu votre lettre plus tôt, elle vivrait, et je ne serais pas un monstre.

« Pardonnez-moi ce que je vous ai écrit au sujet du poison : croyez-moi, je suis maintenant trop calme pour exécuter un pareil dessein. Rien ne saurait plus me tenter ; ma mort est la seule satisfaction que je puisse accorder aux lois de mon pays ; et je veux mourir. Le docteur V.... m'a envoyé d'excellens avis, et M. H.... a réfuté tous mes raisonnemens :

j'ai donc encore quelques amis ! Que ne puis-je vous voir ! vous qui m'avez tant aimé ! Charles, je vous dirais bien des choses. »

Au même.

Newgate, 14 avril 1779.

« Recevez mes remerciemens pour les soins que vous m'avez donnés depuis le jour fatal..... J'entends sonner onze heures du soir..... C'est vers cette heure..... Je ne puis écrire ! »

Hackman fut traduit devant un tribunal criminel, présidé par le juge Blackstone : il avoua son crime ; mais il déclara qu'égaré par son désespoir il avait agi sans préméditation, que son intention n'avait jamais été de tuer miss Reay.

Il s'exprima dans les termes suivans :

« J'aurais épargné à la cour les longueurs de ce procès et les dépositions non contestées des témoins, si je n'avais pas cru qu'approuver, par un aven subit, l'acte d'accusation, c'était montrer un mépris de la mort peu convenable pour mon caractère. Je pensais encore que la justice de mon pays devait être satisfaite par la marche ordinaire des lois et l'évidence des faits.

« L'homme qui paraît devant vous, messieurs, ose se déclarer le plus misérable de tous les êtres : il confesse son crime ; ne cherche pas même à en dissimuler l'énormité ; mais tout en reconnaissant avec douleur et confusion, que la résolution de me détruire était arrêtée dans mon esprit, je proteste, au nom de la vérité, que l'idée d'immoler celle qui m'était plus chère que la vie n'avait jamais pénétré dans mon cœur, jusqu'au moment où un désespoir frénétique égara ma main et me fit commettre un crime que je déteste. La lettre que j'avais écrite à mon beau-frère, pour lui être remise après

ma mort, pourra faire foi de mes intentions : elle sera peut-être de quelque influence sur l'opinion de ceux qui jugent sans prévention les actes des hommes, et qui savent ce que peut produire d'atrocités, un moment de délire et de fureur.

« Si l'on consent à isoler de mon existence cet acte de férocité, on ne trouvera rien dans ma conduite qu'une charité ordinaire ne puisse excuser. Je ne cherche point à écarter de ma tête la peine que les lois infligent à un crime comme le mien ; car tel est le malheur de ma position, que je ne trouve ni châtiment dans la mort, ni consolation dans la vie ; je me sou mets donc avec résignation au jugement de Dieu, et à la juste vengeance que les hommes ont le droit de tirer d'un assassin. Quelque rigoureux que soit votre jugement, il le sera moins encore que celui que j'ai prononcé moi-même. »

Les débats du procès ne se prolongèrent que pendant le temps nécessaire pour l'accomplissement des formalités judiciaires. Hackman entendit prononcer la sentence qui le condamnait à la peine de mort avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant ; il fut ramené à Newgate pour se préparer à la mort. Quelques heures après la prononciation de son jugement, il reçut la lettre suivante :

A M. Hackman, dans la prison de Newgate.

17 avril 1779

« Si le meurtrier de miss Reay souhaite de vivre, l'homme qu'il a mortellement offensé lui offre son crédit pour lui faire obtenir sa grâce. »

Le condamné de Newgate, à milord S.....

17 avril 1776.

« Le meurtrier de miss Reay devine la main généreuse qui vient de lui faire une offre qu'il ne désirait point, et que son malheur est de ne pas mériter. Ses souhaits appellent la mort et non la vie : hors de là, il n'a qu'un désir, celui d'obtenir son pardon de l'homme qu'il a mortellement offensé; c'est le seul bonheur qu'il puisse espérer encore dans ce monde. Ah ! milord, lorsque je la rencontrerai dans un autre monde, que je puisse lui dire (si les âmes qui ont quitté la terre conservent encore quelque souvenir des événemens qui s'y sont passés) que vous nous pardonnez à tous deux, et que vous serez le père de ses pauvres enfans ! Adieu, milord ; que le seigneur vous bénisse. »

James Hackman, à Charles, écuyer.

Newgate, samedi soir, 17 avril 1779.

« Mon cher Charles,

« L'horloge vient de sonner onze heures ; tout est tranquille autour de moi : pourquoi mon cœur est-il même privé des momens de calme de cette prison ?....

« Les sombres méditations d'Young auraient été empreintes d'une mélancolie plus douloureuse, si le chantre sublime qui les exprima eût entendu la cloche de Saint-Paul résonnant, à travers le silence des nuits, dans les cachots de Newgate. Ses coups sont déchirans et sublimes ; ils ressemblent au glas de la mort.

« Que ne sont-ils réellement le glas de la mort ! comme mon oreille impatiente les accueillerait avec avidité !...

« Cependant.... mais je n'ai plus qu'un seul jour : jusqu'à ce moment, repose-toi, repose âme troublée.... et alors.... mon Dieu, mon créateur, mon premier père ! toi qui m'as fait ce que je suis, avec ces sentimens, ces passions, ce cœur déchiré !.... toi qui es tout-puissant, et dont la miséricorde égale la puissance ! tu sais que jamais, avant ce jour de désastre, aucune pensée impie ne s'était arrêtée dans mon esprit. Mon père, ne me rejette pas éternellement de ton adorable présence ! ce ne sont ni les châtimens, ni les supplices, ni l'enfer que je crains : ce que l'homme peut supporter, je pourrais le supporter aussi ; mon unique crainte est d'être jugé ingrat envers tes bontés, indigne de tes œuvres, repoussé pour jamais du sein de ta bonté.

« Tu sais que la seule idée de l'ingratitude soulevait tout mon cœur ; que ma sollicitude reconnaissante embrassait toutes les œuvres de la création. Ce n'était pas seulement les hommes que j'aimais : la fidélité d'un chien, l'ombrage hospitalier d'un arbre éveillaient en moi des sentimens de reconnaissance. Mon Dieu, pourrais-tu croire que j'aie voulu manquer de reconnaissance envers toi ? Que ne puis-je.... oh ! que ne puis-je renoncer aux joies d'un autre monde, qu'aucun œil ne peut voir, qu'aucune langue ne peut dire, qu'aucune imagination ne peut dépeindre, pour une existence éternelle d'amour et de bonheur avec elle ! Misérable meurtrier ! le bonheur que vous demandez était le paradis.

« Mon père, qui es dans le ciel, je m'abandonne à ta merci ; j'attends patiemment ma sentence.

« Ces papiers qu'on vous remettra après ma mort, mon cher ami, ne sont pas des lettres ; je ne sais comment les appeler : ils exprimeront, quoi qu'il en soit, l'état d'un cœur qui vous a appartenu plus qu'à un autre homme.

« Comme j'ai vu l'infortunée attendrie à ce récitatif d'Iphis dans l'opéra de Jephté!.....

« Prêtres sacrés, dont la main n'est pas encore souillée de
« sang humain. »

« Pensait-elle que je serais son sacrificateur, son bourreau ! Il me souvient qu'elle me disait, dans une de ses lettres, qu'elle mourrait avec plaisir de ma main ; était-ce un presentiment ?.... malheureuse fille..... ! qu'elle prévoyait peu.....

« Oui, j'en ai la conviction, ce récitatif : « Adieu, etc., etc., » fut le dernier chant qui sortit de sa bouche ; je dois le répéter avec elle.

« Adieu, adieu, monde d'agitation, où fuient les courtes
« heures de joie, où règnent les longues années de peine. »

« Je n'ajouterai pas.....

« Je vais chercher ailleurs le bonheur dans des régions
« de paix et d'amour. »

« D'amour!..... Dieu de miséricorde ! ce mot dans un tel lieu, et dans ce moment !..... »

Newgate, dimanche 18 avril 1779,
4 heures du matin.

« Les tortures de l'imagination sont plus affreuses que les tourmens de l'enfer.

« Lorsque j'achevai la lettre que je vous écrivis hier, je me croyais calme, résigné. Je l'étais en effet!.... ; je le suis maintenant. Je me laissai tomber harassé, plus harassé, Dieu le sait, par les fatigues de l'âme, que je ne le fus jamais par celles du corps, sur le plancher de mon cachot.

« Le sommeil vint sans être appelé ; mais il ne vint que pour me rendre plus misérable.

« Ce monde était passé, l'autre était venu ; mais après celui-ci il n'y avait pas d'autre monde. La sentence éternelle de réprobation, qui me condamnait à des supplices plus

terribles que tout ce que l'imagination humaine pourrait inventer de plus affreux, était rendue contre moi....., irrévocablement rendue.

« Son supplice était aussi prononcé, Charles....; oui, elle; elle aussi était punie.....

« Il y avait dans son âme angélique des taches que je ne m'étonne point d'avoir ignorées, puisque la science infinie elle-même paraissait avoir de la peine à les discerner. Charles, les moindres faiblesses, il fallait les expier; car ma main l'avait envoyée au ciel avant que la pénitence eût achevé de blanchir son âme.

« J'ai vu l'expiation....., le châtement du ciel a été infligé sous mes yeux.

« Puis elle a été rappelée : j'ai cru que c'était pour recevoir la récompense due à ses mille vertus.

« Mais ici ont commencé contre moi les effets de la malédiction éternelle..... Charles, je l'ai vue aussi distinctement que je vois ces barreaux de fer à travers lesquels le jour vient m'éclairer pour la dernière fois. Son visage, sa personne étaient plus divins qu'ils ne l'étaient sur la terre : ils avaient été régénérés dans le sein des anges. Son âme m'apparaissait aussi par un étrange prestige; j'en démêlais tous les sentimens, je voyais tous ses traits : ils étaient les mêmes....., purs, célestes, mais plus sereins que sur la terre.

« Mais, tourmens de l'enfer !.... cet esprit, ce visage, cette personne, cet ange se confondait dans le sein d'un autre ange. Entre nous était un abîme, un abîme éternel, incommensurable. Je ne pouvais aller à elle; elle ne pouvait venir à moi.

« Elle ne le souhaitait pas même.....; et c'était là la malédiction.....

« Oui, Charles....., elle me voyait dans l'abîme des mi-

sères éternelles; elle me voyait, mais sans qu'une larme, un soupir.....

« Un soupir de la pitié, disais-je, et j'aurais supporté tous mes tourmens.

« Elle souriait en contemplant mes souffrances; elle jouissait de mes tortures, des déchiremens de mon âme. Elle invitait l'ange auquel elle avait été donnée en partage à se réjouir de mes tourmens. Elle semblait n'avoir d'autre bonheur que celui de me voir souffrir, et elle ne détournait ses regards de vers moi que pour les porter sur son céleste compagnon.

« Torrens de soufre et de feu, souffrances de l'éternité, vous n'êtes rien au prix d'un pareil enfer.....

« Oh ! comme je me sentis soulagé !..... je pleurai, je sanglotai de joie, lorsqu'en m'éveillant je découvris que ce spectacle n'était que l'effet d'une noire vapeur, et que je me retrouvais dans les cachots de Newgate. » ,

Newgate, dimanche 18 avril 1779,
5 heures du soir.

« Depuis ma dernière lettre, j'ai pris plus d'une fois la plume pour vous écrire de nouveau. Que puis-je faire, en effet, qui m'apporte plus de plaisir que de m'adresser à un être qui s'intéresse à mon sort?.....

« *Du plaisir!* ai-je dit.... : hélas ! qu'a de commun avec ce mot un misérable comme moi?..... Quoi qu'il en soit, m'occuper de vous, et avec vous, c'est adoucir mes douleurs.....; c'est les épancher dans le sein d'un ami.....

« Cruelle G....! Et pourtant je dois l'excuser : elle ne connaissait pas la violence de mon caractère. Lord Sandwich voulait conserver un trésor qu'on ne voyait pas sans l'envier;

G.... a été employée pour le conserver, ce trésor : elle ne soupçonnait pas que mon âme, mon existence en étaient inséparables.

« Prendrez-vous enfin sur vous-même de venir visiter cet horrible lieu ! Mais non..... ; notre amitié rendrait cette visite trop poignante : il vaut mieux que tout se passe entre Dieu et moi.

« Qui sait, d'ailleurs, si dans ce moment vous n'êtes pas assis à une table joyeuse, embellie par la cordialité des convives?..... Mais non, vous êtes poursuivi par l'idée de mes infortunes. J'ai détruit la paix et la joie de votre âme. Hackman a empoisonné le bonheur de tous ceux qui l'aimaient.....

« L'heure qui vient de sonner était celle de mes repas. Combien de gens sont en ce moment tranquilles et heureux ! tandis que moi !.....

« Combien encore, qui, avec tous les sujets d'être satisfaits, se disent malheureux pour des riens, des misères qu'on n'ose pas même nommer !.....

« La table est-elle bien servie?.... Si j'étais à votre place, et qu'un de mes amis, prisonnier comme je le suis, m'adressât des lettres semblables à celles que je vous écris, je ne saurais que penser de lui ; car tout ceci me paraîtrait *surnaturel*..... Hélas ! dans la prospérité, nous ignorons combien les infortunés s'efforcent de s'étourdir sur leur situation !.... Hé ! les domestiques brisent la vaisselle..... Un ami (c'est l'expression bannale dont on se sert dans le monde, entre gens qui souvent se voient pour la première fois) ne se rend pas à l'invitation ; son œil ne peut être témoin de la surabondance des plats dont la table est chargée..... Peut-être aussi qu'un ami arrive sans être attendu : il surprend la famille assise autour d'un plat nécessaire à peine à ses besoins. Autant de motifs de plainte..... Chimériques infortunés, ingénieux inventeurs de misère ! avant de vous regarder comme malheureux, jetez

les yeux ici.....; voyez ce que c'est que le malheur avant de vous en plaindre.....

« Venez regarder à travers les barreaux de ce cachot humide et infect, vous qui possédez des hôtels à la ville, des maisons de plaisance dans les champs. Regardez dans mon âme.....; rappelez-vous que dans quelques heures je ne serai plus..... Informez-vous de quelle manière je dois mourir, et pour quel crime!.....

« Maintenant, allez quereller vos femmes, vos maris, vos enfans, vos hôtes..... Blasphémez à votre aise; prononcez des malédictions, prenez le ciel à témoin de votre infortune,.... Pourquoi?..... parce qu'une volaille est trop cuite; parce que vos cuisiniers ont mal assaisonné vos ragôts. Je suis forcé d'abandonner ma plume : ce tableau m'affecte jusqu'au désespoir.

« Mon Dieu, mesurez l'affreux intervalle qui sépare le jour qui m'éclaire aujourd'hui, de celui qui se leva le 3 octobre, il y a deux ans! »

Newgate, dimanche sept heures du soir.

« Lorsque ces feuilles incohérentes tomberont entre vos mains, ce sera pour vous une consolation d'apprendre quelles furent mes pensées, à ma dernière heure.

« Charles, à mesure que le moment solennel approche, je me sens plus tranquille, plus calme, plus résigné.

« Vous le savez, j'ai toujours pensé qu'un homme supportait avec plus de courage une grande affliction, que les contrariétés ordinaires de la vie. Je le supposais autrefois...., aujourd'hui j'en suis certain. J'étais livré au plus affreux délire, à la démence la plus déchirante, lorsque, dans cette nuit fatale, je..... A présent, tout en moi est douceur, résignation.

« Cette nuit fatale !.... Si mes regards se portent en arrière , ils n'aperçoivent que la mort , l'assassinat : il est moins affreux de les porter devant moi.

« Laissez-moi les idées qui me ramènent sans cesse sur moi-même.

« Je reviens à une opinion qui vous a toujours paru ridicule , mais qui est vraie : j'en fais la triste expérience. Allez dans une maison de jeu , observez ce joueur ; il est entré au tripôt avec cinquante livres : c'est sa dernière ressource. Regardez-le..... ; il grince des dents..... ; il se déchire tranquillement la poitrine..... ; la fièvre agite tous ses membres ! Il a perdu le premier enjeu..... ; les cinquantes livres sont réduites à quarante.... Observez-le maintenant..... ; avec quel calme parfait ses bras sont croisés sur sa poitrine !.... quel repos tranquille a tout à coup succédé à ces mouvemens convulsifs qui tout à l'heure éclataient malgré lui !.... A quel événement attribuez-vous ce changement subit ? la fortune lui a-t-elle souri ?..... bien loin de là ; de ses quarante livres , il ne lui en reste plus maintenant que cinq : sa fortune , je dis plus , son existence , sa résolution de vivre ou de mourir dépendent de la chance qu'il court. Il est calme ; ses yeux se promènent avec indifférence sur la table : je serais tenté de croire qu'il souhaite de perdre. Il défie le ciel ; et , dans une menace impie , il se réjouit de voir que la fortune ne peut plus rien contre lui.

« Voyez..... le dé qui va décider de la vie ou de la mort s'agite long-temps avant de tomber ; il roule , il s'arrête..... c'est la mort..... C'est bien , dit le joueur d'un air tranquille : et il sort.

« Depuis que je vous ai écrit ce que vous venez de lire , je me suis surpris me promenant à grands pas dans mon cachot , les bras croisés sur ma poitrine , murmurant entre

mes dents serrées..... quel homme est plus misérable que moi !.....

« Mais..... n'existe-t-il pas un Dieu?.... ce Dieu, n'est-il pas l'auteur de mon existence?.... ce Dieu, ne connaît-il pas mon cœur, mon cœur tout entier?.... Oh ! oui, oui, oui !

« A demain donc..... et lorsque demain viendra..... je suis préparé.

« Dieu, qui connaît mon cœur, et qui, j'en suis sûr, me jugera d'après les dispositions de mon âme, sait que je n'ai point en vue d'atténuer aux yeux des hommes l'énormité de mon crime..... Mais que ceux qui me survivent ne se flattent pas que tous les coupables de la terre descendront au tombeau, ou marcheront à la potence avec moi.....

« Je laisserai des coupables souillés de plus de crimes que je n'en ai commis ; des adultères, des parricides, des empoisonneurs, qui n'expieront pas leur faute par une mort ignominieuse. Qu'ils expient leurs forfaits ; qu'ils pleurent sur leurs fautes, avant d'être confrontés avec ceux qu'ils ont outragés ; car les crimes commis dans l'ombre et dans le silence se dévoilent au pied du trône de l'Éternel ! L'ange délateur, qui veille aux destinées des hommes, en porte le récit dans la chancellerie du ciel ; il les grave sur les tables de diamant de l'éternité, et ses larmes ne coulent point pour effacer les sentences qu'a tracées son burin délateur. Hélas ! mon crime est inscrit peut-être en tête de ces fatales tables !

« Pardonne, ô mon Dieu ! pardonne ! Mon repentir est plus déchirant que tous les tourmens dont ta juste vengeance punira mon crime !

« Mais n'y a-t-il pas des crimes aussi odieux que le mien ? Loin de moi la pensée d'excuser celui que ma main a commis ; mais il en est de plus affreux encore.

« Faites approcher ce jeune homme ; qu'il lève la main

pour affirmer qu'il dira la vérité ! Oui, jeune homme, c'est vous que j'interpelle. Je ne vous accuse point d'avoir outragé l'amitié, trompé l'inexpérience, flétri l'innocence des vierges, trahi vos sermens..... ! ce ne sont pas là des crimes ; ce sont les vertus de notre âge. Mon accusation porte sur d'autres faits. Ne prenez pas cet air de confiance, cet arrogant sourire de jactance et de mépris. Ne demandez pas avec ironie qu'on produise les témoins qui vous ont vu frapper le coup qui a donné la mort ; qu'on montre comme pièces de conviction le poignard ensanglanté, la coupe qui contenait le poison, l'arme souillée du sang de la victime. N'est-il pas d'autres instrumens de mort ?..... vous prétendez qu'il n'y en a pas ?

« Amenez votre femme..... Voyez-vous quelle indignation éclate dans ses yeux ? Oui, vous êtes un meurtrier, le meurtrier de votre femme !

« Damnation sur le calomniateur ! dites-vous.

« Point d'imprécations dans ce moment terrible ; point de faux sermens : c'est là ce qui trompa votre jeune épouse. Vous n'avez pas enfoncé le poignard dans son sein ; mais vous y avez introduit les douleurs, la désolation, la mort. Votre épouse, qui vous confia le soin de son bonheur ! elle a péri victime de vos mépris, de vos légèretés, de vos perfidies. Le meurtre n'a pas été soudain : elle en a ressenti toutes les angoisses ; elle a vu venir de loin le coup qui menaçait son existence ; elle a senti l'impossibilité de le détourner. L'assassin a été l'époux qu'elle chérissait plus qu'elle-même : suis-je bien criminel, à côté d'un tel monstre ?.....

« Charles, avant de mourir, je veux payer un tribut de reconnaissance. Tu sais que plus d'une fois nous nous sommes plaints ensemble des inconvéniens de l'habitude : elle émousse tous les sentimens avec lesquels elle nous familiarise ; par elle la beauté s'efface, même pour l'œil de l'amour, et l'homme naturellement compâtissant finit par sourire à la vue d'un

cœur qui saigne de désespoir. Rester sensible à des souffrances qu'on a sous les yeux tous les jours, c'est un effort, une perfection de l'humanité. Eh bien, mon ami, c'est celle de mon geolier ! Ce brave homme, au milieu des misères, des crimes et de la mort, ne se familiarise point avec ces tableaux : il conserve toujours les sentimens de l'homme ! L'auteur de la *Vie de Savage* a rendu célèbre l'humanité d'un guichetier de Bristol, dont les soins et la pitié adoucirent les derniers momens de la vie de cet homme extraordinaire. Que ne m'est-il permis de rendre un pareil hommage au geolier de Newgate ! M. Akerman marque tous les jours de sa vie par un acte de bienfaisance. Hommes riches et puissans, vous qui sauveriez des tourmens de la faim des créatures humaines, en leur abandonnant les miettes de votre table, apprenez que dans le trouble des sentimens qui agitent le malheureux qu'on amène de Newgate à Tyburn, un de ses regrets est de quitter l'homme qui l'a consolé dans sa prison. Je ne saurais me dérober plus long-temps à moi-même : dans quelques heures, la main qui vous écrit.....

« Je ne veux appeler le désespoir ni sur vous, ni sur moi-même. Quelle pitié m'inspira ce pauvre Dodd ! Eh bien, vous entendrez dire que je suis mort comme un homme et comme un chrétien. Je ne puis mieux placer ma confiance que dans la main du Dieu souverainement juste. Lorsqu'il vous arrivera de parler de ce malheureux événement, dites comment je suis mort.

« Souffrez que je vous parle de la tendresse et de la grandeur d'âme de mon cher B..... Les derniers momens de ma vie ne peuvent être mieux employés qu'à rappeler cet acte d'amitié et d'humanité. Au moment où nous nous séparâmes, pour la dernière fois....., il me demanda si je ne laissais aucun regret dans le monde. Je me tus d'abord ; mais il insista. Je lui dis que je craignais que lord Sandwich ne supprimât

une pension annuelle de cinquante livres sterling qu'il faisait au père de l'infortunée.

« Eh bien, me dit B..., en me serrant la main et en fondant en larmes, rassurez-vous, je la paierai moi-même. »

A ces mots, il se précipita hors de mon cachot, en poussant un cri de douleur.

« Le ton plein d'affection avec lequel il parlait de ma S.... vous aurait ému jusqu'aux larmes. Que Dieu le bénisse ! Ah ! Charles, il n'est point de bienfait plus grand que les consolations données aux malheureux ! Et vous aussi, que dieu vous bénisse, et ma S.... aussi..... »

Dans la matinée du 19 avril 1779, jour fixé pour l'exécution, Hackman se leva avant cinq heures. Il se livra à de profondes méditations jusqu'à sept heures, où M. Boswell, le chapelain de Newgate, et quelques amis se rendirent auprès de lui. Ils l'accompagnèrent à la chapelle, et assistèrent à l'administration des sacrements.

Dans le trajet de Newgate à Tyburn, Hackman parut très-vivement affecté : il parla peu. Arrivé sur la fatale plateforme, on le vit lever les yeux au ciel et prier avec ferveur. Le signal ayant été donné, il expira sans convulsions.

Après le temps ordinaire de l'exposition des suppliciés, son corps fut détaché du gibet et transporté à l'amphithéâtre du Collège des chirurgiens, suivant la coutume d'Angleterre.

Le billet suivant, tracé au crayon, avait été remis par le malheureux Hackman à un de ses amis, au moment où le fatal tombereau s'arrêta sur la place de Tyburn. On a conservé de cet écrit tout ce qu'il présentait de lisible.

Tyburn.

« Mon cher Charles,

« Adieu pour jamais dans ce monde ! Adieu ! je meurs
« en chrétien. Mon repentir est sincère. Mes amis ne pleu-

« reront pas sur mon impénitence. Que ne puis-je dévoiler
 « aux yeux de tous combien je déteste mes premières idées
 « de suicide ! Mon crime..... Dieu sera le meilleur juge.
 » Je vous charge du soin de sa réputation. Ma pauvre S...
 « est.....

« Votre ami mourant ,

H.....

Nous ne saurions nous dispenser d'indiquer ici exactement la source où nous avons puisé les détails de cette histoire vraiment romanesque. Le nom d'Hackman est populaire en Angleterre, et plusieurs fois sa correspondance a été réimprimée. Nous avons préféré à tous les nombreux recueils où elle se trouve, l'ouvrage intitulé *Remarkable trials and celebrated criminals*, avec le millésime de 1825. Loin d'avoir rien ajouté à ces amplifications curieuses d'une passion désordonnée, nous aurions plutôt à nous reprocher plusieurs retranchemens d'ailleurs peu essentiels. Notre collection de causes célèbres n'étant pas destinée uniquement aux jurisconsultes, nous ne pouvons nous resserrer dans le cercle limité des détails judiciaires : *l'agréable et l'utile* doit être constamment notre devise.

SORCELLERIE.

**PROCÈS
POUR SORCELLERIE****JUGÉS EN ANGLETERRE****PENDANT LE COURS DU SEIZIÈME ET DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.**

Le démon a eu son culte sous la loi nouvelle comme sous l'ancienne, et Satan comme Baal n'a jamais pu sauver ses martyrs. Il a fallu, pour détruire les préjugés sur la sorcellerie, toutes les lumières du dix-huitième siècle : les bûchers sont du moins éteints, si la superstition murmure encore.

Avant de présenter le récit des drames tragiques auxquels la sorcellerie a donné lieu dans des états voisins, il ne sera pas hors de propos de rapporter brièvement ce qui s'est passé en France, où l'on fut autrefois fort crédule sur l'article des sorciers.

« En cette année (1459), dit Monstrelet, en la ville

d'Arras, au pays d'Artois, advint un terrible cas et pitoyable, que l'on nommoit Vaudoisie, ne sçais pourquoi ; mais l'on disoit que c'estoient aucunes gens, hommes et femmes, qui de nuit se transportoient, par vertu du diable, des places où ils étoient, et soudainement se trouvoient en aucuns lieux, arrière de gens ès bois ou ès déserts....., et trouvoient illec un diable en forme d'homme.....; et ce diable leur lisoit ou disoit son commandement, et comment, et par quelle manière il le falloit adorer et servir; puis faisoit par chacun d'eux baiser son derrière, puis il bâilloit à chacun d'eux un peu d'argent, et finalement leur administroit vin et viande, dont ils se repaissoient; puis tout à coup chacun prenoit sa chacune, et en ce point s'esteindoit la lumière et connoissoient l'un l'autre charnellement; et ce fait, tout soudainement se retrouvoit chacun en sa place dont ils étoient partis premièrement. Pour cette folie furent prins et emprisonnés plusieurs notables gens de la ville d'Arras et autres moindres gens, femmes folieuses et autres, et furent tellement gehenés et si terriblement tourmentés, que les uns confessèrent le cas, et outre plus, avouèrent avoir connu en leurs assemblées plusieurs gens notables, prélats, nobles, gouverneurs de villes, et à voire tels, selon commune renommée, que les examinateurs et les juges leur nommoient et mettoient en bouche.....; et les aucuns ainsi nommés, étoient tantôt après prins, emprisonnés, mis à la torture tant et si longuement que confesser le leur convenoit....., et furent gens exécutés et brûlés inhumainement; aucuns riches et puissans se rachetèrent par

argent.... Plusieurs gens de bien cognurent assez que cette manière d'accusation fut une chose controuvée par mauvaises personnes, pour gresver, détruire et déshonorer plusieurs notables et riches personnes qu'ils haïsoient de vieille haine. »

L'explication si naturelle que donnait le bon sens de Monstrelet fut perdue pour les siècles suivans.

Sous le règne de Charles ix, un sorcier nommé Trois-Échelles, fut exécuté en Grève, pour avoir eu commerce avec les démons, et accusa douze cents personnes du même crime, dit Mezerai, qui trouve ce nombre de douze cents bien fort; car, ajoute-t-il, « un auteur le rapporte ainsi : je ne sais s'il le faut croire; mais ceux qui se sont une fois rempli l'imagination de ces creuses et noires fantaisies, croient que tout est plein de diables et de sorciers. »

Sous le successeur de Charles ix, on se mit en garde contre l'excessive crédulité sur ce point, comme il paraît par ce récit de Pigray, chirurgien de Henri iii, et témoin oculaire du fait qu'il rapporte. « La cour de parlement de Paris s'étant, dit-il, réfugiée à Tours, en 1589, nomma MM. Leroi, Falaiseau, Renard, médecins du roi, et moi, pour visiter quatorze, tant hommes que femmes, qui étoient appelans de la mort, pour être accusés de sorcellerie. La visitation fut faite par nous, en présence de deux conseillers de ladite cour. Nous vîmes les rapports qui avoient été faits, et sur lesquels avoit été fondé leur jugement par le premier juge. Je ne sais pas la capacité ni la fidélité de ceux qui avoient rapporté, mais nous ne trouvâmes rien

de ce qu'ils disoient, entre autres choses, qu'il y avoit certaines places sur eux du tout insensibles. Nous les visitâmes fort diligemment, sans rien oublier de tout ce qui est requis, les faisant dépouiller tout nus; ils furent piqués en plusieurs endroits, mais ils avoient le sentiment fort aigu. Nous les interrogeâmes sur plusieurs points, comme on fait les mélancoliques; nous n'y reconnûmes que de pauvres gens stupides, les uns qui ne se soucioient de mourir, les autres qui le désiroient. Notre avis fut de leur bâiller plutôt de l'ellébore pour les purger, qu'autre remède pour les punir. La cour les renvoya suivant notre rapport. »

Cependant ces accusations fréquentes de sorcellerie, jointes à la croyance qu'on donnoit à l'astrologie judiciaire et autres semblables superstitions, sous le règne des derniers Valois, avaient tellement enraciné le préjugé qu'il existait un grand nombre de vrais sorciers, que dans le siècle suivant on trouve encore des traces assez fortes de cette opinion. En 1609, Filesac, docteur de Sorbonne, se plaignait que l'impunité des sorciers en multipliait le nombre à l'infini. Il ne les compte plus par douze cents, ni même par cent mille, mais par millions.

Bouchel rapporte, dans sa Bibliothèque française, un arrêt du 12 septembre 1609, par lequel le parlement de Bretagne condamna des prêtres et autres, *convaincus de magie et de sorcellerie*, à être pendus, et ensuite brûlés avec leurs livres.

Chenu rapporte un autre arrêt du 17 mai 1616, par lequel le parlement de Paris condamna trois particuliers

du Berry à faire amende honorable, et ensuite à être pendus et étranglés, pour crimes de sortilège, et pour avoir assisté au sabat et participé avec le diable.

La maréchale d'Ancre fut aussi accusée de sortilège, et l'on produisit en preuve contre elle, de s'être servie d'images de cire qu'elle conservait dans des cercueils; d'avoir fait venir des sorciers prétendus religieux, dits ambrosiens, de Nancy en Lorraine, pour l'aider dans l'oblation d'un coq qu'elle faisait pendre la nuit dans l'église des Augustins et dans celle de Saint-Sulpice; et enfin d'avoir eu chez elle trois livres de caractères, avec un autre petit caractère, et une boîte où étaient cinq rondeaux de velours, desquels caractères elle et son mari usaient pour dominer sur les volontés des grands. « On se souviendra avec étonnement, dit Voltaire dans son *Essai sur le siècle de Louis XIV*, jusqu'à la dernière postérité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Grève, comme sorcière, et que le conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilège elle s'était servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis. La maréchale lui répondit : *Je me suis servie du pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les esprits faibles*; et qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'arrêt de sa mort. »

Il en fut de même dans l'affaire de ce fameux curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme magicien, par une commission du conseil. Ce prêtre était sans doute répréhensible, et pour ses mœurs et pour ses écrits; mais l'histoire de son procès et celle des diables de Loudun ne prouvent en lui aucun des

traits pour lesquels on le déclara dûment atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession ; et pour réparation desquels on le condamna à être brûlé avec les pactes et caractères magiques qu'on l'accusa d'avoir employés.

Enfin la raison, qui commença à faire des progrès sous le règne de Louis XIV, a fait admettre l'opinion qu'il n'y a plus de vrais sorciers. Nous voyons que le parlement de Rouen, ayant fait arrêter, en 1672, un grand nombre de bergers et autres gens accusés d'être sorciers, le roi rendit, en son conseil, un arrêt le 26 avril de la même année, par lequel il fut enjoint de relâcher tous ces accusés. Depuis ce temps, les simples accusations de sorcellerie n'ont plus été admises dans les tribunaux du royaume.

Au reste, pour savoir ce que l'on pensait en France, à cette époque, des sorciers, enchanteurs et devins, il faut lire l'édit du mois de juillet 1692.

« L'exécution des ordonnances des rois, nos prédécesseurs, porte le préambule de cet édit, contre ceux qui se disent devins, magiciens et enchanteurs, ayant été négligée depuis long-temps, et ce relâchement ayant attiré des pays étrangers dans notre royaume plusieurs de ces imposteurs, il serait arrivé que, sous prétexte d'horoscopes et de divinations, et par le moyen des prestiges, des opérations, des prétendues magies et autres illusions semblables dont cette sorte de gens ont accoutumé de se servir, ils auraient surpris diverses personnes ignorantes ou crédules, qui s'étaient insensiblement engagées avec eux en passant des vaines cu-

riosités aux superstitions , et des superstitions aux impiétés et aux sacrilèges ; et , par une funeste suite d'engagemens , ceux qui se sont le plus abandonnés à la conduite de ces séducteurs , se seraient portés à cette extrémité criminelle , d'ajouter la maléficie et le poison aux impiétés et aux sacrilèges , pour obtenir l'effet des promesses desdits séducteurs , et pour l'accomplissement de leurs méchantes prédictions. Ces pratiques étant venues à notre connaissance , nous aurions employé tous les soins possibles pour en faire cesser et pour arrêter , par des moyens convenables , les progrès de ces détestables abominations ; et bien qu'après la punition qui a été faite des principaux auteurs et complices de ces crimes , nous dussions espérer que ces sortes de gens seraient pour toujours bannis de nos états , et nos sujets garantis de leurs surprises ; néanmoins , comme l'expérience du passé nous a fait connaître combien il est dangereux de souffrir les moindres abus qui portent au crime de cette qualité , et combien il est difficile de les déraciner , lorsque , par la dissimulation ou par le nombre des coupables , ils sont devenus crimes publics ; ne voulant d'ailleurs rien omettre de ce qui peut être de la plus grande gloire de Dieu et de la sûreté de nos sujets , nous avons jugé nécessaire de renouveler les anciennes ordonnances , et de prendre encore en y ajoutant de nouvelles précautions , tant à l'égard de tous ceux qui usent de maléfices et de poison , que de ceux qui , sous la vaine profession de devins , magiciens , sorciers , ou autres noms semblables , condamnés par les lois divines et humaines , infectent et corrompent

l'esprit des peuples par leurs discours et pratiques, et par la profanation de ce que la religion a de plus saint.

« En conséquence, il est ordonné par l'article 1^{er} de cette loi, que toutes personnes se mêlant de deviner, et se disant devins ou devineresses, aient à vider incessamment le royaume, à peine de punition corporelle.

« L'article 2 défend toutes pratiques superstitieuses de fait, par écrit ou par parole, soit en abusant des termes de l'Écriture sainte ou des prières de l'église, soit en disant ou en faisant des choses qui n'ont aucun rapport aux causes naturelles; et veut que ceux qui se trouveront les avoir enseignées, ensemble ceux qui les auront mises en usage, et qui s'en seront servi pour quelque fin que ce puisse être, soient punis exemplairement, et suivant l'exigence des cas.

« L'article 3 veut que s'il se trouve à l'avenir des personnes assez méchantes pour ajouter la superstition et le sacrilège à l'impiété, sous prétexte d'opération de prétendue magie, ou autre prétexte de pareille qualité, celles qui s'en trouveront convaincues soient punies de mort. »

Ici finit l'histoire de la sorcellerie en France. Les autres nations se sont également affranchies de cette erreur; mais le principe sur lequel elle reposait a-t-il été entièrement extirpé des esprits? Écoutons à ce sujet l'éditeur anglais, auquel nous empruntons la relation des procès qu'on va lire.

PROCÈS POUR SORCELLERIE

JUGÉS EN ANGLETERRE

PENDANT LE COURS DU SEIZIÈME ET DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L n'est personne de nos jours qui n'éprouve un sentiment de pitié pour nos crédules ancêtres, lorsqu'il se rappelle quelle confiance aveugle ont obtenue jusqu'au dix-huitième siècle les prétendus prodiges de la sorcellerie. Ce mépris cependant serait aussi peu raisonnable que l'était la foi de nos pères, s'il ne se fondait sur de légitimes motifs. Avant de proclamer nos dédains, voyons si le principe sur lequel s'appuyait la sorcellerie n'est pas admis de nos jours, et si, dans notre siècle même, il ne va pas sous d'autres formes infecter encore la croyance des classes inférieures.

L'erreur de la sorcellerie consistait à supposer que les conjurations et leurs prétendus effets, pouvaient agir sur les corps sans aucun moyen direct et physique : supposition absurde dont l'expérience et la raison démontrent la fausseté. Cependant ce principe est invoqué chaque jour à l'appui des plus célèbres systèmes.

Les savans nous disent que la terre attire tout corps pe-

sant à son centre; que les influences lunaires agissent sur les eaux de la mer; qu'une attraction mutuelle unit la terre à la lune, que les planètes gravitent en vertu d'une loi secrète et inexplicable : n'est-ce pas là reconnaître un principe conforme à celui de la sorcellerie? Tout mouvement doit, se diriger suivant l'impulsion reçue. Dans ces divers cas il ne peut y avoir impulsion, puisqu'il n'existe aucune cause pour la communiquer.

Un joueur croit qu'il est des places heureuses, des jours de bonheur, des signes de gain ou de perte; il reconnaît le principe de la sorcellerie, c'est-à-dire l'existence d'effets sans cause suffisante.

Croire que les combinaisons des cartes, le mouvement des planètes, les signes de la main, les entrailles des victimes prédisent l'avenir, c'est admettre encore le principe de la sorcellerie. Entre ces combinaisons et les événemens futurs, il n'existe aucun rapport physique de cause et d'effet.

On pourrait étendre à l'infini ce dénombrement. Il comprend les fantômes, les apparitions, une foule de suppositions adoptées par les physiciens modernes, les présages de mort, les charmes, les miracles papistes. Ajoutez foi à une de ces choses, et vous tombez dans le système de la sorcellerie. Admettez le principe, et vous n'avez plus de droit de vous étonner de ses plus absurdes applications. Mathieu-Hopkins lui-même sera, pour vous, le plus raisonnable des hommes. Il fut dupe d'une erreur qu'accréditaient alors les plus profonds mathématiciens et les plus célèbres philosophes, Bacon, Digby, Kepler, Hooke, Newton, Bayle. Tous ont reconnu des effets sans cause physique; Hopkins n'était donc pas un criminel digne des derniers supplices, c'était un es-

¹ Célèbre *witch-finder* (inquisiteur de sorciers) dont il sera parlé ci-après.

prit faux et une imagination déréglée. Il fut, comme Shakespeare, dupe d'une erreur dominante dans un siècle d'ignorance.

Gaule, écrivain, célèbre en matière de sorcellerie, nous a fait le récit des formes observées pour l'initiation d'un sorcier. Voici comment il s'exprime :

« Au jour indiqué, qui est ordinairement un dimanche ou un jour de grande fête, un mystérieux émissaire convoque un certain nombre de membres de la confédération. L'assemblée se tient dans quelque église solitaire, près les fonts baptismaux ou derrière le maître-autel. Elle se réunit, soit de grand matin avant le premier son des cloches ou la première aspersion de l'eau bénite, soit à la nuit close lorsque le service divin a cessé. Là le néophyte est présenté, par l'un des membres de l'assemblée, au prince des démons assis sur un trône resplendissant d'un éclat infernal, et qui s'efforce en vain de cacher son pied fourchu qui le fait reconnaître sous les formes humaines qu'il a revêtues. Le néophyte se prosterne, lui prête foi et hommage en recevant son baiser; puis lui présente une supplique pour lui demander d'être admis dans son association, et placé sous sa protection. Alors, si le novice est de la religion chrétienne, il doit renoncer à son baptême : on le baptise une seconde fois au nom du diable; un nom nouveau lui est imposé; on lui donne même un parrain; car il n'est pas encore assez fort pour promettre et faire vœu par lui-même. Le prince des ténèbres lui portant ensuite ses ongles sur le front, s'attache à gratter la place où le signe de la croix a été imprimé, où le saint chrême a coulé, et y substitue lui-même un signe mystérieux. Il lui apprend à composer les philtres de la sorcellerie. Le novice, buvant dans la coupe qui lui est offerte, sent aussitôt naître en lui toutes les facultés de cet art mystique.

« Le nouveau sorcier prête ensuite serment, soit par

simples paroles, soit même par un écrit signé de son sang, de se donner corps et âme au démon, de renier Dieu le père, le fils et le Saint-Esprit, et surtout la Sainte-Vierge, qu'il outrage par les plus infâmes noms, d'abhorrer la Sainte-Écriture et les sacremens, surtout de faire le sacrifice de la messe, de se rire de la croix et de fouler aux pieds les images des saints; de profaner, autant qu'il lui sera possible, les saintes reliques et l'eau bénite.

« Le nouveau sorcier doit ne pas oublier de jeûner le dimanche et de manger gras le vendredi, de ne jamais confesser ses péchés, et surtout à un prêtre, de se séparer de l'église catholique et de nier la suprématie du vicaire de Jésus-Christ, d'assister aux assemblées nocturnes, aux sabbats, aux sacrifices, de révéler le prince des démons comme un Dieu, de lui obéir, de l'invoquer; il doit, de plus, lui dévouer ses enfans et travailler de tout son pouvoir à propager son culte.

« De son côté, le prince des ténèbres lui promet d'être toujours présent auprès de lui, de l'aider de sa puissance. Il aura plein pouvoir sur toute âme vivante; honneurs, richesses, plaisirs, rien ne lui sera refusé; et si, par hasard, le néophyte paraît concevoir quelque inquiétude sur le sort qui l'attend après sa mort, alors il lui promet de le transformer en divinité aérienne régnant dans l'immensité de l'espace. Il lui recommande ensuite de ne pas oublier le culte nouveau qu'il a embrassé, et de songer à tirer vengeance des ennemis communs. Il lui désigne un génie secret qui, sous la forme d'un chien, d'un chat, d'un rat ou d'une souris, doit ne jamais l'abandonner. Puis, Lucifer lui serre la main et l'embrasse. On danse, on boit, on se livre à tous les plaisirs de la table. Souvent le néophyte est uni par mariage, soit au démon lui-même, soit à son génie secret, soit à quelque autre sorcier; après quoi l'assemblée se sépare jusqu'à la première grande réunion au sabbat, qui se renouvelle trois

fois par an. C'est là que les plus célèbres sorciers se réunissent pour rendre compte de leurs exploits. Ceux qui ont commis les crimes les plus atroces reçoivent les félicitations de leur prince; ceux qui n'ont que des actions communes à raconter, sont punis par les mépris et les railleries de l'assemblée. S'il est quelqu'un qui ait manqué au rendez-vous, on le condamne à des peines sévères; il doit être battu sur la plante des pieds, tourmenté jusqu'au sang par le génie qui l'accompagne, jusqu'à ce qu'il ait témoigné son repentir, et promis, pour l'avenir, plus de zèle et de ferveur. »

On trouve, en Angleterre, peu de traces de sorcellerie dans les temps antérieurs à la réforme. On en cite cependant quelques exemples. Hubert, comte de Kent, fut accusé, dans le treizième siècle, de s'attirer la faveur royale par des sortilèges, d'avoir enlevé du trésor de la couronne une pierre qui avait la vertu de rendre un homme invisible. Environ trente ans après, Roger Bacon fut deux fois sommé de faire le voyage de Rome pour y rendre raison des conjurations qu'on lui imputait. L'histoire du roi d'Ecosse Duffus et de ses sueurs incroyables occasionées par l'action du feu sur une figure de cire faite à sa ressemblance, est probablement apocryphe, et, si elle ne l'est pas, elle indique que la magie n'était point inconnue au dixième siècle.

Sous le règne de Henri vi, l'astrologie judiciaire fut en grande faveur. Ce n'était qu'un astrologue, ce moine Hopkins qu'on prétend être mort de chagrin pour avoir conduit à l'échafaud le malheureux duc de Buckingham, son patron; il en était de même de ceux dont les opérations magiques eurent un résultat non moins funeste pour lord Hungerford. Jeanne Shore fut accusée de sorcellerie par Richard III¹; on

¹ Shakespeare nous représente Richard accusant ses ennemis, en général, d'avoir *jété un sort* sur son bras pour le frapper de paralysie.

dirigea la même imputation contre les divers partisans de la maison de Lancastre, entre autres contre la comtesse de Richemond et le docteur Morton, depuis archevêque de Cantorbéry.

C'est en 1541 que fut rendue la première loi contre les magiciens, les sorciers, et ceux qui abattaient les croix. On suppose qu'elle était dirigée contre les partisans de la réforme : elle fut révoquée dans la première année du règne d'Edouard vi. Nous trouvons cependant, deux ans après, une instruction dans les *articles de visitation* de Crammer, pour rechercher tous ceux qui usaient de charmes, de sorcellerie, d'enchantemens ou de toute autre pratique inventée par le démon. Elle fut renouvelée sous le règne d'Elisabeth avec cette addition, « spécialement pendant le temps qu'une femme est en couches. »

Divers jugemens pour conjuration ou astrologie marquèrent la dernière année du règne de cette princesse. La comtesse de Lennox, avec quatre autres personnes, furent condamnées comme coupables de trahison, pour avoir cherché à connaître quelle durée aurait encore la vie de la reine. Mais, en 1562, fut promulgué contre les sorciers un nouveau statut, moins rigoureux toutefois que celui de Jacques, qui suivit, en ce qu'il ne punissait la première fois que du pilori. Depuis lors ce crime alla toujours croissant, jusqu'à ce que ce monarque signala les premières années de son règne en déclarant coupable de félonie tout homme qui évoquerait les esprits. Bientôt le crime s'éleva à son plus haut degré, ce qu'il faut attribuer à cette force supérieure, même à la loi, que déployèrent les fanatiques triomphans dans l'abondance de leur zèle.

Voici comment ce statut, rapporté depuis en 1736, définit l'offense à laquelle il inflige des peines.

« Toute personne qui emploiera, pratiquera ou exercera des

invocations ou conjurations à l'égard des esprits malins, les consultera, se réunira ou entretiendra avec eux des relations quelconques ; qui ira enlever le corps d'un homme, femme ou enfant morts de leur tombeau ou de tout autre lieu dans lequel ils auraient été déposés, ou soit la peau, les os, ou toute autre partie d'un corps mort pour l'employer à quelque sorcellerie, charme ou enchantement ; qui mettra en pratique des sortilèges au moyen desquels une personne aurait été tuée, détruite, dépouillée ou atteinte dans quelque partie de son corps ; de pareils coupables, dûment convaincus, subiront la peine de mort. »

Une autre clause est relative à ceux qui font profession de trouver des trésors cachés, des objets perdus ou volés, de faire naître un amour illégitime, de détruire les êtres humains, quoique le crime n'ait pas été mis à exécution ; elle impose, pour la première offense, une année de prison et le pilori ; pour la récidive, la mort.

Dans la même année (1603), l'assemblée du clergé fit le canon suivant :

« Que nul ministre ne pourrait, sans une permission de l'évêque, sceller de son sceau, se mêler, sous quelque prétexte que ce fût, par jeûnes ou par prières, de chasser les démons, sous peine d'être traité comme imposteur et destitué de ses fonctions. »

Dans le cours des cinquante années qui suivirent la promulgation de cet acte, entre un grand nombre d'accusations et d'exécutions isolées, nous en rencontrons plusieurs qui s'étendirent à une foule de personnes, comme les suivantes : En 1612, quinze personnes furent accusées à Lancastre, et douze condamnées ; en 1622, six furent jugées à York ; en 1634, on en condamna dix-sept dans le Lancashire ; en 1644, la ville de Yarmouth en vit exécuter seize ; en 1645, quinze subirent condamnation à Chelmsford. Dans les mêmes années et les

suivantes, environ quarante personnes furent condamnées à Bury, dans le comté de Suffolk, et vingt dans le reste du comté. Plusieurs autres le furent également à Huntingdon, et, s'il faut s'en rapporter aux évaluations d'Ady, on en brûla en Écosse plusieurs milliers.

Enfin la haine populaire rendit l'existence des personnes réputées sorcières si misérable, qu'on vit souvent ces infortunés solliciter la mort. Un exemple remarquable est consigné dans l'ouvrage de Sainclair, intitulé : *Le Royaume invisible de Satan dévoilé*. Plusieurs sorciers furent accusés à Landar, en 1649, et tous condamnés à mort, un seul excepté : c'était une femme. Quelque temps avant l'exécution, elle fit appeler le ministre avec plusieurs témoins, et, en leur présence, elle fit la confession ordinaire de ses relations avec le diable. Sa sincérité parut suspecte; on la pressa vivement de révoquer son aveu, mais elle y persista et fut condamnée à être exécutée comme les autres. Amenée au lieu de l'exécution, elle garda le silence pendant la première; la deuxième et la troisième prière; alors s'apercevant qu'il ne lui restait plus qu'à marcher à l'échafaud, elle se releva et dit au peuple d'une voix haute et ferme :

« Tous ceux qui me voient en ce moment savent que je vais mourir convaincue, par mon propre aveu, d'être sorcière. Je remets à tous, et surtout au ministre et aux magistrats, le crime de mon sang injustement répandu. Je le prends tout sur moi; que mon sang retombe sur ma tête. Comme je dois maintenant parler devant le Dieu du ciel, je déclare que je suis aussi innocente du crime de sorcellerie que l'enfant qui vient de naître; mais ayant été dénoncée par la haine d'une femme et mise en prison comme sorcière, méconnue par mon mari et mes amis, et ne voyant aucun moyen de sortir de prison et de recouvrer ma réputation perdue, j'ai fait cet aveu pour me soustraire aux malheurs

de la vie, car j'en étais fatiguée, et la mort m'a paru préférable à l'existence. »

Alors elle fut exécutée au milieu des larmes des spectateurs.

Outre plusieurs moyens de défense employés contre les sorciers, dont le plus commun était un sabot de cheval, que l'on voit encore cloué sur le seuil de la porte d'entrée dans une foule de maisons à la campagne, on savait encore, au moyen de certaines précautions, découvrir et détourner leurs machinations. On peut citer pour exemple les moyens que rapporte Scott.

« Pour découvrir un sorcier..... *In die dominico salutaria juvenem axungia seu pinguedine porci, ut moris est, pro restauratione fieri perungunt*..... Et lorsque le sorcier est une fois entré dans l'église, il ne peut plus en sortir que ceux qui le cherchent ne lui en aient donné la permission.

« Pour se délivrer entièrement des sorciers, et pour que celui que l'on cherche se trouve pendu par les cheveux, il faut préparer avec de la terre l'image d'un homme mort, le baptiser au nom d'un autre homme, et écrire sur sa poitrine son nom entouré de caractères symboliques. On brûle ensuite des ossements humains à l'effet d'imprégner à cette figure une odeur forte et durable, et l'on récite à rebours les psaumes qui commencent par ces mots : *Domine, Dominus noster, Dominus illuminatio mea, Domine, exaudi orationem meam, Deus ; laudem meam ne taqueris*. Après cette cérémonie on ensevelit la figure que l'on exhume aussitôt après pour l'ensevelir de nouveau.

« Autre secret pour découvrir la sorcière qui a jeté un charme sur les troupeaux. Placez une culotte sur la tête d'une vache et chassez-la hors du pâturage à coups de bâton ; l'animal battu fuira devant vous et ira s'arrêter devant la maison du sorcier dont il essaiera d'enfoncer la porte avec

ses cornes. Le vendredi est le seul jour favorable au succès de cette recherche.

« Le moyen indiqué ci-après n'est pas moins infailible. Lorsqu'une de vos brebis, frappée d'un charme magique, mourra d'épuisement, ouvrez sans tarder le corps de la bête, enlevez les entrailles et transportez-les dans votre maison pendant qu'elles sont encore fraîches. Vous allumerez ensuite, au milieu de votre cuisine, un grand feu destiné à consumer les intestins de la bête ensorcelée. Aussitôt que vous les aurez jetées dans ce brâsier, le sorcier sera atteint de douleurs intolérables dans les entrailles. Vous aurez soin de fermer les portes de la maison, car, si le sorcier, conduit par son art vers le lieu de l'opération, enlevait un tison à votre feu, ses tourmens cesseraient à l'instant. Pendant une cérémonie de ce genre à laquelle j'assistais, dit M. Mal, la maison se trouva enveloppée tout à coup de ténèbres profondes, l'air paraissait agité au dehors avec une extrême violence; le vent sifflait avec furie; la terre éprouvait des secousses. On entendait un bruit inexplicable mêlé aux craquemens des fenêtres et des solives; tout semblait annoncer que la maison allait s'écrouler sur nos têtes. Ces divers signes sont l'indication sûre que le sorcier éprouve les effets du charme exercé contre lui. »

Si l'on jette les yeux sur la liste des membres qui composaient, dans son origine, la Société royale des sciences, on se convaincra du peu de crédit que mérite la philosophie d'un siècle aussi crédule. Parmi eux, nous remarquons Digby, le protecteur de tous les magiciens de son temps, et l'inventeur de la fameuse poudre sympathique; Aubrey, qui écrivait une grave dissertation sur les sorciers et les esprits; Ashmole, superstitieux partisan de l'astrologie judiciaire, tous contemporains de Newton, qui, lui-même, dérobe à la vraie science un temps précieux qu'il employa à la recherche

de la pierre philosophale, à l'explication des paroles mystérieuses de Bœhman et à des commentaires sur l'apocalypse. Sir Jonas Moor et Flamstead, son disciple, étudièrent longtemps l'astrologie et voulurent soumettre à ses combinaisons les lois naturelles des astres. Le savant, le profond Kepler écrit de longues dissertations sur le même sujet; le docteur Dée, le meilleur mathématicien de son temps, employa tout le cours d'une vie laborieuse à des recherches sur l'art de la divination et de la connaissance de l'avenir : preuve assez remarquable de l'impuissance des mathématiques pour donner à l'esprit de la rectitude et des lumières, sur les sujets auxquels elles ne s'appliquent pas immédiatement. De nos jours encore, il est peu de villages, en Angleterre, où la crédulité ne signale une maison fréquentée par les revenans; une église redoutée par de nocturnes apparitions; des diseurs de bonne aventure, et mille autres absurdités qui varient avec les circonstances locales et suivant les causes qui leur ont donné naissance.

LES SORCIERS DE WARBOIS,

1593.

Peu de procès ont démontré, de la part des magistrats plus de mauvaise foi ou d'ignorance que celui des sorciers de Warbois, jugés devant la cour d'Huntmydon, présidée par M. Fenner.

Un vieillard, sa femme et sa fille sont accusés d'avoir ensorcelé les cinq enfans d'un bourgeois nommé Throgmorton, ses domestiques, l'épouse de sir Samuel Cromwell et quelques autres personnages. Les prévenus, amenés séparément

devant la cour, repoussent énergiquement l'accusation. Dans l'impuissance de les convaincre par leurs aveux, le juge imagine un moyen inusité pour prouver l'existence du crime. Il fait retirer deux des accusés et ne retient devant la cour qu'une des prétendues sorcières, vieille femme âgée de quatre-vingts ans. Il lui ordonne de répéter à haute voix une formule d'enchantement dont il lui dicte les paroles. La femme obéit, et à l'instant les enfans de Throgmorton, qui étaient les principaux témoins, sortent d'un accès convulsif qui les agitait depuis plusieurs jours et qu'ils prétendaient être occasioné par les malélices des accusés. Le vieillard fut appelé après sa femme, et aussitôt qu'il parut dans la salle où siégeait la cour, les convulsions recommencèrent avec violence. L'accusé, moins docile que sa femme, refusait de répéter l'insidieuse formule; mais on le menaça, s'il s'obstinait à garder le silence, de le déclarer coupable de toutes les charges élevées contre lui et sa famille. Après quelques momens d'hésitation, il se prêta à tout ce qu'exigeait la cour. Aussitôt les convulsionnaires rentrèrent dans l'état de calme que la présence de l'accusé avait paru troubler. Fenner, ravi du succès de son stratagème, s'écria avec transport : « Vous le voyez, l'enfant est délivré du démon qui l'obsédait, et ce prodige n'est point dû aux sons de la harpe de David. » Le vieillard et sa femme furent condamnés, aussi bien que leur fille, dont on établit la culpabilité par les mêmes moyens. On conseillait à cette dernière de se déclarer grosse comme un moyen de sauver ses jours ou d'obtenir un sursis; mais elle repoussa cette idée avec indignation, et répliqua qu'il ne serait point dit qu'elle était à la fois sorcière et impudique.

Cette infortunée famille périt tout entière sur un bûcher. Ses biens, qui s'élevèrent à la modique somme de quarante livres sterling, échurent, par droit de déshérence, à sir Samuel Cromwell en sa qualité de lord du manoir. Sir Samuel

remit le produit de cette confiscation au maire et à l'alderman de Huntingdon ; à la charge d'employer le revenu annuel de quarante shillings à obtenir tous les ans d'un bachelier en théologie du collège de la reine à Cambridge, un sermon contre la sorcellerie, qui serait prêché le jour de la fête de l'annonciation dans la paroisse d'Huntingdon.

Mathieu Hopkins.

Dans l'année 1640, les provinces de l'ouest de l'Angleterre formèrent une association pour la recherche et l'extermination des sorciers : un fanatique nommé Hopkins reçut de cette société des pleins pouvoirs pour organiser la persécution, et, moyennant une somme considérable et une récompense de vingt shillings par chaque sorcier qu'il découvrirait, il commença des poursuites dont le résultat fut affreux. Durant un espace de vingt années, l'activité de cet homme dans ses fonctions causa la mort d'une foule d'innocens qui périrent dans les flots ou sur un bûcher. Une ordonnance rendue par le roi Jacques contre les sorciers, soumettait à une épreuve réputée infaillible les malheureux accusés de magie. Elle consistait à jeter le prétendu sorcier, pieds et poings liés, dans une rivière ou dans un étang. Si les flots s'ouvraient pour engloutir l'homme soupçonné, il était présumé innocent, car, d'après l'ordonnance royale, l'élément, employé à la sainte cérémonie du baptême, rejetait les sorciers hors de son sein ; mais, comme les moyens par lesquels on combat aujourd'hui l'asphyxie étaient encore inconnus à cette époque, la plupart de ces infortunés périssaient durant l'épreuve. Si, par l'effet du hasard, ils restaient à la surface de l'eau, ils étaient déclarés coupables et condamnés au feu.

Hopkins, qui avait adopté contre ses victimes cet absurde moyen, devint si fier de son habileté et de ses succès qu'il

publia un livre, orné de son portrait et de gravures, dans lequel il fait le récit de ses poursuites contre la sorcellerie.

Le morceau suivant en a été extrait comme un exemple de tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule et en même temps de plus atroce.

« Les découvertes se multipliaient presque sans relâche. Au mois de mars 1644, le délégué de l'association se trouvant en Essex dans une ville appelée Manningtrée, lieu de sa résidence, apprit que sept ou huit individus, membres de cette horrible secte, s'assemblaient, avec quelques autres sorciers des villes voisines, dans une maison peu éloignée de la sienne. Ils se réunissaient une fois le mois dans la nuit du vendredi, pour offrir des sacrifices solennels à l'esprit des ténèbres et concerter leurs infernales opérations. Une nuit, pendant qu'ils étaient assemblés, j'entendis, continue Hopkins, une des sorcières commander à plusieurs diables d'aller chercher une vieille femme de la secte et de l'amener au sabat. Je courus avec mes gens chez la personne indiquée dont j'ordonnai aussitôt l'arrestation. Quelques femmes, que j'employais depuis plusieurs années à des recherches sur des personnes de leur sexe, l'examinèrent avec soin, et découvrirent, sur quelques parties secrètes de son corps, des marques particulières qu'on n'observe jamais chez des femmes vertueuses. Je fis aussitôt mon rapport à la justice, et je reçus l'ordre de priver cette femme du sommeil jusqu'à ce qu'elle consentît à invoquer devant moi les esprits qui obéissaient à ses enchantemens. Nous restâmes auprès d'elle pendant trois nuits consécutives sans pouvoir vaincre ses refus. Enfin la quatrième nuit elle annonça qu'elle allait invoquer les démons, et nous désigna d'avance les formes sous lesquelles ils se montreraient à nos yeux. Nous étions au nombre de dix dans l'appartement. Après un quart d'heure d'attente, l'opération magique commença. La sorcière appela

par trois fois à grands cris, *holt*, et un chat blanc parut tout à coup au milieu d'eux; *Jarmara*, et nous vîmes entrer un épagneul dont une graisse extraordinaire avait arrondi toutes les formes et qui n'avait point de jambes. La vieille nous apprit que ce diable lui suçait tout le bon sang qu'elle avait dans les veines, et que c'était là la cause de l'embonpoint excessif que nous avions remarqué. — *Vinaigre Tom*, et à l'instant parut une figure élevée sur de longues jambes, et dont le corps efflanqué présentait quelque ressemblance avec celui d'un levrier; mais il supportait une tête de bœuf dont les yeux occupaient la moitié de la face, et une queue d'un volume énorme. Effrayé à la vue de ce monstre, je lui adressai la parole et lui commandai de se retirer au lieu destiné pour lui et pour ses démons. Aussitôt il se transforma en un enfant de trois ou quatre ans sans tête, et, après avoir tourné cinq ou six fois avec rapidité autour de l'appartement, il disparut du côté de la porte.

« La sorcière appela encore *vin au sucre*, et cette invocation fut suivie de l'apparition d'un lapin tout noir.

« Au nom de *Newes*, le dernier qu'elle prononça, une fouine accourut auprès des autres animaux, parut les rassembler, et, au bout de deux secondes, tous ces monstres avaient disparu.

« La sorcière me nomma alors plusieurs personnes de son sexe à qui elle devait la connaissance de son art. Elle indiqua aux femmes qui m'accompagnaient le nombre et la nature des marques secrètes que portaient les sorcières qu'elle venait de désigner. Elle nous apprit encore le nom des esprits familiers qui obéissaient aux invocations de ses complices : c'étaient des noms qu'aucune langue humaine n'avaient jamais prononcés : *Elemanzer*, *Pyewacket*, *Pekin-la-Couronne*, *Grizzel*, *Greedigut*, etc. Je donnai l'ordre d'amener les sorcières. Les femmes désignées pour les examiner recon-

nurent sur leurs corps les marques de la magie avec toutes les circonstances du nombre, de la nature et du lieu, indiquées par les révélations de la sorcière repentante. Les coupables, sur le point d'être mis à mort, désignèrent d'autres complices de leurs infernales pratiques, de sorte que, dans notre seul comté d'Essex, vingt-neuf sorciers furent exécutés. Quatre d'entre eux, qui avaient commandé au diable de se transformer en ours pour venir me tuer dans mon jardin, furent conduits à Manningtree, dont ils étaient éloignés de vingt-cinq milles, et pendus devant ma maison.

« L'expérience que j'ai acquise dans ces sortes de recherches est aussi complète qu'on peut le désirer. J'ai beaucoup vu et beaucoup observé. Il existe sur quelques parties du corps des sorciers, certaines marques dont mes associés et moi avons seuls connaissance, et dont l'existence, une fois reconnue, ne laisse pas le moindre doute sur le crime de magie dont elles sont l'indication.

« Le diable profite avec adresse de la confiance qu'il inspire aux sorciers. Il persuade à plusieurs d'entre eux de se présenter spontanément pour être jugés, dans l'idée que leurs marques secrètes échapperont à toutes les recherches. Aussi quelques-uns viennent de douze ou quinze milles se présenter aux magistrats, et sont pendus pour prix de leur peine et de leur confiance. »

Un des associés les plus actifs de Mathieu Hopkins était John Sterne de Laws-Hall, près Bury-Saint-Edmond. Il fait, dans les termes suivans, le récit d'une de leurs découvertes.

« Je m'étais transporté avec M. Hopkins dans la maison d'Elisabeth Clarke de Manningtree, en Essex. Depuis trois jours et trois nuits elle était confiée à la garde de nos gens, et nous avions obtenu d'elle des aveux qui incriminaient plusieurs habitans de Manningtree. Nous étions sur le point de sortir de sa maison pour aller nous assurer de

ses complices, lorsqu'elle nous dit : « Si vous voulez vous arrêter un instant, je vous montrerai mes esprits familiers, car ils sont tout prêts à paraître. »

« Bess ! (abréviation d'Élisabeth) lui demanda M. Hopkins, ne nous ferez-vous aucun mal ? »

« — Non, dit-elle, ne craignez rien : ceux que vous allez voir sont mes enfans : asseyez-vous. »

« Nous nous plaçâmes dans l'endroit qu'elle nous indiquait. Alors un de nos gens, qui devait la garder pendant la nuit suivante, lui dit :

« — Bess ! je vous ai fait tout à l'heure une question à laquelle vous n'avez pas répondu ? »

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle. »

« Il répliqua : dites la vérité, n'avez-vous pas livré votre personne à l'impudicité du diable ? »

« — Pourquoi me faites-vous cette question ? »

« — Pour savoir la vérité. »

« Alors elle poussa un profond soupir, et dit : cela est vrai. »

« — Comment le diable approche-t-il de vous, lui demanda M. Hopkins ? »

« — Sous la forme d'un jeune homme de haute taille, à belles manières, à cheveux noirs, et dont la figure est plus belle que la vôtre. »

« — Passe-t-il les nuits avec vous ? »

« — Oui. »

« Elle accompagna cet aveu de mille particularités sur les habits que portait le diable, sur les discours qu'il lui tenait, etc. Lorsqu'elle eut achevé de nous donner ces détails, elle appela à plusieurs reprises *Lought*. Ce démon se présenta tout à coup sous la forme d'un chat. Elle appela *Jarmara* : l'esprit des ténèbres, qui obéit à son invocation, ressemblait à un dogue dont la peau de couleur fauve était

parsemée de taches d'un rouge pourpre. Ses jambes ne nous parurent pas plus longues que le doigt, mais la largeur de son dos égalait celle de deux chiens de haute taille. Ce monstre disparut presque aussitôt. La sorcière appela de nouveau, et à plusieurs reprises, ses esprits familiers. Nous vîmes paraître successivement un chien dont les jambes étaient hautes comme celles d'un cerf, un lapin à poils traînans et un furet. Nous étions au nombre de huit dans la chambre de la sorcière, tous destinés à veiller auprès d'elle pendant la nuit. Cependant les apparitions effrayantes ne furent pas vues par chacun de nous, mais les uns remarquèrent le lapin, ceux-là le dogue, etc. Je demandai à Elisabeth si tous les esprits familiers qui lui étaient soumis avaient paru devant nous? elle répondit que quelques-uns des animaux que nous avions vus représentaient, sous une seule forme, deux démons qui pouvaient s'isoler à volonté. Elle ajouta qu'il en paraîtrait un autre qui devait me mettre en pièces. Je demandai le motif de cette vengeance. C'est, me répondit-elle, parce que vous m'avez soumise à l'épreuve de l'eau. Je vous poursuivrai avec acharnement : le démon que j'enverrai contre vous sera noir et prendra la forme d'un crapaud. Peu de jours après je remarquai en effet qu'un de ces animaux s'attachait à mes pas et me menaçait avec ses yeux étincelans et sa gueule empoisonnée; mais, avec la protection du ciel, je parvins à lui échapper. »

Les récits de Hopkins et de John Sterne n'exciteraient que du mépris si l'on ne savait que ces misérables, appelés comme témoins devant les cours criminelles, soutinrent, sous la foi du serment, la révoltante absurdité de leurs récits. En juillet 1645, la cour d'assises de Chelmsford, présidée par sir Harbottel Grimston et sir Thomas Bowes, condamna au feu Elisabeth Clarke et ses prétendus complices, sur les dépositions de Sterne et d'Hopkins, telles qu'on vient de les lire.

Après plusieurs années de crimes et de persécutions, Hopkins attira enfin sur lui l'indignation publique. Hutchinson raconte que quelques habitans de son comté, révoltés de tant de barbarie, se saisirent de sa personne, lui lièrent les pieds et les mains, et le jetèrent dans le même étang où il avait fait périr un si grand nombre de victimes.

Rose Cullender, Amy Duny et autres, 1662.

Rose Cullender et Amy Duny de Loystoff, dans le comté de Suffolk, l'une et l'autre veuves et d'un âge avancé, comparurent le 10 mars 1662, sous le règne de Charles II, devant la cour d'assises de Bury-St-Edmond, présidée par sir Matthieu Hale, lord-chef-baron de la cour de l'Echiquier. Amy Duny et Rose Cullender étaient prévenues d'avoir ensorcelé Elisabeth et Anne Durent, Jane Bocking, Suzanne Chandler, William Durent, Elisabeth et Deborah Pacey.

Après la lecture de l'acte d'accusation, elles plaiderent *non coupables*.

On appela devant la cour, Anne Durent, Suzanne Chandler et Elisabeth Pacey. Ces trois témoins se présentèrent avec une contenance calme et dans un état de tranquillité apparente ; mais à peine eurent-elles jeté les yeux sur les accusées que de violentes convulsions semblèrent décomposer leur visage et changer la forme de leurs membres. Des cris effrayans, des plaintes étouffées étaient l'indice de quelque douleur intérieure et extraordinaire. La cour ne put obtenir d'elles une seule parole. Quelquefois ces accès convulsifs cessaient tout à coup, mais les malades restaient alors dans un tel état de stupeur et d'anéantissement qu'il fallut renoncer aux éclaircissemens qu'on attendait de leurs révélations.

William Durent est appelé : ce témoin étant trop jeune

pour s'exprimer d'une manière intelligible, sa mère, Doro-thée Durent, prête serment et dépose ainsi qu'il suit :

« Dans le courant du mois de mars de l'année 1655, une affaire indispensable m'obligea à m'absenter pour quelques heures de ma maison, et, comme je ne laissais personne chez moi pour prendre soin de mon fils que j'allaitais encore, je priai Amy Duny, ma voisine, de le garder en mon absence. Je lui promis un penny ; mais je lui recommandai expressément de ne pas donner à têter à l'enfant. »

Ici le président interrompt le témoin et lui demande quel était le but d'une recommandation qui paraissait inutile, attendu l'âge fort avancé de l'accusée.

Le témoin répond que, depuis quelques années, Amy Duny passait dans le voisinage pour sorcière, et que c'était là une des causes de la précaution qu'elle avait cru devoir prendre, mais qu'elle avait été guidée encore par un motif plus naturel : c'est que les vieilles femmes à qui on confie la garde des enfans, ont coutume, pour apaiser leurs cris, de leur livrer leur sein, et que l'enfant s'épuise en efforts inutiles, ce qui peut l'incommoder.

« Néanmoins après mon départ, continue le témoin, Amy Duny donna son sein à mon fils et eut assez d'impudence pour me le dire elle-même à mon retour. J'entrai dans une grande colère : Amy répondit à mes reproches avec emportement, et ajouta, en sortant de ma maison, que j'aurais beaucoup mieux fait pour mon repos de ne pas lui dire des paroles outrageantes. La nuit suivante mon fils entra dans de violens accès convulsifs, suivis de longs évanouissemens qui m'alarmèrent plus d'une fois pour ses jours. Cet état dura plusieurs semaines.

« Il y avait alors à Yarmouth un ecclésiastique nommé le docteur Jacob, qui passait dans la contrée pour guérir les

enfants frappés d'un charme magique. Je me rendis chez lui pour le consulter sur la situation de mon fils. Il me conseilla de suspendre pendant une journée entière les couvertures de mon enfant sous le manteau de la cheminée, et de l'en envelopper le soir lorsque je le coucherais dans son berceau. Il me prévint en même temps de ne pas m'effrayer si je trouvais quelque chose dans les couvertures, mais de jeter au feu l'objet, quel qu'il fût, qui s'y serait renfermé ! Le soir, au moment où je prenais les couvertures que j'avais suspendues dans la cheminée d'après l'avis du docteur Jacob, il s'en échappa un énorme crapaud qui tomba au milieu des cendres et courut se cacher dans un trou près du foyer. Je n'avais avec moi dans la maison qu'une jeune fille à qui je commandai de saisir le crapaud avec les pincettes et de le jeter dans le feu. Elle obéit, et aussitôt nous entendîmes un bruit semblable à un horrible sifflement, qui fut suivi d'un éclat extraordinaire dans les flammes et d'une détonation plus violente que celle d'un pistolet. Depuis ce moment nous ne vîmes ni n'entendîmes plus le crapaud. »

Un membre du jury demande à Dorothée Durent si, après l'explosion, elle ne vit pas le corps du crapaud se consumer dans le feu.

Elle répond que, malgré ses recherches, elle ne vit absolument rien.

« Le lendemain, continue ce témoin, une jeune femme, nièce d'Amy Duny, entra le matin dans ma maison et m'apprit que sa tante était dans l'état le plus déplorable ; qu'elle avait la face horriblement défigurée par le feu, et qu'elle était assise au milieu de son appartement et revêtue seulement de sa chemise, malgré la rigueur du froid.

« Je descendis aussitôt chez Amy. Je la trouvai livrée à d'inexprimables souffrances. Sa figure, ses jambes, ses cuisses présentaient les traces du feu et semblaient comme écorchées.

Je lui exprimai mon étonnement de la voir dans un état aussi digne de pitié : je lui en demandai la cause. Elle me répondit que c'était à moi qu'elle était redevable de ses souffrances ; qu'elle m'en conservait toute la reconnaissance que je méritais ; mais qu'elle espérait vivre assez long-temps pour me voir privée d'un de mes enfans et réduite moi-même à marcher à l'aide de béquilles sans pouvoir faire usage de mes jambes. Cependant, depuis ce jour, mon fils recouvra la santé : il vit encore aujourd'hui.

« Deux ans après (c'était le six mars), ma fille Elisabeth, âgée de dix ans, se plaignit de douleurs violentes dans toutes les parties de son corps ; elle éprouva des convulsions de la même nature que celles de son frère. L'enfant prononçait toujours avec une sorte d'effroi le nom d'Amy Duny ; elle prétendait avoir sans cesse sous les yeux l'image de cette femme, qui se faisait un cruel plaisir de la tourmenter. Un jour, j'étais sortie de ma maison pour aller chercher chez un pharmacien des remèdes pour ma fille : à mon retour je trouvai Amy auprès du lit de l'enfant. Je lui demandai avec colère ce qu'elle venait faire chez moi. Elle me répondit qu'elle était entrée pour voir ma petite Elisabeth et lui donner un verre d'eau. Sans lui répondre je la pris par le bras, et, la poussant avec violence dans la rue, je fermai la porte sur elle : elle s'approcha de la croisée et me dit, d'un ton railleur : à quoi bon tant d'emportement et de bruit, votre fille ne vivra pas long-temps. C'est un samedi qu'elle parlait ainsi : le lundi suivant ma fille mourut dans la matinée.

« Je ne doute point, continue le témoin en sanglottant, que cette infâme sorcière ne l'ait tuée. Depuis long-temps elle avait la réputation d'être en commerce avec le diable ; plusieurs de ses parens ont été accusés de sorcellerie, et quelques-uns même condamnés pour pratiques de ce genre. »

Dorothée Durent ajoute que peu de jours après la mort

de sa fille, elle éprouva elle-même un état de faiblesse dans les jambes qui la réduisit à prendre des béquilles, qu'elle n'a pas quittées depuis ce temps-là, et sur lesquelles elle s'appuie aujourd'hui encore devant la cour.

Le président lui demande si, à l'époque où elle fut atteinte de cette affection paralytique dans les jambes, elle n'éprouva pas une suppression des écoulemens périodiques. Le témoin répond par la négative, et assure n'avoir jamais éprouvé ces suppressions que dans l'état de grossesse.

On appelle deux autres témoins, Elisabeth et Déborah Pacey, âgées l'une de onze ans, l'autre de neuf ans et demi. Elisabeth avait été amenée devant le juge au temps de l'instruction du procès; mais on n'avait pu obtenir d'elle une seule parole. Elle est apportée aujourd'hui par ses parens, et déposée sur une table en présence de la cour. Elle paraît plongée dans un profond sommeil et comme frappée d'un engourdissement général. Seulement sa poitrine, gonflée par une respiration pénible, se soulève et s'affaisse avec rapidité.

Après être restée long-temps dans cet état de torpeur, elle semble se ranimer et reprendre l'usage de ses sens; mais elle ne répond à aucune des questions qui lui sont adressées, quoiqu'elle paraisse les comprendre. Elle se soulève avec effort, et, appuyant sa tête sur la barre de la cour, elle couvre son visage de son tablier et reste sans mouvement.

Le président ordonne à Amy Duny de s'approcher de l'enfant et de lui prendre la main. L'accusée obéit : à l'instant l'enfant tressaille, et, saisissant Amy par le bras, elle lui déchire le visage avec ses ongles, jusqu'à ce que le sang lui couvre les joues. Un huissier arrache l'accusée des mains de la malade, qui, la menaçant encore du geste, se livre à toutes les marques de l'indignation et de la haine que cette femme paraît lui inspirer.

La maladie de Deborah, sa sœur, avait empêché ses parens de l'amener devant la cour.

Le président déclare que les enfans se trouvant hors d'état de faire les déclarations qu'on attendait d'eux, il va recevoir les dépositions de leurs parens.

On appelle Samuel Pacey, marchand, demeurant à Leystoff. C'est un homme plein de modération et de sang-froid, qui parle sans aigreur et sans passion, malgré l'état pénible dans lequel il voit ses enfans.

Il prête serment et s'exprime en ces termes :

« Le 10 octobre dernier, un mardi, Deborah, la plus jeune de mes filles, se sentit atteinte d'une si grande faiblesse dans les jambes qu'elle ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout. Cet état dura jusqu'au 17 du même mois. Ce jour-là, le ciel était serein, le temps très-doux; l'enfant demanda qu'on la portât vers la partie de la maison qui regarde le couchant, et qu'on la fit asseoir sur un banc placé en face de la mer. Pendant qu'elle était assise dans cet endroit avec sa mère, Amy Duny entra dans la maison pour acheter quelques objets qu'on refusa de lui vendre, et sortit d'un air mécontent. Elle revint une seconde, une troisième fois; enfin, irritée de nos refus, elle s'éloigna précipitamment en murmurant quelques mots qu'il ne nous fut pas possible d'entendre. Au même instant l'enfant entra dans des convulsions effrayantes. Elle ressentait dans l'estomac des douleurs cruelles, qui semblaient être occasionnées par la piqure d'une grande quantité d'épingles. Les cris qu'elle poussait ressemblaient plutôt à des hurlemens qu'aux sons d'une voix humaine. Elle resta treize jours dans cet état. Pendant ce temps, j'avais fait appeler M. Feavor, médecin à Leystoff, pour le consulter sur la maladie de ma fille. Le docteur conseilla quelques remèdes; mais il ne soupçonna pas quelle était la cause du mal, ainsi qu'il l'a avoué lui-même.

« Cependant les circonstances qui avaient accompagné l'explosion de la maladie, la mauvaise réputation d'Amy Duny, qui passait depuis long-temps pour magicienne et sorcière, les cris de l'enfant qui répétait sans cesse le nom d'Amy Duny, et qui la priait de l'épargner en lui reprochant les tourmens qu'elle lui faisait endurer, tous ces motifs réunis attirèrent sur cette femme les soupçons de ma famille et les miens. Nous nous décidâmes à demander son arrestation. On la mit en prison le 28 octobre. Deux femmes, Jane Buxton et Alice Letteridge, qui allèrent la voir, lui ayant demandé quelle était la cause de la maladie de Deborah Pacey, qu'on lui reprochait d'avoir occasionnée, elle répondit : M. Pacey fait grand bruit de la situation de sa fille; que fera-t-il lorsque ses enfans seront arrivés au point où étaient les miens? Jane Buxton l'ayant interrogée sur le sens de cette réponse, elle reprit : j'ai été réduite à introduire un entonnoir dans la bouche de mes enfans pour leur faire prendre quelque nourriture.

« C'est le 28 octobre qu'elle tenait ce propos. Deux jours après, Elisabeth, ma fille aînée, éprouva des convulsions, elle serrait les dents avec force, et refusait toute espèce d'alimens; nous fûmes forcés de recourir à l'usage de l'entonnoir pour l'empêcher de mourir de faim. Il fallut aussi bientôt employer le même moyen pour sa jeune sœur.

« Dans les accès de douleur auxquels ces malheureux enfans étaient en proie, ils prononçaient souvent, avec l'accent de la terreur, le nom d'Amy Duny et celui de Rose Cullen-der. Ils disaient que ces deux femmes leur apparaissaient sans cesse sous des figures hideuses et l'air menaçant.

« Les accès du mal ne se reproduisaient pas toujours sous la même forme. Tantôt c'était un engourdissement général de toutes les parties du corps, tantôt la paralysie momentanée des jambes ou des bras. Quelquefois, au contraire, la

sensibilité devenait si vive à l'extérieur, que le plus léger contact leur faisait pousser des cris déchirans. Lorsque les accès venaient à se calmer, le mal se fixait toujours sur un organe dont il paralysait l'action. Les enfans restaient privés de la vue, de l'ouïe, de la parole. Cet état durait deux ou trois jours, souvent davantage, après quoi la partie affectée était rappelée à ses fonctions, et l'accès redevenait général.

« Un jour, à la suite d'une toux violente, et après des efforts inouis, les enfans rendirent par la bouche une substance glaireuse, dans laquelle nous trouvâmes, à notre grand étonnement, des épingles à pointe recourbée. Le lendemain, un des enfans vomit un clou de deux pouces, à large tête, et l'autre plusieurs épingles. Depuis cette époque, ils vomissaient ordinairement une épingle après chaque accès, et ces accès se multipliaient jusqu'au nombre de quatre ou cinq par jour. »

Le témoin s'approche, par ordre de la cour, d'une table sur laquelle sont déposés un grand clou et des épingles, au nombre d'environ quarante; il affirme, après les avoir examinés, que ce sont les mêmes qui ont été vomis en sa présence par ses enfans.

« Deux mois entiers se passèrent au milieu de ces tourmens. Dans les courts intervalles de repos que leur laissait la maladie, je faisais lire à mes filles quelques chapitres du Nouveau Testament. J'ai souvent observé que, lorsque les mots de Jésus, Seigneur, ou Christ, se rencontraient dans leur lecture, les enfans ne pouvaient les prononcer, et retombaient dans leurs accès. Lorsqu'au contraire ils venaient à prononcer le nom de Satan ou du démon, ils frappaient de la main sur le livre en criant.

« Lorsque je leur demandais pourquoi ils ne prononçaient pas les noms de Jésus ou de Christ, ils répondaient : Amy Duny nous dit : je ne puis pas faire usage de ces noms-là.

« Ils disaient encore que Rose Cullender et Amy Duny les menaçaient de les tourmenter dix fois plus qu'elles ne l'avaient déjà fait, s'ils répétaient ce qu'ils voyaient ou ce qu'ils entendaient.

« Au milieu de leurs accès, ils s'écriaient quelquefois subitement : voilà Amy Duny, voilà Rose Cullender, et en même temps, ils indiquaient du doigt, tantôt un endroit, tantôt un autre. Ils couraient du côté où ils avaient cru voir ces femmes, et semblaient les poursuivre. Elles leur apparaissaient filant leur quenouille, ou assises devant un rouet, et toujours avec un air menaçant ou railleur.

« Ne concevant plus d'espérance sur la guérison d'une maladie aussi étrange, je conduisis mes filles à Yarmouth, chez une de mes sœurs, Marguerite Arnold, pour essayer si le changement d'air leur ferait quelque bien. La cour peut interroger ma sœur sur ce qui leur arriva depuis ce temps. »

On appelle Marguerite Arnold.

Ce témoin prête serment, et dépose ainsi qu'il suit :

« Mon frère m'amena ses enfans le 30 novembre dernier, en me disant qu'il les croyait ensorcelés, parce qu'ils avaient vomi des épingles. Il m'informa en même temps de tout ce qu'il avait observé depuis l'origine de la maladie. Je refusai de croire des assertions qui me paraissaient absurdes, et je pensai que les enfans avaient pu tromper leurs parens en mettant eux-mêmes dans leur bouche des épingles qu'ils semblaient vomir ensuite. J'enlevai toutes les épingles qui servaient à retenir leurs habits que j'attachai avec des cordons ; mais malgré cette précaution et la plus exacte surveillance sur tous leurs mouvemens, les enfans vomirent au moins trente épingles en ma présence après de violens accès.

« Ils se plaignaient sans cesse d'Amy Duny et de Rose Cullender qu'ils désignaient du doigt comme si elles étaient

présentes. Quelquefois ils couraient dans l'appartement en disant qu'ils poursuivaient des souris, et saisissant avec les pincettes un de ces animaux invisibles pour tout autre que pour eux, ils le jetaient dans le feu, où on entendait un cri semblable à celui d'une souris expirant.

« Un jour, la plus jeune de mes nièces s'étant avancée dans la rue, une abeille vint en bourdonnant voler autour de son visage, et s'approcha de sa bouche : l'enfant poussa des cris perçans, et se précipita vers la porte. J'accourus en toute hâte ; mais, avant que je fusse parvenue jusqu'à elle, ses convulsions avaient recommencé, et après un accès qui dura plusieurs heures ; elle vomit un long clou. Lorsque son accès fut passé, elle me dit que l'abeille avait apporté ce clou, et l'avait introduit de force dans sa bouche.

« Toutes deux m'ont assuré depuis, que des mouches leur apportaient quelquefois des épingles qu'elles leur faisaient avaler.

« Les enfans voyaient souvent des lapins, d'autres fois des coqs, invisibles pour moi, qu'ils poursuivaient dans toute la maison pour les attraper. Lorsqu'ils parvenaient à les saisir, ils les enfermaient dans leur tablier, les jetaient dans le feu, et la flamme rendait alors un éclat semblable à celui que produit la poudre à canon. D'après toutes ces circonstances, et une foule d'autres que j'ai observées journellement, je crois dans ma conscience que mes deux nièces étaient ensorcelées par Amy Duny et Rose Cullender. »

Jane Buxton et Alice Letteridge, autres témoins, sont appelés. Leur déclaration se trouve contenue dans la déposition de Samuel Pacey.

Anne Durent, un des enfans malades, ne pouvant répondre aux questions qui lui sont adressées par la cour, son père, Edmont Durent, est interrogé sur la maladie de sa fille. Sa déposition, qui est toute entière à la charge de Rose

Cullender, reproduit les circonstances renfermées dans les déclarations précédentes à l'égard des épingles et des clous.

Anne Baldevin, autre témoin, dépose à peu près dans les mêmes termes.

Jane Bocking se trouvant trop faible pour pouvoir être amenée devant la cour, Diana Bocking, sa mère, raconte, parmi d'autres circonstances déjà rapportées, que sa fille, durant les accès de sa maladie, paraissait quelquefois s'entretenir avec des êtres invisibles, et qu'indépendamment des clous et des épingles qu'elle vomissait, on lui trouvait toujours les mains pleines d'épingles au sortir de ses accès. Elle accusait Rose Cullender et Amy Duny d'être les auteurs de son mal.

On appelle un nouveau témoin, Mary Chandler, qui a été chargée par le juge d'instruction d'examiner Rose Cullender, pour découvrir sur sa personne quelques marques de sorcellerie.

Mary Chandler dépose dans les termes suivants :

« Dans les premiers jours du mois de février dernier, Rose Cullender et Amy Duny furent accusées par M. Samuel Pacey d'avoir ensorcelé ses filles. Un mandat d'arrêt fut rendu à la requête de M. Pacey par sir Edmond Bacon, baronnet, un des juges-de-paix du comté de Suffolk. Les accusées, amenées devant ce magistrat, et interrogées sur l'objet de la dénonciation, refusèrent de faire aucun aveu. Sir Bacon désigna six femmes pour faire des perquisitions exactes sur leur personne; je fus du nombre de celles qu'il choisit. Nous nous transportâmes chez Rose Cullender, que nous instruisîmes de l'objet de notre visite. Elle répondit qu'elle ne s'opposait point à ce que nous demandions. Nous commençâmes aussitôt nos recherches. Après avoir examiné la tête, sur laquelle on ne reconnaissait aucun signe de sorcellerie, nous visitâmes successivement toutes les parties de son corps. Nous découvrîmes une

excroissance de chair de la longueur d'un pouce, arrondie en mamelon, et sur laquelle on ne manqua pas de la questionner. Elle répondit que cette difformité lui était survenue à la suite d'un effort qu'elle avait fait en puisant de l'eau. Cependant, des recherches plus exactes nous découvrirent trois nouvelles excroissances de la même forme, mais d'un moindre volume que la première. Ces mamelons, objet ordinaire des attouchemens du diable, présentaient une rougeur qui révélait des communications récentes. »

Le témoin ajoute que sa fille, Suzanne Chandler, âgée de dix-huit ans, étant sortie de grand matin pour aller laver du linge, Rose Cullender se présenta à elle au détour d'une rue, et lui prit la main, qu'elle serra avec force dans les siennes. Effrayée de l'aspect de cette femme, qu'elle croyait en prison, Suzanne Chandler courut raconter à sa mère ce qu'elle avait vu. Mais la terreur dont elle était frappée avait déjà porté une cruelle atteinte à sa santé. Depuis ce moment, elle éprouvait des convulsions si terribles, qu'elle se déchirait de ses propres mains dans la douleur occasionée par ses accès. Elle n'ouvrait la bouche que pour parler de Rose Cullender, qui lui apparaissait quelquefois accompagnée d'un grand chien. Elle vomissait aussi des épingles, et tantôt elle était privée de la vue, tantôt de l'ouïe.

Cette jeune fille, au moment où elle paraît devant la cour, semble frappée d'une surdité complète. Lorsqu'on l'amène en présence des accusées, elle retombe dans ses accès. On la fait passer dans une pièce voisine, où elle reprend insensiblement un état de tranquillité qui lui rend l'usage de la parole. Ramenée ensuite devant la cour, elle prête le serment d'usage; mais à peine le président lui a-t-il demandé ce qu'elle a à dire contre l'accusée Rose Cullender, qu'elle pousse des cris lamentables, et ne peut prononcer que ces seuls mots, brûlez-la, brûlez-la.

On appelle Robert Chandler , père de Suzanne Chandler , qui confirme la seconde partie de la déposition de sa femme.

Telles sont , en substance , les déclarations reçues à la charge des accusées. Les commissaires du roi présens à l'audience étaient le serjeant Keeling , le serjeant Eart , et le serjeant Barnard.

Le serjeant Keeling déclare que sa raison et sa conscience ne sont point satisfaites des preuves insuffisantes et des déclarations équivoques dont s'appuie l'accusation ; il pense que , dans les cas où les enfans seraient réellement ensorcelés (ce qu'il regarde comme douteux) , on ne-saurait , sans témérité , attribuer aux accusées le malheur de leur position et les rendre responsables des terreurs qui ne seraient fondées que sur l'imagination des jeunes malades. Si l'on admettait , dit-il , ce principe dans les causes de cette nature , il n'y aurait plus de sûreté pour la probité la plus parfaite ; tous les jours on verrait l'innocence traînée à l'échafaud sur les témoignages les plus équivoques.

La cour , ne voulant négliger aucune des lumières qui peuvent éclairer sa religion , fait appeler à sa barre le docteur Brown de Norwich , ministre anglican d'une érudition profonde , et que l'intérêt attaché par la curiosité publique à cette cause a conduit à l'audience. Le président le prie de faire part à la cour de son opinion sur le cas de sorcellerie qui occupe le jury.

Le docteur Brown déclare qu'il croit les enfans ensorcelés. « Depuis peu d'années , dit-il , la police a découvert en Danemarck un nombre considérable de sorciers qui usaient des mêmes moyens pour tourmenter leurs victimes , c'est-à-dire d'épingles crochues comme celles-ci , qu'ils introduisaient dans leur estomac avec des aiguilles et des clous. Mais l'esprit de ténèbres ne se borne pas à ces moyens surnaturels. Il sait encore exciter , dans les individus qu'il veut tourmenter , une

surabondance d'humeurs et de forces vitales dont l'excès produit de violentes maladies. C'est ce qu'on peut remarquer dans ce procès. Les convulsions qui agitent ces enfans n'ont rien que de très-ordinaire; elles résultent de cet état pathologique qu'on appelle communément *la mère* (*the mother*¹), mais qui, par l'influence du démon et des sorciers, se trouve poussé à son plus haut degré. »

La cour ne se regardant pas comme suffisamment éclairée, veut soumettre les jeunes malades à des épreuves dont l'effet se passera sous ses yeux.

On ordonne à quelques personnes de s'approcher des enfans et de les toucher légèrement de la main; les malades restent immobiles; seulement leurs membres sont roidis par une tension violente, et leurs poings serrés avec tant de force, qu'on ne peut parvenir à les ouvrir. Amy Duny et Rose Cullender s'approchent à leur tour; mais, au premier attouchement des prétendues sorcières, les enfans poussent des cris douloureux, ouvrent les mains, et retombent dans leurs accès.

Pour éviter toute supercherie, on leur couvre le visage de leurs tabliers; mais cette précaution n'empêche pas l'effet produit par l'attouchement des sorcières.

Quelqu'un observe que cette épreuve laissait subsister de grands doutes, et qu'il serait à propos de la renouveler hors de la présence des parens.

Le président convient de la justesse de cette observation, et désigne quatre personnes, lord Cornwallis, sir Edmond Bacon, le serjeant Keeling, et un autre, pour soumettre les enfans à des épreuves plus décisives, et en faire le rapport à la cour. On conduit une des jeunes filles dans la partie la plus reculée de la salle, la tête enveloppée dans son tablier. Amy Duny est appelée, et s'approche pour toucher

¹ L'hystérie.

l'enfant ; mais un des commissaires , l'arrêtant au moment où elle étendait la main , touche lui-même la malade. L'enfant , trompé par ce stratagème , et se croyant touché par la sorcière , se livre à d'incroyables convulsions. Les commissaires déclarent qu'ils sont satisfaits. Ils retournent devant la cour , et protestent hautement qu'ils regardent toute cette affaire comme une odieuse imposture.

La cour , interdite par cette déclaration , n'ose plus poursuivre la marche du procès. L'embarras du président est visible. Enfin Samuel Pacey prend la parole , et dit que sa fille avait pu être trompée par l'idée qu'une des sorcières était sur le point de la toucher ; car il avait plus d'une fois observé que ses enfans conservaient dans leurs accès l'intelligence de ce qui se faisait autour d'eux , quoiqu'ils fussent privés de l'usage de la parole , et quelquefois de l'ouïe. Ils racontaient souvent , au sortir de leurs accès , ce qui s'était passé pendant leur durée.

Cette explication donnée par Samuel Pacey , parut suffisante à la cour , quoiqu'au fond elle pût être considérée comme une nouvelle preuve de l'imposture. On décida que les enfans étaient réellement ensorcelés , car , dit-on , il est impossible à tout homme , bien moins encore à des enfans , de feindre un état de maladie aussi violent , pendant un si long temps , et sans que les parens se soient aperçus de la supercherie. Il serait également absurde de supposer que des familles entières , qui déclarent être sans relations réciproques , eussent conspiré pour un acte de cette nature , où elles ne trouveraient ni bénéfice ni avantage , mais seulement la honte et le danger d'un parjure. Quel intérêt résulterait pour ces familles de la mort de deux femmes pauvres ? Il est donc évident que les enfans sont ensorcelés , et que , lorsqu'ils viennent à craindre ou à présumer , par des motifs quelconques , qu'ils vont être touchés par les auteurs de leurs maux ,

la colère et la terreur les agitent avec assez de violence pour déterminer des convulsions telles que la cour et les commissaires les ont remarquées.

L'accusation se composant de deux parties, l'une, qui se rattache au charme magique répandu sur les enfans, l'autre, relative à des faits divers, on procède à l'audition de quelques témoins qui n'ont point été entendus.

John Soam de Leystoff, métayer, homme recommandable par sa probité, raconte que, pendant le temps de la dernière moisson, il avait trois charrettes qui transportaient son blé dans les greniers qu'il possède à Leystoff. Comme elles retournaient aux champs pour prendre des grains, une des roues heurta le volet d'une fenêtre appartenant à Rose Cullender, et le détacha de ses supports. Rose Cullender sortit de sa maison avec emportement; elle accabla le conducteur de la charrette d'injures et de menaces. Les charriots furent ramenés aux champs, où on les chargea de nouveau. Ils revinrent sans accident à la ville, à l'exception de celui qui avait heurté la fenêtre de Rose Cullender : celui-ci versa deux ou trois fois aussitôt qu'on l'eut mis en mouvement, et avant de sortir de l'enceinte du champ. Enfin, au passage de la porte qui s'ouvre sur la grand route, le charriot se trouva tout à coup arrêté comme par une main invisible, sans aucun obstacle apparent, et malgré tout l'effort des chevaux, on ne put parvenir à passer outre qu'en enlevant un des battans de la porte. Lorsqu'on fut arrivé devant la cour de la maison, il fut impossible d'introduire la charrette dans l'enceinte pour la décharger au lieu fixé pour ce travail. On fut réduit à transporter le blé d'une distance assez éloignée; mais ce fut avec tant de peine et de fatigue, que les hommes chargés de ce travail tombaient d'épuisement sous leurs fardeaux. On appela les conducteurs des autres charrettes, qui s'approchèrent pour prêter main-forte, et qui se trouvèrent

arrêtés à leur tour par des saignemens de nez abondans. Enfin le travail, excédant leur force, fut abandonné jusqu'au lendemain, où on le reprit sans éprouver de difficulté.

Robert Sherringham dépose contre Rose Cullender....

Que, deux ans avant l'époque du procès, il traversait les rues de Leystoff avec une charrette attelée de quatre chevaux. En passant devant la maison de Rose Cullender, l'essieu de la charrette rencontra la porte, qu'il endommagea légèrement. La sorcière, irritée de cet accident, lui dit, en se servant d'une locution commune, que ses chevaux le lui paieraient. En effet, peu de jours après, tous ses chevaux moururent sans qu'il régnât d'épizootie dans la contrée. La même mortalité frappa bientôt tous ses bestiaux. Lorsque ses truies mettaient bas, les jeunes pourceaux bondissaient comme agités par un mouvement convulsif, et mouraient au bout de quelques instans. Le témoin ressentit lui-même sur sa personne cette influence malfaisante. D'abord, il éprouva une si grande faiblesse dans les extrémités inférieures, que, pendant quelques jours, il se trouva hors d'état de marcher et de se tenir debout. Peu de temps après, il fut couvert d'une multitude de poux d'une grosseur extraordinaire, dont il ne put parvenir à se délivrer qu'en jetant au feu tous ses habits.

Richard Spencer dépose que, le premier septembre dernier, il entendit Amy Duny dire que le diable ne lui laisserait pas un instant de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vengée d'une de ses voisines, Anne Sanderwell.

Anne Sanderwell est appelée.

Ce témoin déclare que, sept ou huit ans avant l'époque du procès, elle conduisait dans les rues de Leystoff un troupeau d'oies, et qu'ayant rencontré Amy Duny, cette femme lui dit que, si elle ne faisait rentrer ses oies avant une heure, son troupeau serait totalement détruit. Cette prédiction s'accomplit deux jours après.

Dans une autre occasion, Amy Duny, passant devant la maison du témoin, s'arrêta pendant quelques instans, et lui dit, en lui montrant une cheminée récemment bâtie, qu'elle s'écroulerait bientôt, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Le témoin ajoute que son frère étant parti pour aller faire la pêche dans les mers du nord, Amy Duny le pria de lui apporter un baril de poisson, qui lui fut promis. Au retour du bâtiment, le témoin chargea un batelier d'aller prendre, dans la rade de Leystoff, le baril de poisson et tous les effets appartenans à son frère. Elle vint elle-même attendre le bateau sur le rivage. Le batelier déclara à son retour, que le baril de poisson s'était élancé de lui-même dans la mer sans qu'on pût le retenir, et qu'il fallait que le diable l'eût emporté, car on ne l'avait plus revu depuis. Le témoin demanda si les effets de son frère s'étaient également perdus. On lui répondit que non.

Le président, s'adressant aux accusées, leur demande ce qu'elles ont à dire pour leur défense. Elles répondent brièvement que toutes les accusations dirigées contre elles sont fausses et imaginées par la malice des témoins. Le président déclare les débats terminés, et, se tournant vers les jurés, il leur parle en ces termes :

« Messieurs du jury :

« Un sentiment de délicatesse que votre conscience appréciera m'empêche de résumer les dépositions entendues dans le cours de ce procès. Les accusées n'ayant produit aucun témoin à décharge, je craindrais d'aggraver leur position en rappelant des faits dont le récit n'a point été combattu.

« Messieurs du jury, vous avez à prononcer sur deux questions qui se réduisent à ce court exposé : ces enfans étaient-ils ensorcelés ou non ? Dans le premier cas, les accusées, traduites à la barre sont-elles coupables de ce crime ?

« L'existence des sorciers est une vérité si incontestable,

qu'on ne saurait sans impiété la révoquer en doute. L'Écriture sainte en fait un article de foi ; et la sagesse des nations qui ont porté des lois contre ces êtres malfaisans, prouve assez qu'elles n'ont point regardé leurs crimes comme une chimère. Un acte du parlement a prononcé contre la sorcellerie des peines proportionnées à la nature de l'offense. C'est cette loi dont nous sommes appelés à faire l'application. Puisse le Dieu du ciel éclairer vos consciences dans la décision solennelle et redoutable que vous allez rendre ! N'oubliez pas qu'absoudre le coupable et condamner l'innocent, c'est une abomination égale devant le Seigneur. »

Le président ayant cessé de parler, les jurés se lèvent et passent dans la salle des délibérations. Ils rentrent au bout d'une demi-heure, et déclarent les accusées coupables de toutes les accusations élevées contre elles, au nombre de treize.

A peine le verdict eut-il été prononcé, qu'un des témoins, Dorothée Durent, qui, depuis trois ans, ne marchait plus qu'à l'aide de béquilles, abandonna tout à coup cet appui, et, au grand étonnement de la cour et des jurés, on la vit marcher d'un pas assuré dans la salle, et retourner chez elle sans béquilles.

La décision du jury fut rendue le jeudi 13 mars 1662.

Le lendemain matin, les trois enfans, accompagnés de leurs parens, se rendirent à l'hôtel du lord chef baron Hale, avec l'apparence de la santé la plus parfaite. Seulement Suzanne Chandler conservait un peu d'abattement dans les yeux et de pâleur ; elle éprouvait aussi quelques légères douleurs dans l'estomac. Samuel Pacey affirma que, dans moins d'une demi-heure après que le jury eut rendu sa décision, les enfans avaient recouvré l'usage de la parole et de leurs membres, et qu'ils avaient dormi la nuit d'un sommeil tranquille et profond.

A midi, la cour s'assembla de nouveau, et ordonna qu'on

fit comparaître les enfans. Ils se présentèrent à la barre, à l'exception d'Anne Durent, qui refusa de se laisser amener devant les sorcières. Sur les diverses questions qui leur furent adressées par le président, ils confirmèrent tout ce qui avait été dit la veille par leurs parens.

Les sorcières ne contredirent point leurs dépositions. La cour, après une délibération de quelques minutes, prononça son jugement contre les sorcières, et les condamna à être pendues.

On les pressa inutilement d'appeler un confesseur : elles refusèrent avec obstination les secours de la religion.

Le soir, les juges partirent pour Cambridge. Aucun surbis ne fut accordé, et les sorcières furent exécutées le lundi suivant, 17 mars, sans vouloir faire aucun aveu.

LES SORCIERS DE SALEM

DANS LES POSSESSIONS ANGLAISES,

EN AMÉRIQUE.

Vers la fin de l'année 1691, M. Paris, pasteur d'une église dans le village de Salem, en Amérique, avait une fille âgée de neuf ans, et une nièce âgée de onze, qui tombèrent malades dans le même temps, sans qu'on pût découvrir la cause de leurs souffrances, qui paraissaient intolérables. Un médecin, consulté sur l'état de ces deux enfans, déclara qu'il les croyait ensorcelés. M. Paris avait deux domestiques indiens, un jeune homme appelé Osburn, et une femme nommée Tittuba. Ces domestiques, interrogés par leurs maîtres, déclara-

rèrent qu'ils avaient formé un gâteau avec de la farine et de l'urine des enfans de M. Paris, et qu'ils avaient fait cuire au four cette pâte, pour se préserver des sorciers, qu'on croyait écarter par ce moyen. Cependant la maladie des enfans augmentait. Dans les convulsions causées par la violence de la douleur, ils appelaient à haute voix l'indienne Tituba, et lui demandaient, d'un ton suppliant, de cesser de les tourmenter, et de leur rendre la santé qu'elle leur avait ravie. Ils prétendaient voir cette femme dans les momens même où elle était absente, et désignaient les endroits où elle leur apparaissait en se rendant invisible à tous les autres yeux.

Tituba, amenée devant les juges de Salem, sur la réquisition de M. Paris, se déclara hautement sorcière, et avoua que, de concert avec deux autres sorciers, Osburn et Good, elle avait ensorcelé les deux enfans, et que c'était elle-même qui ne cessait de les tourmenter. Elle ajouta qu'une première maîtresse qui l'avait prise à son service, lui avait enseigné l'art des enchantemens et de la magie.

Osburn et Good furent mis en prison; mais la maladie des enfans parut s'aggraver bien loin d'éprouver des améliorations. Ils désignèrent encore, comme auteurs de leurs maux, d'autres personnes qui furent également incarcérées. Le nombre des malades augmenta, presque toutes les familles étaient frappées; bientôt les accusations et les aveux se multiplièrent; au bout de quelques jours, la prison de Salem renfermait cinquante prévenus, qui tous convenaient de leurs délits. L'embarras des magistrats fut extrême. On essaya de suivre la marche pratiquée en Angleterre pour ces sortes de procès; mais l'expérience démontra que le nombre des accusés croissait en raison des emprisonnemens et des révélations qu'on obtenait. Quelques exécutions, ordonnées pour l'exemple, ne firent qu'accroître cette sorte de fureur épidémique. Chacun voulait être sorcier ou le paraître. Les

juges, étonnés du nombre et de la qualité des personnes impliquées dans l'accusation, craignirent de condamner des innocens; les jurés, frappés de quelques remords sur leurs premières décisions, déclarèrent non coupables tous les prévenus, même ceux qui s'étaient avoués sorciers.

Les choses restèrent dans cet état pendant quelques mois. Sur la fin de l'année 1692, un habitant d'Andover, nommé Joseph Ballard, perdit sa femme, qui mourut d'une fièvre lente. Il vint à Salem consulter ceux qui faisaient profession de découvrir les sorciers, pour connaître ceux qu'il présumait être les auteurs de la mort de sa femme. Sur les désignations qui lui furent données, il porta sa dénonciation devant M. Dudley Bradstreet, juge-de-peace à Andover. Ce magistrat ordonna l'arrestation de plus de quarante personnes; mais, voyant que le nombre allait croissant, il refusa d'expédier de nouveaux mandats d'arrêt. On l'accusa de connivence avec les sorciers, et d'avoir ôté la vie à neuf personnes par le moyen des secrets de la magie. Les poursuites allaient commencer contre Bradstreet et sa femme, mais ils prirent la fuite, et repassèrent les mers.

Cependant l'accusation fut poursuivie. Dix-neuf personnes furent pendues, une étranglée, huit autres condamnées à des peines infamantes. Les prisons renfermaient encore cent cinquante personnes, plus de deux cents étaient portées sur la liste d'arrestation, lorsque la commission spéciale d'oyer et terminer fut révoquée. Quelque temps après, six femmes qui s'étaient déclarées sorcières, affirmèrent sous serment qu'elles avaient été conduites à cette déclaration par complaisance pour leurs amies et leurs parentes, qui ne voyaient d'autre espérance d'échapper à la mort que de grossir la masse des accusations.

CONDAMNATIONS

POUR PRÉTENDUE SORCELLERIE,

EN ÉCOSSE.

Alison Pearson, 1588.

Alison Pearson de Byre-Hills, dans le comté de Fife, fut accusée de pratiquer des enchantemens, et d'invoquer l'esprit de ténèbres. Elle avoua dans son interrogatoire qu'elle avait eu des relations avec la reine des fées pendant quelques années, et prétendit que plusieurs grands de la cour d'Angleterre étaient ses enfans. Elle racontait que William Sympson, serrurier du dernier roi, étant à peine âgé de huit ans, fut conduit par un Égyptien dans la partie la plus reculée de l'Égypte, où il habita pendant douze ans. Cet Égyptien était un géant ; il connaissait tous les secrets de la sorcellerie, et les apprit à William Sympson. Le disciple devint en peu d'années aussi habile que son maître. Il pratiquait l'art de la médecine, possédait toutes les sciences naturelles, et le diable, qui le chérissait, se revêtait quelquefois de sa ressemblance pour apparaître à ses adeptes. C'est sous cette forme qu'il se montrait souvent à Alison Pearson. L'association des magiciens dont Alison faisait partie n'avait rien que d'inoffensif. Tout se bornait, dans leurs sabbats, à des danses au son de la cornemuse, à des festins où régnaient le plaisir et la joie. Tous les matins, avant le lever du soleil, on allait cueillir sur les montagnes des simples qui servaient à composer des baumes et des filtres. C'était au moyen d'un de ces remèdes qu'Alison avait guéri depuis

peu l'archevêque de Saint-André d'une fièvre et d'un flux de ventre. Le tribunal, sans égard pour la simplicité de cette jeune fille, qui était sans doute dupe de quelque imposture, ou faible d'esprit, la condamna à être étranglée et brûlée.

John Cunninghame, 1590.

L'acte d'accusation porté contre John Cunninghame établissait que ce sorcier avait des relations avec l'esprit des ténèbres qui lui était apparu, couvert d'un vêtement blanc, et lui avait promis de grands biens et l'abaissement de tous ses ennemis s'il consentait à devenir son serviteur. Cunninghame, transporté en extase dans l'église de North-Berwick, avait entendu un sermon prêché par le diable à l'assemblée des sorciers. Le discours du démon roulait sur cette recommandation : rechercher l'occasion de faire du mal à autrui et de contenter ses désirs personnels. Il promettait à ses adeptes une gloire éternelle après la consommation des temps, et se faisait rendre foi et hommage dans l'attitude de l'adoration, et par un baiser sur des parties que la pudeur défend de nommer. A l'époque où le roi d'Écosse revenait du Danemarck, Cunninghame eut une entrevue avec Satan, qui lui promit de pousser le vaisseau du roi sur les côtes d'Angleterre. Le diable jeta en effet dans la mer une sorte de ballon lumineux, qui, en s'éteignant, produisit un épais brouillard autour du vaisseau, qui s'égara dans sa route.

Ce sorcier fut brûlé vif.

Agnès Sampson et John Fien, 1591.

Ainsi chantait la sorcière de Keith, dans le grand festin où elle était placée à la droite de Satan.

Vieille balade.

Là paraissait Fien, le plus puissant de tous les sorciers, le gardien de l'arsenal redoutable où repose la foudre.

Ibid.

Agnès Sampson, du comté de Keith, se trouvait élevé, par sa naissance et son éducation, au dessus de la classe commune. Elle parut devant la cour d'un air grave et solennel, comme si elle voulait affecter une certaine ressemblance avec une magicienne ou une fée. On l'accusa d'avoir renoncé à son baptême pour recevoir la marque du diable; d'avoir excité des tempêtes pour empêcher le retour du roi d'Écosse, qui arrivait alors de Danemarck; de s'être trouvée à la fameuse assemblée de North-Berwick, où six sorciers et quatre-vingt-dix sorcières dansèrent toute la nuit au son d'une harpe qui avait appartenu à un juif. Le diable, disait l'acte d'accusation, présidait cette infernale assemblée. Il était placé dans la chaire de l'église, qu'éclairaient des cierges noirs. Il appelait chaque sorcier par son nom, et lui demandait s'il avait tenu ses promesses, ce qu'il avait fait pour son service et pour la gloire de l'enfer. On ouvrit ensuite trois tombes, d'où l'on retira des cadavres récemment ensevelis, à qui l'on coupa les doigts pour les distribuer aux sorciers. Agnès Sampson reçut en partage deux phalanges et un lambeau de linceul. Ces dépouilles devaient lui servir à des opérations magiques. Le prince des ténèbres était revêtu d'une robe noire; sa tête énorme se cachait sous un vaste chapeau. La cérémonie se termina par l'adoration et le baiser secret.

Après la lecture de l'*indictment*, Agnès, interrogée par le roi, qui présidait la séance, nia énergiquement l'accusation; mais, à la vue des instrumens de la torture, son courage l'abandonna; elle annonça qu'elle allait révéler de grands mystères, et fit la déclaration suivante, rapportée par Glanvil :

« Un soir, entre six et sept heures, je sortais de ma maison de Keith pour aller aux champs, lorsque le diable m'apparut sous une forme humaine, et me commanda de me trouver la nuit suivante dans la grande église de North-Berwick. Je partis aussitôt à cheval, accompagnée de mon petit-fils, John Cooper; j'arrivai à onze heures dans le cimetière de l'église. L'assemblée était nombreuse : on dansa une partie de la nuit sur les tombes. Gillie Duncan sonnait de la trompette; John Fien conduisait le chœur des danseurs, ma fille et moi nous fermions la marche. Il y avait, parmi les sorciers que la solennité avait réunis, Kate Grey, la femme de Georges Moilis, Robert Grierson, Catherine Duncan Buchanan, Thomas Barnhill et sa femme, Gilbert, John et Catherine Macgil, en tout près de cent personnes, parmi lesquelles on ne comptait que six hommes. A l'ouverture de la cérémonie, les sorciers prêtèrent foi et hommage à leur monarque, les hommes en se prosternant neuf fois contre terre, les femmes six fois. Ensuite John Fien ouvrit, au moyen de paroles magiques, les portes de l'église, et alluma des cierges de cire noire avec un tison dérobé au feu de l'enfer. Le diable monta dans la chaire, où il s'assit, couvert d'une robe et d'un bonnet noirs. Les sorciers se placèrent dans l'enceinte de l'église, les uns debout, les autres assis suivant leur rang d'ancienneté. John Fien se tenait à gauche de l'esprit des ténèbres qui lui dictait ses commandemens; Graymaical gardait la porte. Le diable fit l'appel nominal, auquel chaque sorcier répondait par le mot *présent*. Lorsqu'il nomma

Robert Grierson, un murmure d'indignation s'éleva dans l'assemblée, car Robert avait jadis mérité un surnom glorieux, que la lâcheté de sa conduite, dans une circonstance importante, venait de lui faire perdre. Le démon demanda ensuite à chaque sorcier s'il avait rempli ses engagemens, et ce qu'il avait fait pour mériter les éloges de son roi. Après que chacun eut exposé ses titres à la bienveillance de l'enfer, on ouvrit une tombe dans le cimetière, et deux autres dans l'intérieur de l'église. On coupa les doigts, les orteils, le nez des cadavres, pour les distribuer aux assistans. On employait ensuite ces lambeaux de chair humaine à des préparations magiques. Avant de se séparer, on donna au démon le baiser secret, et chacun promit sous serment de faire aux hommes tout le mal dont il serait capable.

« A l'époque où Votre Majesté était en Danemarck, continue Agnès, je me rendis une nuit, avec plusieurs sorciers, sur des rochers qui bordent le rivage de la mer, dans le voisinage de Leith. Là, nous saisismes un chat, à qui nous donnâmes le baptême, et, après avoir attaché à ses membres des morceaux de chair humaine en putréfaction, nous le jetâmes dans la mer. Nous nous embarquâmes ensuite dans de grands cribles, et, au moyen de quelques invocations, nous parvîmes à soulever la plus violente tempête qu'on ait vue de mémoire d'homme. Pour éviter, d'être moi-même engloutie par les vagues, je m'élevai sur des ailes au dessus des flots; John Fien volait à côté de moi sous la forme d'un oiseau de mer. »

À cet endroit de la déposition d'Agnès, le roi l'interrompit avec emportement, et s'écria qu'Agnès et toute sa cabale n'étaient qu'une bande d'infâmes menteurs. Agnès, sans se laisser déconcerter par cette violente apostrophe, demanda à parler un moment au roi en particulier, et lui répète, dit Glanvil, les paroles que ce prince avait dites à la reine la

première nuit de leur mariage, à Upsal, en Norvège. Le roi, frappé d'étonnement, protesta qu'il n'aurait jamais cru que tous les diables de l'enfer pussent avoir connaissance d'un pareil secret, mais qu'il ne doutait plus qu'Agnès n'eût des intelligences avec une puissance supérieure. Depuis cette époque, Jacques ajouta une foi aveugle aux prodiges de la sorcellerie. Dans le troisième chapitre du second livre de sa *Démonologie*, il fait une sorte de paraphrase de la déposition d'Agnès Sampson :

Cummer, marchez devant moi ; avancez, Cummer ;

Si vous ne voulez pas passer devant, Cummer, laissez-moi.

C'est le refrain de la chanson que chantaient, dit-on, les sorciers, lorsqu'ils dansèrent une ronde sur le rivage de North-Berwick.

Glanvil continue ainsi sa relation. Agnès parvint à s'échapper de la prison où elle attendait le châtiment de ses crimes. Elle monta dans un vaisseau, enveloppée d'un nuage qui la déroba aux regards des matelots ; mais le démon, impatient de posséder sa proie, souleva une tempête qui engloutit le vaisseau.

John Fien, autrement appelé Cunningham ou le docteur Fien, était maître d'école à Salt pans, dans le Lothian. Il appartenait, aussi bien qu'Agnès Sampson, à l'association des sorciers qui s'était formée dans le Lothian occidental.

Le démon, dit Glanvil, apparut à Fien sous des vêtements d'une blancheur éclatante. Ils formèrent tous deux un pacte, qui fut écrit avec une plume de fer. L'âme de ce sorcier se dégageait quelquefois de son enveloppe terrestre, et s'élevait dans des mondes inconnus, d'où elle rapportait d'inconcevables secrets. Elle revenait alors animer de nouveau son corps, qu'elle avait laissé inanimé pendant plusieurs jours sur les mon-

tagnes. Fien évoquait les âmes, commandait aux élémens, déchaînait la foudre ou la retenait à son gré. Habile dans tous les secrets de son art, il faisait tomber d'un mot les plus fortes barrières, et brisait sans effort les serrures et les verroux. L'acte d'accusation élevait à sa charge tous les crimes rapportés dans le procès d'Agnès Sampson; mais on ajoutait que Fien, voulant se venger d'un ennemi, l'attendit sur la route au retour d'un voyage, et alluma, sur les oreilles de son cheval, des flammes bleuâtres qui brûlaient sans consumer. Le cheval, emporté par la douleur, cessa d'obéir au frein; il se précipita avec son maître au fond d'un abîme.

Gillie Duncan, un des sorciers de North-Berwick, se porta l'accusateur de Fien. Il déclara que, dans leurs assemblées nocturnes, le docteur servait de secrétaire au démon, et écrivait sous sa dictée.

Fien, appliqué à la question, refusa de faire des aveux. On essaya des voies de douceur, qui furent également inutiles. On le remit à la torture, et cette fois, vaincu par la violence de la douleur, il convint de tout ce qu'on voulait lui faire avouer. Il fut étranglé et brûlé sur la montagne du château d'Edimbourg, en janvier 1591.

Ces procès en appelèrent d'autres. « Une partie de cette année, dit Spotswood, fut consacrée à la recherche et au procès des magiciens et des sorciers. On cite, comme l'affaire la plus remarquable, celle d'Agnès Sampson, communément appelée la sage-femme de Keith. Elle accusa le comte de Bothwell de l'avoir consultée pour savoir quelle serait la durée de la vie du roi. Richard Graham, autre sorcier, qu'on arrêta dans le même temps, fit une déposition semblable contre Bothwell.

« Barbara Napier, convaincue d'avoir aussi consulté Agnès Sampson sur les moyens de secourir la dame Jeanne Lyon, lady Angus, fut brûlée vive. »

Euphan M'Calzeane, 1591.

Euphan M'Calzeane jouissait en Ecosse d'un rang illustre et d'une fortune considérable. Son père, Thomas M'Calzeane, lord Clifton-Hall, un des sénateurs du collège de la justice, mourut en 1581. Sa mort lui épargna la douleur de voir sa fille périr sur un bûcher.

Euphan avait épousé un seigneur écossais de son nom ; elle en avait eu trois enfans. On l'accusa d'avoir conspiré contre la vie du roi, au moyen de quelques enchantemens opérés sur une image de cire faite à la ressemblance du prince, et d'avoir troublé par des tempêtes sa navigation de Danemarck en Ecosse. On donna à l'accusée un conseil. Le jury, composé de nobles écossais, la déclara coupable, et, par une sévérité qu'on cherche vainement à s'expliquer, elle fut condamnée à être brûlée vive, et à la confiscation de ses biens. Quelque temps après, un acte du parlement, rendu en faveur de ses enfans, révoqua les effets de l'accusation de forfaiture. L'acte ne disait point que la malheureuse Euphan eût été frappée par une sentence injuste, mais que l'honneur et la conscience du roi se trouvaient blessés par une condamnation dont les effets s'étendaient à des innocens. Les enfans de M'Calzeane rentrèrent dans les biens de leur mère, moyennant une indemnité de cinq mille *marks*, qu'ils payèrent au donataire des propriétés confisquées, et l'abandon du domaine de Clifton-Hall, que le roi donna à sir James Sandilands de Slamanns.

Pour donner une idée de l'état de la justice à cette époque, il suffira de remarquer que ce sir James Sandilands, favori du roi, au profit duquel on avait dépouillé de ses biens la fille d'un lord de la cour des sessions, condamnée comme sorcière, assassina, cette même année, un autre lord de la

cour des sessions, dans une rue d'Edimbourg, et que ce meurtre ne fut ni puni ni même recherché.

Il est facile de remarquer que les procès pour sorcellerie, lorsqu'ils étaient dirigés contre des personnages éminens, n'étaient souvent qu'un moyen trouvé par la politique pour satisfaire les passions et les intérêts particuliers du monarque ou de ses favoris.

Patrick Lawrie, 1605.

Parmi les actes de sorcellerie qui firent condamner au feu Patrick Lawrie, on lui reprochait d'avoir reçu du démon un talisman sur lequel on reconnaissait l'empreinte des griffes de l'esprit des ténèbres; d'avoir répandu un charme sur les blés de Bessie Sand, qui, pendant dix années consécutives, ne produisirent que des pailles et des capsules dépourvues de substance; d'avoir ensorcelé des vaches qui, au lieu de lait, ne donnaient plus que du sang et une matière patride; enfin d'avoir guéri l'enfant d'Elisabeth Crawford, qui, pendant huit ou neuf mois, avait été tourmenté d'une maladie déclarée incurable.

Ainsi l'accusation se composait d'actes de bienfaisance aussi bien que de maléfices, le bien et le mal étaient punis du même supplice !

Marguerite Wallace, 1620.

Marguerite Wallace fut jugée devant la haute cour judiciaire d'Écosse. Le duc de Lennox, l'archevêque de Glasgow, sir George Erskine d'Innerteil siégeaient comme assesseurs auprès des juges; on donna pour défenseur à l'accusée un des plus habiles avocats du barreau d'Écosse. On lui imputait d'avoir causé et guéri des maladies par le moyen d'en-

chantemens ; mais on ne spécifiait pas la nature des sortilèges qu'elle avait employés. On disait que, se sentant atteinte d'une maladie cruelle, elle fit appeler un sorcier nommé Christian Graham, qui depuis périt sur un bûcher, et que cet homme la guérit du mal qui la tourmentait en le transportant à une petite fille du voisinage. Comme l'enfant éprouva aussitôt de grandes douleurs, Marguerite Wallace conseilla à la mère de faire appeler Christian Graham. Cette femme répondit que toute sa confiance était en Dieu seul, et qu'elle n'aurait jamais rien de commun avec le démon ni avec ses suppôts. Marguerite répliqua que dans le cas dont il s'agissait, Christian Graham pouvait autant que Dieu même, et que, sans son secours, l'enfant ne recouvrerait jamais la santé. Sur les refus obstinés de la mère, Marguerite fit prier Graham de se transporter dans la maison de la malade. Le sorcier arriva : après avoir murmuré des mots mystérieux et fait des signes cabalistiques, il imposa les mains sur l'enfant, qui se trouva délivrée à l'instant de toutes ses douleurs.

Le défenseur de Marguerite Wallace alléguait que l'acte d'accusation reposait sur des bases trop générales. Il pensait qu'on aurait dû spécifier le nombre, la nature, les circonstances des sortilèges qu'on imputait à l'accusée. Si, dans une maladie grave, Marguerite Wallace consulta Christian Graham, c'était à cause des connaissances de cet homme dans l'art de la médecine, et non par une confiance criminelle en ses enchantemens. Les blasphèmes qu'on l'accusait d'avoir proférés méritaient sans doute d'être punis : la loi ne gardait point le silence sur un crime de cette nature ; mais il ne fallait pas le confondre avec la sorcellerie. L'avocat cita à l'appui de son opinion des autorités tirées des lois civiles et ecclésiastiques. Il récusait ensuite un des juges, parce que un des griefs reprochés à l'accusée était d'avoir porté préju-

dice au beau-frère de ce même juge. La cour repoussa tous les moyens de défense élevés par l'avocat, et le jury déclara l'accusée coupable.

Isabelle Young, 1629.

L'acte d'accusation portait que, vingt-neuf ans avant sa mise en accusation, Isabelle Young avait arrêté, par des enchantemens, le moulin de George Sandie; plus tard, dans une pêche aux harengs, où l'on prit une quantité considérable de poissons, elle avait brisé les filets de Georges Sandie, dont le bateau retourna vide au rivage. Enfin elle était cause, disait l'accusation, de toutes les infortunes qui avaient accablé cet homme, et qui avaient suivi toutes ses entreprises.

Kerse, un des voisins d'Isabelle Young, ayant eu la hardiesse de l'offenser, perdit l'usage d'une jambe et d'un bras. Elle avait formé dans sa maison une association de sorciers qui s'y rassemblaient sous diverses formes, métamorphosés en chiens, en souris, en chats. Elle guérit son mari d'une maladie dont elle cacha le germe sous le plancher d'une grange, afin que son neveu, dont elle avait à se plaindre, en fût attaqué.

L'acte d'accusation rapportait en outre un charme dont elle avait usé pour préserver ses troupeaux d'une épizootie qui infectait tout le voisinage. Cet enchantement était d'avoir enterré vivant un bœuf blanc et un chat qu'elle avait recouverts d'une grande quantité de sel. Elle portait la marque du diable, etc. Les moyens de justification présentés par son défenseur furent rejetés par les juges : elle fut étranglée, et son corps brûlé.

« Cette doctrine absurde autant qu'inique de repousser la défense, parce qu'elle était contraire à l'acte d'accusation ;

ce système de meurtres judiciaires, a été jusqu'à nos jours, dit M. Arnot, reçu comme une maxime de jurisprudence criminelle en Écosse. »

On rapporte, à l'époque du procès d'Isabelle Young, l'histoire d'un sorcier qui avait trouvé dans la crédulité de ses compatriotes la source d'un commerce lucratif. Il se nommait Sandie Hunter ou Hamilton, et le démon l'appelait, disait-on, Hattaraick. Né dans la partie occidentale du Lothian, où il gardait des troupeaux dans sa jeunesse, il s'était acquis, par des cures remarquables opérées sur les hommes et sur les bestiaux, une haute réputation parmi des gens de campagne. Lorsque Hattaraick se présentait à la porte d'une maison, personne n'osait lui refuser l'aumône qu'il était dans l'usage de demander. Un jour, il alla au château de lady Samuelstone, au moment où quelques amis qui sortaient de table se disposaient à monter à cheval. Un jeune homme, frère de la maîtresse du château, lui appliqua quelques coups de houssine sur les épaules, en lui disant : « Détestable sorcier, que viens-tu faire ici ? » Hattaraick se retira, et dit, avec l'accent de la menace : « Vous aurez besoin de ce sorcier avant peu. » Les jeunes gens montèrent à cheval et partirent. Après avoir traversé la Tyne, qui se trouvait sur leur route, ils cotoyèrent un vaste marais appelé les Allers. Le jeune imprudent qui avait frappé Hattaraick ne voulut jamais révéler ce qu'il avait vu dans sa route ; mais le lendemain son esprit était dans le délire ; en quelques heures on désespéra de sa vie. Lady Samuelstone, apprenant la maladie de son frère, dit à ses gens : « C'est sans doute ce scélérat d'Hattaraick qui l'a ensorcelé. Allez l'appeler en toute hâte. » Lorsque le sorcier se présenta : « Sandie Hunter, lui dit milady, qu'avez-vous fait à mon frère William ? — Je lui ai dit, madame, répondit le sorcier, qu'il se repentirait de m'avoir battu hier à la porte de votre parc. » Lady

Samuelstone s'attacha à gagner le sorcier par des paroles obligantes ; elle promit de lui remplir sa besace de pain, de bœuf et de fromage, s'il consentait à guérir son frère. Le sorcier s'y engagea, et deux jours après le jeune homme était hors de danger. Lorsque Hattaraick se présenta pour recevoir son salaire, il dit à la maîtresse du château que son frère quitterait bientôt la province, pour n'y revenir jamais. Milady profita de cette assurance pour obtenir de William une disposition testamentaire de tous ses biens, au préjudice de son frère George. Hattaraick, après avoir long-temps exercé son industrie, fut enfin arrêté à Dunbar, amené prisonnier à Edimbourg, jugé et brûlé sur la plate-forme du château.

Alexandre Hamilton, 1630.

Alexandre Hamilton (s'il fallait en croire ses déclarations judiciaires) aurait rencontré le diable sous la forme d'un homme, vêtu de noir et monté sur un cheval noir. Hamilton renonça à son baptême. Il s'engagea à devenir le serviteur du démon, qui lui promit quatre shillings sterling par jour. Lorsqu'il avait besoin d'une audience de sa majesté infernale, il frappait trois fois la terre d'un bâton de coudrier, en disant : « Parais, infâme voleur ! » Le démon obéissait aussitôt à cet appel ; il se présentait sous la forme d'un corbeau, d'un chat ou d'un chien. L'esprit des ténèbres l'instruisait à se venger de ses ennemis, à composer des philtres qui donnaient la mort ou qui rappelaient à la santé. Il lui enseigna un sortilège au moyen duquel il fit périr lady Ormestone et sa fille, pour les punir de lui avoir refusé un cheval, et de l'avoir raillé en des termes pleins de dérision. Peu de jours avant son arrestation, le diable l'avait cruellement battu pour avoir négligé un ordre qu'il en avait reçu.

John Neil, 1630.

John Neil était prévenu d'avoir opéré des cures réputées impossibles, en lavant le linge des malades dans l'eau d'une rivière qui coulait du midi au nord. Il servait la cupidité ou la vengeance des personnes qui le consultaient, en leur apprenant quel serait le terme de la vie de leurs ennemis, et le genre de leur mort. Dans une assemblée tenue par les sorciers de la province, et présidée par le diable, on avait tenu conseil sur les moyens de faire périr sir George Home de Manderston. Le résultat de la délibération avait été d'enterrer dans les étables de sir George, et sous la litière de ses chevaux, le cadavre d'un poulain mort ensorcelé, et la main d'un homme coupée dans une tombe du cimetière voisin. Sir George éprouva bientôt l'effet inévitable de ces sortilèges. Il fut atteint d'une maladie cruelle, qui l'aurait conduit au tombeau, si l'on n'eût découvert et brûlé les objets qui la causaient.

Le manuscrit d'où a été extrait le récit de cette affaire ne dit pas que des témoins aient été entendus, ni l'accusé défendu; mais, sans instruction ni aveux, le jury déclara que John Neil était coupable; et la sentence ordinaire fut prononcée par la cour.

Jeannette Brown et autres, 1640.

Deux actes du parlement, portant création d'une commission spéciale, furent rendus le 12 juillet 1640 et le 7 août de la même année. Ces actes constituaient juges sir James Melville, de Raith; Alexandre Orrock; de Orrock; Robert Aytoun, d'Inchdarnie, et quelques autres baillifs du Buntirsland, à l'effet d'instruire le procès à plusieurs individus prévenus du crime de sorcellerie. L'*indictment* établissait

contre Jeannette Brówn , qu'elle avait eu une entrevue avec le diable sur le sommet de Broom-Hills, où Satan avait longtemps dansé avec elle et deux de ses compagnes, Isabelle Gairdner et Jeannette Thomson. Il avait ensuite disparu dans un tourbillon de poussière.

Jeannette Brown renonça à son baptême, et reçut la marque du démon sur la partie supérieure du bras droit. C'était une excroissance de chair dans laquelle M. James Wilson, ministre de Dysart, assisté de M. John Chalmers, ministre à Auchterderdan, enfonça une longue épingle d'or qui ne lui fit éprouver aucune douleur.

L'expérience avait été renouvelée sous les yeux de M. Dalgiesch, ministre de Cramond. L'accusée et deux autres femmes furent jugées, condamnées, exécutées le même jour.

Le lendemain, trois autres malheureuses femmes passèrent de l'interrogatoire du presbytère au jugement du tribunal criminel, et de là entre les mains de l'exécuteur, marche ordinaire de la justice dans ces temps de superstition. Elles comparurent devant le même tribunal, sous l'accusation tant de fois répétée d'un commerce avec le diable. Une d'elles, Isabelle Bairdie, était accusée d'avoir bu un pot de bière à la santé de Belzébuth, qui lui avait dit, en répondant à son toast : « Grand merci ; vous êtes toujours la bienvenue. »

A la suite des trois actes d'accusation, il était dit que la prisonnière avait avoué son crime en présence d'un certain nombre de ministres, de baillis et de témoins. Il paraît, d'après le verdict rendu par le jury, que ces inquisiteurs étaient produits devant la cour pour constater la confusion extrajudiciaire des malheureux accusés qui, effrayés par des menaces et fatigués de la vie que la haine publique leur rendait insupportable, déclaraient tout ce qu'on exigeait d'eux.

Le jury reconnut les accusées coupables ; mais il les recommanda à l'indulgence de la cour, pour le choix du supplice

à leur infliger. La cour , après en avoir délibéré , décida que les coupables seraient conduites l'après-midi même sur la place de l'exécution , pour y être étranglées et ensuite brûlées.

LES SORCIERS DE SAMUELSTON ,

1661.

Dans l'année 1661 , les terres de Samuelston étaient tellement infectées par des associations de sorciers , que le comte de Haddington , voulant calmer les terreurs de ses vassaux , se vit obligé de présenter une pétition au commissaire de sa majesté , à l'effet d'obtenir la création d'un tribunal qui purgèât la province de tous ceux qui pratiquaient l'art odieux de la sorcellerie.

On a conservé un extrait de cette pétition , traduite de l'écosais :

« A sa grâce , le très-honorable commissaire de sa majesté , et aux lords et autres membres du parlement commis pour les articles , l'humble pétition de John , comte d'Haddington , expose :

« Que sur les déclarations qui m'ont été faites , que mes terres de Samuelston étaient infectées par de malicieuses créatures , qui commettaient l'abominable péché de sorcellerie , j'ai ordonné des arrestations dans toute l'étendue des terres soumises à ma juridiction. Les personnes prévenues de ce crime ont été soumises à l'examen d'usage : on a découvert sur diverses parties de leur corps les marques particulières aux individus qui se livrent à cet art infernal. Parmi

les femmes actuellement renfermées dans la prison du comté, les unes ont fait l'aveu de leurs crimes, et n'ont point nié l'existence d'un pacte par lequel elles s'étaient données à l'esprit malin. Ces accusées se nomment Elspeth Taylor de Samuelston, Marguerite Bartilman, Marie Guheitt, Jeannette Carfrae ; elles ont dénoncé dans leurs interrogatoires deux autres coupables, Chrétienne Deanes et Agnès Williamson : celles-ci ont été aussitôt arrêtées et soumises à des recherches qui ont produit le résultat précédemment indiqué. Ces nouvelles arrestations nous ont conduit à de plus amples informations sur l'existence d'une association de sorciers à Samuelston. On nous a dénoncé comme coupables des mêmes crimes Hélène Deanes, Georges Milnetown, Patrick Cathie, Anne Pilmure, Elisabeth Sinclair, Marguerite Baptie, Jeannette Maissonne, Marguerite Argyle et Elspeth Crawford. Mais nous n'avons point encore donné l'ordre d'arrêter ces neuf personnes. Ce crime s'est multiplié dans la contrée d'une manière si effrayante, que nos vassaux font mine d'abandonner mes terres si le gouvernement ne les rassure par la répression énergique des malfaiteurs. L'insuffisance des lois rend le crime de magie de jour en jour plus fréquent.

« J'ai encore fait arrêter deux hommes prévenus de vol, qui sont dans les prisons d'Haddington. »

Sur la lecture de cette pétition, le lord commissaire et les lords des articles nommèrent une commission portant pouvoir de condamner à mort les personnes qui s'étaient déclarées coupables de sorcellerie et de mettre les autres en jugement. Les commissaires condamnèrent au feu tous ceux qui furent accusés et convaincus. On sait que la conviction n'était pas difficile à s'opérer dans l'esprit des juges.

Peu d'années s'étaient écoulées, lorsque, pour apaiser le fanatisme du peuple, on livra aux flammes plusieurs malheureuses femmes dans le même comté.

On trouve dans le manuscrit de lord Fountain-Hall, la relation détaillée de leur procès.

« Une de ces femmes, nommée Marguerite Kirkwood, se pendit dans sa prison, dit cet écrivain : on prétendit qu'elle avait été étranglée par le diable ou par d'autres sorciers. Cet événement se passa un dimanche dans l'après-midi : précisément à la même heure, une servante de Marguerite Kirkwood, nommée Elisabeth Moodie, qui assistait au sermon, interrompit le ministre par un grand cri, et se mit à compter jusqu'à cinquante-neuf. Arrivée à ce nombre, qui était l'âge de sa maîtresse, elle s'arrête un instant, puis elle s'écria : « Le dernier tour est donné ! » Dans le même moment, Marguerite Kirkwood expira. Elisabeth fut arrêtée. On découvrit sur sa personne les stigmates diaboliques, et on la condamna au feu, le 12 juin 1677. Marguerite Kirkwood ayant laissé une succession considérable, ses biens furent partagés par l'état entre plusieurs donataires. Une partie de sa succession échut au comte d'Haddington, le pétitionnaire.

Isabelle Elliot et neuf autres femmes, 1678.

Isabelle Elliot et les infortunées qui comparurent avec elle, furent jugées le même jour. Les actes d'accusation reproduisaient les mêmes faits pour toutes. L'*indictment* d'Isabelle Elliot établissait que, deux ans auparavant, Isabelle, sortant un jour de l'église avec sa maîtresse, fut abordée par le diable, accompagné de deux sorciers. Le démon embrassa la jeune fille, lui donna de sa main un second baptême, et lui proposa de coucher avec elle. Elle refusa, parce qu'elle était grosse, sur le point d'accoucher. Après sa délivrance, tout scrupule cessa, et le démon établit un commerce de fornication avec elle.

L'avocat du roi soutint l'accusation avec une rare énergie,

et combattit tous les moyens de défense présentés par les accusées. Elisabeth et ses prétendues complices périrent par le supplice ordinaire.

1696.

Quelques années après le jugement rendu dans l'affaire précédente, on vit à Bagarran, comté de Renfrew, un exemple de ce que peuvent inspirer les passions haineuses, à cet âge même où le cœur ne semble ouvert qu'à des sentimens d'affection et de bonté.

Chrétienne Shaw, fille d'un riche propriétaire du comté de Renfrew, n'était que dans sa onzième année, lorsqu'elle eut une assez vive querelle avec une servante qui l'accusait d'avoir volé une pinte de lait, et de l'avoir bue en cachette. Chrétienne Shaw ne pardonna jamais ce reproche à son accusatrice ; et c'est de cette époque que commença, pour sa famille et pour le comté, un spectacle d'imposture et de fanatisme qui fit de nombreuses dupes.

Au mois d'août. 1696, peu de jours après la querelle qui l'avait brouillée avec Catherine Campbell, Chrétienne Shaw fut saisie de convulsions hystériques qui, dans des accès répétés, se manifestèrent avec cette variété de symptômes qu'on remarque ordinairement dans cette bizarre maladie. Bientôt survinrent des accidens étrangers, qu'on ne pouvait attribuer qu'à une influence surnaturelle, ou à la plus audacieuse supercherie. La malade vomissait journellement des coquilles d'œuf, de l'écorce d'orange, des plumes d'oiseau, des cheveux de diverses couleurs, des charbons, des cendres chaudes, des pailles, des épingles crochues, etc.

Dans le délire qui paraissait résulter de sa maladie, elle désignait comme auteurs de ses maux plusieurs personnes du voisinage, et adressait souvent la parole à Catherine Campbell ; elle l'appelait le chef de ses bourreaux.

« Quoique Catherine ne fût pas visiblement présente, disent les mémoires du temps, Chrétienne Shaw lui parlait en ces termes : « Tu te tiens devant moi avec un bâton que
« tu veux introduire dans ma bouche ; mais , avec l'aide de
« Dieu , tes mauvaises intentions seront inutiles. Tu as bien
« reçu pouvoir de me tourmenter , mais non de m'ôter la vie.
« Songes-y , Catherine , il n'y a plus de repentir en enfer.
« Qui aurait dit que tu deviendrais sorcière ! Tu ne l'es
« que depuis trois nuits , dis-tu ? Eh bien , témoigne du re-
« pentir , et Dieu pardonnera à tes larmes. Si tu le désires , je
« prierai pour toi ; car le démon est un mauvais maître à
« servir , etc. , etc. »

Lorsque le vice-shériff du comté vint ordonner l'arrestation des personnes que son inconcevable malice avait accusées , Chrétienne Shaw feignit de tomber dans le délire ; et , s'adressant à un interlocuteur invisible : « Le shériff est venu ; il est près de moi. » (Le shériff s'approchait , et lui prenait les mains , qu'il serrait dans les siennes.) « Comment peut-il être auprès de moi ? je ne le vois point ; je ne le touche point. S'il serrait ma main , comme tu le dis , je sentirais le contact de la sienné. Tu dis qu'il porte un habit brun , une culotte d'une étoffe rouge , une cravate de mousseline brodée , une épée à poignée d'argent ? Tu dis que c'est un homme déjà sur l'âge , dont la tête est grise , et qui porte un anneau au doigt ? Mais je ne vois ni sa personne , ni rien de ce qui lui appartient. Est-il venu pour arrêter Catherine ? est-ce bien là l'objet de sa visite ?

Le clergé de la province avait témoigné un vif intérêt pour le sort d'une jeune fille que tourmentait le grand ennemi du genre humain. Peu de jours après la visite du shériff , il ordonna un jeûne et des prières publiques ; et personne dans le comté ne douta plus du malheur de Catherine Shaw.

Le 19 janvier , le conseil privé rendit un arrêté par lequel

il déclarait qu'il existait de nombreux motifs de soupçonner que le comté de Renfrew était le théâtre d'une multitude de crimes de magie, et que la position de Chrétienne Shaw, fille de John Shaw et de Bargarran, en était une preuve incontestable.

Dans le rapport qui fut présenté le 9 mars suivant, les commissaires exposèrent que vingt-quatre personnes des deux sexes se trouvaient impliquées dans l'accusation, et qu'il était besoin d'un plus ample informé. Il est à remarquer que parmi les personnes incriminées, on comptait une jeune fille de quatorze ans et un petit garçon qui n'en avait pas douze.

En conséquence de ce rapport, le conseil privé rendit un nouvel arrêté par lequel il autorisa la mise en jugement des prévenus, et, s'il y avait lieu, leur condamnation à des peines dont il laissait le choix à la justice des commissaires.

La commission s'éleva, sans délai, en cour criminelle. L'audition des témoins dura vingt heures. Il fut certifié de toutes parts que les maléfices répandus sur la jeune Shaw provenaient de causes surnaturelles, et que les accusés étaient les auteurs de ces maléfices. Cinq d'entre eux se déclarèrent coupables des griefs établis à leur charge, et furent reçus à déposer contre leurs compagnons d'infortune. On entendit les défenseurs des prévenus. Ensuite l'avocat du roi prit la parole, et dit aux jurés, qu'il ne prétendait pas les effrayer par la menace ordinaire de *assize of error*, mais qu'il leur recommandait de se prononcer suivant l'évidence. Il ajouta qu'à côté de la crainte de condamner des innocents, se trouvait pour eux le danger de se rendre complices, par une criminelle indulgence, de tous les blasphèmes, meurtres, apostasies et séductions dont ces ennemis du ciel et de la terre pourraient dans la suite se rendre coupables.

Après que le jury eut resté six heures en délibération, sept

de ces infortunés furent condamnés aux flammes; l'infortunée Catherine Campbell fut du nombre.

Cependant l'effroi qu'avait si long-temps inspiré les maléfices commençait à se dissiper. Les mœurs publiques se soulevaient contre d'atroces condamnations, quoique dans quelques pays les tribunaux persistassent dans leur déplorable système. On a peine à croire que, dans le dix-huitième siècle, le 3 mai 1709, une femme nommée Elspeth Rule ait été condamnée pour sorcellerie dans le bailliage de Dumfries, en Écosse. L'accusation fut portée devant les lords de justice que présidait lord Anstrauther.

L'acte d'accusation ne précisait aucune charge. Il établissait en général que l'accusée était communément réputée sorcière, et qu'elle avait proféré contre ses ennemis des menaces qui étaient toujours suivies de résultats déplorables. Les uns perdaient leurs troupeaux, d'autres leurs amis; une vieille fille devint folle. Le jury, à la majorité des voix, trouva ces griefs suffisamment prouvés. La cour condamna Elspeth Rule à être fêtrée d'un fer rouge sur la joue, et bannie à perpétuité de l'Écosse.

Enfin la dernière condamnation à la peine capitale fut prononcée en Écosse, en 1722, par le capitaine David Ross, shériff-député du Sutherland.

Le scandale des procès pour sorcellerie avait depuis long-temps cessé en Angleterre, autant par les progrès de la civilisation que par l'énergie que les tribunaux déployèrent contre des fourbes qui se prétendaient ensorcelés. Une des causes les plus célèbres en ce genre est celle de Richard Hathaway, condamné comme imposteur par les assises de Surrey, le 24 mars 1703.

Nous allons rapporter les détails de son procès, à cause de l'analogie qu'il présente avec les précédens, dont il donne même en partie l'explication.

PROCÈS DE RICHARD HATHAWAY.

AÛSISES DE SURREY, 24 MARS 1703.

Il résultait des charges établies par l'acte d'accusation....

Que le défendeur Richard Hathaway de Southwack, dans le comté de Surrey, journalier, homme de mœurs décriées et d'une mauvaise réputation, s'était malicieusement efforcé de faire condamner à la peine de mort Sarah Morduck, femme d'Edouard Morduck de Southwack, personne sage et pieuse, éloignée de toute pratique d'enchantemens, charmes et sorcellerie; laquelle Sarah Morduck ledit Richard Hathaway avait fausement, diaboliquement et sciemment accusé, en présence de plusieurs témoins, de l'avoir ensorcelé et réduit à un état de maladie, pendant lequel il supportait des jeûnes absolus de dix semaines. Prétendant en outre ledit Hathaway, que la susdite Sarah Morduck était la cause de tous ses maux, et que, pour y trouver du remède, il fallait qu'il égratignât de ses ongles la prétendue sorcière, qui cessait de le tourmenter aussitôt que son sang venait à couler. Et, pour convaincre les assistans de ce qu'il affirmait, ledit Hathaway avait, en présence de témoins, égratigné le bras de Sarah Morduck, après quoi il avait feint d'être soulagé de ses souffrances. Sachant bien, ledit Hathaway, qu'il n'était point ensorcelé, et qu'il ne supportait pas des jeûnes aussi rigou-

reux ; mais agissant en toute sa conduite, au mépris du roi et de ses lois, contre la paix de son royaume, etc., etc.

On appelle les témoins à charge. Le premier qui prête serment est le docteur Martin, ministre de la paroisse de Southwack ; il dépose dans les termes suivans :

« Un dimanche, le 9 février 1701, il s'éleva un si grand tumulte dans l'église, que le prêtre, qui récitait les prières, fut forcé de s'arrêter. Je demandai quelle était la cause de ce bruit. Le sacristain me répondit qu'on venait de trouver une sorcière dans l'église. En même temps je le vis s'approcher de Sarah Morduck, et l'entraîner dans la sacristie. La femme résistait à ses efforts et criait qu'elle n'avait donné aucune occasion à ce scandale : je l'engageai cependant à rester dans la sacristie, parce que la congrégation était tellement alarmée que l'église allait être abandonnée si elle s'y montrait de nouveau. Après le sermon, je rentrai dans la sacristie où je ne trouvai plus Sarah Morduck. Le sacristain l'avait fait sortir par une porte secrète, de peur que la populace irritée ne la mit en pièces. Lorsque l'office divin fut terminé, quelques-uns de mes paroissiens vinrent me prier d'aller voir un jeune homme nommé Richard Hathaway, qu'on disait ensorcelé. Le lendemain, je me transportai chez le maître qui l'avait pris à son service ; c'était un forgeron. Il me dit que son domestique avait perdu l'usage de la vue et de la parole, mais qu'il conservait le sentiment, et reconnaissait la voix de ses amis.

« J'entrai dans l'appartement d'Hathaway et je le priai, s'il me reconnaissait, de me donner la main. Il entendit ma voix, saisit ma main dans les siennes, et la baisa. Je lui dis d'unir ses prières à celles que j'allais adresser au ciel pour sa guérison, il parut profondément recueilli pendant que je priais.

« Je sortis ensuite de l'appartement avec son maître, que

j'interrogeai sur l'origine et les circonstances de sa maladie. Il me répondit qu'il le croyait ensorcelé par Sarah Morduck, parce qu'il avait éprouvé du soulagement en déchirant avec ses ongles le bras de cette femme. Je revins le lendemain matin accompagné de Sarah Morduck et de Herne, son frère, que j'introduisis tous deux dans la chambre du malade. Je dis à Hathaway que je lui amenais la sorcière et que je l'invitais à faire devant moi l'expérience qui l'avait soulagé. Il étendit les bras; mais, au même instant, je fis placer devant lui une autre femme nommée Johnson.

A peine eut-il fait couler une goutte de sang sur le bras de l'étrangère, qu'il ouvrit les yeux d'un air de satisfaction, mais, en reconnaissant sa méprise, il resta immobile de stupeur. Les témoins de cette scène reconnurent que c'était un fourbe. Quelques heures après je revins dans cette maison. La porte en était assiégée par une foule considérable. Le forgeron et sa femme vinrent à moi et me dirent avec l'accent du désespoir : Qu'avez-vous fait? vous m'avez ruiné ainsi que ma famille. Vous avez voulu me faire passer pour un fourbe, et maintenant il est dans un état plus déplorable que jamais. On m'informa le lendemain que Sarah Morduck avait été traînée, après mon départ, dans cette maison, et que Richard Hathaway lui avait égratigné la main. Il avait paru recouvrer aussitôt l'usage de ses sens. Il s'était levé, avait mangé et bu, et s'était promené long-temps dans sa chambre. Je commandai qu'on l'amenât au presbytère : il vint et me demanda, dans le cours de la conversation, si je ne le croyais pas ensorcelé. — Non, lui répondis-je. Je pourrais moi-même, avec autant de raison, répliqua-t-il, refuser de croire tout ce que vous dites en chaire. Je vous appliquerais les paroles que notre Seigneur adressait aux juifs : « Quoi que vous voyiez des « miracles, vous n'y croyez point. »

« Sans prendre la peine de lui répondre, je lui dis de retourner à ses occupations.

« A l'époque des dernières Pâques, je fus appelé chez sir Richard Lane. Je me rendis chez ce magistrat, et je trouvai dans l'office Richard Hathaway, assis à table avec les domestiques. On me dit que sir Richard Lane lui avait fait amener Sarah Morduck, et qu'Hathaway avait recouvré l'appétit en écorchant, en présence du magistrat, le bras de la prétendue sorcière. En entrant dans l'appartement, je trouvai sir Owen Buckingham et le docteur Hamilton. Je leur racontai ce qui s'était passé dans la visite que je rendis à Hathaway. Hathaway prétendit qu'il ne se souvenait pas de m'avoir jamais vu dans sa chambre. Welling, son maître, certifica la vérité de ce que je disais; il ajouta même qu'Hathaway était alors dans la pleine jouissance de ses facultés morales. Sir Thomas Lane observa que le malade ayant éprouvé depuis des accès violens, cet état avait pu produire un affaiblissement de sa mémoire. Sir Owen Buckingham parut partager l'opinion de sir Richard Lane; il pensait que le malade était réellement ensorcelé.

« Peu de temps après je fus assigné à comparaître comme témoin dans le procès de Sarah Morduck, qu'on mit en jugement comme sorcière. Quelques jours avant l'ouverture des débats, on avait affiché sur la porte de toutes les églises, des placards contenant ces mots : *Un malheureux jeune homme, tourmenté par une sorcière, se recommande aux prières de cette congrégation.*

« Lorsque les assises de Guilford eurent acquitté Sarah Morduck, je crus que le jugement satisfaisait le public : quelques personnes que je vis à mon retour à Southwack me désabusèrent de cette erreur. Elles me dirent que si Hathaway, tourmenté par la sorcière, succombait sous les souffrances,

son sang s'élèverait contre moi ; que cette femme aurait été pendue si je ne l'avais sauvée ; que les jugemens de Dieu tomberaient sur ma tête. »

L'avocat de l'accusé. « J'observerai à la cour que les discours tenus par les oisifs et les curieux, ne doivent pas être reçus à charge contre mon client. »

Le chef-justice. « S'il est démontré que l'accusé a cherché à en imposer à la crédulité publique, il est à propos que le peuple sache qu'il a été trompé par un imposteur. »

Le docteur Martin. « La calomnie ajoutait que ma déposition avait été achetée par la promesse de quelques guinées ; que la cour était gagnée, les jurés corrompus, et que le président n'avait pas voulu souffrir qu'on fût sur la sorcière les recherches accoutumées. »

Mistress Johnson, second témoin, atteste que Richard Hathaway lui avait égratigné la main, la prenant pour Sarah Morduck, et qu'il feignit de recouvrer aussitôt la vue.

M. Williams Bateman. « On m'apprit qu'Hathaway vomissait des épingles : je désirai voir un phénomène aussi curieux. J'arrivai chez lui pendant qu'il était dans ses accès. On lui donna une boisson dans une tasse pour faciliter le vomissement ; mais je ne m'aperçus pas qu'il en avalât une seule goutte. Il faisait d'incroyables efforts pour vomir, et il y avait devant lui, sur le parquet, plusieurs centaines d'épingles, mais je crois qu'elles y avaient été déposées, car j'en ramassai quelques-unes que je trouvai parfaitement sèches. J'observai à haute voix qu'elles paraissaient être les mêmes que celles qu'on avait apportées précédemment chez moi. Le maître d'Hathaway affirma qu'elles n'étaient pas les mêmes, et essaya de me persuader que son domestique venait de les vomir.

« Je demandai alors qu'on apportât un vase vide pour recevoir les matières qui sortiraient de l'estomac du malade.

Après avoir visité sa bouche, j'approchai le vase de sa tête. Hathaway essaya plusieurs fois de poser ses mains sur l'ouverture du vase, ce que je pris grand soin d'empêcher. Il vomit à diverses reprises des matières glaireuses mêlées de beaucoup de salive, mais pas une seule épingle.

« Je répétau aux personnes qui m'entouraient que les épingles qu'on voyait sur le parquet n'étaient pas sorties de la bouche du malade. Elles se récrièrent contre mon incrédulité. Alors j'enfonçai la main dans la poche d'Hathaway, et, malgré ses efforts, j'en retirai quelques épingles à pointe recourbée comme celles qu'il prétendait avoir vomies. »

Richard Ball, ouvrier imprimeur, prête serment :

« Hathaway m'apporta une relation de sa maladie, et me pria de l'imprimer. Il me montra en même temps une grande quantité d'épingles crochues qu'il prétendait avoir vomies; il ajouta qu'il n'avait rien mangé depuis plusieurs jours. Mon maître, qui arriva dans ce moment, lui dit que, pour un homme qui jeûnait depuis si long-temps, il paraissait se porter à merveille; que, du reste, il le croyait un imposteur et ne voulait rien avoir de commun avec lui. Hathaway se retira sans insister davantage. »

M. Herne dépose en ces termes :

« J'accompagnai le docteur Martin, lorsque Hathaway déchira la main de mistress Johnson, la prenant pour ma sœur, Sarah Morduck. Au bout de quelques heures, la populace vint prendre ma sœur chez elle et la traîna dans la maison d'Hathaway, où cet homme lui déchira le visage pour donner un spectacle absurde à la crédulité publique. Ma sœur fut exposée aux traitemens les plus cruels de la part de la populace. J'obtins du juge Rich l'autorisation de faire arrêter un homme de la lie du peuple, nommé Osborn, mais le juge l'élargit faute de preuves. Quelques jours après, les insultes recommencèrent. Ma sœur, obligée d'abandonner sa

maison, sortit de Southwack et vint se réfugier sur le quai Saint-Paul, dans la Cité. Hathaway, et un de ses amis nommé Jones, la poursuivirent en ameutant la foule. J'obtins de sir Thomas Lane un mandat d'arrêt contre Hathaway et Jones, qu'on conduisit en prison. Sir Thomas, qui refusait de voir une imposture dans la maladie d'Hathaway, dit que l'insulte était justifiée par la provocation; il fit amener ma sœur et l'obligea de se laisser égratigner le bras en sa présence; à peine Hathaway eut-il vu ses ongles teints de sang, qu'il parut tout à coup rentrer dans un état de calme. Il demanda du pain, du fromage, de la bière, et mangea et but à sa discrétion.

« Sir Thomas ordonna que ma sœur fut visitée par le docteur Hamilton, qui ne trouva aucune marque extraordinaire sur sa personne. Néanmoins le juge la fit mettre en prison, sans vouloir accepter une caution de cent livres sterling. Il ne consentit à recevoir ce cautionnement qu'après son entrevue avec le docteur Martin.

M. Kensey, chirurgien, est appelé à prêter serment.

« Lorsque Richard Hathaway eut été amené dans la prison du Banc-du-Roi, je reçus ordre de le conduire chez moi pour étudier la nature de sa maladie et en dresser procès-verbal. Le geolier qui m'accompagnait me dit que sa langue s'était enflée au point de l'empêcher de parler. Cependant je m'assurai, en visitant la bouche, que cet organe était dans son état naturel. Lorsqu'il fut arrivé chez moi, je lui offris à boire et à manger, mais il refusa constamment les alimens qu'on lui présentait. Le lendemain matin, il parut mécontent; il ne voulut pas quitter le lit. On trouva des couvertures tachées de son urine qui avait coulé du ciel du lit, sur lequel il avait essayé de la cacher dans le couvercle d'un coffre. Je l'exhortai à me découvrir qui l'engageait à jouer un rôle aussi odieux, car je le regardais comme l'instrument d'une

vengeance ou d'un intérêt étranger, mais il garda le silence et refusa opiniâtrément de manger. Je le menaçai de le laisser mourir de faim s'il persistait à ne rien avouer, mais ni les remontrances ni les menaces ne purent lui faire abandonner son système.

« Je feignis alors une querelle avec ma servante. Je dis à cette fille, assez haut pour être entendu d'Hathaway, que je l'enverrais chercher une nouvelle condition. Lorsque je fus sorti, la servante entra, par mes ordres, dans la chambre du malade. Elle se plaignit de ma dureté, parut prendre part aux peines d'Hathaway, et lui dit que, malgré ma surveillance, elle lui apporterait tous les alimens qu'il pourrait désirer. Elle lui servit en effet du pain et du bœuf, et, à travers les ais de la porte, elle le vit plusieurs fois dévorer les alimens avec l'appétit d'un homme qui n'a pas mangé depuis deux jours. Le lendemain et les jours suivans, il donna le même spectacle à des voisins que ma servante avait appelés. Un jour je lui offris moi-même de la nourriture, mais il feignit d'être si faible qu'il ne pouvait quitter sa chaise, quoiqu'on l'eut vu pendant plusieurs jours manger et boire et même danser dans l'appartement.

« Une semaine après son arrivée dans ma maison, il chercha à s'en échapper. J'arrivai au moment où il était parvenu à franchir une première porte; je lui dis que ses amis avaient trahi son secret : il demanda alors à être conduit chez le lord chef-justice, pour lui découvrir la vérité; mais sa seigneurie s'étant trouvée absente de son hôtel, il répéta sa vieille histoire, et dit qu'il était ensorcelé.

« Dans une autre circonstance, je lui avais demandé combien de semaines dura son premier jeûne. Il compta sur ses doigts jusqu'à dix, car alors il prétendait être muet. »

Elisabeth Banker, servante attachée au service du docteur Kensey, fait des déclarations conformes à celles de son maître.

Elle ajoute qu'un jour elle présenta à Hathaway un verre d'eau-de-vie, en présence d'un jeune enfant qui s'était introduit dans l'appartement : il refusa de boire, en montrant du doigt le témoin qu'il redoutait. Elisabeth fit sortir l'enfant : alors il but sans se faire presser. Dans une autre occasion, elle lui donna de la bière forte en si grande abondance, qu'il portait la main à sa tête pour indiquer qu'elle était apesantie par cette liqueur. Deux heures après, il dansait dans sa chambre, et s'amusait avec les pincettes. Le 11 novembre, le docteur Kensey ordonna à Elisabeth de porter au malade quelques tranches de veau rôti, qui furent dévorées sous les yeux de plusieurs voisins qui l'observaient à travers une fente pratiquée dans le mur.

Le défenseur de l'accusé. « Je prie la cour d'observer que la déposition du témoin ne saurait être admise, car elle établit des faits postérieurs au record '. »

Le lord chef-justice. « Cette déposition est utile pour prouver l'existence d'une fraude dans l'abstinence de tout aliment que prétend avoir gardée l'accusé; s'il est démontré qu'il a cherché à en imposer dans le dernier jeûne auquel il voulait se condamner chez M. Kensey, on peut fortement en inférer que son jeûne de dix semaines n'était qu'une imposture. »

M. Santon dépose qu'il fut prié par M. Kensey de venir observer à travers les fentes d'une cloison l'usage que faisait Hathaway des alimens qu'on lui apportait en secret. On plaça devant lui cinq tranches de veau, du pain et de la bière. Hathaway parcourut d'abord des yeux tous les coins de l'appartement, pour s'assurer qu'il n'était point observé; ensuite il se mit à manger avec toutes les apparences d'un vigoureux

' On appelle *record* toute déposition écrite et enregistrée après un terme fixé, au delà duquel il n'est plus permis de revenir sur ledit acte écrit et enregistré (*record*).

appétit. Un léger bruit qu'il entendit, à la porte le fit tressaillir; il emporta les mets qu'on lui avait servis, et les cacha dans un buffet : la servante qui entra dans ce moment l'ayant assuré que personne ne viendrait troubler son repas, il alla reprendre les alimens, qu'il acheva de dévorer. Ensuite il s'assit dans un fauteuil, auprès du feu. Le témoin entra avec d'autres personnes dans la chambre : on but de la bière, dont on lui offrit une bouteille ; mais il fit signe qu'il ne pouvait pas boire, et fit entendre que la peau de son ventre se joignait avec son dos.

John Hunt dépose qu'il a vu les épingles qu'Hathaway prétend avoir vomies ; mais il croit qu'elles étaient renfermées dans sa bouche. Ceux qui habitent la même maison qu'Hathaway disaient entendre des bruits étranges la nuit ; mais le témoin découvrit que le prétendu malade faisait ce bruit avec les pieds. Mistress Welling, femme du forgeron, montra au déposant trois plis formés à la chemise d'Hathaway, et renfermant des amulettes.

Elisabeth Brand certifie que pendant la tenue des assises de Guilford, on fit des quêtes dans Southwack pour Richard Hathaway. Le témoin et d'autres femmes vinrent déposer entre les mains de mistress Welling sept à huit livres sterling, fruit de la générosité publique.

Matthieu Shipp dépose que l'accusé, ayant été conduit de Guilford à la maréchaussée, fut confié à sa garde pendant quatre jours. Durant cet espace de temps, le témoin le vit manger, boire et dormir la nuit profondément.

La liste des témoins à charge étant épuisée, le président annonce qu'on va procéder à l'audition des témoins à décharge.

On appelle Anne Eaton.

Le témoin. « J'ai été préposée pendant neuf semaines à la garde de l'accusé. J'ai passé quelquefois auprès de lui quatre

ou cinq jours, et autant de nuits, sans le quitter un seul instant. Je ne lui ai jamais vu prendre les plus légers alimens. Il paraissait aveugle, muet, et privé de tout sentiment. »

Gibson. « Richard Hathaway éprouvait dans ses accès des convulsions effrayantes. Sa bouche écumait, son visage paraissait se décomposer. Il devenait aveugle et sourd. »

Anne Pearse, nourrice à l'hôpital. « Ce malheureux jeune homme passa sept à huit jours à l'hôpital dans un état déplorable. On ne le vit jamais ni manger, ni boire pendant son séjour. »

Smith, pharmacien. « Je fus appelé chez Welling, où je trouvai l'accusé livré à des convulsions horribles. Il restait quelquefois sans mouvement, comme un homme mort. On lui demanda s'il n'entrait pas quelque feinte dans son état. Il répondit : non. »

Quelques femmes déclarèrent l'avoir entendu aboyer comme un chien. Elles le croient ensorcelé.

Keeling dépose que Richard Hathaway est resté pendant neuf nuits sous sa surveillance, et qu'il ne l'a jamais vu prendre aucune espèce d'aliment.

Bridges, qui le gardait pendant le jour, proteste qu'il a observé pendant tout ce temps une abstinence rigoureuse de toute nourriture. Il déclare ne l'avoir jamais quitté que lorsque Keeling venait le remplacer. Il ajoute, que personne n'entra dans l'appartement du malade, et qu'il n'en sortit lui-même que pour aller un dimanche à l'église.

Webb, un des marguilliers de la paroisse, certifie qu'on enferma Hathaway dans une maison sans locataires, sous la surveillance des deux derniers témoins qui ont déposé. Il vomit, à diverses reprises, des épingles rouillées. On n'a point découvert qu'il ait pris quelque nourriture pendant tout le temps de cette épreuve. Il ne sortit qu'une seule fois pour aller au prêche.

Dell dépose qu'il a veillé le malade une nuit, et qu'il a observé dans ses excréments un paquet de cheveux, des épingles rouillées, une tête de clou, et deux ou trois fragmens de pierre. L'accusé paraissait souffrir des douleurs intolérables. Il avait perdu l'usage de la parole.

Deux autres témoins confirment la déposition de Dell.

Mistress Davenport a été commise par le docteur Hamilton à la garde d'Hathaway, pour découvrir s'il jeûnait réellement, ou si sa maladie n'était qu'une imposture. Il resta pendant dix-sept jours dans la maison du témoin : pendant tout ce temps on épia ses mouvemens avec la plus rigoureuse surveillance, mais jamais on ne le vit user d'aucun aliment. On avait cependant pris la précaution de visiter les poches de ses habits, pour s'assurer qu'il n'y avait rien renfermé. Mistress Davenport ajouta que son fils a lui-même veillé le malade pendant la plus grande partie de son séjour dans sa maison.

Le lord chef-justice demande où est ce jeune homme, et pourquoi il n'a pas été assigné à rendre témoignage.

On répond que M. Davenport, rappelé par les ordres de l'amirauté, est embarqué depuis une semaine.

Plusieurs autres témoins viennent confirmer les déclarations de mistress Davenport.

Le docteur Hamilton fait sa déclaration comme il suit :

« Je me trouvais chez sir Thomas Lane lorsque Hathaway subit son premier interrogatoire. Je visitai sa bouche et son gosier : ils ne me parurent point endommagés par le passage d'un objet aigu. J'observai que la seule chose qui méritât quelque attention, c'était la réalité de ses jeûnes ; car, quant aux vomissemens d'épingles et aux convulsions, je les regardais comme de pures jongleries. Je déclarai même que cet homme me paraissait imposteur. Welling, à qui je fis part de mon opinion, et de la persuasion où j'étais qu'une surveil-

lance de quinze jours sur tous ses mouvemens éclaircirait tous les doutes, me proposa de soumettre moi-même le malade à cette expérience.

« Je confiai Hathaway aux soins de mistress Davenport. J'ordonnai à cette femme de faire une recherche rigoureuse sur ses habits, d'aller acheter à Long-Lane un lit dont la forme ne pût pas se prêter au recèlement d'aucun objet; de ne laisser approcher de lui aucun étranger, et de tenir sans cesse dans sa chambre deux personnes de la famille. Mistress Davenport promit de se conformer à mes instructions. Elle m'envoyait tous les jours la relation de son état; mais je ne voyais d'extraordinaire que ses jeûnes.

« J'ai entendu citer divers exemples d'individus qui avaient jeûné plusieurs semaines; mais ils avaient pris de l'eau, ou quelques autres boissons qui, quoique bien peu substantielles, peuvent entretenir l'existence.

« J'ai vu Hathaway plusieurs fois pendant son séjour chez mistress Davenport, et je n'ai jamais pu me persuader qu'il s'abstînt de toute nourriture, car son poulx était celui d'un homme en santé. »

Le lord chef-justice demande au témoin si les forces de la nature, ou si les démons de l'enfer peuvent permettre à un homme de jeûner pendant quinze jours.

Le docteur Hamilton répond par la négative, et ajoute que c'est sur cette certitude qu'il se fonde pour regarder l'accusé comme un fourbe.

On lui demande si un homme qui n'aurait rien mangé depuis huit jours conserverait encore de la force dans le poulx.

Il répond qu'il ne le pense pas.

Sir Thomas Lane, après avoir prêté serment, s'exprime comme il suit :

« Le forgeron qui avait attaché Hathaway à son service m'apporta une femme qu'il accusait d'avoir ensorcelé son do-

mestique. Il m'assura que ce jeune homme vomissait des épingles, et qu'il jeûnait depuis plus de huit jours. Deux témoins protestèrent qu'on l'avait vu rendre dans les excréments, ou par la bouche, plusieurs centaines d'épingles. Le peuple s'étant persuadé que si le malade égratignait le bras de la personne incriminée, il en éprouverait du soulagement, on me pressait de soumettre Sarah Morduck à cette expérience. Je répondis que ce serait une insulte, et que je ne pouvais le permettre qu'avec le consentement de mistress Morduck. Cette femme se prêta aux désirs d'Hathaway, à condition qu'elle serait désormais à l'abri de pareils traitements. A peine Hathaway eut-il égratigné son bras, qu'il parut se trouver soulagé ; il demanda du pain, du fromage, mangea prodigieusement, et but une grande quantité de bière. Je demandai à mistress Morduck et à ses amis s'ils n'avaient point ouï dire que Richard Hathaway fût payé pour jouer un pareil rôle. Ils répondirent qu'ils ne le savaient point.

« Comme Hathaway ne me paraissait animé par aucun motif d'intérêt ou de vengeance, je pensai qu'il n'avait point imaginé une supercherie qui l'exposerait à la peine du fouet. »

Le lord chef-justice. « La question n'est pas de savoir si cet homme est fou, mais si c'est un fripon. Quant au genre de châtiment qu'il mérite, ce n'est pas à un témoin de le déterminer. »

Sir Thomas Lane se retire à sa place. Le lord chef-justice déclare les débats terminés, et après avoir résumé les dépositions des témoins, il continue en ces termes :

« Le malade prétendait que ses souffrances étaient soulagées lorsqu'il déchirait de ses ongles le bras de mistress Morduck. Ni les lois naturelles, ni les lois divines n'autorisent à ajouter foi à un tel moyen de guérison.

« La longueur de ses prétendus jeûnes est plus extraordi-

naire encore. L'Évangile nous apprend que notre Sauveur jeûna quarante jours et quarante nuits ; mais ce fait est rapporté comme miraculeux par l'Écriture, qui nous le donne comme un effet de la Providence divine, et une preuve de la vérité du christianisme. Hors le cas unique d'une pareille assistance, quel homme pourrait imaginer qu'un jeûne de quarante jours est dans l'ordre des possibilités physiques ? On chercherait en vain à se le dissimuler, tous les témoins du monde, tous les esprits de ténèbres, n'intervertiraient pas l'ordre de la nature, ne parviendraient pas à soutenir les forces d'un homme dans l'absence des moyens qu'elle exige pour sa sustentation. Si ce fait est impossible, il est évident que l'accusé n'est qu'un fourbe, et qu'il a eu quelque moyen secret d'échapper à la surveillance dont il était l'objet. Mais ici des preuves matérielles viennent appuyer cette démonstration. La conduite de l'accusé chez M. Kensey nous donne le secret de ses impostures : on peut présumer par ce qu'il était alors de ce qu'il a été dans d'autres circonstances. Nous ne devons pas oublier qu'il prit une étrangère pour Sarah Morduck, et que, sans se douter de cette méprise, il feignit d'éprouver du soulagement.

« Messieurs du jury, si vous ne croyez pas que l'accusé soit *non compos mentis*, et s'il vous paraît constant qu'il a cherché à en imposer aux magistrats et au peuple, il existe de justes et légitimes raisons pour le déclarer coupable. »

Le jury, sans quitter la barre, prononce la culpabilité de l'accusé. La cour le condamne à la peine du pilori et du fouet.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Introduction au procès d'Anne de Boleyn (<i>adultère</i>).....	1
Procès.....	51
Procès de John Hampden (<i>refus de payer un impôt illégal</i>).....	75
Procès de cent soixante-cinq flibustiers (<i>piraterie</i>).....	128
Procès de Maria Schoning et d'Anna Harlin (<i>infanticide supposé</i>).....	200
Procès du révérend James Hackman (<i>homicide</i>).....	213
Procès pour sorcellerie jugés en Angleterre.....	323
Sorcières de Warbois.....	341
Mathieu Hopkins.....	343
Rose Cullender, Amy Dany et autres.....	349
Sorcières de Salem.....	368
Alison Pearson.....	371
Agnès Sampson et John Fien.....	373
Euphan M'Calzeane.....	378
Patrick Lawrie.....	379
Marguerite Wallace.....	Ib.
Isabelle Young.....	381
Alexandre Hamilton.....	383
John Neil.....	384
Jeannette Brown et autres.....	Ib.
Sorcières de Samuelston.....	386
Isabelle Elliot et neuf autres femmes.....	388
Richard Hathaway (<i>imposture</i>).....	393

FIN DE LA TABLE.

210 em.



